



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







5a-703

BH FU 18293

MERCURE

DE FRANCE, 18293

DÉDIÉ AU ROI,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES,

OCTOBRE, 1776.

PREMIER VOLUME.

Mobilitate viget. VIRGILE.



A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, rue Christine;
près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège du Ro i.

AVERTISSEMENT.

C'EST au Sieur LACOMBE libraire, à Paris, rue Christine, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à sa perfection; on recevra avec reconnoissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 liv. que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur LACOMBE, libraire, à Paris, rue Christine.

*On trouve aussi chez le même Libraire les Journaux
suivans, port franc par la Poste.*

JOURNAL DES SAVANS, in-4°. ou in-12, 14 vol. à Paris,	16 liv.
Fiancé de port en Province,	20 l. 4 s.
JOURNAL DES BEAUX-ARTS ET DES SCIENCES, 24 cahiers par an, à Paris,	12 l.
En Province,	15 l.
BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DES ROMANS, Ouvrage périodique, 16 vol. in-12. à Paris,	24 l.
En Province,	32 l.
LA FRANCE ILLUSTRE OU LE PLUTARQUE FRANÇOIS, 13 cahiers in-4°. avec des Portraits, par M. Turpin, prix,	30 liv.
GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE, à Paris, port franc par la poste,	18 l.
JOURNAL ECCLÉSIASTIQUE, par M. l'Abbé Dinouart, 14 vol. par an, à Paris,	9 l. 16 s.
Et pour la Province, port franc par la poste,	14 l.
JOURNAL DES CAUSES CÉLÈBRES, 12 vol in-12 par an, à Paris,	18 l.
Et pour la Province,	24 l.
JOURNAL HISTORIQUE ET POLITIQUE DE GENÈVE, 36 cahiers par an, à Paris & en Province,	18 l.
LE SPECTATEUR FRANÇOIS, 15 cah. par an, à Paris,	9 l.
Et pour la Province,	12 l.
LA NATURE CONSIDÉRÉE, 52 feuilles par an, pour Paris & pour la Province,	12 l.
SUITE DE TRES-BELLES PLANCHES in folio, ENLUMINÉES ET NON ENLUMINÉES, des trois règnes de l'Histoire Naturelle, avec l'explication, chaque cahier broché, prix,	30 l.
JOURNAL DES DAMES, 12 cahiers, de chacun 5 feuilles, par an, pour Paris,	12 l.
Et pour la Province,	15 l.
L'ESPAGNE LITTÉRAIRE, 24 cahiers par an, à Paris,	18 l.
En Province,	24 l.
JOURNAL LITTÉRAIRE de Berlin, 6 vol. in-12. par an; à Paris,	15 l.
JOURNAL DE LECTURE, ou choix de Littérature & de Morale, 12 parties in 12. dans l'espace de six mois, franc de port à Paris & en Province, prix par abonnement,	10 liv.
TABLE GÉNÉRALE DES JOURNAUX anciens & modernes, 12 vol. in-12. à Paris, 24 l. en Province,	30 l.

A ij

Nouveautés qui se trouvent chez le même Libraire.

Dictionnaire Dramatique , 3 vol. gr. in-8°. rel.	15 l.
Dict. de l'Industrie , 3 gros vol. in-8°. rel.	18 l.
Dictionnaire historique & géographique d'Italie , 2 vol. grand in-8°. rel. prix	12 l.
Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences naturelles, in-8°. rel.	5 liv.
Autre dans les sciences exactes, in-8°. rel.	5 l.
Preceptes sur la santé des gens de guerre, in-8°. rel.	5 liv.
De la Connoissance de l'Homme , dans son être & dans ses rapports, 2 vol. in-8°. rel.	12 l.
Traité économique & physique des Oiseaux de basse-cour , in-12 br.	2 l.
Dict. Diplomatique , in-8°. 2 vol. avec fig. br.	12 l.
Dict. Héraldique, fig. in-8°. br.	3 l. 15 s.
Révolutions de Russie , in-8°. rel.	2 l. 10 s.
Spectacle des Beaux-Arts, rel.	2 l. 10 s.
Diction. Iconologique, in-8°. rel.	3 l.
Dict. Ecclef. & Canonique , 2 vol. in-8°. rel.	9 l.
Dict. des Beaux-Arts, in-8°. rel.	4 l. 10 s.
Abrégé chronol. de l'Hist. du Nord, 2 vol. in-8°. rel.	12 l.
— — — de l'Hist. Ecclésiastique , 3 vol. in-8°. rel.	18 l.
— — — de l'Hist. d'Espagne & de Portugal , 2 vol. in-8°. rel.	12 l.
— — — de l'Hist. Romaine , in-8°. rel.	6 l.
Théâtre de M. de Saint Foix , nouvelle édition , 3 vol. brochés ,	6 l.
Théâtre de M. de Sivry , vol. in-8°. br.	2 l.
Bibliothèque Grammat. in-8° br.	2 l. 10 s.
Lettres nouvelles de Mde de Sévigné , in 12 br.	2 l. 10 s.
Les mêmes, pet. format,	1 l. 16 s.
Poème sur l'Inoculation , vol. in-8°. br.	3 l.
Traité du Rakitis , ou l'art de redresser les enfans contre-faits , in-8°. br. av c fig.	4 l.
Eloge de la Fontaine , par M. de la Harpe , in-8°. br.	1 l. 4 s.
Les Muses Grecques, in-8°. br.	1 l. 16 s.
Les Odes Pythiques de Pindare , in-8°. br.	5 l.
Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV , &c. in fol. avec planches br. en carton,	24 l.
Mémoires sur les objets les plus importants de l'Architecture , in-4°. avec fig. br. en carton,	12 l.
Les Caractères modernes , 2 vol. br.	3 l.
Mémoire sur la Musique des Anciens , nouvelle édition, in-4°. br.	7 l.
La culture réduite à ses vrais principes, vol. in-12. broché	2 l.



MERCURE DE FRANCE.

OCTOBRE, 1776.

PIÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

*PRÉCIS des Pièces qui ont concouru
pour le prix de Poësie de l'Académie
Françoise en 1776.*



* *Les Adieux d'Hector & d'Andromaque,
Pièce qui a partagé le prix; Par M.
Gruet, Avocat en Parlement.*

HECTOR, prêt à partir, rassemble ses amis;
Et brûlant d'embrasser & sa femme & son fils;

* Cette pièce & la suivante sont imprimées ensemble,
in-8°. 1 l. 4 s. A Paris, chez Demonville, Imp.-Lib. de
l'Académie Françoise, rue Saint Severin, aux Armes de
Dombes.

A iij

6 MERCURE DE FRANCE.

Il court à son palais ; mais Andromaque absente
 Fla toit d'un vain espoir son ame impatiente.
 Seule avec une esclave , & son fils dans ses bras ,
 La douleur à la tour avoit porté ses pas.
 Le Héros empressé de s'offrir à sa vue ,
 Du palais à grands pas mesure l'étendue ;
 Mais tout peint à ses yeux l'épouvante & le deuil ;
 Triste , il sort , se retourne , & debout sur le seuil,
 Andromaque , dit-il , est-elle avec mon pere ?
 A-t-elle dans le Temple accompagné ma mere ?
 Ou bien est-elle allée au palais de mes sœurs ,
 Partager leurs chagrins & pleurer nos malheurs ?
 A-t-elle enfin suivi le douloureux cortège
 Qui demande à Pallas que sa main nous protège ?
 Non , lui dit une esclave ; à peine a-t-elle appris
 Que les Troyens vaincus s'ensuyoient à grands
 cris ,
 Elle sort du palais , gémissante , égarée ,
 Elle vole à la tour , seule , désespérée :
 La nourrice fidelle , attachée à ses pas ;
 Lui mene votre fils qu'elle tient sur ses bras.
 Le Héros s'abandonne au feu qui le transporte ;
 Il traverse la ville , il arrive à la porte ;
 On l'ouvre à son aspect ; il est prêt à sortir :
 Mais Andromaque en pleurs à ses yeux vient
 s'offrir.

.

Tranquille sur les bras d'une esclave étrangère,
 Son fils Astyanax est auprès de sa mère ;
 Son visage a l'éclat du jour pâle , incertain ,
 Que sème dans nos champs l'étoile du matin.
 Hector le voit , s'approche & sourit en silence ;
 L'œil humide de pleurs , Andromaque s'avance ,
 Embrasse son époux , & lui pressant la main :
 Cher époux , où t'entraîne un courage inhumain ?
 Prends pitié de ton fils , prends pitié de son âge ,
 Epargne à ton épouse un horrible veuvage.
 Tous les Grecs vont bientôt t'accabler de leurs
 coups ,

Que me restera-t-il si je perds mon époux ?
 Seule dans mon palais , en proie à la tristesse ,
 Qui veux tu désormais que mon sort intéresse ?
 Je n'ai plus de parens : que vais-je devenir ?
 Cher époux , si tu meurs , je n'ai plus qu'à mourir.
 Sous le fer ennemi j'ai vu tomber mon père ;
 Un sort bien plus cruel m'a fait pleurer ma mère.
 Achille a poursuivi les auteurs de mes jours ,
 De la superbe Thebe il a détruit les tours ,
 Il pillà nos palais , désola ma patrie ,
 A mon malheureux père il arracha la vie ;
 Mais du moins de l'honneur il écouta la loi ,
 Sa main a respecté les restes d'un grand Roi :
 D'un bûcher qu'il dressa , la flamme étincelante
 Consuma d'Ætion la dépouille sanglante ;
 D'un peu de terre encor qu'il prit soin d'assembler ,

8 MERCURE DE FRANCE.

Il couvrit le Héros qu'il venoit d'accabler.

On honora sa cendre , & les Nymphes champêtres

Autour de son tombeau vinrent planter des hêtres.

Tous mes freres , hélas ! périrent en un jour.

.

Cher Hector , tu m'es fers & de pere & de mere ;

Dans mon époux encor je retrouve mon frere ;

Ne m'abandonne pas : au nom de notre amour ,

Que la pitié du moins t'arrête en cette tour.

Sauve un pere à ton fils , un époux à ta femme ,

Arrête tes soldats que ton ardeur enflamme.

.

Hélas ! lui dit Hector , je prends part à ta peine ;

Mais ne résiste pas au devoir qui m'entraîne :

O ma chere Andromaque ! en restant près de toi ,

Infidèle à l'honneur , je trahirois sa loi

Que diroient les Troyens , si , caché dans la ville ,

Je restois du combat spectateur inutile ;

Moi qu'ils ont vu toujours , marchant aux premiers rangs ,

Devancer de bien loin nos plus fiers combattans ;

Quand mes sanglantes mains , enchaînant la victoire ,

Du trône de mon pere affermissoient la gloire :

Hélas ! je sais qu'un jour Ilion doit périr ;

Je sais que de Priam le regne va finir ;

Que les fils & son peuple, & les trésors de Troie,
 De la flamme des Grecs seront bientôt la proie.
 Mais ni ma triste mere & ses cris déchirans,
 Ni mon pere égorgé sur les fils expirans,
 Ni tous mes freres morts, qu'une main meurtriere
 Va traîner tout couverts de sang & de poussiere,
 Ni de tous les Troyens la honte & le trépas,
 Non, tant d'affreux malheurs ne me toucheront
 pas ;

Je ne verrai que toi, qu'Andromaque plaintive,
 Quand dans les murs d'Argos elle entrera captive,
 Et baissant sur les fers qui flétriront ses bras,
 Des yeux chargés de pleurs que je n'essuierai pas.
 De la nécessité l'inflexible puissance,
 Aux plus honteux emplois soumettra ta naissance:
 Un maître, t'accablant d'un superbe dédain,
 A tourner un fuseau condamnera ta main ;
 Sa femme, sans pitié verra couler tes larmes,
 Et des fruits de ta veille embellira ses charmes.
 Un jour un Grec dira, pour t'insulter encor,
 Cette esclave qui pleure est la veuve d'Hector ;
 D'Hector, dont autrefois les triomphantes armes
 Aux veuves de la Grece ont coûté tant de larmes.
 Tu l'entendras ; ces mots déchireront ton cœur :
 Rien ne pourra calmer l'excès de ta douleur ;
 Et vainement, hélas ! ta voix plaintive & tendre
 Nommera ton époux qui ne pourra t'entendre.
 Si vous lui réservez un si funeste sort,

A v

10 MERCURE DE FRANCE

Grands Dieux ! avant ce coup accordez-moi la
mort !

A recevoir son fils aussi tôt il s'apprête ;
Mais l'enfant effrayé se retourne , & la tête
Au sein qu'il suce encor s'enfonce avec des cris-
Le fer qui couvre Hector effarouche son fils ;
Cet appareil guerrier l'effraye & l'épouvante ;
Il frémit à l'aspect de l'aigrette flottante ,
Dont les crins recourbés sur son front menaçant ,
Rembrunissoient l'éclat d'un casque étincelant.
Hector rit en voyant sa frayeur innocente ;
Mais bientôt , pour calmer son enfance trem-
blante ,

Il pose à ses côtés son casque radieux ,
Dont l'éclat traîne au loin de longs sillons de feux ,
Et le front désarmé , vers son fils il s'avance ;
Il le prend , sur ses bras mollement le balance :
Grand Jupiter ! dit-il , vous Dieux de mon pays ,
Ecoutez tous mes vœux : faites qu'un jour mon fils
Au trône d'Ilion enchaîne la victoire ;
Qu'héritier de mon nom il le soit de ma gloire ;
Qu'il imite son pere , ou qu'il le passe encor ;
Je veux qu'on dise un jour , il est plus grand
qu'Hector :

Qu'aux yeux des Citoyens , dans l'enceinte de
Troie ,

De tous les Grecs vaincus il rassemble la proie ;
Que sa mere , témoin des fruits de sa valeur ,

En embrassant son fils, sente battre son cœur.
 Il dit, & met son fils sur les bras de sa mere :
 Andromaque, en fixant une tête si chere ,
 Confond dans ses regards le sourire & les pleurs ;
 Au spectacle touchant de ses vives douleurs ,
 Le Héros s'abandonne aux plus tendres alarmes ;
 Et , malgré lui , ses yeux laissent tomber des lar-
 mes :

Il pousse un long soupir ; sur sa chere moitié
 Il fixe ses regards qu'attendrit la pitié :
 Chere épouse , bannis une inutile crainte ;
 Ecarte les horreurs dont ton ame est atteinte.
 Quoi que fassent les Grecs, Hector ne les craint
 pas ;

Les destins ont marqué l'instant de mon trépas ,
 Il ne dépend que d'eux : une invisible cause
 Du lâche & du héros également dispose.
 Toi, retourne au palais : là , dans un doux repos ,
 Aux femmes de ta cour dispense leurs travaux ,
 La guerre est mon partage : à mon pays fidelle ,
 Je vais verser mon sang pour venger sa querelle.



*Le même sujet , autre Pièce qui a partagé
le prix ; par M. de Murville.*

LA ville par Hector est soudain traversée :
Il marchoit à grands pas , & la porte de Scée
A la voix du Héros alloit bientôt s'ouvrir :
Tout à-coup Andromaque à ses yeux vient s'offrir :
Du grand Œtion Andromaque est la fille.
Son pere , chef puissant d'une illustre famille ;
Son pere , qui , long-temps le modele des Rois ,
Aux fiers Ciliciens fit adorer ses lois ,

.....
Lui donna dans Hector un époux , un appui.
Andromaque de loin leve les yeux sur lui ,
Le nomme , & dans ses bras vole & se précipite,
Une femme (c'étoit alors toute sa suite)
Une femme portoit le seul fils dont les Dieux
Eussent de ces époux récompensé les feux.

.....
Il voit Astyanax , & sourit en silence ,
Tandis que , de l'amour employant l'éloquence ,
Son épouse en ces mots fait parler sa douleur :
« Hector , tu vas périr par excès de valeur.
Songe , songe du moins que le ciel t'a fait pere.

Arrête, prends pitié de ton fils , de ta mere.
 Arrête : tous les Grecs , jaloux de ton trépas ,
 Ne chercheront qu'Hector au milieu des combats :
 Si la clarté du jour te doit être ravie ,
 Qu'avant la tienne au moins les Dieux tranchent
 ma vie.

Si tu meurs , quel bonheur puis-je goûter encor ?
 Quels honneurs resteront à la veuve d'Hector ?
 Qui voudra se montrer sensible à mes alarmes ?
 Qui daignera mêler des larmes à mes larmes ?
 M'entretenir de toi ? Quel frere ou quelle sœur
 Viendra sur mes chagrins verser quelque douceur ?
 Je suis seule. La mort , qui m'enleva ma mere ,
 Long-temps avant ce deuil m'a fait pleurer mon
 pere.

Lorsque dans les combats signalant sa fureur ,
 Achille , dont le nom me fait frémir d'horreur ;
 Achille , l'œil en feu , suivi de ses cohortes ,
 Força les murs de Thebe & ses superbes portes ;
 Il massacra mon pere ; & s'il ne voulut pas
 Dépouiller l'ennemi qu'avoit vaincu son bras ;
 S'il fit brûler son corps couvert de sa cuirasse ;
 S'il n'osa du tombeau lui refuser la grâce ;
 Tombeau que , par honneur , les Nymphes de ces
 lieux

Entourerent depuis d'ormes religieux ;
 Il craignit de se mettre au rang des sacrilèges.
 Mais , s'il n'osa des morts blesser les privilèges ,

14 MERCURE DE FRANCE.

Son bras , son bras cruel fit périr en un jour
Sept fils d'Ætion , l'ornement de sa cour ,
Lorsque leurs nobles mains , au sceptre destinées ,
A la houlette encore étoient abandonnées.

Il asservit ma mere , il usurpa ses biens ,
Il entraîna ses pas jusqu'aux champs Phrygiens :
Et de la servitude à prix d'or échappée ,
Des flèches de Diane elle mourut frappée.

Les Dieux m'ont tout rendu par le don d'un époux.
Ah ! ne fais point , c'est moi qui t'en prie à genoux ,
D'un fils un orphelin , d'une épouse une veuve ;
Ce seroit , pour mon cœur , une trop rude épreuve.
Prends pitié d'Andromaque , & cede à mon amour.
Défends nos citoyens du haut de cette tour.

Vois ce mur qu'un figuier couvre de son ombrage ,
Ce mur aux assiégeans peut offrir un passage :
Et , soit que le hasard leur ait montré ce lieu ,
Soit qu'en faveur des Grecs combatte quelque
Dieu ,

Trois fois Idoménée , Ajax , & les Atreides ,
Ont tourné vers ce mur leurs efforts homicides.
Conduis à cette tour tes plus braves soldats ».

« Chere épouse , ces soins ne m'échapperont pas.
Mais le soin qui sur-tout & m'occupe & m'anime ,
C'est de plaire aux Troyens , d'enchaîner leur
estime.

Crois que je la perdrais , si , timide & sans cœur ,

Du combat qui m'attend , je restois spectateur.
 Je ne veux écouter que la voix du courage ;
 Elle parle à mon ame un tout autre langage.
 C'est elle qui m'apprend à braver le trépas ,
 A guider les Troyens au milieu des combats ,
 A donner à Priam un fils qui le soutienne ,
 A venger à la fois & sa gloire & la mienne.
 Je fais pourtant , je fais que mes efforts sont
 vains :

Qu'il n'est pas loin ce jour marqué par les destins,
 Ce jour , où notre ville , & si chere & si sainte ,
 Verra les ennemis maîtres de son enceinte ,
 Frapper ses citoyens & massacrer son Roi :
 Mais ce qui , dans mon cœur , jette le plus d'effroi ,
 Ce n'est ni l'esclavage où languira ma mere ,
 Ni la mort que peut-être on réserve à mon pere ;
 Ni même le trépas que mes freres nombreux
 Auront reçu des Grecs en combattant contr'eux ;
 C'est ton sort , quand sur toi tournant un oeil
 farouche ,

Un Grec , malgré les cris échappés de ta bouche ,
 Un Grec emmenera l'héritiere des Rois ,
 Ainsi qu'un vil butin promis à ses exploits.
 Hélas ! il faudra donc , épouse infortunée ,
 Que dans le sein d'Argos au travail condamnée ,
 Un servile fuseau , que tournera ta main ,
 File pour ta maîtresse & le chanvre & le lin ;
 Et que , traînant par-tout l'importune mémoire .

16 MERCURE DE FRANCE:

De sa grandeur passée & de ses jours de gloire,
Andromaque, captive, aille au prochain ruis-
seau

Laver la laine impur, ou bien puiser de l'eau.
Tu gémiras alors, tu verseras des larmes:
Et peut être qu'un Grec, témoin de tes alarmes,
Un Grec (& ta douleur pourra s'accroître encor)
En te montrant, dira: C'est la veuve d'Hector,
D'Hector qui, des Troyens embrassant la défense,
Les surpassoit en gloire & sur-tout en vaillance.
Tels seront ses discours: la honte, la terreur
Répandront dans ton ame une stupide horreur.
Tu ne lui répondras que par un long silence.
Et tes yeux égarés, appelant la vengeance,
Chercheront, mais en vain, dans ces palais dé-
serts,

L'époux qui sent, hélas! pouvoit briser tes fers.
Mais j'aime mieux mourir que de te voir captive;
Que d'entendre les cris d'Andromaque plaintive.
Que la terre plutôt s'entrouve sous mes pas! »

Il dit, & prend soudain son fils entre ses bras.
L'aspect de ce Héros, sa taille, son armure,
Ce casque, des combats menaçante parure,
Que le souffle des vents agite dans les airs,
Et d'où l'œil effrayé voit jaillir des éclairs,
Ce panache qui flotte, & dont les crins mobiles
Du jeune Astyanax frappent les yeux débiles,

Tout alarme son fils : il jette un cris perçant ,
 Repousse Hector d'un bras timide & languissant ,
 Et verse quelques pleurs penché sur sa Nourrice ,
 De ce triste entretien muette spectatrice.

Andromaque sourit , ainsi que son époux :
 Mais de le rassurer le Héros plus jaloux ,
 Se dépouille du casque , objet de tant d'alarmes ;
 Couvre à la fois son fils de baisers & de larmes ;
 Le berce mollement de ses robustes bras ,
 Qu'à des emplois si doux Mars ne destinoit pas ,
 Et pousse vers le ciel cette ardente priere :
 « Puissant Maître des Dieux , daigne exaucer un
 pere ;

Que ce fils , de nos Rois illustre rejeton ,
 Occupe dignement le trône d'Ilion !
 Qu'il en soit , comme moi , l'ornement & la
 gloire !

Que sous ses étendarts il fixe la victoire !
 Que dans son souvenir me rappelant encor ,
 Tout le peuple s'écrie : Il est plus grand qu'Hector !
 Qu'il étale , au milieu d'une pompe brillante ,
 D'un Grec mort sous ses coups la dépouille san-
 glante !

Et que sa mere un jour , en le voyant vainqueur ,
 Sente croître sa joie & tressaillir son cœur ! »

Il dit : Astyanax est remis par son pere
 Sur le sein palpitant de sa tremblante mere,

18 MERCURE DE FRANCE.

Andromaque reçoit ce fardeau précieux ,
Le rire sur la bouche & les larmes aux yeux.
Mais , couvrant de baisers les traces de ses larmes ,
Hector par ce discours veut calmer les alarmes.
« Chère épouse , au chagrin c'est trop t'abandonner ,
Avant l'heure , au tombeau nul ne peut m'entraîner.
Mais le lâche en naissant , aussi bien que le brave ,
Au sort , tyran de l'homme , obéit en esclave.
Retourne à ton palais : livrée à d'autres soins ,
Chez toi , de nos malheurs tu t'occuperas moins ;
Retourne : d'une toile ourdis en paix la trame ;
Le fusil doit tourner sous les doigts d'une femme ,
Mais le fer sied à l'homme & doit armer son bras.
Les travaux du Dieu Mars , les guerres , les combats ,
Sont les jeux des Troyens , leur devoir , leur partage ,
Celui d'Hector sur-tout » Sans tarder davantage ,
Ce casque aux crins mouvans , dépouille d'un coursier ,
Est remis de nouveau sur le front du guerrier.
Hector vole aux combats : Andromaque , tremblante ,
Retourne à son palais ; mais sa marche est plus lente :

Elle fait quelques pas , s'arrête , & sur Hector,
 Pour le voir plus long temps , son œil se tourne
 encor.

.

*Priam aux pieds d'Achille *. Pièce qui a
 obtenu l'Accessit. Par M. Doigri.*

SEUL avec ses guerriers , assis autour de lui ,
 Achille en un festin consolait son ennui ;
 Deux héros le servoient sous sa tente paisible ;
 Quand Priam tombe aux pieds d'un vainqueur
 inflexible ;

Baïse en pleurant ses mains meurtrières d'Hector ,
 Ses redoutables mains de sang teintes encor.

.

Tous les Thessaliens , le regard immobile ,
 A l'aspect du vieillard , mornes , silencieux ,
 Doutent , en le voyant , s'ils en croiront leurs
 yeux.

* In 8°. prix 12 f. chez Demonville , rue Saint
 Severin.

20 MERCURE DE FRANCE.

« Achille , dit Priam ! rappelez-vous Pelée ,
Peignez-vous , loin d'un fils sa vieilleffe exilée.
Sous le fardeau des ans nous gémissons tous deux :
Peut-être il est en bute à des voisins nombreux ;
S'il espère vous voir , il n'a plus rien à craindre ;
S'il fait que vous vivez , pourroit-il être à
plaindre ?

Quand tous les maux sur lui tomberoient con-
fondus ,

Il a du moins un fils !... & moi , je n'en ai plus !...
Et moi , j'ai vu les miens privés de funérailles ,
Renversés dans la poudre au pied de mes mu-
railles !

Avant que votre bras menaçât mes remparts ,
Croissoient cinquante fils , l'orgueil de mes re-
gards :

Un seul qui me restoit défendoit mon Empire ;
Il étoit mon espoir !... sous vos coups il expire.
Ah ! rendez-moi son corps , recevez mes présents :
Craignez les justes Dieux ; voyez mes cheveux
blancs

Monarque humilié , j'apporte ma misère :
Je dévore un affront qu'au plus malheureux père
N'ont jamais fait souffrir les destins ennemis ;
Je viens baiser la main qui fit périr mon fils .

Le Héros consterné se rappelle son père ,
Prend la main du vieillard , sent mouvoir sa
colère ,

Doucement le repousse ; & tous deux attendris ,
 L'un redemande un pere , & l'autre pleure un fils.
 D'Achille & de Priam les larmes se confondent :
 La tente retentit des cris qui se répondent.
 Lorsqu'Achille , abattu sous le poids des douleurs ,
 Se fut rassasié du torrent de ses pleurs ,
 Il regarde d'un Roi la misere accablante ,
 Le relève & lui dit d'une voix consolante :
 « Ah ! malheureux vieillard ! quoi ! seul , jusqu'en
 ces lieux ,

Vous osez traverser un camp victorieux !
 Priam , pere d'Hector , sous la tente d'Achille !...
 Etouffez dans votre ame un regret inutile :
 Hélas ! tout homme est né pour pleurer & gémir ,
 Et les seuls Immortels sont exempts de souffrir.
 Auprès de Jupiter , deux urnes toujours pleines
 Font descendre ici bas les plaisirs & les peines.
 Quand les biens & les maux tombent également ,
 Les malheureux humains respirent un moment :
 Quand c'est l'urne des maux que penche un Dieu
 sévère ,

Tous nos jours ne sont plus qu'une longue misere.
 Chargé de biens , d'honneurs , Roi d'un peuple
 nombreux ,

Aux regards des mortels , mon pere trop heureux ,
 Avoit reçu la main d'une grande Déesse :
 Il n'a qu'un fils , un fils qui trompe sa vieillesse
 Ce fils , dès le berceau par le sort condamné ,

22 MERCURE DE FRANCE.

A la fleur de ses ans doit être moissonné.
Ce fils , à son repos , à son bonheur rebelle ,
Court embrasser des Grecs la fatale querelle ;
Et loin des bras d'un pere envain tendus vers lui ,
Il a porté le coup qui vous frappe aujourd'hui.
Vous qui dans vos enfans vous plaissiez à renaître ,
Que le vaste Hellespont reconnoissoit pour maître ,
Qui voyiez la Phrygie obéir à vos lois ,
Vous-même, vous marchiez l'égal des plus grands
Rois ;

Mais les Dieux ont voulu , jaloux de votre joie ,
Que le fer immolât les défenseurs de Troie :
Les Dieux sourds & cruels n'entendent point vos
cris :

C'est envain que Priam leur redemande un fils.
Supportez le malheur ; il est notre partage ».

« Non , non ; tant de revers ont lassé mon courage.
Puis-je quitter vos pieds , quand mon fils sans
honneur ,

Est couché sur la terre aux portes du vainqueur ?
Achille , accordez-moi la grace que j'implote !
Rendez-le moi ce fils , que je l'embrasse encore ;
Les restes de mon fils sont mon unique bien :
Ah ! que bientôt Pelée embrasse aussi le sien ! »

Achille sur Priam jetant un œil sévère :

« Crains , imprudent vieillard , d'allumer ma
colere ;

Ne me fatigue plus de larmes & de cris :
 Thétis m'a commandé de te rendre ton fils ;
 Et je vois que d'un Dieu la main compatissante
 Te guide , & t'a conduit aux portes de ma tente.
 Quel mortel , sans un Dieu , surmontant son
 effroi ,

A travers mes soldats , eût passé jusqu'à moi ?
 On te rendra ton fils ; mais il faut en silence
 Dévorer un chagrin qui m'irrite & m'offense.
 Crains encor mon courroux : Achille furieux
 Peut te punir toi-même & braver tous les Dieux ».

Priam quitte ses pieds : honteux d'être sensible ,
 Achille sort , se tait ; son silence est terrible.
 Alcime , Automédon , l'élite des guerriers ,
 De Patrocle en son cœur illustres héritiers ,
 S'emprescent sur ses pas , amènent sous la tente
 Le héraut de Priam qu'a saisi l'épouvante :
 Sur le char de son maître ils prennent le trésor ,
 Apporté d'Ilion pour la rançon d'Hector.
 On voit autour d'Hector accourir des captives :
 Prodiges de leurs soins , on voit leurs mains
 actives

L'inonder d'une eau pure , & de parfums couvrir
 Ses restes , que la mort ne pourra point flétrir ;
 Et c'est loin des regards de son malheureux pere ,
 Qu'elles viennent remplir ce touchant ministère ,
 De peur que ce vieillard , vaincu par la douleur ,

24 MERCURE DE FRANCE.

D'un lion assoupi n'éveillât la fureur.
 Achille jette un cri de désespoir, de rage :
 D'un ami qui n'est plus il voit la triste image
 Errer en menaçant autour du lit de deuil ,
 Où son fier ennemi repose avec orgueil.

« Cher Patrocle , pardonne à ton ami fidelle ,
 Pardonne , si j'écoute un ame paternelle !
 Je consacre à jamais à ton ombre en courroux ,
 Tous les dons que Priam a mis à mes genoux ».
 Il rentre : la bonté succede à la menace ;
 Et devant le vieillard il va prendre sa place.
 « Votre fils , lui dit-il , à vos vœux est rendu :
 Sur un lit honorable Hector est étendu ;
 Il est à vous : demain , au lever de l'aurore ,
 Vous pourrez l'emporter & le revoir encore.
 Venez dans un festin sécher enfin vos pleurs ;
 Ranimer votre corps épuisé de douleurs !
 Niobé , comme vous , par les Dieux poursuivie ,
 Quelques momens sourint sa défaillante vie ».

.

« Laissez-moi , dit Priam , implorer le repos !
 Depuis que vos fureurs ont causé tous mes maux ,
 Les douceurs du sommeil ont fui de ma paupière ;
 Et devant mon palais , couché sur la poussière ,
 Nourrissant la douleur dont mon cœur se remplit ,
 De larmes je m'abreuve , & la terre est mon lit ».

Les

Les esclaves d'Achille, alors sous les portiques,
 Étendent des tapis sur deux lits magnifiques :
 C'est-là que le vieillard, un moment endormi,
 Va retrouver le calme auprès d'un ennemi.

.

*Commencement de l'Iliade , traduit en
 vers & non imité* ; pièce qui a concouru
 pour le prix, & qui a obtenu une men-
 tion honorable ; par M. de Saint-Ange.*

CHANTE, Fille du ciel, Achille & sa colere ;
 Dis par combien de pleurs , de sang & de misere ;
 Les Grecs ont, devant Troie , expié son repos :
 Combien avant le temps périrent de héros,
 Dont les restes épars , privés de sépulture ,
 Aux vautours de Phrygie ont servi de pâture ,
 Du jour qui fut témoin des débats odieux
 D'Atreide Roi des Rois , d'Achille fils des Dieux.

Quel Dieu de ces héros attisa la querelle ?
 Apollon , ce fut toi ; ta vengeance cruelle

* In-8°. 12 s. chez Demonville.

26 MERCURE DE FRANCE:

Punissoit les sujets du crime de leur Roi :
Telle étoit du destin l'inévitable loi.

L'orgueil d'Agamemnon , par le plus dur outrage ,
Du pontife Chrylès avoir insulté l'âge ,
Lorsque le front couvert d'un bandeau révére ,
Humiliant le sceptre à son Dieu consacré ,
Il vint , chargé de dons , vers les Chefs de la Grece ,
Redemander sa fille , appui de sa vieillesse.

« Attride , disoit-il , & vous Grecs généreux ,
Puissent les Immortels combler enfin vos vœux !
Puissez-vous , enrichis des dépouilles de Troie ,
Au sein de vos foyers retourner avec joie !
Mais aux larmes d'un pere accordez Chryléis ;
Acceptez la rançon , j'en apporte le prix ;
Ou si mes dons , mes pleurs vous trouvoient in-
flexibles ,
Craignez le Dieu de Chryse & ses fleches ter-
ribles ».

La douleur du Pontife & son auguste aspect
Attendrisse les cœurs saisis d'un saint respect ;
Mais Attride au refus ajoutant la menace :
« Vieillard , si tu ne veux payer cher ton audace ,
Fuis , & loin de mon camp précipite tes pas :
Le sceptre d'Apollon ne te défendrois pas :
Au lit de son vainqueur esclave destinée ,

Attendant qu'aux fûcaux l'âge l'ait condamnée,
Ta fille dans Argos gémitra loin de toi.

Euis, ton or ni tes pleurs ne peuvent rien sur
moi ».

Le vieillard obéit à sa voix menaçante ;
Il va silencieux près de la mer bruyante,
Et l'œil chargé de pleurs, remporte ses présents.
Lorsqu'il eut loin des Grecs porté ses pas trem-
blans,

Sa voix s'adresse au Dieu dont il est le ministre,
Et prononce en ces mots sa prière sinistre :

« Écoute-moi, dit-il, ô Dieu de Ténédos,

Dieu protecteur de Chryse, arbitre de Délos,

Si jamais dans ton Temple entouré de guirlandes,

Ma main te consacra de pieuses offrandes,

Te fit d'un pur encens l'hommage solennel,

Et du sang des taureaux arrofa ton autel,

Arme-toi, prend ton arc, tes flèches toujours
lûres,

Et venge sur les Grecs mes pleurs & mes injures ».

Ainsi parla Chryse : Apollon à sa voix

S'élance de l'Olympe, armé de son carquois :

Sur l'épaule du Dieu les flèches retentissent ;

Les cieux, autour de lui, de vapeurs s'obscur-
cissent ;

Il marche enveloppé dans un nuage épais,

B ij

228 MERCURE DE FRANCE.

Vient fondre sur la flotte & prépare ses traits :
Il a courbé son arc , & la fleche invifible
Fait entendre , en partant , un fiflement horrible
Les animaux frappés succombent les premiers ,
Ils meurent , & bientôt expirent les Guerriers :
On ne voit que des morts & des cendres qui
 fument ;

Sur les bûchers éteints mille bûchers s'allument :
Dieu de Chryfe , neuf jours l'arc tendu par ton
 bras ,

Sur les tentes des Grecs fit voler le trépas ;
Mais enfin de Junon la pitié tutélaire ,
Inspire au cœur d'Achille un defsein falutaire ,
Il afemble les Chefs , & s'adreffant au Roi :

« Attride , lui dit-il , vois nos malheurs : pourquoi
Avons-nous des Troyens abordé les rivages ?
Plus cruel que la guerre en fes affreux ravages ,
Un mal contagieux , accru de jour en jour ,
Permet à peine aux Grecs l'opprobre du retour ;
Le falut de l'armée a befoin d'un miracle :
Interrogeons un Prêtre , un Augure , un Oracle ,
Et des fonges obscurs confultons les Devins ,
Les fonges font fouvent des préfages divins :
Apprenons , s'il fe peut , quel crime ou quelle
 offense ,

Du Dieu qui nous pourfuit allumé la vengeance.
Faut-il qu'une hécatombe expie à fes autels

Des sermens violés ou des vœux criminels ?
 Comment sauver enfin des horreurs de la peste
 D'un peuple de mourans le déplorable reste ?
 Il dit : Calchas se leve, Augure révére,
 Pour qui de l'avenir le voile est déchiré ;
 Interprète des Dieux irrités ou propices,
 Et dont les Grecs à Troie ont suivi les auspices :

« Prince, vous demandez quel crime contre nous
 Irrite un Dieu vengeur : je le dirai ; mais vous,
 Par un serment sacré, donnez-moi l'assurance
 Que contre tous les Grecs vous prendrez ma dé-
 fense.

La vérité souvent fut odieuse aux Rois :
 S'il faut qu'ici les Grecs l'entendent par ma voix,
 Je vais d'Agamemnon m'attirer la colère ».

• • • • •
 « Ce que tu fais, Calchas, ce qu'il nous faut ap-
 prendre,

Sans crainte, dit Achille, oses le révéler ;
 J'atteste ici le Dieu qui par toi va parler,
 Que nul impunément ne pourra sur ta vie,
 Tant qu'Achille vivra, porter sa main hardie ;
 Pas même Agamemnon, ce Roi de tant de Rois,
 Ce Chef énorqueilli de nous donner des lois ».

« Ni la foi des sermens rompue ou violée ;
 (Dit Calchas rassuré par le fils de Pelée)

30 : MERCURE DE FRANCE.

Ni quelqut vœu formé , mais non pas accompli ,
Ni d'une offrande enfin le sacrilège oubli
N'irrite d'Apollon le coutroux homicide.
C'est son Prêtre qu'il venge , insulté par Attide.
Voulez-vous que du Dieu les traits empoisonnés ,
Loin des Grecs qu'il punit , soient enfin détournés ?
Sachez qu'une hécatombe est due à sa colere ,
Et rendez sans rançon Chryséïs à son pere ».

Agamemnon ne peut reténir plus long temps
La fureur dont les flots bouleversent les sens.
Le feu dans les regards , la menace à la bouche ,
Indigné , sur Calchas il tourne un œil farouche.
« Prophète malheureux , que viens-tu m'annoncer ?
N'es-tu Prêtre des Dieux que pour me menacer ?
Toujours ta voix sinistre & m'offense & me brave.
Je n'ai pas accepté le prix de mon esclave ,
Et mon refus , dis-tu , coupable envers Chryses ,
De son Dieu coutroucé tourne sur nous les traits.
Je voulois reténir Chryséïs , & je l'aime ;
Mon cœur l'eût préféré à Clytemnestre même ;
Mais , s'il faut la céder , je m'en fais une loi ;
Je dois sauver les Grecs qui m'ont nommé leur
Roi ;
Mais qu'un prix assez digne au moins me dédom-
mage ;
Car enfin , quand je perds mon trop juste partage ,
Dois-je de mes travaux avec vous entrepris ,

Moi seul de tous les Grecs, me voir ôter le prix ?

« Va, dit Achille alors, insatiable Atride,
Ton pouvoir est moins grand que ton cœur n'est
avide.

Quoi ! tu veux que les biens entre nos mains
remis,

Aux lois du sort pour toi de nouveau soient sou-
mis ?

Rends plutôt Chryséïs au Dieu qui la demande ;
Les Grecs reconnoîtront une faveur si grande,
Lorsqu'aux murs d'Ilion, par nos mains ravagés,
Les trésors des vaincus nous seront partagés ».

Atride lui répond : « Guerrier inexorable,
Quoique le sang des Dieux te rende invulnérable,
Ne crois pas me réduire à recevoir tes lois.
Il faut qu'Agamemnon, si du moins je t'en crois,
Renonce à sa captive & qu'Achille ait la sienne ;
Mais ou les Grecs sauront me payer de la mienne,
Ou je cours enlever, soutenu de mes droits,
Le prix d'Ajax, d'Ulysse, ou le tien à mon choix :
Et malheur au Guerrier sur qui mon choix re-
tombe !

Cependant qu'un vaisseau, chargé d'une hécato-
mbe,

Conduise ma captive au Prêtre d'Apollon,
Qu'un des Chefs de la Grece y commande en mon
nom ;

B iv

32 MERCURE DE FRANCE.

Patrocle, Ulyse, ou toi, toi-même, homme inflexible,

Vas défarmer d'un Dieu la vengeance terrible ».

Achille, en frémissant, le mesure de l'œil ;

« Tu joins, lui répond-il, la bassesse à l'orgueil.

Du plus vil intérêt ambitieux esclave,

Comment de nos Guerriers le Guerrier le moins brave,

De t'obéir encore a-t-il la lâcheté ?

Jamais par un Troyen mon honneur insulté

A les poursuivre tous a-t-il dû me contraindre ?

Ai-je dû les haïr, ou pouvois-je les craindre ?

L'obstacle insurmontable & des monts & des flots

Nous avoit-il permis d'être jamais rivaux ?

Aux champs du Simois quelle injure m'appelle ?

Je n'y viens que pour toi, pour venger ta querelle,

Pour venger à la fois ta sœur & Ménélas.

Et quand, pour te servir, je me voue au trépas,

D'un secours généreux loin de me rendre grâces,

De me ravir mon prix, ingrat ! tu me menaces,

Le prix de ma valeur, & qui le cède au tien

Autant que ton courage est au dessous du mien.

Pour moi sont les périls, pour toi la récompense.

S'il faut que Troie un jour tombe en notre puissance,

Là ton partage encor doit être le plus beau ;

Et moi qui des combats soutiens seul le fardeau,

Qui n'ai de mes exploits d'autre prix que ma
peine,

Je n'aurai remporté qu'une victoire vaine !

Ah ! plutôt il vaut mieux repartir dès ce jour ;

Et , repassant les mers , m'éloigner sans retour ;

Aussi bien nous verrons quelle riche conquête ,

Quelle dépouille Hector à mon départ t'apprête

« Fuis , lui répond Atride , assez d'autres sans toi

Se feront un honneur de combattre sous moi ;

Et j'aurai Jupiter pour défendre ma cause.

Toujours à tous mes vœux ton audace s'oppose.

Seul , entre tous les Grecs , contraire à mes desirs ,

La guerre & les horreurs sont tes plus doux
plaisirs.

L'altière inimitié , la querelle sanglante ,

Gouvernent à l'envi ton ame turbulente.

La valeur qui te rend si terrible & si fier ,

N'est-elle pas un don qui vient de Jupiter ?

Fuis , puisqu'en tu le veux ; il ne m'importe guère.

Ton superbe secours ne m'est pas nécessaire.

.....

.....

Ecoute cependant ce que je vais répondre ,

Et vois si ta menace a droit de me confondre

Au Dieu qui la réclame , & pardonne à ce prix ,

Moi-même en ce moment je cède Chrysis

Je le dois , & des Grecs je remplirai l'attente

B v

34. MERCURE DE FRANCE.

Mais je cours t'enlever Briséis dans ta tente.
Tu connoîtras alors qui d'Achille ou de moi,
Seul commande en ces lieux, & seul y fait la loi.

D'Achille à ce discours la colere redouble,
Son regard étincelle, il frémit, il se trouble;
Une aveugle fureur fait bouillonner son sang.
Doit-il d'un Chef altier percer l'indigne flanc?
Ou doit-il de ses sens calmer la violence?
Dans un silence affreux il consulte, il balance.
Déjà sur son épée il a porté la main;
Minerve dans l'Olympe en frémit, & soudain
Visible pour lui seul, fond du ciel & l'arrête.
Il s'étonne, il s'agite, il retourne la tête;
Il reconnoît Minerve aux éclairs de ses yeux:
« Fille de Jupiter, qui t'amènes en ces lieux!
Viens-tu pour être ici témoin de mon offense?
Viens, tu seras encor témoin de ma vengeance ».

« Je viens, répond Minerve, apaiser ton cour-
roux,

Et ramener ton ame à des conseils plus doux:
Junon, qui te chérit & voile sur Atreïde,
M'envoie à son épée opposer mon égide.
Croit-moi, mieux que le fer le temps doit te
venger.

Celui de qui l'orgueil ose lui t'outrager,
Par ses dons, ses respects, un jour avec usure,

Doit réparer la faute & payer ton injure.
 Obéis cependant , & laisse faire aux Dieux ,
 Le cœur d'un vrai Héros doit pardonner comme
 eux ».

« Déesse , dit Achille , il faut te satisfaire ;
 Il faut vaincre ma haine & perdre , pour te plaire ,
 La vengeance si douce à mon cœur courroucé.
 Qui suit la voix des Dieux en doit être exaucé ».

*TSIAMMA, ou la constante dans
 l'adversité, Conte Oriental.*

MANO SAMMA , qui régnoit depuis long-temps dans l'Isle de Nourassin , avoit toujours cherché sa félicité dans la grandeur d'ame plutôt que dans la satisfaction des sens , & ses vertus lui avoient mérité le surnom de Juste , & l'amour des Dieux & de ses sujets. Les Princes voisins recherchoient son amitié : il étoit leur médiateur , & terminoit leurs différends par des jugemens sages & équitables. Il avoit beaucoup de serviteurs fidèles ; mais pas un seul adulateur. Les punitions

B vj

étoient fort rares dans son pays ; & l'on n'y trouvoit pas un seul mendiant , parce que l'oisiveté & le luxe en étoient bannis. Le Peuple étoit vertueux , crainte de déplaire à son Prince , & Mano Samma mettoit l'estime de ses sujets au-dessus de tous les présens de la fortune. La tendre amitié de la Reine ajoutoit le dernier degré au bonheur de Mano Samma. La Reine avoit été long-temps stérile par l'effet d'un enchantement prononcé par le vieux Magicien Malindock ; qui avoit été offensé par le grand père de la Reine ; mais la Déesse Fécula-Poussa rompit enfin le sortilège , & la Reine devint enceinte.

Lorsque Malindock eut appris cette nouvelle , il entra en fureur , & jura la perte de la mère & le malheur du fils. Il voulut que le Prince qui naîtroit fut continuellement tourmenté & généralement méprisé. Pour cet effet , il décida que tous ses desirs , toutes ses entreprises produiroient un effet contraire. Les Fées amies de la Reine , entendirent ce serment & frémissent. Le pouvoir du Magicien leur étoit trop connu , & elles savoyent bien qu'il osoit affronter les Dieux mêmes. L'amitié les engagea à méditer sur les moyens de prévenir les suites fu-

nestes de ce serment. Elles s'assemblèrent chez la Reine qui venoit d'accoucher. Zulmane , qui jouissoit de la plus grande considération parmi les Fées , prit le Prince nouveau né dans ses bras, lui donna trois baisers sur le cœur, & lui dit : *Sois l'ami des Dieux.* La Fée Azaïde , amie du genre humain, lui dit : *Que ton règne ressemble à celui de ton père.* Zimzime , Fée bienfaisante , toucha sept fois sa langue & ses mains, en disant : *Sois sage & opulent.* La Fée Alcimédore , jeune & enjouée , lui baïsa les yeux & la bouche, & lui dit : *Sois aimable.*

Les Fées étoient prêtes à remettre l'enfant au sein de sa mère , lorsque tout d'un coup le Génie malaisant parut dans un nuage obscur ; il lança un regard terrible sur le jeune Prince, & lui dit d'une voix épouvantable : *Et moi , je serai ton ennemi.* Après avoir prononcé ces paroles, il se plongea dans une fumée épaisse & disparut avec fracas. Les Fées pâlirent ; les parens infortunés ne survécurent que quelques minutes à une apparition si effroyable.

Zulmane se chargea de l'éducation du jeune Prince , qui fut appelé *Tsamma.* Elle ne négligea rien pour lui inspirer

la constance & la résignation. Préparez-vous, lui disoit elle sans cesse, à rencontrer sur vos pas, des contradictions infinies; mais ne vous en laissez pas rebuter. L'adversité vous est envoyée par le destin pour épurer votre vertu, ainsi que l'or est raffiné par le feu. Un cœur qui n'a jamais souffert ne sait pas apprécier les maux de ses semblables. En lui donnant ces préceptes, elle lui apprenoit à placer tout son bonheur dans la protection des Dieux, & à croire que le plus beau présent que les Dieux puissent nous donner, c'est un esprit sage & vertueux, & une amie ferme & inaltérable.

Lorsque le Prince eut atteint l'âge de vingt ans, temps auquel les loix du pays l'appeloient au gouvernement, Zulmane le conduisit au trône. Après l'avoir exhorté, pour la dernière fois, d'avoir toujours l'exemple de son père devant les yeux, & de ne jamais oublier que la vertu récompense ses amis, elle le regarda d'un air affectueux & compatissant, & s'éleva ensuite dans les airs, sur un char de feu, pour rejoindre ses habitations heureuses. Thamma conserva au fond de son ame les conseils salutaires que la Fée lui avoit donné, & devint heureux en les pratiquant.

Malindock, assis à l'entrée de sa caverne, apperçut Zulmane. Il s'enfonça d'abord dans le souterrain : car le scélérat le plus endurci, tremble à l'aspect inopiné de la vertu. Mais il se remit bientôt de cette frayeur, en songeant que Tsiamma n'étoit plus sous la protection de la Fée ; il se prépara sur le champ à rendre inutiles tous les dons que les Fées avoient accumulés sur sa tête. Le Magicien hurla trois fois, & trois fois la nature gémit ; puis il monta dans un char attelé de quatre dragons, & dirigea sa course vers l'Isle de Nourassin.

Le Peuple qui avoit appris que Tsiamma étoit monté sur le trône de son père, s'étoit assemblé en foule devant la porte du palais pour faire ses hommages au jeune Roi, dont la réputation s'étoit déjà répandue dans le pays. Les Rois de Nourassin étoient accoutumés de parler en public à leur Peuple, malgré l'usage contraire des Rois de l'Orient. Tsiamma se réjouissoit de trouver une occasion de gagner les cœurs de ses sujets, en leur parlant avec la dignité d'un Roi & la tendresse d'un père. Déjà les portes du palais s'ouvroient, le Roi s'avançoit vers son Peuple, quand Malindock arriva

40 MERCURE DE FRANCE.

dans la résidence. Il vit la joie universelle, grinça des dents & prononça quelques mots sinistres; aussi-tôt le Peuple courut d'un autre côté du Château, pour voir une troupe de Baladins Chinois que le Magicien avoit placé en cet endroit pour détourner l'attention du Peuple. La surprise de Tsiamma fut inexprimable, lorsqu'en sortant de son appartement il ne trouva pas un seul de ses sujets; mais il attribua cet accident à la légèreté du Peuple, & rentra dans son palais. Alors le Peuple revint devant le Château, & témoigna la plus vive impatience de voir enfin paroître son Roi.

Tsiamma étoit trop bon pour se refuser aux desirs de ses sujets. Après avoir fait quelques tours dans sa chambre, pour se remettre de sa consternation, il se présenta pour la seconde fois, & fut reçu avec un applaudissement général. Tsiamma brûloit de prononcer un discours, auquel la joie du Peuple promettoit un succès éclatant; il attendit la fin des acclamations pour parler : mais au lieu de céder aux mouvemens d'une gaieté décente, l'assemblée redoubla ses clameurs; ce n'étoient plus des cris de joie, c'étoit le bruit confus & désordonné d'une popu-

lace effrénée. Enfin le Roi voyant qu'il lui étoit impossible de faire entendre sa voix, se retira dans le fond de son palais accablé de tristesse.

Tout ceci étoit l'ouvrage du Magicien, qui avoit changé l'allégresse du Peuple en une fureur immodérée, & qui l'empêchoit de voir & d'entendre. Tsiamma sentoît la puissance d'un ennemi, la Fée Zulmane lui avoit même fait entendre qu'il en avoit un bien dangereux : mais jamais elle ne lui avoit dit que c'étoit Malindock, de peur d'abattre entièrement son courage. En même temps il se rappeloit les sages conseils de la Fée, & ne murmuroit pas contre la volonté des Dieux. Mais des tourmens plus affreux attendoient le vertueux Tsiamma.

Les loix du pays exigeoient que le nouveau Roi fît un pèlerinage dans les premiers temps de sa régence. Tsiamma remplit ce devoir avec plaisir. Il se mit en chemin vers le Temple du Dieu Namu-Amida, accompagné des Principaux de son Royaume, & suivi de plusieurs éléphans qui étoient chargés de magnifiques présens pour le Dieu. Le Roi s'étant approché du bois sacré, s'étoit prosterné trois fois pour se rendre

42 **MERCURE DE FRANCE:**
digne des regards de Namu Amida, &
le Peuple qui l'avoit suivi en foule,
avoit imité son exemple. Les Mages,
habillés en blanc, étoient venus au-de-
vant du Roi, en dansant, pour le bénir
& pour recevoir ses présens. Mais Ma-
lindock, qui vouloit empêcher le Roi de
donner à ses sujets un témoignage public
de sa piété, avoit substitué aux éléphants
richement décorés des ânes décharnés,
portant des paniers de riz & de fèves.
Envain le Roi vouloit s'excuser, on ne
l'écouta pas : les Mages crièrent à l'im-
piété & excitèrent le Peuple à venger
l'affront fait à son Dieu, & le malheu-
reux Tsiamma eut de la peine à se sauver
dans son Château où il resta enfermé
pendant trois jours, sans manger ni
boire, pour appaiser le courroux du Dieu
Namu-Amida qu'il croyoit avoir irrité.
Le quatrième jour il assembla son Con-
seil pour délibérer sur les circonstances
fâcheuses où il se trouvoit. Il fut résolu
qu'il enverroit un de ses serviteurs les
plus affidés avec le double des présens
ordinaires; les Mages les reçurent, & la
colère du Dieu se calma. Mais depuis
cet événement funeste, le Roi demeura
toujours chagrin; ni les affaires de l'État;

si les divertissemens multipliés ne purent le tirer de l'accablement auquel il s'étoit livré. Son Conseil lui proposa enfin un mariage, & le bien de ses sujets l'y déterminâ.

On envoya des Ambassadeurs au Roi de l'Isle de Séran, voisine de celle de Nourassin, pour demander sa fille, Princesse à qui ses rares qualités, son ame sensible & sublime, avoient fait donner le nom de Zizizi ; c'étoit en effet la vertu sous les traits de la beauté.

Le Roi de Séran s'applaudissoit de pouvoir s'allier si étroitement avec le fils de son ancien ami, & de resserrer l'alliance intime des deux Royaumes au moyen de cette union. Il donna sur le champ son consentement : mais il exigea en même temps que Thamma vint en personne recevoir la Princesse de sa main. Thamma ne perdit pas un moment pour faire ce voyage. Il mit à la voile, suivi de cent bâtimens. Le trajet étoit fort court ; le Roi appercevoit déjà le rivage, & voyoit d'un œil satisfait approcher le terme prescrit pour son hymen. Il n'hésita point à en faire l'aveu : un cœur noble & pur ne connoît pas ces déguisemens que le vice a décoré du ton imposant de bienfécances.

44. MERCURE DE FRANCE.

Le vieux Roi de Séran, entouré de ses principaux Officiers & de son Peuple, l'attendoit au port. Il étoit prêt à donner la main au fils de son ami pour prendre terre, lorsqu'il s'éleva soudain une tempête furieuse, qui arracha la flotte du port & la jeta bien loin de l'Isle; une nuit affreuse enveloppoit le vaisseau de Tsiamma, & lorsque le brouillard fut dissipé, le Roi se trouva au port de Nourassin. C'étoit Malindock qui avoit fait naître cette tempête : car l'union de Tsiamma avec la belle Zizizi étoit un bonheur trop complet pour ce Prince, pour que le scélérat l'eût pu regarder d'un œil indifférent.

Le vieux Roi de Séran étoit religieux sans être superstitieux. Il attribua cet événement sinistre à un effet du hasard, & voulut que le mariage fût consommé, mais sans exiger davantage que Tsiamma vint en personne à Séran. Il s'embarqua lui-même avec une suite peu nombreuse, & arriva à Nourassin sans en avoir prévenu Tsiamma. Ce jeune Prince courut au-devant de son beau père, & lorsque ce respectable vieillard lui eut donné sa bénédiction, il lui remit la Princesse Zizizi, qui voulut se jeter aux pieds de Tsiamma.

Il la reçut dans ses bras, & , suivant la coutume du pays , il ôta le voile de son visage en présence de toute la Cour & du Peuple , brûlant de voir une Princesse qui passoit pour la plus belle personne de l'Orient. Mais quel fut son étonnement lorsqu'il aperçut une figure hideuse & effroyable, une tête chauve, un front ridé, des yeux louches, des joues pâles & flétries, des dents noires & aigues, qui présentoient le spectacle d'un monstre sous le nom de Zizizi.

Tsamma resta immobile pendant quelque temps; la malheureuse Princesse qui ignoroit la cause de cette consternation générale, se mit à pleurer. Le vénérable vieillard voila son visage. Il s'éleva parmi le Peuple un murmure menaçant, & dans les airs on entendoit des ris semblables à ceux d'un Géant féroce. Le vieux Roi reconnut la voix du Magicien; il jeta de la poussière en l'air, prononça trois fois le nom du puissant Namu-Amida, & les ris du mauvais Génie se changèrent en des hurlemens effroyables qui se perdoient dans des nuages éloignés.

Le Roi de Séran prit ensuite la Princesse sa fille par la main, la conduisit

46 MERCURE DE FRANCE.

dans l'appartement de Tſiamma, & leur adreſſa ce diſcours : Je vois, mes enfans, que les menaces du plus puiffant des Magiciens ſont accomplies; mais je fais auſſi que ma mort doit faire ceſſer l'enchantement, & je n'ai plus que quelques mois à vivre. Tſiamma, n'abandonnez pas la Princeſſe; & vous, ma fille, vous avez perdu pour quelque temps les charmes de votre figure; mais le Magicien n'a pu vous ravir la vertu & la ſageſſe : elles vous apprendront à ſupporter votre infortune. Alors il conduiſit la Princeſſe devant un miroir; elle tomba évanouie dans ſes bras. Mais ſ'étant remiſe d'une alarme ſi excuſable dans une femme, elle dit à Tſiamma : Je vois que la main de notre ennemi commun ſ'eſt appeſantie ſur ma tête; vous méritez, Prince, une épouſe plus accomplie; vivez content & heureux ſans me haïr : vous êtes libre, je m'en retourne avec mon père.

Tſiamma, qui avoit eu le temps de revenir de ſon premier ſaiſiſſement, fut attendri par ce diſcours; il prit la Princeſſe par la main, l'embralla, & jura de l'aimer éternellement. Mais le Peuple, qui s'arrête toujours aux apparences extérieures, ne fut pas également ſatisfait

de ce mariage; il méprisa la jeune Reine & en fit l'objet de sa risée. Tout ce qu'elle faisoit pour gagner l'affection du Peuple & le convaincre de ses vertus, de son esprit, de ses talens, étoit inutile, parce que tout le monde étoit prévenu contre elle.

Ce mépris général, sans affliger la Reine, lui faisoit cependant desirer le rétablissement de sa figure : mais elle frémissait lorsqu'elle pensoit que ce souhait ne pouvoit être accompli que par la mort d'un père qu'elle aimoit si tendrement. L'implacable Malindock n'ignoroit pas que la mort du Roi de Séran feroit cesser l'enchantement, & que cette mort étoit prochaine; mais il avoit le projet cruel de rendre Tsiamma encore plus malheureux par la beauté de la Reine, qu'il ne l'avoit été par sa difformité.

Un jour la Reine étant prosternée devant l'image du Dieu Isum, & priant pour la conservation de son père, qu'on lui avoit annoncé être à l'agonie, elle fut frappée d'un coup semblable à celui de la foudre. Tsiamma accourut au bruit qu'il avoit entendu, & trouva la Reine couchée par terre & évanouie, mais

48 MERCURE DE FRANCE.

d'une beauté dont l'éclat éblouissoit. Lorsque la Reine eut repris ses sens, Tiamma fut fort embarrassé de lui apprendre la métamorphose qui venoit d'arriver, puisque cette nouvelle renfermoit nécessairement celle de la mort de son père. Il hasarda enfin de lui en parler; il proféra, d'une voix entrecoupée & timide, ces paroles : La volonté des Dieux... la loi de la nature... l'âge avancé de votre père... Est-il mort enfin, l'interrompit-elle tranquillement; il étoit vieux & chagrin, son... A ce mot elle aperçut sa figure dans un miroir, elle se livra à une joie immodérée; oui, c'est moi, s'écria-t-elle, ce sont ces mêmes traits qui avoient mérité l'admiration de tout l'Orient. Elle ne voulut plus quitter ce miroir : tantôt elle arrangeoit les boucles de ses cheveux & en admiroit la beauté : tantôt elle essayoit différentes façons de rire, pour choisir celle qui seroit la plus avantageuse à sa physionomie. Dans un instant, elle imitoit les regards d'une femme tendre, précieuse, fière, langoureuse, & s'arrêta enfin à celui d'une femme impérieuse, qu'elle croyoit être le plus convenable à ses yeux noirs. Elle se tourna dans cette attitude vers l'assemblée, pour en recueillir les adorations.

Tiamma ,

Tiamma , qui avoit remarqué ces différens mouvemens avec une surprise inexprimable, donnoit des marques d'une agitation extraordinaire. Il présenta enfin la main à la Princesse : mais elle la retira froidement, & faisoit à peine attention au Roi; elle parut enfin se ressouvenir qu'il étoit son époux, & lui abandonna négligemment sa main, sans distinguer la tendresse avec laquelle il la baisoit; & bientôt Tiamma pria les Dieux de reprendre une beauté qui avoit fait disparaître toutes les vertus.

Ce changement avoit fait une impression toute différente sur le Peuple. La beauté éclatante de la Princesse lui tint lieu de tout. On admiroit son esprit lorsqu'elle ne remuoit que le bout des lèvres. Elle parloit à son perroquet, & tout ce qu'elle lui disoit étoit sublime. Elle distribuoit des aumônes modiques aux pauvres, & cette action, qui n'avoit pour objet que d'étaler les graces de ses bras, fut appelée bienfaisance. Une foule de Poëtes, car il s'en trouvoit à Nourassin, s'empressa de chanter ses louanges. Tout ce qu'elle disoit, tout ce qu'elle faisoit, excitoit l'admiration du Peuple; elle cherchoit à plaire à tout

le monde. Le seul Tsiamma n'eut pas lieu de se louer de son affabilité : quand il vouloit lui adresser la parole , elle prétextoit une migraine ; lorsqu'elle devoit dîner à sa table , elle s'étoit proposé de jeûner ; lorsqu'il lui disoit les choses les plus tendres , elle carressoit son petit chien ; s'il étoit de bonne humeur , sa gaieté l'offensoit ; s'il étoit triste , elle lui faisoit des reproches amers de ce qu'il affectoit des chagrins en sa présence. Tout ce que Tsiamma approuvoit étoit blâmé ; son exemple fut bientôt suivi par les femmes de sa cour. Les Médecins déclarèrent que c'étoit une maladie contre laquelle il n'y avoit point de remède , & conseillèrent à leurs maris de supporter patiemment cette humeur capricieuse , puisqu'on ne pouvoit pas la changer.

Le terme où l'enchantement devoit finir approchoit enfin , & Malindock avoit réservé au vertueux Tsiamma le coup le plus sensible pour cette époque. Il se répandit un bruit dans Nourassin que deux Princes de Siam étoient en guerre. Le plus foible de ces deux Princes étoit ami & allié de Tsiamma ; il ne perdit pas un instant pour voler à son secours :

mais en débarquant , Tsiamma trouva tout le pays dans une paix profonde , qui ne fut interrompue que pour repousser les troupes de Tsiamma , qu'on prenoit pour des ennemis.

Pendant l'absence du Roi , Malindock avoit pris la figure de Tsiamma , & avoit fait accroire au Peuple qu'en revenant de son expédition il avoit devancé les troupes pour recourir à la défense du Royaume , qui étoit menacé d'une invasion de la part de ses ennemis. Malindock avoit sugagner l'amitié de la Princesse , en satisfaisant continuellement sa vanité , de sorte qu'elle commençoit à l'aimer & à trouver des charmes dans sa société , & bientôt les Grands & tout le Peuple se rangèrent de son côté.

Tsiamma , en arrivant à Nourassin , trouva tout le Peuple sous les armes , prêt à lui disputer l'entrée du port. Son courage lui fit encore surmonter ce nouveau contre-temps , & malgré la résistance qu'il trouva , il débarqua & demanda d'abord à voir ce rival audacieux qui osoit lui disputer son trône & son épouse. Tsiamma fut frappé lui même de la ressemblance qu'il y avoit entre leurs figures ; le Peuple étoit en suspend , & la

52 MERCURE DE FRANCE.

Reine donnoit la main à Malindock. Alors le Roi ne pouvant plus soutenir ce cruel spectacle, proposa un combat singulier à son ennemi. Malindock l'accepta, plein de confiance dans les ressources de son art. Une plaine située près de la ville, fut choisie pour le champ de bataille; la Reine s'y laissa conduire par Malindock; une foule innombrable de Peuple s'y rendit.

Divine Zulmane, s'écria Thamma, si la vertu & l'innocence opprimées a des droits sur ta protection, soutiens mon bras & mon courage. En disant ces mots, il s'élança sur le scélérat le sabre à la main : mais tous les efforts de son noble courage se brisèrent contre la force du Magicien ; il fut terrassé, & Malindock étoit prêt à lui arracher la vie.

Dans ce moment la Fée Zulmane apparut dans un globe de feu, tenant un talisman dans sa main gauche, sur lequel étoit gravé le nom du Dieu Namu-Amida. Le Magicien trembla à l'aspect de ce nom, & voulut prendre la fuite : mais les forces lui manquèrent, & il tomba par terre. Il se changea dans le même instant en un géant épouvantable & voulut combattre la Fée ; mais elle lui pré-

lenta le talisman , & il tomba pour la seconde fois à terre comme un enfant. Il se changea ensuite en un rocher pour se rendre insensible à la vue du talisman : mais il fondit comme un monceau de neige. Il se changea enfin en un torrent rapide , & entraîna le malheureux Tsiamma qui étoit étendu sur la terre sans connoissance ; il étoit temps de mettre une fin à ses persécutions. La Fée se jeta au milieu du torrent , le dessécha sur le champ par la force du talisman & en retira Tsiamma , qui ressembloit à un homme revenu d'une profonde léthargie ; elle le conduisit vers la Reine couchée au pied d'un arbre pendant le combat , & qui avoit également perdu les sens , mais qui les reprit avec son premier caractère , après que la Fée eut appliqué le talisman sur sa poitrine. Les deux époux saisis d'admiration & de reconnaissance de voir enfin luire un nouveau jour sur leur destinée , & de se voir délivrés d'un ennemi irréconciliable, voulurent se jeter aux pieds de la Fée ; mais elle les quitta & s'éleva dans la plus haute région des airs.

Depuis ce temps Tsiamma jouit en paix du rang distingué auquel il avoit été

54 MERCURE DE FRANCE.

destiné en naissant, & qu'il avoit si bien mérité par le courage & la fermeté inaltérable qu'il avoit montré au milieu des combats & des assauts qu'il avoit sans cesse été obligé de soutenir contre les rigueurs du destin. Il se forma dans son palais un réduit solitaire, où il goûtoit une douceur inexprimable en se rappelant ses peines passées & les leçons de la Fée, qui lui avoit toujours dit qu'une félicité sans mélange étoit une chimère, & que la vie la plus heureuse étoit celle dont le cours est semé de moins d'infortunes. Dans cette retraite philosophique, Thiamma se plaisoit à se rapprocher de la vérité, de la nature & de lui même. Le reste de son temps étoit employé à faire le bonheur de ses sujets.

Un seul Prince fut le fruit du mariage le plus heureux, formé d'abord sous de si cruels auspices. Il réunissoit tous les sentimens de sa mère & toutes les qualités de son père. Une éducation brillante cultiva ces riches présens de la nature, & en fit le Prince le plus accompli. Thiamma parvint à un âge fort avancé; & lorsqu'il eut payé le tribut à la nature, la Reine fit construire un Temple superbe à sa mémoire, où elle passa le reste de

OCTOBRE. 1776. 55

ses jours comme Grande-Prêtresse. Le nom de Thiamma fut à jamais chéri dans tous le pays : on le cita toujours pour exprimer l'assemblage de toutes les vertus ; les malheureux trouvoient de la consolation près de son tombeau, & la jeune fille alloit puiser dans son Temple des leçons de constance dans l'adversité.

Traduit de l'Allemand, par M. Papelier.

*Traduction du commencement du Livre
XVIIIe de l'Iliade d'Homère, Piece
manuscrite qui a concouru pour le prix
de l'Académie Française.*

Me quoque musarum studium sub nocte silenti
Artibus assuetis sollicitare solet.

CLAUD. Pr. L. III. de Rapto Proserp.

TANDIS que du combat la fureur homicide,
Parcille aux tourbillons d'un élément avide,
Dans les champs dévastés se répandoit encor,
En proie à sa douleur, le fils du vieux Nestor,
Député vers Achille, & d'un triste message

Civ

36 MERCURE DE FRANCE.

Fidèle à s'acquitter , voloit sur le rivage.

Languissamment assis , seul devant les vaisseaux ,
Achille en ce moment semble prévoir ses maux ;
Les yeux baignés de pleurs , ce Héros en silence ,
Aux plus cuisans chagrins se livroit par avance.
Il regarde , il voit fuir dans les champs Phrygiens
Les bataillons épars des tristes Argiens ;
Que vois-je ? se dit-il ; ô funeste présage !
Patrocle... ç'en est fait , les Grecs ont l'avantage.
L'imprudent ! contre Hector... en devais-je douter ?
A de pareils hasards devois je l'exposer ?
Thétis me l'avoit dit : crains un sort trop fragile !
Crains d'avoir à pleurer sur l'émule d'Achille !
Le plus vaillant des Grecs doit périr en ces lieux.
Il n'est plus .. Antiloque apparoît à ses yeux :
Achille , lui dit-il , versant des flots de larmes ,
Je viens... Patrocle est mort , Hector a pris les
armes.

Il dit : Achille écoute ; une subite horreur ,
Comme un nuage épais a passé dans son cœur.
Il pâlit , il s'agite ; & , guidé par sa rage ,
D'un sable impur & noir il couvre son visage ;
Il ne se soutient plus ; son corps , en vacillant ,
Tombe & roule à grand bruit sur le gravier brû-
lant ;
Ses cheveux sont épars : leurs tresses arrachées

Souillent de leurs débris ses mains ensanglantées.
 Il s'écrie. Hors du camp , tremblantes à sa voix ,
 Ses captives en foule , & celles qu'autrefois
 Patrocle obtint du sort , accourent & gémissent.
 Du bruit de leurs clameurs les plaines retentissent.
 Antiloque s'avance , & , par d'heureux secours ,
 D'Achille malgré lui tâche à sauver les jours.
 Il le presse en ses bras , il éloigne les armes ,
 Et soulage les maux en répandant des larmes.

Cependant , enfoncé dans ses chagrins amers ,
 Achille de ses cris troublait le sein des mers.
 Du séjour ténébreux de ses grottes humides ,
 Sa mere l'entendit ; le chœur des Néréides ,
 Autour d'elle empressé dans ces affreux instans ,
 Répond à ses clameurs par de tristes accens :
 Elles frappent leur sein : « O cheres sœurs , dit-elle ,

Contemplez tout l'excès de ma peine cruelle !
 Le ciel , je l'avouerai , protégeant mes amours ,
 M'a fait mere d'un fils & conservé ses jours.
 Mes soins ont cultivé cet arbruste docile ,
 Et déjà des Troyens il fait trembler la ville ;
 Mais que me fait à moi ce fantôme d'honneur ,
 Le fils d'une Déesse , ô comble de douleur !
 Ce fils toujours si cher à mon âme charmée ,
 Ne reverra jamais le palais de Pélée.
 Encore si ses jours près d'être moissonnés ,

Cv

58. MERCURE DE FRANCE.

Par de cruels chagrins n'étoient empoisonnés ;
Mais las ! je suis Déesse, & ma gloire importune
Ne peut d'un fils si cher adoucir l'infortune.
Allons, je veux le voir, je veux, si je le puis,
Partager ses malheurs ou calmer ses ennuis.

Elle part à ces mots : des filles de Nérée
La Déesse à l'instant se voit environnée :
Toutes , pour la servir , veulent suivre ses pas.
L'onde s'ouvre & fléchit sous leurs divins appas.
Elles sortent des flots ; la Déesse empressée
Regarde , & près du camp voit le fils de Pélée :
Elle vole , l'embrace. « Eh quoi ! mon fils , des
 pleurs !

Quoi ! pourrois-tu du sort accuser les rigueurs ?
Tu t'es vengé des Grecs ; leur valeur inutile
Reconnoît à présent ce que peut un Achille.
Les Dieux t'ont exaucé... Que dites-vous, ô ciel !
Devoient-ils exaucer un desir criminel ?
Les Dieux m'ont tout ravi, leur funeste puissance
A comblé mes malheurs en servant ma vengeance.
J'ai perdu mon ami, le seul cher à mon cœur ;
J'avois mis en lui seul ma gloire & mon bonheur.
Thétis, Patrocle est mort, un monstre sangui-
naire,

Hector, à ce Héros, ravi la lumière;
Et ces divins présens si long-temps redoutés,
Sur son corps en partans par moi-même attachés,

Ces armes dont Vulcain daigna vêtir Pélée ,
 Dans ce jour mémorable où le Dieu d'hyménée
 L'unissant avec vous par des nœuds éternels ,
 L'égala pour un temps aux plus fiers Immortels ;
 Un vainqueur insolent , un Troyen les possède !
 Je ne puis résister au chagrin qui m'obsède.
 Infortunés parens , ô Pélée ! ô Thétis !

Pourquoi faut-il qu'hymen , hélas ! vous ait unis ?
 Est-ce pour me pleurer ? Car , si je vis encore ,
 C'est pour venger les jours d'un ami qui m'im-
 plore ,

Je veux que sous mon bras... Achille , y pensez-
 vous ?

Je sais qu'il faut qu'Hector expire sous vos coups ,
 Rien ne peut adoucir votre mortelle haine ;
 Mais songez que s'il meurt votre perte est pro-
 chaine.

Eh ! que m'importe à moi , répondit le Héros ?
 Mourons , le trépas seul peut terminer mes maux :
 Mourons , pourvu qu'Hector , couché sur la pou-
 sière ,

Sous la lance d'Achille ait perdu la lumière.
 Moi , je craindrois la mort quand Patrocle n'est
 plus !

Quand Patrocle des Grecs conduisant les Tribus ,
 Aux dépens de ses jours a signalé son zèle ;
 Quand , par un coup affreux , l'ami le plus fidèle ,
 Loin des siens , avec moi vena dans ces climats ,

C. vj.

60 MERCURE DE FRANCE.

Peut-être en m'implorant a reçu le trépas.
Je n'ai pu le sauver , & je reste tranquille !
Patrocle & ses amis ne trouvent plus d'Achille !
Qui ! moi ! j'irois sans gloire , abandonnant ces
lieux ,

Au fond de mon palais couler des jours honteux ,
Et de mon triste poids la terre surchargée...
Non , qu'à jamais plutôt d'ici bas exilée ,
Et du brillant séjour des heureux Immortels
La colere en cent lieux promene ses autels ;
Ses poisons , qu'en douceur le miel égale à peine ,
Enivrent le plus sage : une vapeur soudaine
Saisit ses sens troublés , l'agite avec fureur ,
Et le sage n'est plus qu'un objet de terreur.
Trop long-temps la barbare excita ma vengeance ;
On m'a ravi Patrocle , il n'est plus d'autre of-
fence ;

J'oublie Agamemnon , sa haine & ses forfaits ;
Je n'ai plus qu'un mortel à punir désormais .

« Je dois mourir , eh bien ! le grand Alcide
même ,

Alcide a du destin subi la loi suprême.

Le fils de Jupiter , qu'honoroit sa faveur ,
Il est mort , comme lui mourons avec honneur ;
Mes jours vont s'envoler , je veux en faire usage ,
Je veux que Troie encor connoisse mon courage.
Hector , tu vas frémir ; pleure , Andromaque ,
pleure ;

Troyennes, couvrez vous des plus noires couleurs.

Vos époux vont d'Achille éprouver la vaillance,
Et vous saurez bientôt ce que peut ma présence ».

Thétis, en soupirant, se soumet aux destins.

« Je ne puis qu'approuver vos généreux desseins,

Lui dit-elle, un ami vous demande vengeance :

Mon fils, puisqu'il le faut, volez à sa défense ;

Mais songez-vous qu'Hector, plus vain, plus
glorieux,

De vos armes couvert se montre à tous les yeux.

L'insensé va mourir... & se croit invincible !

Cher Achille, à mes pleurs si vous êtes sensible,

Attendez que l'Aurore éclairant ces climats,

Me ramene en ces lieux pour armer votre bras :

Je vais trouver Vulcain. Vous, filles de Nérée,

Rassurez de ce Dieu la tendresse alarmée,

Dites-lui quels desseins agitent mes esprits :

Partez... Thétis échappe à leurs regards surpris :

Les Nymphes à sa voix rentrent au sein des ondes.

Cependant divisés en troupes vagabondes,

Les foibles Argiens, de frayeur palpitans,

Déjà de l'Hélespont touchent les bords sanglans,

Et le corps de Patrocle étendu sur l'arène,

En butte à tous les traits d'une armée inhumaine,

Vadu Troyen barbare assouvir la fureur.

62 MERCURE DE FRANCE.

Envain pour le sauver ses amis pleins d'ardeur,
 Épuisent leurs efforts ; un mortel intrépide,
 Hector, tel en son vol que la flamme rapide,
 S'élance, les atteint. Les chefs & les soldats
 Attentifs à sa voix volent tous sur ses pas.
 Il s'écrie, & déjà s'empare de sa proie :
 Des Ajax à l'instant la vertu se déploie.
 Trois fois il la saisit, trois fois leur bras ven-
 geur
 Oppose à son courage une noble valeur.

Tel on voit des bergers, lorsque la nuit plus
 sombre
 Vient d'obscurcir les airs de ses épaisses ombres,
 D'un regard attentif veiller sur leurs troupeaux,
 Un lion se présente & brave leurs assauts.
 Tel Hector repoussé s'anime davantage ;
 Il triomphoit déjà, tout cédoit à sa rage,
 Si Junon en secret, dans ses sombres chagrins,
 N'eût fait descendre Iris au séjour des humains.

Elle apperçoit Achille, & d'une voix rapide :
 « Levez vous, lui dit-elle, ô vous du fier Atride,
 Vous, des plus grands guerriers rival victorieux,
 Sauvez de votre ami les restes précieux ;
 On s'arrache son corps, & les Grecs sans défense
 Ne peuvent des Troyens réprimer l'insolence.
 Venez, déconcertez leurs projets inhumains,

OCTOBRE. 1776. 83

Venez, ou pour jamais Patrocle est en leurs
mains.

Hector, déjà rempli d'une cruelle joie,

Hector veut de sa tête orner les murs de Troie.

Sauvez-le; pourriez-vous demeurer plus long-
temps?

Déjà je crois le voir dans leurs murs triomphans,

Je crois voir de leurs chiens les meutes affamées,

Déchirer dans leurs jeux ses chairs défigurées.

Recevrez-vous Patrocle en cet affreux état ? »

« Iris, vous augmentez le trouble qui m'abat,

Lui dit-il ; mais quels Dieux sensibles à mes peines

Vous font pour un mortel descendre dans ces
plaines ? »

« Junon, qui de son rang oubliant la hauteur,

Ne peut voir sans chagrin languir votre valeur,

Vent, à l'insçu des Dieux, venger votre querelle,

Et pour vous animer daigne employer mon zèle »

« Eh ! comment, dit Achille, affronter les com-
bats ?

Hector a mon armure, & je n'ai que mon bras.

Mais Thétis va venir, sa parole est fidèle,

Et j'attends de ses mains une armure nouvelle.

Qu'aura forgé Vulcain dans ses vastes fourneaux.

Le seul Ajax d'Hector repousse les assauts,

64 MERCURE DE FRANCE.

De lui seul cependant je puis vêtir les armes ».

« Je le fais ; mais livrés aux plus vives alarmes ,
Les foibles Argiens sont toujours poursuivis.
Achille , voulez-vous écouter mes avis ?
Des bords de ce fossé montrez-vous aux armées.
Les Troyens vous verront , leurs troupes conf-
ternées
S'arrêteront peut-être , & les Grecs respirans ,
Sentiront la valeur renaître dans leurs sens ».

Elle dit : & déjà fend la voûte éthérée.
Il se leve aussi-tôt ; du haut de l'empirée
Pallas le voit , descend dans le vague de l'air ;
Sous l'égide effrayant elle le tient couvert ,
D'un or mobile & pur elle forme un nuage ,
L'en couronne , & d'éclairs enflamme son visage :

Tels on voit , dans le jour , du sommet des signaux ,
Des tourbillons épais s'élever sur les eaux ,
Quand des bords Egéens une ville éplorée
D'ennemis trop puissans se voit environnée ;
Mais sitôt que Phœbus s'est plongé dans les mers ,
La flamme s'appërçoit des rivages divers ,
Et les peuples voisins , empressés à s'y rendre ,
Semblent briguer entre eux l'honneur de la dé-
fendre.

Ainsi brilloit Achille , un déluge de feux

Sembloit jaillir au loin de son front radieux.
 Sur les bords des remparts il court, monte &
 s'arrête ;

Pallas de feux nouveaux fait rayonner sa tête.
 Il s'écrie, elle aussi fait entendre sa voix,
 Et tous les Phrygiens frémissent à la fois.

Telle du haut des tours d'une ville puissante,
 Résonne en longs éclats la trompette bruyante,
 Quand l'ennemi nombreux l'enceint de toutes
 parts.

Tel il tonne. A sa voix les bataillons épars
 Se refoulent ; soudain les coursiers en furie
 Reculent dans les rangs de l'armée ennemie,
 Et sous leurs chars sanglans, confondus & brisés,
 Ecrasent les Troyens de leurs armes percés ;
 Envain leurs conducteurs qu'éblouit son visage,
 Veulent dans ce désordre arrêter le carnage.
 Achille d'un regard les fait pâlir d'horreur,
 Il tonne par trois fois & trois fois est vainqueur ;
 Douze des plus vaillans gissent dans la poussière.

Cependant les Ajax, pleins d'une ardeur guerrière,
 A ceux des autres Grecs unissant leurs efforts,
 De Patrocle sanglant ont délivré le corps ;
 Ils l'emportent en foule, & sur un lit funebre
 Posent les restes froids de ce guerrier célèbre,
 Les arrosent de pleurs ; Achille est auprès d'eux,

Une vapeur brûlante échappe de ses yeux ;
 Il pleure cet ami jadis couvert de gloire,
 Et qu'on ne verra plus aux champs de la victoire.

*Les Adieux d'Andromaque & d'Hector ,
 Pièce manuscrite. Iliade , Livre VI.*

ARRÊTE, cher époux : un funeste courage
 Te fait chercher la mort au printemps de ton âge.
 Ah ! du moins sois touché de mon cruel destin.
 Tu vas me laisser veuve & ton fils orphelin.
 Tous les Grecs conjurés t'arracheront la vie :
 Dieux ! que dans le tombeau je sois enlevée,
 Avant que mon époux , le rempart des Troyens ,
 Sous le glaive ennemi tombe aux champs Phry-
 giens.

Si tu péris, Hector, ta veuve abandonnée
 Coulera dans les pleurs sa vie infortunée.
 Je n'ai plus de parens dans ce triste Univers.
 O souvenirs cruels ! ô funeste revers !
 Hélas ! j'ai vu mon pere immolé par Achille *,
 Ce vainqueur furieux, l'effroi de ma famille.

* On a cru pouvoir ne pas traduire quelques vers en cet endroit sans crainte de défigurer Homere, parce que ces vers en françois semblent couper le fil du discours.

J'ai vu Thebe fumante en proie à ses soldats,
 Et sept freres plongés dans la nuit du trépas.
 Quands ma mere échappée à la flamme , au car-
 nage ,

Recueilloit d'un époux le sanglant héritage ;

L'inflexible Diane a percé de ses traits

Ma déplorable mere au sein de son palais.

Hector , tu me tiens lieu de ma famille entiere.

Ah ! dérobe au trépas une tête si chere.

Prends pitié d'Andromaque & d'un malheureux
 fils ,

Esclave si tu meurs , couronné si tu vis.

Demeure au pieds des murs près du figuier sau-
 vage :

Là , des Troyens vaincus ranime le courage.

Trois fois nous avons vu le fier Agamemnon ,

L'impétueux Ajax attaquer Ilion.

Sans doute de Calchas la fatale science

A fait connoître aux Grecs ce rempart sans défense ;

Et pour notre ruine ardens , victorieux ,

Il se frayent dans Troie un chemin glorieux.

Je connois , dit Hector , les maux de ma patrie ;

Et tes pleurs ont coulé dans mon ame attendrie.

Mais je ne puis combattre à l'ombre des remparts.

Que diroient les Troyens , si loin du champ de

Mars

Ton époux sans honneur caché sous les murailles ,

68 MERCURE DE FRANCE.

Par une lâche crainte évitoit les batailles ?
 Nourri dès mon enfance à l'horreur des combats ,
 Toujours au premier rang j'ai bravé le trépas ,
 Et d'un pere fameux soutenant la mémoire ,
 Je dois ceindre mon front des lauriers de la gloire.
 O ma chere Andromaque ! un jour fatal viendra ,
 Un jour où par la flamme Ilion périra ;
 Mais ni d'Hécube aux fers la douloureuse image ,
 Ni Priam égorgé par un vainqueur sauvage ,
 Ni tous mes freres morts sur le sable étendus :
 Non , rien ne fait horreur à mes sens éperdus
 Autant que tes sanglots & ton trouble effroyable ,
 Lorsqu'en nos murs fumans un Grec impitoyable
 Te mettra dans ses fers , & , repassant les flots ,
 Te menera captive aux rivages d'Argos.
 Exposée aux dédains d'une fiere maitresse ,
 Tu traîneras tes jours esclave dans la Grece ;
 Et ceux qui te verront les yeux noyés de pleurs ,
 D'un sort injurieux éprouver les rigueurs ,
 Diront pour t'insulter : C'est l'épouse chérie ,
 C'est la veuve d'Hector qui savoit sa patrie.
 Ces mots , ces tristes mots te perceront le cœur ;
 Et tu soupireras , dans ton cruel malheur ,
 Après un tendre époux qui , vengeant ton outrage ,
 Pourroit seul t'arracher à ce dur esclavage.
 Mais avant que le ciel soit frappé de tes cris ,
 Que d'un Grec odieux tu souffres les mépris ,
 Puisse , hélas ! ton Hector , couché dans la pou-
 siere ,

Ne plus voir du soleil l'éclatante lumière.

A ce triste discours avançant quelques pas,
 Pour embrasser son fils le Héros tend les bras;
 Mais l'enfant ébloui voit avec épouvante
 Le panache flottant, l'armure érinçelante;
 Au sein de sa nourrice il se cache de peur.
 Andromaque sourit de sa vaine frayeur.
 Alors ôtant son casque, Hector avec tendresse,
 Dans ses bras paternels prend son fils, le caresse;
 Et par un doux transport l'élevant vers les cieux,
 Invoque Jupiter & tous les autres Dieux :
 « Exaucez, Dieux puissans, mon ardente prière;
 Faites qu'un jour, suivant les traces de son père,
 Et parmi les Troyens signalant sa valeur,
 Mon fils soit d'Ilion l'illustre défenseur.
 Lorsque vainqueur, chargé de dépouilles san-
 glantes,
 Mon fils ramènera ses troupes triomphantes,
 Qu'au loin sur son passage il entende ces mots :
 Ce Prince a de sa race effacé les Héros.
 Puisse sa tendre mère en tressaillir de joie,
 Et couler d'heureux jours dans la superbe Troie ! »

Il dit ; & transporté par l'amour paternel,
 Dépose Astyanax dans le sein maternel.
 Andromaque reçoit cet enfant plein de charmes
 Avec un doux sourire entremêlé de larmes.

70 MERCURE DE FRANCE.

Hector lui parle ainsi, touché de sa douleur :
Bannis ce noir chagrin qui consume ton cœur,
Chère épouse, le fer d'une main ennemie,
Sans l'ordre du destin ne peut trancher ma vie.
Je suivrai des humains l'irrévocable sort.
Le lâche ou le héros n'évitent point la mort.
Rentre dans ton palais ; & pour charmer ta peine,
Tourne d'un doigt léger les fuseaux & la laine.
Mon destin glorieux est de venger l'Etat.
Adieu, l'honneur me parle & je vole au combat.

A ces mots reprenant son casque formidable,
Hector court signaler sa valeur redoutable ;
Mais Andromaque en pleurs quitte à pas lents ces
lieux,

Et tournant ses regards, suit son époux des yeux.
Elle arrive au palais : sa douleur & ses larmes
Des esclaves en deuil augmentent les alarmes.
Hélas ! son tendre amour craint un funeste sort,
Et ce Héros vivant est pleuré comme mort.

*Par M. l'Abbé Potet, Professeur au Collège
Mazarin.*



*LES DEUX ROSES.**AIR : Que ne suis-je la fougere.*

LA jeune Lise attendrie
De tous les soins d'Alcidon ,
Un beau jour dans la prairie
D'une rose lui fit don ;
Lise , simple en toute chose ,
Rougit alors jusqu'aux yeux ;
Alors , au lieu d'une rose ,
Le Berger en voyoit deux :

Des mains de la Pastourelle
Il prend le cadeau charmant ,
Et toujours plus épris d'elle
Il s'écrie en soupirant :
Combien me flatte & m'honore
La rose que je reçois !
Ah ! qu'Amour me donne encore
L'autre rose que je vois !

Par Mlle Coffon de la Cressonniere.

** LA QUERELLE DES DIEUX, ou les
malheurs de l'Homme.*

Fable.

JUPITER, Neptune & Pluton
Jadis s'aimoient, vivoient en freres;
L'homme sentoît moins les miseres,
Et tout dans l'Univers en alloit mieux, dit-on.
L'amitié chez les Dieux est sans doute éternelle?
Point... C'est comme ici bas .. L'amour, l'ambition
Causèrent dans l'Olympe une haine cruelle,
Si bien qu'après grande division,
Et pour terminer la querelle,
On en vint au partage. Or, pour sa portion,
Jupin prit le gros lot, des cieux il eut l'empire,
C'étoit l'aîné: Neptune obtint celui des mers,
Et le triste Pluton descendit aux enfers.
Ami Lecteur vous m'allez dire:
Mais dans ces partages divers
Que gagna l'homme? Rien... Son destin devint
pire,

* On doit distinguer cette Fable, d'un genre neuf
& philosophique. Elle est attribuée à M. l'Abbé de
Reyrac, Chanoine d'Orléans, Correspondant de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.

Ces

Ces trois Dieux à l'envi l'accablèrent de maux ;
 Chacun dans ses Etats lui déclara la guerre ;
 Jupiter en courroux le frappa du tonnerre ;
 Neptune mugissant l'engloutit dans les flots,
 Et Pluton l'enchaîna dans ses brûlans cachots.

LE mot de la première Enigme du volume précédent est *Chat* ; celui de la seconde est *le Peigne* ; celui de la troisième est *le Fard*. Le mot du premier Logogryphe est *Soulier*, où se trouve *sol*, *fi*, *re*, *rose*, *or*, *roue*, *ruse*, *Loire*, *osier*, *lie*, *ris*, *ourse*, *suie*, *rue* ; celui du second est *Bourrée* (air de musique), & *bourrée* (fagot).

É N I G M E.

DE mon être charmant digne ouvrage de l'art,
 L'idée ingénieuse est due à la nature.
 Comme elle, simple, unie, agréable sans fard,
 De mon illustre auteur je n'ai point l'imposture.
 Je suis par la Beauté recherchée en tous lieux,

I. Vol.

D

74 MERCURE DE FRANCE.

Et sur-tout, en secret, près de moi je l'attire ;
 Je ne saurois lasser ses regards curieux :
 Jamais Amant n'obtient si souvent un sourire ;
 Mais froide, inanimée, ignorant le desir,
 Par les Belles je suis en vain bien accueillie,
 Si je vois leurs attraits, je les vois sans plaisir,
 Et mon destin, hélas ! n'est point digne d'envie.
 Ah ! du temps que je perds les momens précieux,
 S'ils étoient accordés à ta brûlante flamme,
 Seroient par toi, Lecteur, employés beaucoup
 mieux.

Que n'as-tu ces momens ! ou que n'ai-je ton ame !

Par M. le Méteyer.

A U T R E.

EN VAIN par un travail opiniâtre, assidu,
 La philosophique engeance
 A cru pénétrer mon essence :
 Pour me trouver, ils m'ont perdu.
 Je suis maître de la Nature,
 Je fais naître & mourir les brillans Potentats ;
 Je forme & détruis les Etats ;
 Tu me perds en mettant ta tête à la torture.

Par M. Hubert.



A U T R E.

AUTANT qu'il est de sœurs à la cour d'Apollon ,
Nous fûmes de tout temps de compagnes sur terre ;
Mais tandis que la paix régne sur l'Hélicon ,
Les mortels ici bas nous déclarent la guerre.

Sur un champ de bataille ils s'arment contre nous ;
Toujours victorieux nous nous voyons vaincues :
Mais, ô sort accablant ! par un seul de leurs coups ,
Nous pouvons à la fois être toutes battues.

Ne t'imagines pas que nos divers assauts
Soient dans le fond, Lecteur, de simples baga-
telles :

Car nos fiers ennemis sont souvent des héros ,
Et les bombes toujours sont leurs armes mor-
telles.

Avant de te quitter , sache que nos tyrans
Se comptent par milliers, qu'ils inondent la terre ;
Qu'on en trouve par-tout ; que la ville, les champs
Nous font également une éternelle guerre.

Par M. Lavielle , de Dax.



Dij

L O G O G R Y P H E.

ADMIRE, cher Lecteur, mon bizarre destin,
Il faut qu'avec sept pieds je marche sur le ventre :
Il faut jusqu'à ce que j'y rentre,
Que je morde la terre, & je chante au lutrin !
O quel galimatbias ! tu ris, Lecteur malin ?
Femme, hais moi, ta haine est légitime,
Je fis tous tes malheurs, ta mort même est mon
crime.

Par M. Huet de Longchamp.

A U T R E.

Dix nature & de nom je suis un quadrupede.
Si l'on me coupe un pied, je reste, en bon latin,
Un petit animal fléau du genre humain.
Déjà deux animaux ! Voulez-vous un remède
Pour me rendre à l'instant un être sans chaleur ?
Remettez moi le pied ; je suis parfum, couleur,

Par M. Lap. fils, de Lyon.



A U T R E.

PLEUREZ, pleurez aimable Aurore ;
 Pleurez & me donnez le jour :
 Née à peine, j'irai dans les jardins de Flore
 Pour vivifier à mon tour.
 Et vous, jeunes boutons, si vous voulez éclore ;
 Obéissez à mon amour ,
 Pendant qu'il en est temps encore ;
 Bientôt Phébus, par son retour ,
 Doit invisiblement m'attirer à sa cour.
 Un pied de moins, je suis une fleur bien aimée ;
 Souvent aux Belles comparée ,
 Fleur que l'on cueille rarement
 Impunément.
 Otez m'en deux, je suis dans l'œil de la Bergère
 Quand sonne l'heure du Berger ,
 Heure aux tendres Amans si chère ,
 Qu'à soixante ans, hélas ! on n'entend peu sonner.

Par M. Gazil, fils.

N. B. Nous donnerons dans le second volume
 du mois, la musique & les couplets qui devoient
 trouver ici leur place.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

L'esprit des usages & des coutumes des différens Peuples, ou observations tirées des Voyageurs & des Historiens ; par M. de Meunier ; 3 vol. in-8°. A Paris, chez Pissot, Lib. quai des Augustins.

L'ÉTUDE des Nations est une étude digne de la curiosité de l'esprit humain ; & cependant rien n'est si commun que l'ignorance où nous vivons des mœurs, des coutumes, du caractère des Nations, soit anciennes, soit modernes. On nous reproche de ne pas chercher à connoître davantage les Peuples voisins avec lesquels nous avons des relations d'intérêt ; les mœurs de notre patrie même nous sont étrangères. Croirions-nous pouvoir nous suffire à nous-mêmes ? La vanité nous porteroit-elle à ne rien appercevoir d'estimable au-delà de nous ? Cette indifférence ne seroit elle pas plutôt une suite de notre goût pour tout ce qui est amusement, & de notre aversion pour

tout ce qui exige un peu de réflexion & de travail ? Les traits personnels qui distinguent tous les hommes , cette variété immense de caractères & d'usages qu'on remarque dans chaque Nation , doivent échapper nécessairement aux esprits légers & ennemis de toute étude réfléchie.

Le progrès des lumières & les connoissances philosophiques qui se sont si fort multipliées depuis plus d'un siècle , devroient nous avoir persuadé que rien n'est plus ridicule que le préjugé qui ne nous fait estimer que notre Nation. Ne devons nous pas au contraire reconnoître le bien & l'aimer par tout où il se trouve ? La variété des institutions qui se sont établies dans chaque pays , la singularité des usages arbitraires , peuvent-elles nous empêcher de regarder tous les hommes , même les plus barbares , comme les enfans d'une même famille pour lesquels nous devons conserver l'intérêt le plus tendre ? Un vrai Philosophe , sans cesser d'appartenir à sa patrie & de lui consacrer ses talens , ne doit il pas aspirer à être l'homme de tous les temps & de toutes les Nations ? Convenons donc que rien ne peut justifier notre négligence à nous instruire de tout ce qui a rapport

D iv

80 MERCURE DE FRANCE.

aux diverses Nations qui composent le genre humain. Plus le champ de l'observation s'est étendu , plus il présente d'époques à parcourir , plus cette étude est devenue nécessaire & intéressante. Nous convenons toutefois que le plaisir d'étudier l'esprit d'une Nation , croît en proportion du rôle que cette Nation joue sur le Théâtre de l'Univers , & de l'intérêt que nous avons à le connoître. Nous devons par conséquent étudier les mœurs des Anglois avant celles des Nations éloignées avec lesquelles nous n'avons pas les mêmes rapports. Rien de si aisé que de suivre cet ordre , & d'approfondir le génie de nos voisins avant d'étudier les mœurs des Nations anciennes & éloignées de notre patrie. Mais pour nous livrer à cette étude si intéressante & si digne de la curiosité de l'esprit humain , & y faire promptement des succès , il faut savoir rapprocher les mœurs, les usages, les coutumes & les loix des différens Peuples , & sur tout en découvrir l'esprit, s'il est possible. Tel est l'objet de l'Ouvrage que nous annonçons. L'Auteur s'est chargé de nous faciliter cette étude , en rassemblant tout ce qui est épars dans une infinité d'Ouvrages, &

en recueillant avec une saine critique toutes les recherches des Historiens & des Voyageurs. Mais comme les Historiens n'ont rapporté souvent les usages & les coutumes des Nations que d'une manière très-succinte, & que la plupart des Voyageurs n'ont pas mis assez d'ordre & de suite dans ce qu'ils ont rapporté sur cet objet, rien ne pouvoit être plus utile aux Lecteurs que de trouver dans un seul Ouvrage, réunis sous un même point de vue, les coutumes, les usages & les mœurs de toutes les Nations. En effet, rien ne cause plus de surprise à l'esprit humain que cette prodigieuse variété & opposition qu'on observe à cet égard parmi les Nations. Rien ne seroit plus absurde que de prétendre que les hommes suivent par-tout uniformément les mêmes loix, & qu'il y a une exacte ressemblance entre les différens individus de la grande famille humaine, répandue sur la surface de la terre. Le climat, comme l'observe l'Auteur de l'Ouvrage, la stérilité du pays, l'organisation physique, les besoins & la position des peuplades, ont dû nécessairement introduire des coutumes très-différentes. La politique, les loix & la morale, les idées

D v

82 MERCURE DE FRANCE.

fausses & les préjugés, la liberté, l'esclavage, & mille autres circonstances, ont aussi contribué à les varier. Plusieurs usages sont le résultat de l'expérience des Peuples, laquelle se perfectionne successivement, & ne peut pas par conséquent être la même dans tous les temps & dans tous les lieux. Tel usage qui étoit raisonnable dans son origine, s'est dénaturé dans la suite, & l'on est surpris de voir qu'il se soit conservé en devenant ridicule. On est donc obligé de se transporter aux époques de leurs établissemens, & d'étudier l'histoire du temps & des mœurs régnantes, pour pouvoir découvrir les causes physiques & les causes morales qui ont influé sur toutes ces différentes coutumes. C'est la méthode qu'a suivie exactement M. de Meunier en étudiant les progrès de la civilisation, & en examinant de quelle manière les usages avoient été changés. Plusieurs Ecrivains ont défiguré les coutumes pour les rendre plus piquantes. L'Historien philosophe a été obligé de remonter à la source & de recourir sur-tout aux Voyageurs, soit pour observer les variations qui ont souvent altéré les coutumes & les mœurs, soit pour rassembler cette multitude d'usa-

ges singuliers & mêmes bizarres, adoptés par les différentes Nations. Et la plupart des Voyageurs n'ont pas toujours cru qu'il falloit faire une étude approfondie des usages des Peuples, & n'ont en conséquence fait aucune recherche relative à cet objet. M. de M. a été obligé de rectifier ce que les Ecrivains avoient mal vu, & de suppléer à leur silence sur plusieurs points. Il n'a pas craint de dévorer les *in folio*, & de tirer de tant de compilations monstrueuses tous les traits précieux qui avoient rapport aux usages & aux coutumes. C'est dans les codes des anciens Peuples qu'il a souvent cherché les traces & l'origine de leurs usages. Quant aux faits extraordinaires qui semblent répugner aux loix de la nature, il a mis en usage les règles d'une saine critique, sans se livrer aux absurdités du pyrrhonisme. Malgré le penchant à croire les usages singuliers, il y a un point où il est nécessaire de s'arrêter; & c'est ce point qu'il étoit essentiel de discerner & de saisir. En cherchant l'esprit des usages & des coutumes des différens Peuples, l'Auteur a su réunir en corps d'histoire tout ce qu'ont pensé les hommes sur les alimens & les repas, les femmes, le

84 MERCURE DE FRANCE.

mariage, la naissance & l'éducation des enfans, les Chefs & Souverains, la guerre, la distinction des rangs, la noblesse & l'insociabilité des Nations, l'esclavage & la servitude, la beauté, la parure & les manières de se défigurer, la pudeur & la continence, l'astrologie, les usages cabalistiques, &c. la société & les usages domestiques, les loix penales, les épreuves, les supplices, le suicide, l'homicide & les sacrifices humains, les maladies, la médecine & la mort, & enfin les funérailles, les sépultures & les enterremens.

Tels sont les objets intéressans qu'embrasse M. de Meunier dans son Ouvrage, qui doit également servir à éclaircir plusieurs Auteurs anciens, & à suppléer au silence de la plupart des Historiens, qui semblent s'être occupés uniquement des faits militaires & politiques, & qui ont un peu trop négligé les détails de la vie privée. Les grands événemens sont communs à plusieurs Peuples; mais ce sont leurs usages, leurs loix, leurs mœurs & leur police qui les distinguent les uns des autres; & l'on doit avouer qu'on ne se forme une idée juste des différens Peuples, qu'en étudiant leurs traits carac-

OCTOBRE. 1776. 85

tériftiques. D'un autre côté, il est agréable de pouvoir lire de fuite les Auteurs anciens, fans fe trouver arrêté par des allufions dont on ignore l'objet. C'est l'ignorance des mœurs & ufages des Anciens qui fait le plus fouvent l'obfcurité des Auteurs. L'Ouvrage que nous annonçons réunit tous ces différens avantages, & mérite d'être bien accueilli du Public.

La Fortification perpendiculaire, ou Eflai fur plufieurs manières de fortifier la ligne droite, le triangle, le quarré & tous les polygones, de quelqu'étendue qu'en foient les côtés, en donnant à leur défenfe une direction perpendiculaire; où l'on trouve des méthodes d'améliorer les Places déjà conftruites, & de les rendre beaucoup plus fortes, &c. Ouvrage enrichi d'un grand nombre de planches, exécutées par les plus habiles Graveurs; par M. le Marquis de Montalembert, Maréchal-des Camps & Armées du Roi, Lieutenant Général des Provinces de Saintonge & Angoumois, de l'Académie Royale des Sciences, & de l'Académie Impériale de Pétersbourg.

Cet Ouvrage, dont il ne paroît

86 MERCURE DE FRANCE.

encore que la première partie, imprimée sous le privilège de l'Académie des Sciences, format grand in-4^o., est d'une très-belle exécution, tant par le papier & le caractère, que par 18 planches contenues dans cette première partie, dessinées avec une grande intelligence & gravées avec beaucoup de soin. Prix 30 liv. rel., & 27 liv. broché. A Paris, chez Philippe Denis Pierres, Imprimeur du Grand Conseil du Roi & du Collège Royal de France, rue Saint Jacques.

Le livre que nous annonçons nous a paru mériter que nous en rendions un compte plus étendu que nous n'avons coutume de le faire pour les Ouvrages de ce genre.

A l'annonce d'un nouveau système de fortification, nous jugeons que nos Lecteurs se partageront en trois classes.

Les uns penseront que malgré les promesses du titre, il n'est encore question que de quelques différences dans les dimensions ou la position des faces, des flancs ou des courtines. Ils seront peut-être tentés d'entreprendre la lecture d'un Ouvrage volumineux où ils ne compteront

trouver rien de neuf ; & nous convenons qu'ils seront autorisés dans leur idée par l'exemple de tous les Ouvrages qui ont été écrits sur ces objets, depuis l'introduction des remparts bastionnés *.

D'autres, à l'idée de détruire le système reçu, opposeront l'autorité des noms célèbres de leurs inventeurs. Révoltés d'avance contre une entreprise qu'ils jugeront téméraire, ils négligeront de vérifier si le succès l'a justifié.

D'autres enfin (& ceux-là sans doute seront les moins nombreux) dégagés de toute prévention & cherchant de bonne-foi des vérités utiles, désireront que l'Auteur du nouveau système ait pu parvenir à remplacer, par des moyens efficaces, les moyens usités jusqu'à ce jour. C'est pour ceux-là seulement que nous rendons compte de cet Ouvrage : c'est même à eux seuls que nous devons le courage de répondre aux autres.

Nous assurons donc les premiers que l'Ouvrage de M. de Montalembert est rempli de vues également neuves & pro-

* Voyez Errard, le Chevalier de Ville, le Comte de Pagan, le Maréchal de Vauban, Cohorn, &c.

88 MERCURE DE FRANCE.

fondes, & que les moyens qu'il emploie avoient été inconnus jusqu'à présent. Nous ajoutons qu'après s'être engagé à démontrer * l'insuffisance des méthodes actuellement en usage, & les dépenses superflues qu'elles occasionnent; à donner les moyens de rendre infiniment plus fortes & plus solides nos places déjà construites; à procurer pour celles à construire des moyens de défense tels qu'ils ne pourroient être vaincus, l'Auteur a rempli tous ses engagements. Nous formons exprès cette assertion positive dans le dessein de les engager à vérifier par eux-mêmes si elle est téméraire.

Nous invitons les seconds à préférer les raisons aux autorités. Cependant, pour leur parler leur langage, nous leur opposerons d'une part, des suffrages aussi flatteurs que peu suspects**; de plus, l'approbation de l'Académie des Sciences, donnée sur le rapport motivé des Commissaires nommés***; enfin ce que

* Avant-Propos, page 9.

** Idem, pages 24 & 25.

*** MM les Comtes de Maillebois, de Treslan & de Buffon, Leroy & Bordat.

OCTOBRE. 1776. 89

l'Auteur appelle ses titres*; savoir, quinze campagnes de guerre en Italie, Allemagne, Suède ou Russie; neuf sièges, dont il a suivi les tranchées jour par jour; ses voyages, comme observateur, dans la plus grande partie des places de guerre de l'Europe; & la méthode mise en pratique avec succès & approbation pour la défense du Fauxbourg de Stralsund, & à l'Isle d'Oléron, menacée alors des forces de l'Angleterre**, & dont il fut nommé Commandant dans cette circonstance. Nous ajouterons que parmi les noms célèbres qui viennent à l'appui des systèmes reçus, aucun sans doute ne l'est plus que celui de M. le Maréchal de Vauban, & nous ne craignons pas de dire que c'est lui sur-tout qui a nécessité les changemens dans les systèmes de fortification. Cet homme, si justement célèbre, a porté l'attaque des places à un point bien supérieur à celui de la défense.

M. de Montalembert, dans son Avant-propos, rend compte du plan de son

* Avant-Propos, page 12 & suiv.

** Après la prise de Belle-Isle.

90 MERCURE DE FRANCE.

Ouvrage en général. On en a vu ci dessus ce qui concerne la première partie, la seule qui paroisse dans ce moment.

Il expose dans un discours préliminaire les motifs qui l'ont déterminé à cet Ouvrage.

L'Auteur jette ensuite un coup-d'œil rapide sur les différens systèmes de fortification adoptés jusqu'à présent, d'après quoi il conclut que « l'art de fortifier » les places, malgré tous les efforts qui » ont été faits jusqu'à présent pour le » perfectionner, est resté fort au-dessous » de ce qu'il étoit avant l'invention de » la poudre ». Cette assertion étonnera, dit-il; & c'est sans doute pour éviter une discussion où chacun auroit fini, selon la coutume, par garder son premier avis, que M. de Montalembert a préféré de le prouver par les faits. C'est à quoi sont employés les deux premiers chapitres de son Ouvrage.

Il traite (chapitre 3) *des remparts bastionnés*. Il entre à ce sujet dans un examen détaillé & approfondi de leur nature & du système qui en a résulté, & qu'on suit de nos jours. Il pose d'abord un fait assez généralement avoué; savoir, que ce système ne convient ni aux grandes,

OCTOBRE. 1776. 91

ni aux petites enceintes ; dans le premier cas, tant par l'énorme dépense qu'il nécessite, que par la trop nombreuse garnison qu'il exige ; dans le second, par l'insuffisance reconnue des moyens qu'il oppose, par ses trop petites dimensions.

Il examine ensuite les défauts des bastions. Il en trouve cinq principaux, qui sont :

1°. D'avoir figuré le bastion de manière qu'en battant ou les faces ou les flancs, on bat de revers ou d'enfilade l'autre face & l'autre flanc.

2°. De ne pouvoir pas profiter par cette construction des flancs retirés de toute la portée des armes à feu.

3°. D'avoir, par cette construction, augmenté inutilement l'étendue des remparts, ainsi que la dépense, pour en diminuer la force.

4°. De ne pouvoir former dans la gorge des bastions que des retranchemens simples & peu étendus, ne tirant de défense que d'eux mêmes.

5°. D'avoir fait des flancs inutiles à la défense des bastions, étant démontré que des remparts en ligne droite seroient capables de la même résistance.

Il résulte de ces défauts, dont il faut

92 MERCURE DE FRANCE:

voir la preuve dans l'Ouvrage même, que l'assiégé n'a aucun moyen suffisant pour empêcher l'assiégeant de faire brèche au corps de la place, & qu'aussi tôt que cette brèche est faite, la place est prise. Ici encore les preuves historiques viennent à l'appui des autres.

Le rétablissement des places du Royaume est l'objet du quatrième chapitre. Nous indiquerons, le plus succinctement possible, les moyens de M. de Montalembert, & leurs principaux avantages.

Les moyens sont ; 1^o. que les murs de revêtemens soient entièrement isolés.

2^o. Que les troupes & l'artillerie soient à couvert.

3^o. Que les feux des flancs soient assez multipliés & assurés pour arrêter l'ennemi.

4^o. Que l'enceinte intérieure de la place renferme des défenses telles qu'elles puissent se suffire à elles-mêmes.

D'après ces principes, dans une place supposée à réparer, M. de Montalembert, veut : 1^o. Qu'on sépare les revêtemens des terres qui sont derrière, par un intervalle au moins de deux ou trois toises.

2^o. Qu'on renforce ces revêtemens

par des arcs de voûte joignans les contre-forts de deux en deux, pour former intérieurement des galeries casematées à l'épreuve de la bombe.

3°. Que le terre-plain du bastion détaché du revêtement, comme il est dit ci-dessus, soit formé en talus, & qu'il soit établi de chaque côté vers l'épaulement, dans l'intervalle entre le revêtement & le terre-plain, des traverses casematées; & au milieu de ce terre-plain, d'autres traverses casematées, un mur crénelé & un corps de-garde pour le défendre.

4°. Que la gorge du bastion soit retranchée par un fossé revêtu d'un rempart assez solide, pour ne pouvoir être détruit que par du canon amené sur la brèche.

Ces seuls changemens, dont M. de Montalembert démontre la facilité dans l'exécution en même temps que l'utilité, ont pour principaux avantages :

Que les revêtemens dureront davantage & résisteront beaucoup mieux à l'action du canon, parce qu'il n'y aura plus de poussée de terre; que l'éboulement du terre-plain n'aidera plus à rendre la brèche praticable, & que l'assiégé pourra toujours le déblayer facilement.

94 MERCURE DE FRANCE.

Que ces mêmes revêtemens acquerront par ces ceintres de voûtes une telle solidité, qu'il faudra les détruire l'un après l'autre.

Que la grande quantité de feux opposés à l'assiégeant doit empêcher ou rendre au moins extrêmement difficile l'établissement des batteries sur la crête du glacis, seul endroit d'où l'on puisse cependant non-seulement battre en brèche, mais même tenter d'éteindre les feux de l'assiégé *.

Qu'en supposant cependant la brèche faite, les assiégés trouveront dans ces galeries couvertes, des moyens faciles & puissans d'arrêter l'assiégeant, & de l'attaquer sur ses flancs lors du passage du fossé.

Que ces galeries donnent la facilité de circuler à couvert autour de la place, & peuvent fournir en outre différens magasins utiles.

Après s'être occupé utilement des moyens de réparer les places anciennes,

* On peut voir dans l'Ouvrage, planche 5^e. une batterie placée d'après les principes reçus. Elle se trouve esuyer le feu de plus de trente piéces de canon en tous sens & de plus de 150 fusils de remparts, sans compter le feu des tours.

M. de Montalembert donne dans le 5^e & 6^e chapitres l'exposition de sa méthode pour en construire de nouvelles.

Son premier principe est que « toute » enceinte de place doit se suffire à elle-même ». Mais tâchons de mettre nos Lecteurs en état de juger si ce principe a été exactement suivi.

Le tracé de ce nouveau système se trouve exprimé d'une manière générale à la tête du sixième chapitre, sous le titre de *théorie des saillans*. « Sur une ligne » prise pour le côté d'un polygone quelconque, former un ou plusieurs angles » droits, suivant le plus ou le moins » d'étendue de la ligne. C'est-là tout le » système dans sa généralité ».

De-là il suit que les courtines disparaissent en entier, & que l'enceinte de tout polygone devient uniquement angulaire.

On trouve après, deux loix constantes; savoir, « que l'angle rentrant soit toujours » droit, & que le saillant n'ait jamais » moins de soixante degrés; d'où il résulte que les polygones fortifiés suivant cette méthode seront tout au moins » des dodécagones, dont les cordes ou » côtés seront proportionnés à leurs » rayons ».

96 MERCURE DE FRANCE.

On doit sentir qu'on ne peut donner ni prendre qu'une idée imparfaite de cet Ouvrage dans un court extrait & sans le secours des planches; mais il nous a paru démontré que dans le cas où l'on tenteroit d'attaquer une place fortifiée suivant le système de M. de Montalembert, toute batterie plus éloignée que la crête du glacis, seroit absolument inutile, puisqu'elle ne peut avoir pour objet que de détruire les feux de l'assiégé, & que dans cette méthode tous ces feux sont parfaitement couverts.

Qu'on ne peut raisonnablement espérer de construire des batteries sur la crête du glacis, & encore moins sur le terre-plain du couvre-face général par la supériorité du feu que l'on auroit à éprouver.

Que si l'on accorde cependant que non seulement les batteries puissent être établies, mais même que la brèche soit faite, il ne paroît pas moins impossible d'exécuter le passage du grand fossé, par cette raison que l'établissement sur le couvre face qui est derrière le revêtement, demande un temps considérable pour être exécuté, pendant lequel l'assiégeant & les ouvrages qu'il voudroit faire

faire resteroient nécessairement exposés à tous les feux des flancs, & seroient continuellement assaillis par l'assiégé, auquel les voûtes de revêtemens & le fosse sec qui est derrière, donneroient toujours la facilité d'arriver, d'un & d'autre côté, sur le flanc des troupes qui voudroient former cet établissement.

Que si, par impossible, on surmontoit tous ces obstacles, ce que nous avouons ne pas concevoir, il resteroit encore à franchir par l'assiégeant une double enceinte, plus forte peut être que les enceintes bastionnées actuellement en usage, & à se rendre maîtres des tours angulaires qui défendent la gorge de chacun des faillans. *

Nous nous croyons donc autorisés à penser qu'une place fortifiée d'après le système de M. de Montalembert, seroit une place imprenable; c'est à-dire qu'en la supposant suffisamment pourvue de munitions de guerre & de bouche, elle ne pourroit être prise dans l'espace d'une campagne, quelles que soient les forces que l'on employât contre elle.

*La méprise du mort qui se croit vivant
ou le mort qui doit chercher la vie ;
I. Vol.*

E

93 MERCURE DE FRANCE.

par Mademoiselle de Bussy. A Paris, chez les trois veuves Thiboult, Hérislant, Duchesne & Prevost, Libraires, place Cambray, rue neuve Notre-Dame, rue Saint Jacques, quai des Augustins.

D'où vient que les hommes s'occupent si peu de la mort, & que cette pensée fait sur eux des impressions si peu durables? Voici la cause que les Moralistes nous en donnent; c'est, d'un côté, que l'incertitude de la mort en éloigne le souvenir de notre esprit; & de l'autre, que la certitude de la mort nous effraye & nous oblige à détourner les yeux de cette triste image. Ainsi ce qu'elle a d'incertain nous endort & nous rassure: ce qu'elle a de terrible & de certain nous en fait craindre la pensée. La dangereuse sécurité des uns & l'injuste frayeur des autres, ont toujours été regardés comme la principale cause de la léthargie où tous les hommes sont plongés à cet égard. Mademoiselle de Bussy envisage la mort sous un autre aspect singulier, & prétend que c'est l'erreur d'un changement de nom qui est la cause du délire de tous les esprits sur ce point important. C'est

d'avoir donné, dit elle, le nom *de vie* à la mort qui a bouleversé toutes nos idées, & qui a dénaturé tous les sentimens que cette pensée salutaire devoit faire naître. Nous croyons *vivre* pendant que nous sommes morts; erreur capitale qui cause tous les désordres & tous les faux systêmes sur la morale. Mademoiselle de Bussy avoue qu'elle a été longtemps dans cette erreur « Je me croyois » vivante, dit-elle, & cette idée m'a » conduite dans les dangers le plus à » craindre, dont je ne me suis retirée » que quand j'ai bien compris que j'étois » une morte qui devoit chercher la vie. » L'humilité si édifiante de cet Auteur ne peut sans doute qu'inspirer de la confiance à ceux qui liront son Ouvrage ; la morale doit toujours partir du cœur : celle qui n'est que le fruit de la contention de l'esprit, ne sert ordinairement ni à celui qui en fait l'étalage, ni à ses auditeurs. La franchise avec laquelle Mademoiselle de Bussy a traité ce point si intéressant de la morale, se manifeste à chaque page de son livre. Fournissons-en la preuve. Après avoir parlé des Poètes qui ne cherchent qu'à émouvoir les passions les plus dangereuses, & de ces esprits mélanco-

liques , qui se servent de la noirceur de leur encre pour composer des Ouvrages détestables, Mademoiselle de Bussy apostrophe ainsi les chercheurs de la pierre philosophale. « Cet autre qui donne dans » les sciences relevées , qui croit penser » beaucoup plus prudemment , parce que » son esprit séducteur, connoissant toute » sa foiblesse pour la mort & son desir » pour les richesses, lui persuade qu'il » peut entreprendre & réussir à trouver » cette pierre unique qui lui fera transf- » muter tous les métaux en or; que par » ce secret admirable il trouvera la mé- » decine universelle : si effectivement ce » Savant n'étoit pas altéré pour les biens » qu'il faut un jour quitter , il trouveroit » manifestement l'un & l'autre. Si la phi- » losophie étoit toute chrétienne , il tra- » vailleroit à coup sûr au grand œuvre. » En suivant tous les principes de cette » science , on y trouve mot pour mot » tous les moyens de parvenir à l'immor- » talité. Mais , MM. les Chymistes, ce » n'est pas en allumant un feu d'enfer, » ni par vos matrass, vos cucurbites, ni » vos œufs philosophiques. Suivez - là » cette science admirable , à laquelle vous » ne pouvez parvenir qu'en purgeant la

» terre morte & en lavant ce qui est
» impur.

» Il faut que toutes les vertus surmon-
» tent & abattent les vices; & pour y
» parvenir, il vous faut un feu central,
» de l'air, de l'eau, de la cendre & du
» sel. Eh! comprenez-le: dites, *je suis*
» *mort*: voilà la terre trouvée. Le feu
» de la charité, qui est l'amour de Dieu,
» échauffe & remue ma cendre, parce
» que l'air qui porte & qui élève toujours
» en haut, marque le desir de s'élever
» à son Auteur. Eh bien! lavez & puri-
» fiez *la terre morte* par les larmes de la
» pénitence, elle vous fera trouver ce
» sel pur, ce véritable alkali, qui est la
» sagesse toute en Dieu; votre opération
» se trouvera terminée: car votre lingot
» d'or représente la couronne que vous
» acquerrez; & l'élixir, la médecine,
» &c. &c. »

Nous invitons les Lecteurs à comparer
la manière avec laquelle les Sherlok, les
Young & les Nicole nous ont parlé de la
mort, & celle de Mademoiselle de Bussy.
Il résultera de cet examen que ces quatre
Moralistes ne se ressemblent en rien, &
qu'ils ont chacun leur manière d'envisa-
ger & de traiter ce point de morale, au:

quel tous les événemens de la vie nous rappellent.

Pièces relatives à l'Académie de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge, années 1772, 73, 74, 75. A Paris, chez Berton, Libraire, rue St Victor.

La première partie de ce recueil contient un discours préliminaire où l'on examine quatre Ouvrages sur cette assertion si intéressante : *la Religion élève l'âme & agrandit l'esprit*. On en donne une courte analyse, & l'on s'explique sur les beautés & les défauts de ces pièces. M. l'Abbé Coton des Houffaires, Secrétaire perpétuel de l'Académie de l'Immaculée, Auteur de ce discours d'ouverture, donne d'excellens avis aux Auteurs qui ont couru la lice, & rapporte les endroits de leurs discours qui lui ont paru mériter le plus les suffrages du Public. On trouve joint à ce discours une Ode sur le Messie, par M. du Ruffé, à qui on a donné le prix qui étoit destiné aux poëmes, & quelques autres pièces.

Le recueil de l'année 1773 renferme un discours sur le sujet proposé l'année précédente, & un autre qui a remporté

le prix d'éloquence sur ce sujet : *Rien d'étranger à l'homme de ce qui intéresse l'humanité* ; M. Sallé, Avocat à Amiens, en est l'Auteur. Ces discours sont précédés par celui du Secrétaire. On trouve dans ce recueil l'éloge historique de M. l'Abbé Saces ; & deux autres du Cardinal d'Amboise , par M. l'Abbé Talbert & M. de Sacy. Parmi les ouvrages poétiques qui y sont joints, on retrouve avec plaisir l'Epître d'une femme à son amie , sur l'obligation & les avantages qui doivent déterminer les mères à allaiter leurs enfans , par Madame la Comtesse de Laurencin , qui a remporté le prix extraordinaire donné par M. le Couteulx , Maire de la Ville de Rouen. Cette pièce avoit été insérée dans l'Almanach des Muses , & l'on avoit lu avec enthousiasme l'histoire même de l'Auteur, mise en vers pleins de sentimens, de beautés & de naturel. Voici la réponse que cette respectable & aimable nourrice fit à une chanson pour le jour de l'an.

Ce temps n'est plus où mes vœux moins timides
 Importunoient Pégase & les neuf Sœurs ;
 Où dans mes vers négligés , mais rapides ,
 Au double mont je cueillois quelques fleurs.

E iv

104 MERCURE DE FRANCE.

Apprends qu'envain j'y serois attendue ,
 Apprends qu'envain j'écoute tes chansons ,
 Hélas ! ma lyre égarée ou perdue ,
 Depuis long-temps ne forme plus de sons.
 Sois peu surpris de ces métamorphoses :
 Après l'été vient une autre saison.
 De mon printemps j'ai vu tomber les roses ;
 Tout change aux yeux de la saine raison.
 L'Aurore étoit l'Amante de Céphale ;
 Plus de prestige , elle est le point du jour ,
 Et ces réseaux que le matin étale ,
 Ne doivent rien aux effets de l'Amour.
 Des fictions les ombres mensongères ,
 Sur mon esprit ont perdu leur pouvoir.
 Je suis dans l'âge où , quittant les chimères ,
 La vérité nous montre son miroir.
 Du Dieu des vers suivant l'aimable empire ,
 Livre ta Muse aux plus rians objets ;
 Pour moi l'Hymen est le Dieu qui m'inspire
 Mes sentimens , mes goûts & mes projets.
 Si par hasard je rentrois dans la lice ,
 Où quelquefois ton regard me surprit ,
 Qui ne riroit de voir une nourrice
 Prétendre encore au ton du bel-esprit ?
 Qu'étais-je ici pourtant depuis une heure ,
 Sans y penser en rimant je t'écris ;
 Mais... chut... j'entends ; c'est mon enfant qui
 pleure.
 Adieu... Je vole où m'appellent ses cris.

Nouvelle Historique, par M. d'Arnaud, Tome I; troisième Nouvelle : *Le Sire de Créqui*; avec fig. in-8°. A Paris, chez Delalain, Lib. rue de la Comédie Française, 1776.

Les passions violentes ont, par leur excès même, quelque chose de puérile qui empêche que leur histoire puisse intéresser des hommes d'un certain âge. Mais tous les Lecteurs indistinctement sont sensibles à la peinture des vertus héroïques ou sociales. Cette dernière Nouvelle où M. d'Arnaud nous présente dans le Sire de Créqui un modèle d'héroïsme, de constance dans les revers, & sur tout de tendresse conjugale, ne peut donc manquer de plaire généralement. Jamais Gentilhomme n'avoit réuni avec plus d'éclat toutes les qualités qui formoient le caractère du Chevalier François, que Raoul, Sire de Créqui. Ce jeune Seigneur, qui avoit passé ses premières années à la Cour de Louis VII, vivoit dans ses Terres, situées vers le Boulonnois, aux confins de la Flandre. Il venoit d'épouser une riche héritière & de la plus haute Noblesse; ces avantages étoient encore

E v

inférieurs aux autres bienfaits dont la nature avoit comblé Adèle : sa sensibilité égaloit ses charmes ; elle aimoit son mari autant qu'elle en étoit aimée , & ces deux époux se promettoient d'être toujours amans. La gloire , si puissante sur le cœur d'un François , l'attachement de Créqui à son Roi & l'enthousiasme des Croisades , arrachèrent bientôt ce Chevalier aux embrassemens d'une épouse en pleurs & qui venoit de lui donner un fils , les prémices de leur amour. M. d'Arnaud , dans la peinture qu'il nous a fait de la séparation de ces tendres époux , n'a pas représenté son Héros supérieur aux affections ; il a au contraire souvent peint l'homme , le fils respectueux , l'époux sensible & tendrement aimé ; & , par ces vérités de nature , a rendu en quelque sorte son Lecteur présent à ces scènes attendrissantes. On aime sur tout à voir le jeune Chevalier se jeter , avant son départ , aux genoux de Gérard son père & lui demander sa bénédiction. Ce sont de ces traits précieux de mœurs antiques que les Ecrivains font toujours bien de rappeler , pour les opposer à la frivolité des mœurs modernes.

Créqui se rend en Orient à la suite de Louis VII, s'y distingue par plusieurs actions de courage, & a le bonheur de sauver son Roi des mains des Musulmans vainqueurs, mais aux dépens de sa liberté & sans doute de ses jours, si un Mahométan, qui l'avoit trouvé parmi les morts, ne l'eût par ses soins rappelé à la vie. Créqui lui avoit offert deux cents besans d'or pour recouvrer sa liberté. Osmin, c'est le nom de son maître, avoit accepté cette rançon. Un Esclave More s'étoit chargé de lettres que le Chevalier écrivoit à son épouse & à son père, & où il demandoit cette somme; il ne pouvoit solliciter des secours auprès de ses amis; la plupart avoient été tués, & ceux qui survivoient s'éloignoient de la Syrie à la suite de Louis; mais le fort ne s'étoit point lassé de persécuter Créqui. C'est en vain qu'il attendoit la somme qui devoit faire tomber ses fers; un parti Arabe, en ravageant la campagne, s'étoit saisi de l'Esclave & l'avoit assassiné. Créqui n'avoit d'autre emploi chez son maître que de garder ses troupeaux, & cet emploi lui permettoit de nourrir sa mélancolie, le seul adoucissement qui lui restoit dans l'esclavage. La solitude a des

douceurs inexprimables pour un cœur tendrement aimé. Créqui s'abandonnoit à tout ce que le sien lui inspiroit : il avoit sous les yeux un site sauvage & conforme à son état présent ; il redisoit le nom d'Adèle à tout ce qui l'environnoit ; il alloit graver ce nom chéri sur tous les arbres, jusques sur le sable, d'où les vents venoient bientôt l'emporter, & Créqui sur le champ en renouveloit l'empreinte, en disant : « Ma » chère Adèle, ils ne pourront parvenir » à l'effacer de mon cœur ! En ce moment où je suis plein de ton image, » de mon amour, quelle est ton occupation ? Hélas ! aurois-tu oublié ton » époux, ton époux qui meurs loin de » toi ? Mon père respire-t-il encore ? » Mon fils me seroit-il conservé ? » Souvent il s'amusoit à répandre des sentimens si touchans dans des vers qu'il appeloit ses *complaintes*, & qu'il accompagnoit des sons d'un instrument en usage chez les Arabes. Ces *complaintes* ou romances de la composition de M. d'Arnaud, & dont la musique se trouve à la fin de cette Nouvelle, ont le caractère simple & naïf qui convient à ce genre de poésie.

Créqui après sept ans de captivité sous Osmin, qui le traitoit avec quelque douceur, subit pendant trois ans le joug d'un autre maître bien différent du premier. Méhemet étoit des enthousiastes de sa secte le plus superstitieux, & par conséquent le plus cruel. Il ne laissoit aux Esclaves Chrétiens qui tomboient en son pouvoir, que l'alternative des supplices & de l'apostasie. Il prodigua tout à tour à Créqui les traitemens les plus rigoureux & les caresses. Il lui faisoit envisager la liberté comme la récompense de sa soumission; mais le Cavalier demouroit inébranlable. Il ne lui échappoit que ces paroles qui enflammoient son courage : « J'adore Adèle, » mais mon honneur, mon Dieu me » sont encore plus chers ». Méhemet irrité d'une résistance si courageuse, fit jeter Créqui, chargé de fers aux pieds & aux mains, dans le fond d'une tour découverte & exposée aux injures de l'air, au soleil le plus brûlant, aux orages, à toute l'intempérie des saisons. Sa nourriture ne consistoit qu'en quelques morceaux de pain noir, & une eau corrompue à laquelle se mêloient ses larmes. Il y attendoit la mort lorsqu'Abdalla, fils de Méhemet, qui avoit puisé des sentimens

de douceur & d'humanité dans le sein d'une mère chrétienne, le tire en secret de sa prison, & lui facilite les moyens de s'embarquer au port le plus prochain. La famille de ce Chevalier le croyoit depuis long-temps au rang des Officiers tués en combattant pour sauver leur Roi. Gérard ne pouvoit se consoler de la perte de son fils, & Aèle en proie aux soucis & aux larmes, éprouvoit une mort continuelle. Son époux ne sortoit point de sa mémoire. Ce nom si cher étoit le seul mot qu'elle put proférer ; ses yeux restoient continuellement attachés sur l'anneau où leurs chiffres étoient entrelacés, & ne s'en détournoient que pour jeter sur son fils de tristes regards appesantis de larmes. Combien de fois s'écrioit-elle : « Il n'est » donc plus ! Il ne m'entend point ! Il » ne voit point couler des pleurs, dont » la source sera intarissable ! Oh ! je » n'étois que trop assurée de mon mal- » heur quand il s'est éloigné de ces lieux : » mon ame m'avertissoit assez du sort » affreux qui m'attendoit... Faut-il que » je sois mère, que ce nom me con- » damne à supporter une odieuse exis- » tence?... Malheureux enfant ! com- » bien tu me coûtes ! Il m'est défendu

» pour toi de suivre au tombeau tout
 » ce qui m'attachoit à la vie; je l'ai
 » perdu! »

Pour comble de malheur, Baudouin de Créqui, fils du frère du vieux Gérard, n'avoit point ces nobles sentimens dont sa race s'applaudissoit encore plus que de sa haute extraction; consumé d'une avarice sordide qui dégradoit sa naissance, depuis long-temps il dévorait dans son cœur la riche succession de son oncle. Il se servoit du prétexte de la caducité d'un vieillard, & de la foible inexpérience d'une femme, pour s'ériger en défenseur des droits du jeune Raoul. A la faveur de cette qualité imposante, il accourt au Château de Créqui, suivi d'un nombre *d'hommes d'armes* & de vassaux, & y établit le siège de sa tyrannie. Dans ces temps d'anarchie féodale, c'étoit le triomphe du fort sur le foible. L'épée seule decidoit, & le succès établissoit les droits. Mahaut, le père d'Adèle, justement alarmé pour sa fille d'un danger inévitable, se joint au vieux Gérard, pour l'engager à se choisir un défenseur dans un nouvel époux. Mais que pouvoient toutes leurs sollicitations sur une femme dont le cœur étoit tou-

112 MERCURE DE FRANCE.

jours rempli de l'image d'un époux adoré ! Il fallut lui offrir le spectacle d'un fils près de devenir la victime du ravisseur de ses biens , pour la porter à consentir enfin à ce qu'on exigeoit d'elle. C'est dans ces circonstances que le Sire de Créqui , après avoir essuyé tous les périls d'un long voyage , arrive dans ses terres. Il avoit conservé l'habillement de son esclavage ; une longue barbe lui descendoit jusques sur la poitrine. Les injures de l'air , la maigreur & les souffrances continuelles d'une captivité de plus de dix années , l'avoient d'ailleurs défiguré au point qu'il étoit entièrement méconnoissable. Il demande au premier Payfan qu'il rencontre des nouvelles d'Adèle. Cet homme lui dit qu'elle a été inconsolable de la mort de son Baron. « L'auroit elle donc oublié , s'écrie Créqui ? » Le Payfan lui apprend que pour donner un défenseur à son fils contre le perfide Baudouin , elle se voyoit obligé d'épouser le Sire de Renri , & que les cérémonies du mariage alloient se faire. Que de mouvemens divers s'élevèrent alors dans le cœur de cet époux ! Il poursuit cependant son chemin vers le Château. Ses anciens serviteurs qui ne le recon-

noïssent point, ne veulent pas le laisser entrer. Mais on vit avec surprise un chien défaillant de vieillesse se ranimer & se traîner jusqu'à lui, le caresser, pousser des hurlemens de joie. Raoul, sensible à la fidélité de ce chien qu'il avoit aimé, le caresse à son tour, & ne peut s'empêcher de murmurer ces paroles : « Il n'y auroit que toi, mon pauvre » Gerfaut, qui me seroit demeuré fidèle ! » Cependant il s'avançoit toujours, & pour ne point éprouver de nouveaux obstacles, il se fait annoncer comme un Matelot arrivé de la Terre-Sainte, qui voudroit entretenir Adèle. Cette épouse n'a entendu que ces mots : *Il vient de la Terre-Sainte*, & ces mots suffisent pour lui donner le plus grand desir de voir un homme qui pourra lui parler de Créqui. Le prétendu Matelot est introduit dans le Château. Quand il est près d'Adèle, qu'il peut jouir de sa présence, qu'il la voit embellie de tous les atours, & pour quelle fête ! De quels coups à la fois il est frappé ! Ses yeux se couvrent d'un nuage ; ses genoux fléchissent sous lui, la voix lui manque ; il est prêt à tomber en défaillance. « Etranger, dit Adèle de » ce ton qui va percer le cœur de Créqui,

114 MERCURE DE FRANCE.

» vous avez été en Palestine?... Ah !
 » sans doute vous avez eu connoissance
 » de mon époux?.... Quelle horrible
 » destinée me l'a enlevé!... Parlez ».

Il répond par ces mots mal articulés :
 « Oui, Madame, j'ai connu le Sire de
 » Créqui. = Vous l'avez connu!... Eh
 » bien! racontez-moi toutes les circonf-
 » rances... n'en oubliez aucune; il n'en
 » est point qui ne soit chère à ma dou-
 » leur, & je veux m'en pénétrer, m'abreu-
 » ver de toute l'amertume... Vous l'avez
 » vu mourir? — Madame, le Sire de
 » Créqui est expiré couvert de quelque
 » gloire, pour avoir rempli le devoir de
 » tout François jaloux d'acquitter ses obli-
 » gations, pour avoir sauvé son Maître;
 » il est mort, Madame, en vous ai-
 » mant... en vous aimant toujours... &
 » vous... pardonnez... étoit-ce là ce qu'il
 » devoit attendre? Vous allez? — Ah!
 » l'on voit bien que vous ignorez ce qui
 » se passe dans ces lieux... dans mon cœur
 » déchiré de mille traits. Je vais... je vais
 » mourir à l'autel ». Créqui tombe aux
 genoux d'Adèle; il se fait connoître à
 cette fidelle épouse qui se précipite dans
 ses bras. Ce tableau est d'autant plus in-
 téressant, que M. d'Arnaud y a mis les

OCTOBRE. 1776. 115.

couleurs les plus propres à nous retracer la pureté & la fidélité de l'amour conjugal, amour qui fait la joie de la nature & le bonheur de la société.

Cette Nouvelle est suivie d'une Romance contenant l'histoire de Créqui, composée en 1300. Cette espèce de petit poëme a un dénouement imité de l'Odyssée. La Dame de Créqui, comme l'a remarqué M. d'Arnaud, est une seconde Pénélope : mêmes incertitudes de sa part, mêmes questions à son mari ; ce qui prouve qu'Homère n'étoit pas inconnu à nos anciens Versificateurs & Romanciers. De courtes notes placées au bas des pages, facilitent l'intelligence de plusieurs expressions que ceux qui ne sont pas versés dans le langage du treizième siècle, auroient de la peine à entendre.

LETTRE de M. d'Arnaud.

Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien rendre publics quelques éclaircissemens nécessaires sur mon Ouvrage intitulé : *Le Sire de Créqui* ; les premiers regardent la note page 451 ; on lit : *Cette illustre Maison*, &c. il faut lire, *cette branche*, plusieurs autres branches de Créqui subsistant aujourd'hui avec éclat.

On est tombé dans la même erreur à l'égard de la Maison de *Renti*, qui existe encore dans la personne de *Jean Michel de Renti*, ancien Capitaine au Régiment de Penhièvre, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de Saint Louis, Gouverneur de la ville d'Auxerre, &c. Il a épousé demoiselle *Jeanne Angélique de Renti*, sa parente. Il a un frère retiré du service pour les blessures, & deux Neveux qui suivent la même carrière.

Je déclare d'abord que n'étant point Généalogiste, je suis loin de prétendre que mon témoignage en ce genre doive faire preuve; mon but est plutôt de consacrer les grandes actions de notre noblesse, que d'examiner ses titres: cependant, ayant l'honneur d'être né Gentilhomme, je dois être plus circonspect à maintenir les droits de ces Familles, qui tirent leur origine de nos premiers Chevaliers François; & en qualité d'homme de lettres, distinction qui m'est peut être encore plus précieuse, je m'attacherai à être l'organe de la vérité.

Je me flatte que les honnêtes gens daigneront rendre justice à la pureté de mes intentions, & au plaisir que je goûte à voir revivre des noms qui doivent nous être chers. Je le répète, mon dessein est de présenter à la Noblesse Française des tableaux qui lui rappellent des Aïeux dignes de leur naissance, & qui l'engagent à marcher sur les mêmes traces.

Une observation trouve ici naturellement sa place; si, comme les Vénitiens & les Génois, nous avons un *Livre d'or* consacré à la haute Noblesse, on seroit à l'abri des méprises. On

remarquera encore que l'abus des noms est porté chez nous à un excès qui ne permet plus de distinguer les vraies Familles de celles qui ont chargé leurs écus blancs de nos anciennes armoiries.

J'ai l'honneur d'être, &c.

D'ARNAUD.

A Paris, ce 12 Août 1776.

*Testament spirituel, ou derniers adieux d'un Père mourant à ses Enfans ; Ouvrage posthume du Chevalier de ***.*
A Paris, chez Vincent, Lib. rue des Mathurins, Hôtel de Clugny.

L'Auteur de cet Ouvrage n'est point un être imaginaire. C'étoit un parfait honnête homme & un excellent Chrétien, qui a voulu laisser à ses enfans un recueil de leçons & de conseils propres à les préserver de la séduction. L'enfance est docile, dit un célèbre Orateur ; c'est une plante encore tendre que l'on plie comme l'on veut ; une terre molle & humide, propre à recevoir toutes les formes & toutes les figures ; un ruisseau voisin de sa source, dont il est aisé de régler le cours. Cet âge semble emprunter toutes ses idées, tous ses penchans de ceux qui

118 MERCURE DE FRANCE.

l'environnement. Comment donc résisteroit-il aux instructions soutenues par l'exemple, aux paroles secondées par les actions, à l'amour aidé par la crainte ? M. le Chevalier, intimement persuadé qu'un père est obligé plus que tout autre de mettre à profit ces heureuses dispositions, a consigné dans le testament que nous annonçons les vérités les plus nécessaires à des enfans qui doivent un jour n'être environnés que de périls & de pièges. Il vient un temps où la bienséance & la raison ne permettent plus de gêner les jeunes gens par une sévère contrainte. Alors il est des pas si glissans, des conjectures si délicates, qu'elles font souvent disparoître les espérances du naturel le plus heureux & de l'éducation la plus régulière. Un père doit prévenir ces dangers, & fournir par avance des préservatifs efficaces. C'est ce devoir si important que M. le Chevalier de *** n'a jamais perdu de vue. *Les sentimens affectueux de l'ame envers Dieu & la Religion du cœur*, deux Ouvrages remplis d'une tendre piété, renfermoient les premières leçons que ce père avoit données à ses enfans ; mais le testament spirituel qui les présente sous une nouvelle forme,

mérite à tous égards d'être bien accueilli du Public. On peut le regarder comme un Ouvrage original qui part du cœur encore plus que de l'esprit, qualité qui n'est pas si commune qu'on se l'imagine dans les Ouvrages de piété. Heureux les enfans d'un homme si estimable & si vertueux, qui ont le bonheur, peu commun, de trouver tous leurs devoirs tracés d'une manière si énergique & si touchante, dans les dernières leçons & les derniers adieux du père le plus tendre & le plus éclairé!

Lettre d'un Rémois à M. le M. D.... ou doutes sur la certitude de cette opinion : que le sacre de Pepin est incontestablement la première époque du sacre des Rois de France. A Paris, chez Vincent, Libr. rue des Mathurins, Hôtel de Clugny; & Nyon l'aîné, rue St Jean-de-Beauvais.

Les prétentions de l'Eglise de Reims par rapport au sacre de Clovis, n'a pas empêché de soutenir que Pepin étoit le premier de nos Rois qui se fit sacrer avec les cérémonies de l'Eglise dans la Cathédrale de Soissons, & que c'étoit le

premier exemple certain du sacre de nos Rois que nous offroit l'histoire. Pendant une longue suite de siècles, on s'étoit persuadé que le sacre étoit aussi ancien en France que la conversion de Clovis, & qu'il ne pouvoit plus être séparé du couronnement. D'autres Ecrivains, au contraire, ne virent rien que d'ordinaire dans l'intronisation de nos premiers Rois. On les élevoit sur un parvis. On les monroit à l'armée, aux Peuples assemblés, lesquels publioient leur adhésion par cette acclamation de *vive le Roi*, qui exprimoit le vœu de la Nation. Le cérémonial qui s'étoit observé chez les François lorsqu'ils habitoient la Germanie, étoit encore le même lorsqu'ils étoient paisibles possesseurs des Gaules; & Clovis, en recevant le baptême n'introduisit aucun changement.

Mais Pepin voulut ceindre un diadème, qu'il ne voyoit qu'avec peine sur la tête d'un Maître qui régnoit sous lui. Un Roi légitime possesseur, une famille régnante éteinte, un Maître nouveau, n'étoit-ce pas de quoi ébranler la Nation, indisposer les esprits? Quel autre ressort plus capable d'en imposer aux Peuples, qu'une cérémonie qui, admise sur tout
par

par le corps des Pontifes, autorisée par le Saint Siège, conférée par ses ordres, leur annonçoit, par le rapport qu'elle avoit au sacre des Rois du Peuple de Dieu, que le nouveau Prince étoit l'oint du Seigneur, celui qu'il leur avoit choisi ? L'Auteur, après avoir rapporté ces deux opinions sur l'origine du sacre des Rois de France, examine s'il y a des autorités dignes de foi qui favorisent l'existence du sacre, antérieurement à celui de Pepin. D'après les chroniques & d'autres pièces anciennes, l'Auteur prétend qu'on n'y voit pas clairement que Pepin ait institué la cérémonie du sacre. Il passe ensuite à quelques monumens d'une haute antiquité, & n'y voit pas encore que la cérémonie du sacre en France ait été inconnue avant Pepin. Enfin, par induction, il est en suspens s'il n'y auroit pas eu d'autres Rois que Clovis qui eussent reçu cette sainte onction. Ce sont ces différens points qui sont discutés dans la Lettre du Rémois. Toute discussion qui a rapport à l'Histoire de France, mérite d'être bien accueillie du Public.

Arithmétique Politique adressée aux Sociétés économiques établies en Europe ;
I. Vol. F

122 MERCURE DE FRANCE.

par M. Young; Ouvrage traduit de l'Anglois par M. Fréville; 2 volumes in 8°. A Paris, chez Merlin, Libr. rue de la Harpe, vis-à-vis la rue Poupée.

Le Naturaliste lit avec plaisir, dit un zélé Patriote, les dix volumes de M. de Réaumur sur les chenilles, les mouches à deux ailes, &c.; le Physicien veut savoir tout le procédé d'une expérience électrique; l'astronome vérifie avec soin tous les calculs de l'éclipse d'un satellite, &c.; pourquoi l'amour de la patrie auroit-il moins d'influence sur nos goûts? Quels détails économiques pourroient nous être indifférens, s'ils servent à rectifier des systèmes plus importants que ceux des Philosophes? Que les Philosophes aient arrêté le soleil & fait marcher la terre, nous sommes aussi tranquilles sur cette planète que nous l'étions lorsqu'elle ne bougeoit pas de sa place. Qu'ils en fassent une pâte fluide, qu'ils la bouleversent à leur gré, pour rendre raison d'un coquillage marin qu'ils auront trouvé dans ses entrailles, elle n'en sera pas moins solide. Que dans leurs sublimes théories cette terre dispa-

OCTOBRE. 1776. 113

toise comme un point de matière abandonnée, indigne de leurs regards, elle produira également ses fruits, ses animaux utiles, & tous les biens que notre industrie en fait tirer ; mais si dans un système de finance on perd la terre de vue, c'est bien alors que tout est réellement perdu. Rien n'est donc plus important & plus propre à produire la félicité des Empires, que des observations également judicieuses & profondes sur tout ce qui a rapport à l'agriculture, au commerce, aux arts & à la population. Tels sont les objets que discute M. Young, en relevant tout ce qui lui paroît erreur en cette matière. On doit l'avouer, dans une pareille discussion, il n'est point d'erreur indifférente, il n'en est point qui ne puisse porter des atteintes funestes à la tranquillité & à la puissance d'une Nation. Aussi M. Young se fait il un devoir de relever tout ce qu'il croit pouvoir contrarier le plan de la félicité publique. Rempli de zèle pour tout ce qui peut contribuer à augmenter la gloire de son pays, il déclare la guerre à tous les faux systèmes, sans se laisser éblouir par la réputation de ceux qui ont cherché à les accréditer. Il prétend, avec

F ij

124 MERCURE DE FRANCE.

raison, que les faits fournissent des lumières infiniment préférables aux argumens spécieux de la métaphysique. Mais dans ces sortes de discussions, on cite des faits & des calculs de part & d'autre. L'essentiel est d'avoir pour soi des faits incontestables multipliés & décisifs. Il s'agit de les bien appliquer & d'en tirer de bonnes inductions. On doit encore avouer que la politique pratique marche ordinairement avec lenteur, & qu'il faut moins de temps pour voir le bien que pour l'exécuter. On a beau avoir ce coup-d'œil qui apperçoit promptement tous les effets que doit produire un genre d'administration, on n'est pas moins obligé de faire usage du bénéfice du temps pour faire jouer tous les ressorts d'une machine aussi compliquée. M. Young se propose de faire connoître tous ceux qui ont servi à porter la Nation Angloise à ce degré de splendeur qui a toujours étonné l'Europe, & développe en conséquence le système économique qu'elle a cru devoir adopter. Le Traducteur de cet Ouvrage, loin d'admettre toutes les assertions de M. Young, en attaque plusieurs avec force; ces deux Auteurs ne sont point d'accord sur plusieurs points essentiels.

OCTOBRE. 1776. 125

On a joint à l'arithmétique politique deux Ouvrages économiques, dont la publication récente a fait en Angleterre la sensation la plus vive. L'un traite de l'utilité des grands & riches Fermiers dans un Etat; l'autre est un essai politique sur la cultivation des Isles Britanniques. Ces trois productions, qui forment un ensemble, offrent un tableau achevé de la puissance politique de la Grande-Bretagne.

Commentaires sur les Loix Angloises, de M. Blackstone; traduits de l'Anglois. Tomes IV, V & VI. A Paris, chez la veuve Desaint, Lib. rue du Foin; & Durand, rue Galande.

Nous avons rendu à ce profond Jurisconsulte le juste tribut d'éloges qui lui est dû. Son Ouvrage, qui a eu en Angleterre un succès brillant, a été également bien accueilli de tous les Etrangers. Comme les loix dont cet Auteur nous donne le commentaire, n'ont pas été établies tout d'un coup, mais seulement à mesure que les circonstances ont paru l'exiger, il en résulte que pour bien faire comprendre ces règles, il a fallu déve-

F iij

126 MERCURE DE FRANCE.

lopper les circonstances qui les avoient suggérées. Et c'est ce qu'a fait M. Blackstone dans son commentaire, qui peut servir à nous bien faire connoître l'histoire des révolutions de ce Royaume. Rien n'est plus propre à multiplier ces révolutions que le mépris de ces mêmes loix qui sont destinées à opérer la tranquillité & la liberté de chaque membre de l'Etat; & c'est au contraire de l'observation répétée des loix que se forme l'heureuse habitude de l'obéissance, sans laquelle il n'y a point d'harmonie dans un Royaume. On ne sauroit donner trop de stabilité aux loix qui assurent le bien & le mien, qui autentiquent les propriétés & qui mettent des bornes à l'arbitraire du Juge; & la connoissance de ces loix ne peut que produire d'heureux effets. Pourquoi faut-il que leur multitude trop immense, & la rareté des bons commentaires, rendent cette étude si difficile.

Commentaire sur le Code criminel d'Angleterre, traduit de l'Anglois de Blackstone, Ecuyer, Solliciteur Général de Sa Majesté Britannique, par M. l'Abbé Coyer, des Académies de Nancy, de

gneroit l'appareil révoltant de tortures, de tourmens atroces, de morts cruelles & recherchées, dont est construit le code criminel de tant de Nations qu'on appelle civilisées; où enfin la pitié, ce premier sentiment de l'homme, tempérerait la rigueur nécessaire de la loi, par des remèdes que la loi même autoriseroit. D'après cette idée de la législation criminelle, le Traducteur desire que chaque Nation se l'approprie, bien entendu que l'on consulte toujours ce que le génie des Peuples, la nature du Gouvernement, la diversité des mœurs, de la Religion & des climats peuvent exiger. Nous n'entreprendrons pas de faire ici l'énumération des avantages & des inconvéniens de différens codes criminels qui existent en Europe. C'est aux savans Jurisconsultes à faire ces sortes de discussions, & aux Magistrats éclairés à les apprécier & à se livrer à des travaux utiles qui puissent seconder le zèle & les vues bienfaisantes des Législateurs. Nos loix pénales ne sont-elles pas trop sévères? La société ne gagneroit elle pas à voir commuer dans plusieurs circonstances, la peine de mort en travaux forcés, utiles au Public, & qui laisseroient aux

130 MERCURE DE FRANCE.

coupables l'espérance d'expier leurs crimes & de rentrer enfin dans l'ordre commun des Citoyens? Ne doit-on pas craindre que des Juges doux & cléments n'éludent, autant qu'ils le peuvent, les recherches & les poursuites des délits ordinaires, parce qu'ils craindront d'être forcés par la loi à prononcer des jugemens qui leur paroîtront trop sévères? Et ne resultera-t-il pas de cette négligence que les coupables s'habitueront à des transgressions plus ou moins graves, & , de délit en délit, passeront jusqu'aux crimes les plus énormes? La crainte de la mort est-elle toujours un objet suffisant de terreur pour des hommes dépravés, qui redoutent encore plus les travaux rudes & une longue captivité? Questions importantes & épineuses, qui exigent une profonde connoissance du cœur humain, une expérience consommée, un ardent amour pour la justice, & une sorte de respect pour tous les hommes, de quelque condition qu'ils soient. Les Jurisconsultes & les Magistrats qui réunissent ces heureuses qualités, ne peuvent que bien accueillir les Ouvrages qui, comme celui de M. l'Abbé Coyer, sont propres à éclairer,

OCTOBRE. 1776. 131
rer sur des matières aussi importantes.

Œuvres posthumes de M. Pothier. Traité des Fiefs, censives, relevoisons & champarts; 2 volumes in-12. A Paris, chez le Jay & Dorez, Libr. rue Saint Jacques.

Combien de Commentateurs des loix, a dit si judicieusement l'Auteur du premier Eloge de M. Pothier, (M. le Comte de Bièvre, Procureur du Roi) au lieu de nous en offrir les principes & une juste application, ne nous donnent que leurs préjugés & leurs erreurs, pour des maximes sûres & invariables! Combien y en a-t-il qui s'éloignent de l'esprit même de ces loix, par des raisonnemens à perte de vue, en énervant la force par des subtilités presque inintelligibles, en éclipsant la lumière par les nuages des difficultés qu'ils y opposent, déconcertent le Lecteur le plus patient par leur incertitude, & dégoûtent le plus intrépide par leur prolixité! Combien de desseins prémédités dénaturent l'autorité législative dans son établissement & dans ses fins, violent sans scrupule la sainteté de son dépôt, &, d'une main

Fvj

372 MERCURE DE FRANCE.

hardie, osent ébranler cette base éternelle sur laquelle reposent la sûreté du Prince & le bonheur de ses Sujets.

M. Pothier, loin de ressembler en rien à ces guides si dangereux, commence toujours par poser des principes certains, en tire des conséquences toutes naturelles, les applique convenablement aux circonstances, met dans la balance les opinions de ceux qui l'ont précédé dans la même carrière, les adopte & les fortifie si elles sont justes, les rectifie & les rapproche de la règle si elles s'en écartent; & par une discussion aussi sûre que lumineuse, lève les doutes, dissipe les nuages & met la vérité dans le plus beau jour. Forme-t-il des questions sur les matières dont il traite? Il n'en forme que d'intéressantes; il en trouve une solution si heureuse dans les Loix Romaines, qu'on ne sait ce que l'on doit le plus admirer, ou la grande sagesse de ces anciens Législateurs du monde, qui prennent sur toutes les difficultés un parti si conforme à l'équité naturelle; ou l'art infini avec lequel notre Jurisconsulte moderne examine, agit & résout ces mêmes difficultés. On sent même l'avantage qu'il a sur ces premiers Maî-

OCTOBRE. 1776. 127

Rome & de Londres; 2 vol. in-8°. A
Paris, chez Knapen, Imp. Lib. Pont
Saint Michel.

L'Auteur de cet Ouvrage est tout aussi
estimé en Angleterre, que M. de
Montesquieu l'a été en France. Les leçons
publiques qu'il a données des loix de son
pays dans la célèbre Université d'Oxford,
lui concilièrent tous les suffrages de ses
Concitoyens. Le Gouvernement Anglois
persuadé que celui qui possédoit si bien
la théorie & les principes des loix, ne
pouvoit être qu'un grand Magistrat, l'éle-
va à la place de Solliciteur Général, la
seconde dans toutes les Cours de Justice
d'Angleterre. Les fonctions de cette place
ressemblent à celles que l'Avocat-Général
exerce dans nos Tribunaux. L'Ouvrage
que cet Auteur profond a donné sur les
loix civiles d'Angleterre a été bien ac-
cueilli, même par les autres Nations. Il
n'y a certainement aucune étude qui
exige plus d'ordre & plus de précaution
que l'étude de la Jurisprudence, à cause
de l'étendue & de la variété des matières
qu'elle embrasse plus ou moins dans tous
les pays. C'est rendre un grand service
aux Jurisconsultes que de réduire les

F iv

128 MERCURE DE FRANCE.

sciences étendues à des principes clairs & certains qui ont leurs bornes, ou de dissiper l'obscurité qu'on y a mêlée. Les Ouvrages clairs & profonds que M. Blackstone a donnés sur les loix civiles & criminelles, réunissent ce double avantage. Quant au Code criminel dont nous annonçons le commentaire, M. l'Abbé Coyer, en patriote éclairé, fait l'éloge de celui où les délits seroient exactement définis; où l'accusation & la défense seroient publiques; où l'accusé auroit tous les moyens raisonnables de se justifier; où il seroit jugé par ses Pairs à la face du Peuple; où les peines seroient graduées sur les délits, sans rien laisser à l'arbitraire; où l'on appercevrait clairement que l'objet des peines n'est pas tant de faire expier que de prévenir le crime; où l'on ne traiteroit pas légèrement la fortune, l'honneur & la vie du Citoyen; où l'on auroit pour principe qu'il vaut mieux laisser échapper dix coupables que de condamner un innocent; où les peines légères seroient préférées aux peines rigoureuses, comme plus propres à corriger; où l'on établiroit que les loix modérées sont ordinairement mieux observées que les loix du sang; où l'on éloi-

aux hommes que celui d'une divinité toujours présente par tout, quoiqu'invisible, qui poursuit les coupables jusques dans la nuit du tombeau, & qui les immole pour jamais à sa justice? A quoi sert de multiplier des sophismes pour ôter aux hommes la plus grande consolation qu'ils peuvent desirer au milieu des maux intépables de la vie? Les terreurs de l'avenir, que l'on prétend dissiper, ne balancent pas ce désespoir & ce néant que tout le monde abhorre. C'est envain qu'on fait l'éloge de la morale. La règle des mœurs n'est point immuable si Dieu n'existe pas. « C'est lui, » dit si bien l'éloquent Rousseau, qui » donne un but à la justice, une base à la vertu, un prix à cette courte vie » employée à lui plaire. C'est lui qui » ne cesse de crier aux coupables que » leurs crimes secrets ont été vus, & qui » fait dire au juste oublié, tes vertus ont » un témoin; c'est lui, c'est sa substance » inaltérable qui est le vrai modèle des » perfections dont nous portons une » image en nous-mêmes. Nos passions » ont beau la défigurer : tous ses traits » liés à l'essence infinie, se représentent » toujours à la raison, & lui servent à

138 MERCURE DE FRANCE.

» rétablir ce que l'imposture & l'erreur
» en ont altéré ». Voilà comme la saine
philosophie nous parle de l'Être Suprême.
Son existence étant antérieure à la
révélation, l'Auteur a cru qu'il falloit
préférer les preuves indépendantes de
cette révélation, afin que ceux qui ont
le malheur de ne pas croire à la Religion
révélée, ne puissent pas éluder la force
des argumens philosophiques. Les Ecri-
vains sacrés ne nous assurent-ils pas eux-
mêmes, qu'indépendamment de l'auto-
rité de la Religion, tous ceux qui nient
l'existence de la divinité sont inexcusa-
bles, puisque Dieu s'est manifesté aux
hommes par les merveilles de la nature,
puisque les cieux annoncent la gloire de
Dieu & publient hautement sa puissance?
« Je ne fais, dit M. de Voltaire, s'il y a
» une preuve métaphysique plus frap-
» pante & qui parle plus fortement à
» l'homme que cet ordre admirable qui
» règne dans le monde, & si jamais il y
» a eu un plus bel argument que ce ver-
» set : *Cœli enarrant gloriam Dei*. Les
» Physiciens sont devenus les Hérauts
» de la Providence; un Cathéchiste an-
» nonce Dieu à des enfans, & un New-
» ton le démontre aux Sages ».

nés; n'ayant eu de ressource que dans leurs propres méditations, il leur arrive quelquefois de s'éloigner un peu de l'exacte équité. Maître à son tour, M. Pothier les combat avec des armes qu'ils ne connoissoient pas, avec cette morale pure de la révélation, à qui seule il appartient de rendre sensibles ces traits primitifs de justice, que les doigts de celui qui en est la source, a d'abord gravés dans les cœurs, & que les ténèbres de l'homme abandonné à lui-même a toujours altérés.

Telle est la juste idée que l'on a donné de célèbre Jurisconsulte que la mort nous a malheureusement enlevé, lorsqu'il se proposoit de publier le Traité des Fiefs à la suite de ses autres Ouvrages. On reconnoîtra aisément dans celui que nous annonçons la solidité, la clarté & la méthode qui caractérisent tout ce qui est sorti de sa plume. Les principes y sont développés de la manière la plus lumineuse; les conséquences déduites selon l'ordre naturel qui les amène; les questions traitées sagement, & décidées par les principes bien plus souvent que par les préjugés, qui résultent des jugemens rendus sur quelques espèces particulières.

134 MERCURE DE FRANCE!

Tout le monde sait que la matière des fiefs est hérissée de difficultés & d'épines; rien n'étoit donc plus essentiel que de la trouver traitée par un profond Jurisconsulte, qui ne s'est point avisé d'analyser les fameux Traités de M. Dumoulin sur la même matière, encore moins ceux de M. Guyot, Avocat, qui a donné six volumes in-4°. sur tout ce qui a rapport aux fiefs. M. Pothier a traité cette partie de notre Droit Coutumier d'une manière qui lui est propre, & qui ne tient rien des Ouvrages qui l'ont précédé, si ce n'est de la collection des loix & des coutumes, dont il a su, mieux qu'aucun Auteur de son siècle, développer & appliquer les principes. On a joint au Traité des Fiefs un Traité des Cens, & deux petits Traités sur le droit de Champart, sur les Corvées & les Bannalités, qui sont une suite du premier, composés pareillement par M. Pothier, dont la mémoire sera précieuse dans tous les Tribunaux du Royaume.

Observations sur un Ouvrage intitulé : Le Système de la Nature, divisées en 2 parties; par M. de B.... A Paris,

OCTOBRE. 1776. 133
chez Debure père, Lib. quai des Augustins.

Notre siècle doit rougir plus qu'aucun autre d'avoir enfanté un système qui dégrade la raison & l'esprit humain. L'athéisme paroissoit ne devoir être que le fruit de la stupidité & de l'ignorance ; & cependant, qui l'auroit cru ! cette erreur semble devenir l'opinion favorite de certains hommes, à qui on ne peut refuser des lumières & du talent ; on ne vit jamais un système également absurde & impie, défendu avec plus d'obstination & d'enthousiasme. Spinoza & ses Prédecesseurs étoient lus de peu de gens , & n'étoient entendus de personne. Les Modernes, par un prestige de style & par une physique superficielle & curieuse, ont tâché d'insinuer le venin dans les esprits foibles & les demi-Savans, dont le nombre augmente malheureusement tous les jours. Du fond de leur corruption s'élève une vapeur noire & maligne qui , en les aveuglant sur tous les témoignages que l'Être-Suprême a donnés de sa présence & de sa majesté , leur cache en même temps les maux effrayans qu'ils préparent au genre humain, en répan-

dant dans le public leurs détestables principes. Quand même ces principes seroient aussi vrais qu'ils sont faux & absurdes, ils devroient les ensevelir dans un éternel oubli, s'ils se piquoient de vertu & de probité. Mais quand on a le malheur d'être avenglé, on ne connoît point les suites malheureuses des ténèbres. En effet il suffit de n'être pas tout-à fait frappé d'avenglement pour avouer avec l'Auteur de la sage critique du système de la nature, que l'homme a besoin d'un Maître qui le fasse marcher d'un pas sûr dans le chemin de la vertu, & que nulle société ne peut subsister avec cette liberté sans bornes qu'on ose réclamer. L'intérêt personnel, le choc des passions & la diversité des opinions, ajoute l'Auteur des observations solides & intéressantes, sont une source intarissable de guerres & de discordes, qui, si elles n'entraînoient pas la ruine entière du genre humain, feroient au moins de la société un vaste théâtre, où les mortels, semblables à des lions féroces, seroient occupés sans cesse à s'entre-déchirer & à se détruire. Il faut donc à la malignité de la nature humaine un frein capable d'en prévenir les suites; & quel frein plus propre à en imposer

OCTOBRE. 1776. 139

L'Auteur des observations également solides & lumineuses , ne se borne pas à dissiper tous les nuages que le sophiste moderne a cherché à accumuler , pour obscurcir la vérité la plus consolante & la plus utile au genre humain ; mais il prouve aussi d'une manière claire & persuasive la spiritualité de l'ame & les conséquences qui en dérivent.

Poëme sur la pitié qu'on doit avoir pour les malheureux ; par M. de Tresséol.

Non ignora mali miseris succurrere disco.

VIRG.

A Paris, chez les Libraires qui vendent les nouveautés.

Ce Poëme est précédé d'un avertissement , dans lequel l'Auteur analyse ce sentiment que les hommes éprouvent en voyant souffrir leurs semblables. « Le » Peuple le plus poli dans ses manières » a toujours quelque chose de sauvage » & de dur dans le cœur , parce qu'il » n'a pas l'esprit assez éclairé. Il faut » que la raison soit bien pure pour nous » découvrir les droits de l'humanité, il

140 MERCURE DE FRANCE.

» faut que l'ame soit bien sensible pour
» en respecter toujours les intérêts. Il y
» a de la cruauté à faire souffrir ses sem-
» blables : il y a donc de la cruauté à
» les voir souffrir , quand ce n'est point
» pour les soulager ».

L'ardeur qui nous inspire une juste vengeance
D'armer avec les loix nos cœurs pour l'innocence ;
Un desir curieux qui force nos regards
A contempler la scène où règnent les écarts ;
L'instinct qui , pour fixer nos pas dans la justice ;
Va chercher un appui dans l'horreur du supplice ;
Le besoin d'émouvoir un cœur fait pour sentir ,
Qui , dans la douleur même , éprouve ce plaisir ,
Tant de vices , d'erreurs dont les ames sauvages
Au jour de la raison opposent les nuages ;
Tous ces penchans divers autour des échaffauds ,
D'un peuple impétueux précipitent les flots.
Mais l'ami des humains , dont la pitié plus tendre
Veut arrêter le sang ou n'en pas voir répandre ,
Fuit le spectacle affreux où , par l'ordre des loix ,
L'homme assassine l'homme expirant mille fois.

Ce petit Ouvrage est l'expression d'un
cœur sensible & d'un esprit éclairé.

Opérations arithmétiques communes à
tous les Officiers de Justice, Tréso-

OCTOBRE. 1776. 141
riers, Comptables, Financiers, Négoc-
ians, Marchands, Gens d'affaires,
& à tous ceux qui courent à la for-
tune.

Et souvent tel y vient qui fait pour tout secret

5
& 4
font 9
ôtez 2
reste 7.

BOIL. Sat. VIII.

Par M.... Avocat ; prix 3 l. A Paris,
chez Delaguerre , Impr.-Libr. rue de
la Vieille-Draperie, 1776.

C'est un livre d'une utilité universelle
rédigé avec beaucoup de méthode, où
les opérations les plus difficiles de l'ari-
thmétique sont exécutées avec exacti-
tude, & dans lequel on donne aux Ama-
teurs de la Loterie Royale de France une
règle peu connue, à la portée des plus
foibles Calculateurs, pour savoir dans
l'instant la quantité d'ambes, de ternes,
de quaternes & de quines qui résultent
de quelque nombre de numéros que ce
soit.

142 MERCURE DE FRANCE.

Les oracles de Cos, Ouvrage intéressant pour les jeunes Médecins, utile aux Chirurgiens, Curés ou autres ayant charge d'ames, & curieux pour tout Lecteur capable d'une attention raisonnable; par M. Aubry, Docteur en Médecine, Conseiller-Médecin ordinaire du Roi, Intendant des eaux minérales de Luxeuil. A Paris, chez Cavelier, Libr. rue Saint Jacques, 1776. Avec approb. & priv. du Roi.

Parmi le petit nombre d'Ouvrages de Médecine qui paroissent de nos jours, & qui méritent d'être lus, celui-ci tient sans doute un des premiers rangs; on y fait revivre la discipline d'Hipocrate, qui devoit être la vraie doctrine de tous les Médecins; ce n'est qu'en observant qu'on parvient à l'art de guérir. L'Auteur a divisé son Ouvrage en trois sections: dans la première il rapporte l'histoire des malades qui sont morts, & tire des symptômes qu'ils ont éprouvés dans le cours de leurs maladies, tous les signes qui annonçoient une terminaison fâcheuse; il compare ces symptômes les uns aux autres; il montre combien ils se

prêtent réciproquement de force pour affermir le prognostic , quand il le juge nécessaire. La seconde section contient l'histoire des malades qui ont recouvré la santé. Les signes qui annonçoient la guérison , prononcés dans chaque symptôme ; la comparaison de ces signes, l'estimation de leur valeur confirmée par le fait , non-seulement facilitent au Médecin attentif & instruit la prédiction de la guérison , mais encore celle du temps plus ou moins éloigné où elle aura lieu. Dans la troisième section , M. Aubry fait la récapitulation de tous ces signes ; il les applique aux maladies en général & à chaque symptôme en particulier , & justifie par les exemples tirés des quarante-deux histoires , les sentences éparées dans les Ouvrages d'Hipocrate ; enfin la Faculté de Médecine a si bien reconnu la bonté de cet Ouvrage , qu'elle l'a honoré de l'approbation la plus insignifiante , & qu'elle a permis à l'Auteur de lui en faire la dédicace.

Médecine Domestique , ou Traité complet des moyens de se conserver en santé ; de prévenir ou de guérir les maladies par le régime & les remèdes simples ;

144 MERCURE DE FRANCE.

Ouvrage utile aux personnes de tout état, & mis à la portée de tout le monde; par Guillaume Buchard, M. D. du Collège Royal des Médecins d'Edimbourg; traduit de l'Anglois par J. D. Duplanil, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier. Tome II; in-12. A Edimbourg; & se trouve à Paris, chez Desprez, Imprimeur du Roi; & chez Didot le jeune, Libr. quai des Augustins.

Le premier volume ne renferme que des observations générales sur les maladies; l'Auteur, dans ce second volume, entre dans le détail de chacune d'elles: il traite d'abord des fièvres & des différentes maladies de poitrine, entre autres de la pleurésie, péripneumonie, rhume, pulmonie; il parle ensuite dans autant de chapitres particuliers, de la petite vérole, de la rougeole, de l'érysipèle, de la squinancie, des coliques & des différentes inflammations des viscères. Les maladies sont discutées avec soin, précision, & selon les principes de l'art. Le Traducteur y a ajouté quelques notes, qui ne tendent qu'à rendre cet Ouvrage plus intéressant & plus à la portée des François,

OCTOBRE. 1776. 143

François. Nous avons déjà fait connoître suffisamment cet Ouvrage, en rendant compte du premier volume; il est inutile de nous étendre davantage à ce sujet: le Public en attend la suite avec impatience.

Elémens du jardinage utile, ou manière de cultiver avec succès le potager & le verger, d'après les principes & les expériences de Roger Schabot, & des meilleurs Auteurs qui ont écrit sur cette matière. A Bouillon, aux dépens de la Société Typographique; & à Paris, chez Lacombe, Libr. rue Chrétienne.

Le jardinage est une partie de l'agriculture sur laquelle on a publié une immensité de Traités; mais parmi ces Traités, les uns n'ont en vue que l'agrément & d'autres l'utilité. M. Schabot est le seul qui a réuni dans son Ouvrage l'un & l'autre. De l'aveu de tous les connoisseurs, son Traité passe pour le meilleur qui ait été publié sur le potager & le verger; & cela n'est pas surprenant, il avoit sur cet objet une expérience de 50 ans; mais le Traité qu'il a publié est si

I. Vol.

G

savant, qu'il ne peut convenir aux gens de l'art; on l'a donc dépouillé dans cette brochure de tous les termes techniques, & on l'a mis à la portée de chacun; la doctrine de cet Agriculteur y est exposée d'une façon simple & propre à se faire entendre, même des plus ignorans. On a ajouté à cet Ouvrage toutes les découvertes des anciens Auteurs, & on l'a rendu un Ouvrage purement manuel. Il seroit à souhaiter qu'il fût toujours entre les mains des Jardiniers.

Mémoire sur le danger des inhumations précipitées, & sur la nécessité d'un règlement, pour mettre les Citoyens à l'abri du malheur d'être enterrés vivans; dans lequel on rapporte des observations de personnes enterrées & ouvertes vivantes, tant dans les Diocèses de Poitiers & de la Rochelle qu'ailleurs; & de plusieurs autres qui ayant été réputées mortes pendant long temps, sont revenues à elles, soit naturellement, soit par les secours qu'on leur a donnés; & où l'on a ajouté quelques réflexions sur la nécessité de faire exécuter l'Ordonnance, par laquelle MM. les Evêques défen-

OCTOBRE. 1776. 147

dent aux mères de faire coucher leurs enfans avec elles , avec leurs nourrices ou autres personnes , jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de deux ans. Par M. Pineau , Docteur en Médecine. A Niort , chez Pierre Elies , seul Imprimeur ; & à Paris , chez Didot le jeune , Lib. quai des Augustins ; 1 petit vol. in-8°. Avec approb. & privilège du Roi.

Le titre de cet Ouvrage est assez étendu pour en faire connoître le contenu & en même temps l'utilité ; l'objet qui y est traité est assez intéressant pour engager le Gouvernement à y porter son attention ; depuis long temps de bons Citoyens s'en occupent : MM. Winslow, Bruhier, Marquet, Louis, Navier, ont publié d'excellens Ouvrages sur ce sujet ; M. Thierry, Médecin Consultant du Roi, s'en occupe encore actuellement. L'Ouvrage de M. Pineau tend à rappeler ceux de ces Savans ; & les nouvelles observations qu'il vient de donner sont assez frappantes pour confirmer les leurs.



G ij

ANNONCES LITTÉRAIRES.

MÉDECINE MODERNE, ou remèdes nouveaux & autres, récemment usités pour le traitement des maladies les plus désespérées & les plus funestes à l'humanité; par M. Buchoz, Médecin Botaniste & de quartier surnuméraire de Monsieur, ancien Médecin ordinaire de Monseigneur le Comte d'Artois, de feu Sa Majesté le Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, Docteur agrégé du Collège Royal de Médecine de Nancy, & de la Faculté de Médecine de la même ville; & par feu M. Marquet, son beau-père, premier Médecin du Collège Royal de Médecine de Nancy, Médecin ordinaire & Botaniste de feu S. A. R. Léopold I, Duc de Lorraine & de Bar, Médecin consultant de l'Hôtel de-Ville; volume in 8°. br. avec figures, prix 2 l. 10 s. A Paris, chez Lacombe, Lib. rue Christine.

Lettres édifiantes & curieuses, écrites des Missions Etrangères, par quelques

OCTOBRE. 1776. 149

Missionnaires de la C. D. J. 33^e & 34^e
Recueil, in. 12; par M. l'Abbé Patouillet;
se vend à Paris, chez C. P. Berton,
Lib. rue St Victor, 1776.

Le Jubilé, Ode, suivie de deux autres
Ouvrages du même genre; par M. Gilbert.
A Paris, chez les Libraires qui vendent
les nouveautés.

Romances par M. Berquin, in-8°. pet.
format, avec de très-belles gravures,
d'après les dessins de M. Marillier, par
MM. de Ponce, de Ghend, Launay,
&c. prix 3 l. A Paris, chez Barbou, Imp.
Lib. rue des Mathurins; Ruault, Lib.
rue de la Harpe; Delalain & Monory,
Lib. rue de la Comédie Française; le
Jay, Libr. rue St Jacques, 1776.

*Dictionnaire géographique, historique
& mythologique portatif*, qui contient la
description des Empires, des Royaumes,
& des pays du monde connus des An-
ciens, avec les révolutions arrivées dans
leurs limites & leurs dénominations; la
position des villes, leurs différens noms
anciens & modernes, celle des mers,
des golfes, des isles, des ports, des fleu-

G iij

150 MERCURE DE FRANCE.

ves, des rivières, des lacs, des montagnes, des caps, &c. Un précis de la vie des hommes illustres de l'antiquité; enfin les fables des Dieux & des Héros du Paganisme, pour faciliter à la jeunesse l'intelligence des Auteurs Grecs & Latins; par M. Furgault, Professeur Emérite de l'Université de Paris; in-8°. prix 5 liv. A Paris, chez Moutard, Lib. de la Reine, rue du Hurepoix, 1776.

Abrégé élémentaire de la géographie de l'Espagne & du Portugal, dans lequel on trouve ce que ces Royaumes renferment de plus curieux dans la minéralogie, métallurgie, arts, manufactures, commerce, histoire naturelle, eaux minérales, productions du terrain, antiquités; par M. Maillon de Morvilliers. A Paris, chez Moutard, Lib. de la Reine; in-12. 1776, prix br. 3 l.

Florello, Histoire méridionale par M. Loaisel de Tréogat, ci-devant Gardame du Roi; in 8°. chez Moutard, rue du Hurepoix.

Essais sur la plus grande perfection possible d'un Ouvrage quelconque; par M.

OCTOBRE. 1776. 151

Sicard de Roberti, Ingénieur ordinaire
du Roi. A Paris, chez Antoine Boudet,
rue St Jacques, 1776. in-8^o.

Rosel, ou l'homme heureux; par M.
le Prevôt d'Exmes. A Paris, chez Méri-
got jeune, quai des Augustins, 1776.
in-8^o.

Le Jeu de Trictrac, ou les principes
de ce jeu éclaircis par des exemples en
faveur des Commençans; par M. J. M.
F. A Paris, chez Nyon, rue St Jean-de-
Beauvais, 1776; in-8^o, rel. 5 l.

Fables caufides de la Fontaine en bers
gascons. A Bayonne, de l'Imprimerie
de Paul Fauvet du Hart; 1776, in-8^o.

Mémoire sur le cours des Eaux, les
avantages qu'on peut retirer des crues
d'eau, qualité des eaux stagnantes, des
eaux souterraines. A Paris, chez Lottin
aîné, rue St Jacques; in-12. 1 vol. 1776.



Giv

ACADÉMIES.

I.

BORDEAUX.

L'ACADÉMIE de Bordeaux avoit remis à cette année à prononcer sur le prix qu'elle avoit repropoſé pour l'année dernière, sur la question : *Quelle est la meilleure manière de mesurer sur mer la vitesse ou le siltage des vaisseaux, indépendamment des observations astronomiques, & de l'impulsion ou de la force du vent, &c.*

Lorsqu'en 1772 cette Compagnie, pénétrée de l'importance de ce sujet, invita encore les Savans à s'en occuper, elle ne désespéroit point que, par de nouvelles recherches, ils ne pussent enfin parvenir à trouver une méthode plus sûre & moins sujette à erreur que celle du *Lok* ordinaire, ou que du moins ils ne pussent venir à bout de perfectionner cet instrument, & d'en corriger les défauts. Alors même une machine qui lui avoit été proposée sous le nom de *Trochomètre*, pour être

OCTOBRE. 1776. 153

substituée au *Lok*, lui avoit paru pouvoir devenir le germe ou la base de la découverte qu'elle avoit en vue ; & ce fut dans cette confiance , qu'en accordant une médaille à l'Auteur de cette machine * , pour l'encourager à de nouveaux efforts , elle remit , pour le prix , le même sujet au Concours.

Elle a vu cet Auteur , plein du zèle qu'avoit dû lui inspirer cette distinction , se représenter dans la carrière. Il a cherché à donner à son *Trochomètre* toute la perfection dont il l'a cru susceptible : mais les changemens qu'il y a faits dans cet objet , n'ont pu dissiper les doutes que l'Académie avoit conservés sur l'effet de cette machine. Au contraire , un nouvel examen a , pour ainsi dire , convaincu cette Compagnie que . quelque ingénieux que cet instrument pût paroître dans la théorie , il demeureroit lui-même sujet à bien des inconvéniens , qui rendroient l'usage souvent nul dans la pratique ; que les irrégularités perpétuelles du Tangage le mettroient fréquemment

M. Aubé y, Chanoine Régulier de Sainte Geneviève, & Vicaire de la Paroisse de Nanterre.
Voy. le programme du 25 Août 1772.

G v

254 MERCURE DE FRANCE.

en défaut ; & qu'on devroit encore moins en attendre une estime au vrai du sillage, lorsque le vaisseau tomberoit à la bande, & viendroit à carguer.

N'ayant donc trouvé dans cette invention, & n'ayant reçu d'ailleurs rien qui pût pleinement la satisfaire sur cette question, cette Compagnie a été forcée de ne point adjuger le prix qu'elle y avoit destiné : mais ne perdant point de vue l'utilité dont seroit pour la navigation la découverte qui en faisoit l'objet, elle annonce qu'elle recevra en tout temps avec plaisir les ouvrages qu'on voudra lui adresser à cet égard, & qu'elle tiendra toujours ce prix en réserve, pour le distribuer à celui que l'expérience prouvera avoir le mieux atteint son but.

II. Pour cette année-ci cette Compagnie avoit deux prix à distribuer.

Un double (réservé de 1773), destiné à cette question : *Indiquer les propriétés médicinales du Règne animal, celles sur tout des vipères, des écrevisses, des tortues, des cloportes, & du blanc de baleine; en donner l'analyse chymique, & l'appuyer d'observations faites avec soin dans les maladies.*

Et le prix extraordinaire, qu'un Ci-

toyen aussi respectable par ses vertus que par ses talens, & que l'Académie compte aujourd'hui au nombre de ses Membres*, destina en 1774 à cette question intéressante : *Quelle est la meilleure manière de tirer parti des Landes de Bordeaux, quant à la Culture & à la Population?*

A l'égard du premier de ces deux sujets, dans ce que l'Académie a reçu, qui le concerne, elle a vu une étude approfondie donner plus de force à des vérités importantes; l'analyse parcourir les substances animales de tous les genres, & en développer les différens principes constitutifs; la Chymie répandre la lumière sur les observations médicales par une suite d'expériences aussi curieuses qu'intéressantes; le zèle enfin, pour le bien de l'humanité, porter le courage jusqu'à éprouver sur soi même les différens remèdes tirés du Règne animal, en les prenant encore jusqu'à des doses capables d'effrayer, pour mieux en étudier les effets; mais elle a vu avec regret tout cela noyé dans beaucoup de choses

* M. Elie de Beaumont, Avocat au Parlement de Paris, & Intendant des Finances de Mgr le Comte d'Artois.

156 MERCURE DE FRANCE.

qui lui ont paru inutiles, & tous ces avantages perdre de leur mérite par un style trop diffus, souvent embarrassé, quelquefois obscur, au point d'en être presque inintelligible.

Ainsi, en trouvant d'un côté ce qui pouvoit la satisfaire sur cette première question, il lui a resté à désirer qu'on l'eût présentée d'une manière & plus claire & plus concise. Elle rep propose donc ce même sujet pour 1778; & elle exhorte ceux qui voudront de nouveau concourir au prix double qui lui demeure destiné, à s'attacher à se faire mieux entendre, & à mettre plus de précision dans leurs ouvrages.

Quant au sujet concernant les *Landes de Bordeaux*, l'Académie a eu la satisfaction de voir sortir, du sein même de ces déserts, un Mémoire qui, à tous égards, lui a paru digne de ses suffrages. D'un côté l'Auteur, réunissant à l'avantage de connoître lui-même le sol du pays, le mérite de ne point se laisser égarer par un esprit systématique, n'a fait que suivre les indications de la nature, pour tracer la voie la plus capable de conduire à de plus heureux succès le défrichement de ces contrées. D'un autre

côté il a su rendre son ouvrage aussi intéressant par les vues patriotiques dont il est rempli, qu'utile par une infinité d'observations judicieuses & d'instructions solides, relativement à l'Agriculture & au Commerce.

L'Académie ne s'est point contentée de lui adjuger les 300 liv. qui avoient été destinées pour ce sujet ; elle a cru devoir ajouter à cette récompense une de ses médailles ordinaires.

Le Mémoire couronné a pour épigraphe ce passage de Montaigne : « Il nous » faudroit des Topographes qui nous » fissent des narrations particulières des » endroits où ils ont été.. Je voudrois » que chacun écrivît ce qu'il fait & au- » tant qu'il en fait, non en cela seule- » ment, mais en tous autres subjects ». *Essais, liv. I ch. 30.*

M. Diesbey, Entrepôseur & Receveur des Fermes du Roi à la Teste, est l'Auteur de cet Ouvrage.

III. L'année prochaine, l'Académie aura, comme elle l'a annoncé par ses derniers programmes, deux prix à distribuer :

Un simple, pour lequel elle a donné pour sujet : *D'établir, sur des preuves*

158 MERCURE DE FRANCE.

solides, comment la Ville de Bordeaux tomba au pouvoir des Romains, & quels furent, sous leur domination, l'état, les loix & les mœurs de ses habitans ?

Et un double, destiné à cette question : *S'il ne seroit pas possible de procurer à la Ville de Bordeaux une plus grande abondance de bonnes eaux ; & quels seroient les moyens de les y conduire & de les y distribuer, les plus solides, les moins sujets à inconvéniens & en même temps les moins dispendieux.*

IV. Elle annonce aujourd'hui qu'en 1778, indépendamment du prix qu'elle a réservé pour cette année *sur les propriétés médicales du règne animal*, elle en aura à distribuer un autre, pour sujet duquel elle demande que l'on indique les *différentes espèces de plantes qui nuisent le plus aux prairies, & quels seroient les moyens les plus efficaces, les mieux constatés par l'expérience, & les moins coûteux pour les détruire radicalement, particulièrement celle que les Botanistes désignent par le nom d'Equisetum Palustre, brevioribus setis, connue en françois sous le nom de Prêle ou Queue de cheval ; & en terme vulgaire dans la Guienne, sous celui de Rougnet.*

OCTOBRE. 1776. 159

Ce prix, outre la médaille ordinaire, sera composé d'une somme de 300 liv. en argent, qu'un Citoyen recommandable a voulu consacrer à ce sujet, & de plus, d'une somme de 100 livres, dont l'Académie avoit encore à disposer par la générosité d'un de ses Membres.

Elle annonce aussi qu'elle a destiné un prix double pour 1779, à l'Auteur qui indiquera le mieux : *Quelles sont les principales causes qui font que les cheminées fument, & quels seroient les moyens d'obvier & de remédier, par principes, à cet inconvénient.*

Les prix simples que cette Compagnie distribue, sont une médaille d'or de la valeur de 300 l. : les doubles sont composées d'une pareille médaille & d'une somme de 300 l. en argent.

Elle prévient les Auteurs qui voudront concourir pour ces prix, que, passé le 1^{er} Avril des années pour lesquelles ils sont assignés, elle ne recevra point leurs Ouvrages. Elle les avertit aussi qu'elle rejette les pièces qui sont écrites en d'autres langues qu'en françois ou en latin; & que, suivant les loix qu'elle s'est prescrites, elle n'admet point non plus au concours celles qui se trouvent signées par leurs Auteurs.

160 MERCURE DE FRANCE.

Elle les prie d'avoir l'attention de ne point se faire connoître. Pour cet effet , ils mettront seulement une sentence au bas de leurs Ouvrages, & y joindront, en les envoyant, un billet cacheté, sur lequel la même sentence sera répétée , & qui contiendra leurs noms , leurs qualités & leurs adresses.

Les paquets seront affranchis de port , & adressés à M. de Lamontaigne , Conseiller au Parlement & Secrétaire perpétuel de l'Académie.

I I.

M A R S E I L L E.

L'Académie des Belles Lettres, Sciences & Arts de Marseille propose les sujets des prix qu'elle aura à distribuer le 25 Août de l'année prochaine.

1°. Le siège de Marseille par le Connétable de Bourbon, poëme.

2°. Pierre le Grand , ode ou poëme.

3°. L'abdication de Sylla , pièce de vers au choix des Auteurs.

4°. Un discours sur l'influence que le commerce a eu dans tous les temps sur l'esprit & sur les mœurs des Peuples ; prix double.

OCTOBRE. 1776. 161

3°. L'Eloge de Madame la Marquise de Sévigné.

Chacun de ces prix est une médaille d'or de la valeur de 300 l. Les Ouvrages seront adressés, francs de port, à M. Mouraille, Secrétaire perpétuel de l'Académie, & ils ne seront reçus que jusques au 15 de Mai.

III.

MONTAUBAN.

Dans l'assemblée publique tenue à la Saint Louis, M. de Savignac, Directeur, a fait l'ouverture par un discours sur les règles de goût & de décence, dont les Auteurs ne doivent jamais s'écarter, surtout dans la Religion & les mœurs, pour lesquelles on doit toujours avoir le plus grand respect.

M. le Secrétaire a fait l'éloge de M. l'Abbé Bellet, dernier Secrétaire perpétuel; & M. le Comte d'Esparrès, qui lui succède, a lu son discours de remerciement.

M. le Premier Président de la Cour des Aides, a fait l'éloge de M. Lamote Monlozier; & M. Lacombe, Président à la même Cour, son successeur, a prononcé son discours de réception.

162 MERCURE DE FRANCE.

MM. de Regagnac & le Baron des Marquerites, nouveaux Académiciens Associés, ont joint à leurs remerciemens, l'un, la traduction en vers d'une ode d'Horace, l'autre, un poëme sur la piété filiale.

M. le Directeur leur a répondu.

M. le Baron de Puimoubrun a lu un conte allégorique en vers.

M. le Premier-Président a terminé la séance par un discours sur l'*amabilité*, c'est-à-dire sur les moyens de se rendre aimable. Il n'a eu qu'à se peindre lui-même.

L'Académie a réservé le prix pour l'année prochaine, & propose le même sujet, parce que la maladie & la mort de M. le Secrétaire ayant occasionné la perte de quelques discours qui lui étoient adressés, & qui pouvoient mériter le prix, on a cru qu'il étoit juste de laisser la même carrière ouverte, & d'inviter les Auteurs à renvoyer les mêmes Ouvrages avec les corrections qu'ils jugeront à propos d'y faire.

On n'en admettra aucun à l'examen qui n'ait une approbation signée de deux Docteurs en Théologie.

Les Auteurs ne mettront point leurs

OCTOBRE. 1776. 163

noms à leurs Ouvrages; mais un passage de l'Ecriture Sainte ou d'un Père de l'Eglise, qu'on écrira sur le registre de l'Académie.

Ils feront remettre trois copies bien lisibles de leurs Ouvrages, dans tout le mois de Mai prochain, à M. l'Abbé de la Tour, Secrétaire perpétuel de l'Académie, en sa maison près la Cathédrale, affranchissant le port des paquets envoyés par la poste.

Le sujet du discours sera comme l'année dernière : *La corruption du cœur est la première source des égaremens de l'esprit*, conformément à ces paroles de l'Ecriture: *De corde exeunt cogitationes mala.* Math. xv. 19. Les discours ne seront que d'une demi-heure de lecture, & finiront par une courte prière à Jésus-Christ.

Le sujet de la poésie sera : *Le zèle de Louis XVI pour la Religion & les bonnes mœurs.*

Le prix sera donné à une ode ou un poëme au choix des Auteurs, de cent à cent cinquante vers.

Ce prix fondé par M. l'Abbé de la Tour, Doyen du Chapitre, consiste en cent jetons d'argent de la valeur de deux cent cinquante livres. Il ne sera délivré

164 MERCURE DE FRANCE.

à aucun qu'il ne se nomme, & qu'il ne se présente en personne ou par Procureur fondé pour le recevoir & signer le discours.

I V.

A M I E N S.

L'Académie des Sciences, Belles Lettres & Arts d'Amiens tint, le 25 Août, la séance publique. Comme c'étoit la première fois que cette Compagnie s'assembloit publiquement dans l'Hôtel de Ville, cette circonstance patriotique & académique fut le sujet principal du discours de M. Gossart, Avocat, Echevin & Chancelier de l'Académie.

M. l'Abbé Villin prononça son discours de remerciement, auquel M. Gossart répondit.

M. Baron, Secrétaire perpétuel de l'Académie, fit l'éloge de feu M. Gauthain.

M. Laurent de Lionne, neveu de l'illustre Laurent, & qui a succédé à son oncle dans la direction des travaux du canal de Picardie & dans les talens nécessaires pour achever un ouvrage aussi important, lut un Mémoire très-intéres-

OCTOBRE. 1776. 165

sant sur cette grande entreprise. M. de Lionne est Académicien honoraire désigné.

On fit lecture d'un Mémoire de M. Bucquet , Académicien honoraire , sur les incendies. Ce fut pour M. le Comte d'Agay , Intendant de Picardie & Honoraire de l'Académie, une occasion d'annoncer que le Roi lui avoit permis de prendre sur les fonds de la Province des secours pour les incendiés. M. l'Intendant parla sur le champ avec ce ton de dignité, de noblesse & de bienfaisance, qui est la véritable éloquence de l'Homme d'Etat. Tout occupé de ce qui peut en faire le bien, il fait travailler à une traduction du Mémoire du Docteur Glatzer, couronné par l'Académie de Gottingue, sur les incendies. Cette traduction sera publiée incessamment.

M. Vallier, Colonel d'Infanterie & Honoraire de l'Académie, lut des vers sur l'Amirié, & un discours aussi en vers, pour défendre les mères tendres & honnêtes qui ne nourrissent point leurs enfans.

M. Raoul, ci devant Professeur de Littérature François à Saint - Pétersbourg, lut une fable, & une ode imitée d'Horace.

La séance fut terminée par des vers de Madame Renard d'Arras, adressés à M. le Comte d'Agay, sur l'exemption de la milice qu'il a procurée aux Ecoliers des Collèges de son Intendance. Ce sont les Muses que fait parler une dixième Muse, une quatrième Grâce.

Le prix de l'Ecole de Botanique, remporté par M. Jourdain de Léloge, Ecuyer, lui a été donné par Madame la Comtesse d'Agay.

L'Académie propose pour sujet du prix d'éloquence qu'elle doit donner en 1777, *l'Eloge du Maréchal de Créqui, mort en 1687.*

Et pour sujet du prix de poésie : *l'Hom-
mage fait à Philippe de Valois par Edouard
III, Roi d'Angleterre, dans l'Eglise Ca-
thédrale d'Amiens.*

Pour un autre prix de poésie, l'Académie laisse le sujet au choix des Auteurs.

Chacun de ces prix est une médaille d'or de la valeur de 300 l.

Les Auteurs adresseront leurs Ouvrages, francs de port, avant le premier Juillet, à M. Baron, Secrétaire perpétuel de l'Académie, à Amiens.



SPECTACLES.

O P É R A.

L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE continue les représentations alternatives d'*Alceste* & de l'*Union de l'Amour & des Arts*. Ces spectacles sont toujours beaucoup suivis par l'attention & le zèle des principaux Sujets à en soutenir l'intérêt & l'exécution.

M. Pitt, jeune Danseur, d'une figure aimable, & d'un très-grand talent & très-exercé, a attiré la foule des Spectateurs, qui l'ont applaudi avec transport. Il a dansé des entrées dans le genre noble & des pas de deux pantomimes, & il a paru excellent dans les différens caractères de la danse.

On se dispose à donner sur ce Théâtre des Fragmens anciens, avec un acte nouveau dans lequel Mademoiselle Arnould doit jouer, & M. Noverre en composera le ballet.

La traduction ou imitation de l'*Olympiade*, dont la musique est de M. Sacchini,

doit être aussi incessamment représentée; on annonce encore de grands ballets pantomimes de M. Noverre.

COMÉDIE FRANÇOISE.

EN attendant la huitième représentation de *C. Marcius Coriolan*, Tragédie nouvelle en quatre actes, retardée par l'indisposition d'un Acteur, les Comédiens François ont repris plusieurs anciennes Pièces, dont le jeu de M. le Kain & des principaux Acteurs, renouvelle l'intérêt & le succès.

Les Comédiens se disposent aussi à jouer plusieurs Pièces nouvelles pour Fontainebleau, & à en faire reparoître d'autres anciennes à Paris.

COMÉDIE ITALIENNE.

LES Comédiens Italiens ont donné le Lundi 16 Septembre, la première représentation du *Duel Comique*, Opéra bouffon en deux actes; imité de l'Italien & mêlé

mêlé d'ariettes parodiées sur la musique du sieur Paesello.

Cassandre, vieillard fort riche, veut épouser Hélène, qui est aimée par Léandre. Cet Amant se moque des amours du bonhomme; mais Hélène méprise la fatuité du jeune Galant & projette de s'en amuser. Après lui avoir fait déclarer sa passion, en présence même du vieux Cassandre, elle déclare qu'elle ne l'aime point, ce qui rend Léandre furieux. Crispin, gagné par ses largesses, lui conseille de tirer vengeance de son rival, & de l'effrayer du moins par un cartel. Cassandre a bien de la peine de se déterminer à se battre à l'épée & d'exposer sa vie la veille de son mariage; mais Léandre ne lui laisse pas la liberté de fuir; alors il dit qu'il ne se bat jamais que dans l'obscurité. On éteint les lumières. Crispin encourage le Vieillard, en disant qu'il conduira son bras. Léandre, qui n'a pas envie de tuer le Vieillard, feint après plusieurs bottes portées de part & d'autre en l'air, d'avoir reçu lui-même un coup mortel, & fait entendre ses plaintes. Le Vieillard est troublé par cette aventure; il ne fait où fuir. Agathe, Amante abandonnée par Léan-

I. Vol. H

dre, vient en ce moment & déplore le destin de son perfide Amant; mais Léandre reste toujours mort pour elle. Hélène elle-même est effrayée; & comme elle marque quelques regrets, Léandre revit pour elle; ce stratagème réussit mal auprès de sa Maîtresse. Léandre contrefait le fou, & excite une seconde fois la pitié d'Hélène; mais sa feinte étant de nouveau découverte, elle lui témoigne toute son indignation. Crispin, pour servir Léandre, tente de jeter des soupçons sur la conduite de Cassandre: enfin ces ruses ne réussissant point, Isabelle épouse Cassandre, & Léandre reprend ses anciens engagemens avec Agathe.

Le Poëte a laissé voir dans toute cette Pièce la gêne où l'a mise nécessairement la parodie de l'Italien. Cet Opéra bouffon a paru un peu froid & languissant. Les paroles parodiées avec contrainte, ne se prêtent pas toujours à la prosodie de la langue, ni à l'expression de la musique. On retrouve dans les airs de Paisiello l'empreinte d'une imagination brillante, la bonne facture de la musique Italienne, & une heureuse imitation du genre dont Picchini a donné le modèle. Falloit-il surcharger cette musique, com-

OCTOBRE. 1776. 171
posée pour un Opéra bouffon , d'autres
airs tirés des grands Opéra de Sacchini, de
Maillio & autres ? Ce mélange des genres
ne peut que faire tort à une Pièce , & rap-
pelle ce mot d'un Ancien au sujet d'un
Peintre qui avoit couvert sa figure d'or-
nemens , *que n'ayant pu la faire belle ,
il avoit voulu la faire riche.*

Les rôles de cet Opéra bouffon ont
été parfaitement joués & chantés par
Mademoiselle Colombe , par Mesda-
mes Billioni & Moulinghen ; & par
MM. Laruelle, Trial & Julien.

A R T S.

G R A V U R E S.

L

Repos de la Vierge, estampe d'environ 11
pouces de haut sur 8 de large , gravée
par J. G. Wille , Graveur du Roi ,
d'après le tableau original de Dietrich.
Prix 4 liv. A Paris , chez l'Auteur ,
quai des Augustins.

LA composition de cette estampe est
de trois figures. La Vierge, habillée dans

H ij

172 MERCURE DE FRANCE.

le costume allemand & coëffée d'une manière pittoresque, tient l'Enfant Jésus posé sur un socle de pierre; Saint Joseph est placé derrière. Cette gravure est, comme toutes celles de M. Wille, traitée avec une intelligence de clair-obscur, une pureté & une souplesse de burin qui ont droit de flatter l'Artiste & l'Amateur.

I I.

Le quatrième cahier du *Flora Parisiensis* paroît actuellement chez Didot le jeune, quai des Augustins. Le Libraire s'empresse à tenir ses engagements vis-à-vis du Public : il fournit exactement aux Souscripteurs chaque cahier au temps fixé.

M U S I Q U E.

I.

TROIS Symphonies à grand orchestre, exécutées à la Comédie Italienne à la tête de plusieurs Opéra-comiques, par M. de Blois; prix 6 l. A Paris, chez M.

OCTOBRE. 1776. 173
Huguet, Graveur & Musicien de la Comédie Italienne, rue Pavée St Sauveur, maison de M. le Roy, Banquier; & aux adresses ordinaires.

I I.

Marche des Filles Samnites, avec quinze variations arrangées pour le clavecin ou le forté piano; dédiée à Mademoiselle de Hoston, par Benaut, Maître de clavecin de l'Abbaye Royale de Montmartre, Dames de la Croix, Dames de l'Immaculée Conception, &c. prix 1 liv. 16 s. A Paris, chez l'Auteur, rue Dauphine, la troisième porte cochère à gauche en entrant par le Pont-Neuf; & aux adresses ordinaires.

JOURNAL ANGLOIS, chez Lacombe,
Libraire, au Bureau des Journaux.

A V I S.

LE Journal le plus curieux, le plus varié, le plus intéressant doit être sans doute celui d'une Nation dont les mœurs,

H ij

le génie, les usages, les inventions, la littérature, le Théâtre, les entreprises, les systèmes, la vie privée & publique ; tout enfin est remarquable par des traits originaux & de grand caractère. Eh ! quel Peuple envisagé sous ce point de vue & dans ces différens rapports, a jamais paru sur la terre devoir exciter autant l'attention que le Peuple Anglois ! C'est le but de cet Ouvrage périodique, dans lequel on tâchera désormais de faire connoître ce que l'Angleterre présente de singulier & d'intéressant. On se borne à promettre tous ses soins pour remplir, à la satisfaction des Lecteurs, l'objet de ce Journal. Nous n'entreprenons pas de détailler les articles qui doivent le composer, ce qui seroit illusoire ; mais plaire, instruire, intéresser, voilà notre ambition, & l'on sent que les moyens ne doivent pas manquer. Nous avons des Correspondans qui sont à la source la plus féconde & la plus inépuisable, & qui répondent de leur zèle pour nous envoyer tout ce qui peut enrichir & embellir cette collection.

Le *Journal Anglois* est actuellement chez Lacombe, Libraire à Paris, rue Christine, au Bureau des Journaux, où l'on pourra souscrire à commencer du

OCTOBRE. 1776. 175
mois d'Octobre prochain 1776. La sous-
cription est de 24 liv. pour Paris & pour
la Province.

Ce Journal est composé de vingt-
quatre cahiers par an, rendus francs de
port par la poste, dans tout le Royaume.
Chaque cahier est de quatre feuilles,
grand in-8°. , & est publié le 1 & le 15
de chaque mois. On peut souscrire en
tout temps.

On souscrit aussi chez Lacombe, Lib.
rue Christine, à Paris, pour *le Courier*
imprimé à Avignon, prix 18 liv. par
an.

On connoît cette feuille périodique,
qui est depuis long-temps distinguée par-
mi les Couriers de la renommée; elle
contient des nouvelles politiques & lit-
téraires; elle a l'avantage de précéder les
autres papiers pour les contrées méri-
dionales; & depuis qu'elle est rédigée
par M. Artaud, homme de lettres, elle
mérite une attention particulière.



Aux Amateurs de l'Arioste.

QUOIQUE l'Arioste soit connu dans l'Europe littéraire par des éditions sans nombre du Roland furieux, on ignoroit assez généralement en France que l'Italie fit encore ses délices de quelques autres de ses Ouvrages, moins considérables à la vérité, mais toujours dignes de sa féconde & brillante imagination. Le vif intérêt dont M. l'Abbé Pezzana est animé pour la gloire de ce Poète, après l'avoir engagé à veiller sur une nouvelle édition de son chef-d'œuvre, lui a inspiré l'idée de faire connoître aux Amateurs le reste de ses poësies. Il a cru ne pouvoir faire paroître plus heureusement la première édition complete de l'Arioste qu'on ait donné en France, que sous les auspices d'un homme qui, émule lui-même de ce grand Poète, a toujours rendu à son génie l'hommage le plus généreux.

Cette édition, faite avec le plus grand soin, est du même format que les Auteurs Italiens de Prault, & enrichie de notes curieuses de l'Editeur.

OCTOBRE. 1776. 177

Nous allons rapporter sa lettre à M.
de Voltaire, avec la réponse de ce der-
nier.

Parigi 18 Luglio 1776.

*Summo Musarum Sacerdoti
Voltaire,
Universæ Literatorum Reipublicæ
Facile Principi,
Ut centum post hyemes
Jucundam agat senectutem,
Nec cythara carentem.*

Allorché v'indirizzai nel 1762 la traduzione dell'Orfano della Cina, vi offerii, chiarissimo Signore, vive immagini, e sublimi pensieri coloriti a deboli versi. Non potea essere altrimenti: vostri erano i pensieri, i versi eran miei. L'Italia, avidissima de' frutti del vostro ingegno, chiuse gli occhi sulla mia insufficienza, in grazia delle bellezze originali; ma io porto meco tuttora il rimorso della tenue offerta. Il tentar di liberarmene, presentandovi cose mie, sarebbe un ricader nel primo errore: concedetemi ch'io possa valermi d'un miglior mezzo.

È ormai ridotta a termine una nuova ristampa del Furioso, da me riveduta ad istanza di questo Librajo Delalain. La mia tenerezza per l'immortal suo Autore mi ha indotto ad aggiugnere al Poema le altre sue Opere, che verranno alla luce con opportune dichiarazioni, ora per la prima

li v

volta in Francia : siavi a grado , celeberrimo Signore , di accettar la dedica di tutte le Poesie dell' illustre Ferrarese. Il dono sarà per avventura degno di voi ; e l'Ariosto affidato al generoso suo emulo , e difensore , potrà vantarsi al fine d'essere degnamente raccomandato.

Questa mia lettera vi sarà recata dal Roscio de' nostri tempi. L'ho pregato di render voi persuaso con l'energia , onde suol noi persuader tra le scene , dell'alta ammirazione , e del tenero ossequio , col quale mi protesto , e sarò immutabilmente ,

Immortal Genio ,

Vostro umilmo. obbligmo. Servitore ,

L'ABATE PEZZANA.

Réponse de M. de Voltaire.

A Ferney, le 30 Juillet 1776.

*Veggio il dotto Pezzana , che gran speme
Mi dà che ancor del mio nativo nido
Udir farò da Calpe agl' Indi il grido.*

C'est à-peu-près , Monsieur , ce que dit *questo* divino Ariosto nel canto 46 , stanza 18.

Vous me comblez d'honneurs & de plaisirs en me promettant un Arioste entier commenté par vous. L'Orphelin de la Chine ne méritait pas vos bontés ; mais l'Arioste mérite tous vos soins. Il a certainement besoin de vos commentaires en

France, & vous rendez un très-grand service à la littérature. Vous ferez connaître tous les personnages de la Maison d'Est dont il parle, & tous les grands hommes de son temps, qui ne sont que désignés au commencement du dernier chant. Ce dernier chant sur-tout est peu connu à Florence même, à ce que m'ont dit des Gens de lettres Toscans qui en gémissaient.

Je n'ose vous remercier dans votre belle langue, & je n'ai point d'expression dans la mienne pour vous exprimer l'estime infinie avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monseigneur,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
VOLTAIRE, Gentilhomme ordinaire du Roi.

*Première Lettre à Monseigneur *** contenant
quelques anecdotes de la vie de l'Auteur
de la Henriade.*

Monseigneur, voici quelques anecdotes tirées d'un Ouvrage nouveau, & qui pourront vous faire plaisir. Elles me fourniront le sujet de plusieurs Lettres.

Les uns font naître François de Voltaire le 20 Février 1694, les autres le 20 Novembre de la même année. Nous avons des médailles de lui qui portent ces deux dates; il nous a dit plusieurs fois qu'à sa naissance on désespéra de sa vie; & qu'ayant été ondoyé, la cérémonie de son baptême fut différée plusieurs mois.

H v j

Quoique je pense que rien n'est plus insipide que les détails de l'enfance & du Collège, cependant je dois dire, d'après ses propres écrits & d'après la voix publique, qu'à l'âge d'environ douze ans, ayant fait des vers qui paroissent au-dessus de cet âge, l'Abbé de Châteauneuf, intime ami de la célèbre Ninon de l'Enclos, le mena chez elle, & que cette fille si singulière lui légua par son testament une somme de deux mille francs pour acheter des livres, laquelle somme lui fut exactement payée. Cette petite pièce de vers, qu'il avoit faite au Collège, est probablement celle qu'il composa pour un Invalide qui avoit servi dans le Régiment Dauphin, sous Monseigneur, fils unique de Louis XIV. Ce vieux soldat étoit allé au Collège des Jésuites prier un Régent de vouloir bien lui faire un placet en vers pour Monseigneur, le Régent lui dit qu'il étoit alors trop occupé, mais qu'il y avoit un jeune Ecolier qui pouvoit faire ce qu'il demandoit. Voici les vers que cet enfant composa :

Digne fils du plus grand des Rois ,
 Son amour & notre espérance ,
 Vous qui , sans régner sur la France ,
 Réglez sur le cœur des François ;
 Souffrez-vous que ma vieille veine ,
 Par un effort ambitieux ,
 Ose vous donner une étrenne ,
 Vous qui n'en recevez que de la main des Dieux ?
 On a dit qu'à votre naissance
 Mars vous donna la vaillance ,
 Minerve la sagesse , Apollon la beauté :
 Mais un Dieu bienfaisant , que j'implore en mes peines ,

Voulut aussi me donner mes étrennes ,
En vous donnant la libéralité.

Cette bagatelle d'un jeune Ecolier valut quelques louis d'or à l'Invalide , & fit quelque bruit à Versailles & à Paris. Il est à croire que dès-lors le jeune homme fut déterminé à suivre son penchant pour la poésie.

Tout jeune qu'il étoit , il fut admis dans la société de l'Abbé de Chaulieu , du marquis de la Fare , du Duc de Sully , de l'Abbé Courtin. Et il nous a dit plusieurs fois que son père l'avoit cru perdu , parce qu'il voyoit bonne compagnie & qu'il faisoit des vers.

Il avoit commencé dès l'âge de dix-huit ans la Tragédie d'Œdipe , dans laquelle il voulut mettre des chœurs à la manière des Anciens. Les Comédiens eurent beaucoup de répugnance à jouer une Tragédie traitée par Corneille & en possession du Théâtre ; ils ne la représentèrent qu'en 1718 , & encore fallut-il de la protection. Le jeune homme , qui étoit fort dissipé & plongé dans les plaisirs de son âge , ne sentit point le péril , & ne s'embarassoit point que sa pièce réussît ou non : il badinoit sur le Théâtre , & s'avisa de porter la queue du Grand-Prêtre , dans une scène où ce même Grand-Prêtre faisoit un effet très-tragique. Madame la Maréchale de Villars , qui étoit dans la première loge , demanda quel étoit ce jeune homme qui faisoit cette plaisanterie , apparemment pour faire tomber la pièce ; on lui dit que c'étoit l'Auteur. Elle le fit venir dans sa loge , & depuis ce temps , il fut attaché à Monsieur le Maréchal & à Madame jusqu'à la fin de leur vie , comme on peut le voir par cette épître imprimée.

Je me flattois de l'espérance
 D'aller goûter quelque repos
 Dans votre maison de plaifance ;
 Mais Vinache a ma confiance ,
 Et j'ai donné la préférence ,
 Sur le plus grand des Héros ,
 Au glusgrand Charlatan de France , &c.

Monseigneur le Prince de Conti , père de celui
 qui a été si célèbre par les journées de la baricade
 de Démont & de Château Dauphin , fit pour lui
 des vers , dont voici les derniers.

Ayant puisé ses vers aux eaux de l'Aganippe ,
 Pour son premier projet il fait le choix d'Œdipe ,
 Et quoique dès long-temps ce sujet fut connu ,
 Par un style plus beau cette pièce changée
 Fit croire des Enfers Racine revenu ,
 Ou que Corneille avoit la sienne corrigée.

Je n'ai pu retrouver la réponse de l'Auteur
 d'Œdipe. Je lui demandai un jour s'il avoit dit au
 Prince en plaisantant : Monseigneur , vous serez
 un grand Poète ; il faut que je vous fasse donner
 une pension par le Roi. On prétend aussi qu'à
 souper il lui dit : Sommes-nous tous Princes ou
 tous Poètes ?

Il commença la Henriade à Saint-Ange , chez
 M. de Cammartin , Intendant des Finances , après
 avoir fait Œdipe & avant que cette pièce fut jouée.
 Je lui ait entendu dire plus d'une fois que quand
 il entreprit ces deux Ouvrages , il ne comptoit
 pas les pouvoir finir , & qu'il ne savoit ni les
 règles de la Tragédie , ni celles du Poème épique ;
 mais qu'il fut saisi de tout ce que M. de Caumar-

tin, très-savant dans l'histoire, lui contoit de Henri IV, dont ce respectable vieillard étoit idolâtre; & qu'il commença cet ouvrage par pur enthousiasme, sans presque y faire réflexion. Il lut un jour plusieurs chants de ce Poème chez le jeune Président des Maisons, son intime ami. On l'impatienta par des objections; il jeta son manuscrit dans le feu. Le Président Hénaut l'en retira avec peine. « Souvenez vous (lui dit M. Hénaut) » dans une de ses lettres, que c'est moi qui ai » sauvé la Henriade, & qu'il m'en a coûté une » belle paire de manchettes ».

Il donna la Tragédie de Mariamne en 1722. Mariamne étoit empoisonnée par Hérode; lorsqu'elle but la coupe, la cabale cria : *La Reine boit*, & la pièce tomba. Ces mortifications continuelles le déterminèrent à faire imprimer en Angleterre la Henriade.

Le Roi Georges I, & sur-tout la Princesse de Galles, qui depuis fut Reine, lui firent une souscription immense; ce fut le commencement de sa fortune. Car étant revenu en France en 1728, il mit son argent à une Loterie établie par M. Desforts, Contrôleur Général des Finances. On recevoit des rentes sur l'Hôtel-de-Ville pour billets, & on payoit les lots argent comptant; de sorte qu'une société qui auroit pris tous les billets, auroit gagné un million. Il s'associa avec une Compagnie nombreuse & fut heureux. C'est un des Associés qui m'a certifié cette anecdote, dont j'ai vu la preuve sur les registres. M. de V... lui écrivoit : « Pour faire sa fortune dans ce pays-ci, » il n'y a qu'à lire les Arrêts du Conseil ».

Il donna en 1730 son Brutus, que je regarde

comme la Tragédie la plus fortement écrite ; sans même en excepter Mahomet. Elle fut très-critiquée. J'étois en 1731 à la première représentation de Zaïre ; & quoiqu'on y pleura beaucoup , elle fut sur le point d'être sifflée. On la parodia à la Comédie Italienne , à la Foire ; on l'appela la pièce des Enfans-Trouvés , Arlequin au Parnasse.

Un Académicien l'ayant proposé en ce temps là pour remplir une place vacante , à laquelle notre Auteur ne songeoit point , M. de Boze déclara que l'Auteur de Brutus & de Zaïre ne pouvoit jamais devenir un sujet Académique.

Il donna la Comédie de l'Enfant-Prodigue le 10 Octobre ; mais il ne la donna point sous son nom ; & il en laissa le profit à deux jeunes élèves qu'il avoit formés , MM. Linant & Lamarre , qui vinrent à Cirey où il étoit avec Madame du Châtelet. Il donna Linant pour Précepteur au fils de Madame du Châtelet , qui a été depuis Lieutenant-Général des Armées , & Ambassadeur à Vienne & à Londres. La Comédie de l'Enfant-Prodigue eut un grand succès. L'Auteur écrivit à Mademoiselle Quinault : « Vous savez garder » les secrets d'autrui comme les vôtres. Si l'on » m'avoit reconnu , la pièce auroit été sifflée. Les » hommes n'aiment pas qu'on réussisse en deux » genres. Je me suis fait assez d'ennemis par » Œdipe & la Henriade ».

Cependant il embrassoit dans ce temps-là même un genre d'étude tout différent ; il composoit les Elémens de la Philosophie de Newton , philosophie qu'alors on ne connoissoit presque point en France. Il ne put obtenir un privilège du Chaa-

celier d'Aguesseau, Magistrat d'une science universelle ; mais qui , ayant été élevé dans le système Cartésien , écartoit les nouvelles découvertes autant qu'il pouvoit. L'attachement de notre Auteur pour les principes de Newton & de Locke lui attira une foule de nouveaux ennemis. Il écrivoit à M. Fakener, le même auquel il avoit dédié *Zaïre* : « On croit que les François aiment » la nouveauté , mais c'est en fait de cuisine & » de mode ; car pour les vérités nouvelles , elles » sont toujours proscrites parmi nous ; ce n'est » que quand elles sont vieilles qu'elles sont bien » reçues ».

Rousseau ayant montré à son Antagoniste une Ode à la Postérité , celui-ci lui dit : *mon Ami , voilà une lettre qui ne sera jamais reçue à son adresse*. Cette raillerie ne fut jamais pardonnée. Il y a une lettre de M. de V à M. Linant , dans laquelle il dit : « Rousseau me méprise , parce que » je néglige quelquefois la rime , & moi je le » méprise parce qu'il ne fait que rimer ».

Les extrêmes bontés avec lesquelles le Roi de Prusse l'avoient prévenu , lui firent bien oublier la haine de Rousseau. Ce Monarque étoit Poète aussi , mais il avoit tous les talens de sa place & ceux qui n'en étoient pas. Une correspondance suivie étoit établie depuis long-temps entre lui & notre Auteur , lorsqu'il étoit Prince-Royal héréditaire.

Ce Prince venoit , à son avènement à la couronne , de visiter toutes les frontières de ses Etats. Son desir de voir les Troupes Françaises , & d'aller *incognito* à Strasbourg & à Paris , lui fit entreprendre le voyage de Strasbourg sous le nom

de Comte du Four; mais ayant été reconnu par un soldat qui avoit servi dans les armées de son père, il retourna à Cleves.

Plus d'un curieux a conservé dans son portefeuille une lettre en prose & en vers dans le goût de Chapelle, écrite par ce Prince sur ce voyage de Strasbourg. L'étude de la langue & de la poésie françoise, celle de la musique italienne, de la philosophie & de l'histoire, avoient fait sa consolation dans les chagrins qu'il avoit essuyés pendant sa jeunesse. Cette lettre est un monument singulier d'un homme qui a gagné depuis tant de batailles: elle est écrite avec grace & légèreté; en voici quelques morceaux.

« Je viens de faire un voyage entremêlé d'avantures singulières, quelquefois fâcheuses & souvent plaisantes. Vous savez que j'étois parti pour Bruxelles, afin de revoir une sœur que j'aime autant que je l'estime. Chemin faisant, Algaroti & moi nous consultions la carte géographique pour régler notre retour par Vezel. Strasbourg ne nous détournoit pas beaucoup; nous choisîmes cette route par préférence: l'*incognito* fut résolu; enfin tout arrangé & concerté au mieux, nous crûmes aller en trois jours à Strasbourg.

» Mais le ciel qui de tout dispose,
 » Régla différemment la chose.
 » Avec des courriers ébranlés,
 » En droite ligne issus de Rossinante,
 » Des payfans en postillons masqués,
 » Nos carrosses cent fois dans la route accrochés,
 » Nous allions gravement d'une allure indolente ».

On dit qu'il écrivoit tous les jours de ces lettres agréables au courant de la plume. Mais il venoit de composer un ouvrage bien plus sérieux & plus digne d'un grand Prince : c'étoit la réfutation de Machiavel. Il l'avoit envoyé à M. de Voltaire pour la faire imprimer ; il lui donna rendez-vous dans un petit Château appelé Meuse, auprès de Clèves. Celui-ci lui dit : « Sire, si j'avois été Machiavel, & si j'avois eu quelque accès auprès d'un jeune Roi, la première chose que j'aurois faite auroit été de lui conseiller d'écrire contre moi ». Depuis ce temps, les bontés du Monarque Prussien redoublèrent pour l'Homme de lettres François, qui alla lui faire la cour à Berlin sur la fin de 1740, avant que le Roi se préparât à entrer en Silésie.

A M. GRÉTRY, de l'Académie des Philharmoniques de Bologne, à son arrivée à Liège.

S T A N C E S.

QUELS sons mélodieux viennent sur nos rivages
Des oiseaux d'alentour suspendre les ramages,
Et remplissent au loin les airs ?
Qui peut, comme Apollon, toucher ainsi la lyre ?
Quel mortel !... c'est un Dieu, c'est un Dieu qui
l'inspire,
Un Dieu qui dicte ses concerts.

188 MERCURE DE FRANCE.

C'est un autre Amphion , c'est un nouvel Orphée.
Le beau feu dont son ame est éprise , échauffée ,

Enfante les plus doux accords.

Assemblant tous les sons de la riche Ausonie ,
Il déploie à son gré d'une heureuse harmonie
Tous les charmes , tous les ressorts.

L'entendez-vous ? . O ciel ! il émeut , il enchante ;
Les traits passionnés de sa lyre touchante
Ravissent le cœur & les sens.

Momens délicieux ! les élans pleins de flamme
Allument nos transports , soufflent au fond de
l'ame
Le feu divin de ses accens.

Il s'approche , & mes yeux frappés de sa présence ,
Admirent , interdits , celui dont la puissance
Vient se déployer en ces lieux.

Que vois-je ? dans les traits quelle douceur est
peinte ?

Quel est ce noble front ? J'y reconnois l'empreinte
Du génie émané des cieux.

O Liège ! applaudis-toi : leve une tête altière ,
Vois ce mortel charmant : il te doit la lumière ;
C'est ton enfant le plus chéri.

Viens accueillir le fils des Amours & des Graces :
Viens répandre des fleurs sur les brillantes traces
Du tendre & sublime Grétry.

OCTOBRE. 1776. 189

Tu brilles de l'éclat du talent qui l'illustre ;

Il relève ton nom , il ajoute à ton lustre ,

Et tu lui dois de ta grandeur.

Ah ! s'il répand sur toi les rayons de sa gloire ,

Sois digne d'un tel fils : érige à sa mémoire

D'un bronze l'immortel honneur.

Un monument pour toi ? . . . Cher Grétry, je t'ou-
trage.

Ne peux-tu , sans trophée , échapper au naufrage

De mille siècles révolus ?

Sur les cœurs pour jamais tu poses ton empire ;

Va : plutôt que ton nom , que ta mémoire expire ,

Rameau, Lulli ne vivront plus.

Tant que des doux accens les charmes invincibles

Conserveront des droits sur les âmes sensibles

Chez les restes de nos neveux ,

Des Amphions François tu seras le modèle ;

On chantera tes airs , & ta gloire-immortelle

S'élèvera jusques au cieux.

Toujours les tendres pleurs de la touchante
Hélène ,

Et la douce Cécile , & sa gloire & sa peine

Feront naître en nous des transports.

Toujours les derniers traits de tes accords magiques

Seront les monumens glorieux , magnifiques

De tes plus illustres efforts.

Par un Citoyen de Liège.

*Variétés , inventions utiles , établissemens
nouveaux , &c.*

I.

M. AUBRY , Chirurgien , Elève de l'Hôtel Dieu de Paris , vient de découvrir un moyen aisé & peu dispendieux de préserver de la putréfaction , & de conserver sains & entiers dans leur état naturel , pendant plusieurs mois , les cadavres destinés aux dissections anatomiques , même dans les climats les plus chauds.

I I.

*Moyens d'empêcher les fourmis de monter
sur les arbres.*

On prend une petite quantité d'huile , la plus commune & la plus puante qui puisse se trouver ; on délaye dans cette huile du charbon mis en poudre impalpable : quand on a formé une espèce de pâte de cette composition , il faut en tracer un cercle autour du tronc , à quel-

ques pouces au-dessus des racines, & le saupoudrer de charbon pilé ; ce cercle est un obstacle insurmontable, un véritable mur d'airain pour les fourmis, qui n'oseront jamais se hasarder à le franchir. On use depuis quelques années en Allemagne de ce moyen, & les arbres y sont à l'abri des incursions des fourmis

III.

Manière de donner un bon goût au pain.

Il faut tirer le gruau du son, faire bouillir ce gruau dans une chaudière bien propre avec de l'eau, le remuer avec une pelle de bois destinée à cet usage ; ensuite on coule le son & cette eau à travers une toile neuve & grosse, & on l'exprime bien ; l'eau qui en sortira, mise avec la farine ordinaire & une dose proportionnée de levain ou de levure, produira un pain d'un goût exquis. Il convient de préférer le levain de pâte à celui de levure de bière, parce que cette dernière donne un peu d'amertume au pain.

On doit se servir, pour faire le pain, de l'eau la plus légère, car elle ne con-

tribue pas moins que la qualité de la farine & du levain à rendre le pain de bon goût & fort sain. Plus elle est légère, mieux elle s'insinue dans les petites parcelles de la farine que l'on a levée dans du levain.

Si l'on a besoin de conserver le pain frais long temps, il faut le mettre dans une bonne cave, dans des tonneaux bien lutés & d'un bois léger tel que le saule ; & il est à propos que les pains soient séparés les uns des autres par des planches portées sur des tasseaux & élevées en dedans du tonneau.

V L

*Plan présenté à l'Académie des Sciences,
par M. de Forge, Chevalier, ancien
Ecuyer de main du Roi, pour une dis-
tribution générale d'eau pure dans Paris.*

La salubrité de l'eau de la Seine est reconnue, il ne s'agit que de la faire circuler dans les différens quartiers de Paris. Pour cela, M. le Chevalier de Forge propose de faire un pont de pierre vis-à-vis les nouveaux Boulevards, en face de l'Arcenal, & d'y établir une
machine

machine qui élève l'eau avec assez de force & en assez grande quantité.

On pratiqueroit à ce pont des vannes, pour rassembler les eaux dans le temps qu'elles sont hautes & que la rivière n'est pas commerçante, afin de ne jamais interrompre le service de la machine.

De cette machine partiroient deux gros rameaux qui embrasseroient la ville, l'un du côté des anciens Boulevards, l'autre du côté des nouveaux.

Ces deux principaux rameaux conduiroient à deux grands châteaux d'eau qui, par des tuyaux traversant latéralement Paris sur plusieurs lignes, distribueroient l'eau à différentes fontaines, dans chacune desquelles on pratiqueroit un réservoir qui conduiroit une assez grande quantité d'eau pour procurer des secours considérables en cas d'incendie.

M. de Forge trouve le moyen de satisfaire aux dépenses de ce plan, par l'imposition du droit fort léger de trois deniers par voie d'eau, qui seroit puisée aux fontaines. On prétend qu'il se débite tous les jours à Paris près de trois cents mille voies d'eau, ce qui donneroit la facilité d'exécuter ce plan, coûta-t-il trois fois plus que l'estimation des dé-

penſes qui en a été faite par d'habiles Conſtructeurs.

Il faut voir dans le Mémoire imprimé les avantages de ce projet utile, les moyens de l'exécuter, & les réponſes aux principales objections que l'on peut faire.

Cette idée eſt d'un bon Citoyen, qui s'occupe du bonheur de ſes Compatriotes.

A N E C D O T E S.

I.

APRES la mort de Baudouin, Roi de Chipre & de Jeruſalem, la Princeſſe Sibylle ſa mere, ſe fit proclamer Reine aſſez précipitamment avec Gui de Luſignan ſon mari. Les Grands, mécontents ſurtout de ce Prince, qu'ils ne regardoient pas comme un bon Capitaine, prétendoient que Sibylle devoit en épouſer un autre. Prenant donc conſeil de la diſpoſition des eſprits, cette Princeſſe les fit jurer de couronner celui qu'elle

choisiroit. Le Patriarche ayant annullé le premier mariage, on conduisit la Reine à l'Eglise du Sépulcre, où elle reçut solennellement la Couronne des mains du Patriarche ; puis l'ôtant elle-même de dessus sa tête, la porta sur celle de Lusignan, qu'elle embrassa comme son époux. Après quoi se tournant vers les Grands, encore tout étonnés de cette action :

» Il n'appartient pas aux hommes ,
 » leur dit-elle fièrement, de séparer ce
 » que Dieu a uni ».

I I.

Un babillard vint raconter à quelqu'un, qu'il connoissoit à peine, un secret de grande importance, & lui recommanda de n'en point parler ; *soyez tranquille*, lui dit son confident, *je serai au moins aussi discret que vous.*

I I I.

Le Matéchal de Turenne eut une foiblesse dans sa vie, ce fut de découvrir à Madame Coaquin, qu'il aimoit, le secret que Louis XIV lui avoit confié, du voyage que MADAME devoit faire en

Angleterre, pour négocier avec le Roi son frere Jacques II. Madame Coaquin révéla ce projet au Chevalier de Lorraine; ce dernier le rapporta à MONSIEUR, qui devoit sur-tout ignorer ce voyage; MONSIEUR le dit au Roi. Louis XIV se contenta de dire au Maréchal de Turenne, qui lui avoua son indiscretion : *Désirez-vous de cette Dame; puisqu'elle a trahi votre secret en faveur du Chevalier de Lorraine, vous voyez bien que vous êtes sacrifié.*

I V.

Un Gentilhomme de la Maison de Louis XII, alors Duc d'Orléans, avoit maltraité un Laboureur. Le Prince ordonna qu'on ne servît pas de pain à ce Gentilhomme, mais seulement du vin & de la viande. L'Officier en fit ses plaintes à son Maître, qui lui dit : *Si vous regardez le pain comme une chose nécessaire, pourquoi êtes vous assez peu raisonnable pour maltraiter ceux qui vous le mettent à la main ?*

V.

Pradon étant au parterre témoin de

OCTOBRE. 1776. 197
la chute d'une de ses Tragédies, crut
cacher son trouble, en sifflant comme les
autres spectateurs. Il le fit avec tant d'ac-
tion, que cela déplut à un Officier, qui
prétendoit connoître l'Auteur, & défendre
son ami. Pradon fort embarrassé & sifflé,
se vit obligé de se battre, & fut très-mal-
traité.

NOUVELLES POLITIQUES.

De Salé, le 24 Juin 1776.

LE rétablissement de la bonne harmonie entre
la Cour de Maroc & les États-Généraux n'est pas
aussi prochain que pouvoient le faire croire quel-
ques circonstances. Un Particulier de Gibraltar,
qui peut-être a voulu avoir le mérite de cette
réconciliation, a donné au Souverain de ce pays,
sur le présent annuel qui fait l'objet de la con-
testation, des espérances que la Hollande n'au-
torise pas encore, en sorte qu'on reste des deux
côtés sous les armes offensives & défensives.

D'Acie, le 29 Avril 1776.

Il est arrivé, ces jours derniers, de Constan-
tinople, divers Agas qui doivent commander
pour le Capitan-Pacha à Rame, Gaze & autres
villes que le Grand-Seigneur a accordées en Ma-

likiané & cet Amiral. Le fameux Denguerly Aga, ci-devant au service du feu Chérif-Daher Omar, étoit envoyé avec eux pour gouverner une de ces villes; mais il est mort subitement dans le trajet, & l'on croit qu'il a été empoisonné.

De Seyde, le 29 Mai 1776.

Le prince Joseph, grand Emir des Druses, qui étoit encore arriéré de 30 bourses, pour le miry, vient de les offrir au Pacha & de renouveler l'arrentement du pays. Cet Emir, au bruit des préparatifs de guerre de Geezard-Ahmed, craignoit pour la ville de Baruth, & crut devoir s'acquitter pour consolider son intelligence.

De Constantinople, le 3 Août 1776.

Depuis la prise de Bassora par les Persans, le Grand-Seigneur fait des dispositions qui annoncent une guerre sérieuse du côté de l'Asie, & il vient d'ordonner une levée de troupes en ce pays là. Il paroît que Spanatchi Mustapha Pacha sera Séraskier du corps qui doit agir près d'Erivan; qu'Abdi, Pacha d'Erzerom, marchera sur Kars, & Hassan-Pacha du côté de Bagdat, où Abdoulah Pacha, qui en est gouverneur, doit rester pour défendre la ville en cas d'attaque.

Le Traité de paix entre la Porte & la Russie, portant qu'à compter du jour de la signature, les princes de Valachie & de Moldavie seroient dispensés de payer pendant deux ans le tribut de leurs principautés, & ce temps étant expiré, le Grand-Seigneur a fait expédier des courriers à ces deux

Princes pour leur signifier de se mettre en état d'acquitter les sommes auxquelles ils sont assujétis envers Sa Hauteffe.

De Warsovie, le 27 Août 1776.

Le sieur Benoît, ministre Prussien, dans une conférence tenue avec les Commissaires Polonois, a consenti, au nom du Roi son maître, à rendre quelques villages sur la rive gauche de la Neetz & une partie de la terre de Dobrzin, dont le Conseil Permanent avoit demandé la restitution totale. D'après de nouveaux ordres que ce Ministre vient de recevoir par un courier de Sa Majesté Prussienne, il a déclaré qu'il n'y avoit rien de plus à espérer du Roi son maître, & que si les Polonois ne s'en contentoient pas, il se rétracteroit de ce qu'il leur a promis en dernier lieu; il a demandé absolument avant la Diète l'acquiescement en forme à cet arrangement, & l'on assure que cette affaire a été terminée le 22 de ce mois.

Des Frontières de la Pologne, le 10 Août 1776.

Le comte de Stackelberg a porté des plaintes de l'insulte faite aux troupes de la Souveraine; & la confiance, quoique renaissante, s'établit encore avec assez de peine pour que le général Romanus ait cru devoir augmenter les troupes réparties à Warsovie, où vient d'arriver le comte Braniki avec la princesse Sapieha sa sœur, & où l'on attend le comte Oginski.

De Stockholm , le 30 Juillet 1776.

La femme d'un soldat d'artillerie est accouchée dans cette ville de quatre garçons qui tous ont reçu le baptême & sont morts peu de temps après.

Les habitans des provinces montagneuses ne pouvant se procurer que difficilement les choses dont ils ont besoin , le gouvernement avoit formé le projet de faire un canal qui du lac Marnier allât jusqu'à Barkon : l'on prétend que cette entreprise doit avoir lieu , & qu'elle établira des communications utiles non-seulement à ces provinces, mais encore au commerce du Royaume en général.

De Londres , le 20 Août 1776.

Suivant une lettre de Saint-Vincent arrivée par le *Williams* , les habitans de cette île sont dans la plus grande appréhension d'une famine prochaine, les îles voisines sont dans une situation aussi triste, & le seul espoir qui leur reste est de voir arriver bientôt des vaisseaux d'Europe pour satisfaire à des besoins dont on doit y être instruit.

On voit ici la copie d'une lettre du célèbre Jean Hancock , président du Congrès-Général , datée de Philadelphie le 11 juin , & adressée à l'assemblée de la ville pour l'engager à mettre sur pied, le plutôt que faire se pourra, la milice du pays, afin de l'envoyer au secours de New Yorck qu'il fait devoir être attaquée incessamment.

Un Officier actuellement à l'île des Etats, écrit à un de ses amis à Edimbourg, que les troupes

réunies de cette petite île sont au nombre de huit mille hommes; que trois bâtimens de transport de Frazer viennent d'y arriver, mais que quelques autres navires de cette flotte ont été pris par les Américains.

On a reçu une lettre particulière de Philadelphie par laquelle nous apprenons que le Congrès a désiré que ce fût le général Washington qui présidât à la défense de New-Yorck, & que le général Putnam, moins chéri des troupes que le premier, a reçu des ordres d'aller commander à sa place à Boston.

On n'assure toujours rien de la jonction du Lord Howe avec le Général son frere, & l'on ne conçoit pas que ce Lord, parti sur la fin de mai, n'ait pas encore paru sur les côtes de l'Amérique.

On écrit de Charles-Town, que depuis le départ de la flotte & de l'armée, qui avoient menacé cette ville, plusieurs habitans avoient été arrêtés & mis en prison comme fort suspects d'intelligence avec les troupes régulières, & que quelques-uns d'entr'eux, dont l'infidélité à leur pays étoit plus avérée, avoient été exécutés sur le champ sans autre forme de procès. Beaucoup d'autres, dans l'incertitude de ce qui pourroit arriver, s'étoient retirés dans les terres pour y attendre les événemens & y conformer leur conduite.

On prétend que le Congrès-Général des Américains, pour plus de sûreté, a quitté Philadelphie & s'est rendu à Reading, à près de quarante lieues dans le centre du Continent, lieu d'où

202 MERCURE DE FRANCE.

l'assemblée fera parvenir les ordres différens avec plus de promptitude.

De Raguse , le 15 Juillet 1776.

On mande d'Albanie que les affaires de Mustrapha sont en très-mauvais état. Tout le canton de Dulcigo, qui étoit un de ses principaux boulevards, s'est révolté contre lui. Une partie des habitans de Scutari s'est aussi déclarée son ennemie, & l'on s'attend à chaque instant à la nouvelle de sa défaite. On s'est déjà emparé de la frégate qu'il avoit pourvue d'agrès à Raguse - Vicille, à six milles de Raguse; elle étoit disposée pour sa retraite en cas qu'il fût forcé de quitter le pays, mais on en a enlevé le timon, & cette ressource lui manquera s'il se voit réduit à la fuite.

De Cadix , le 29 Juillet 1776.

On travaille à Séville à quatre mille habits complets de toile, & ici à trois mille vestes & culottes aussi de toile, ce qui fait présumer qu'il y a beaucoup de troupes destinées pour l'Amérique.

De Mayorque , le 22 Juillet 1776.

Il est arrivé, depuis peu de jours, un Exprès de Barcelonne, avec ordre de faire embarquer pour Cadix cent cinquante Dragons du Régiment de Numance, de la garnison de cette île. On a frété pour cet effet deux chebecs du pays qui mirent à la voile avant-hier; ils n'empor-

tent avec eux que leurs armes & le moins de bagage possible.

De Venise, le 20 Août 1776.

La semaine dernière, le courier ordinaire de la République, venant de Milan, a été arrêté par des voleurs entre Bresse & Véronne. Il lui ont heureusement laissé la valise qui, outre ses lettres, contenoit plusieurs bijoux d'une valeur considérable; mais ils lui ont emporté tout le surplus, jusqu'à la plaque d'argent qui porte l'empreinte de St Marc.

De Rome, le 7 Août 1776.

Pétrarque & le chevalier Perfetti ont été les derniers poëtes italiens couronnés solennellement au Capitole. La demoiselle Morelli Fernandès, appelée Corilla Olympica par l'Académie des Arcades, & qui fait depuis long temps l'admiration de ce pays par ses impromptus rimés sur tels sujets qu'on lui propose, obtiendra bientôt cet honneur. Elle a déjà subi, avec les plus grands applaudissemens, la plupart des examens littéraires qui doivent précéder cette cérémonie.

De Versailles, le 7 Septembre 1776.

La fièvre de la Reine ayant discontinué pendant trois jours, on a sur la santé de Sa Majesté les espérances les plus heureuses.

La santé de Madame la comtesse d'Arcois étant entièrement rétablie, cette princesse s'est

Lvj

204 MERCURE DE FRANCE.

rendue aujourd'hui à la chapelle du château, où elle a été relevée par l'évêque de Cahors, son premier aumônier.

De Paris , le 2 Septembre 1776.

Le Roi vient de faire l'acquisition du cabinet des médailles antiques que le sieur Pellerin, ancien commissaire général de la marine, avoit pris soin de rassembler. Cette collection passe pour une des plus nombreuses & des plus précieuses qui existent. Il est aisé de juger, d'après les ouvrages publiés par le sieur Pellerin, & par les correspondances établies dans les pays les plus éloignés, pendant tout le cours de sa vie, que cette collection renferme une grande quantité de médailles encore ignorées & propres à répandre de nouveaux jours sur l'histoire ancienne. Le cabinet de Sa Majesté, déjà si célèbre en Europe, devient par cette acquisition le dépôt le plus riche & le plus utile qu'on puisse former pour le progrès des lettres & l'accroissement des connoissances.

Lundi 26, l'Académie d'Architecture, présidée par le comte d'Angiviller, directeur-général des arts & manufactures de France, &c. a procédé au jugement des prix. Elle a accordé le premier au sieur Desprez, & le second au sieur Berard.

PRÉSENTATIONS.

Le 23 août, le comte Jules de Polignac, mestre-de-camp-lieutenant du régiment du Roi, cavalerie, a eu l'honneur d'être présenté au Roi par le duc de Fleury, pair de France, premier gentilhomme de la chambre, & de faire ses remerciemens à Sa Majesté pour la place de premier écuyer de la Reine, en survivance du comte de Tessé, dont le Roi a bien voulu lui accorder l'agrément.

Le 25, les députés des Etats de Corse ont eu une audience du Roi. Ils ont été présentés à Sa Majesté par le marquis de Monteynard, gouverneur de cette île, & par le comte de Saint-Germain, ministre & secrétaire d'état ayant le département de la guerre. Ils ont été conduits à cette audience par le sieur de Watronville, aide des cérémonies. La députation étoit composée, pour le clergé, de l'évêque d'Aleria, qui portoit la parole; pour la noblesse, du sieur Simoni de Pettriconi, & pour le tiers-état, du sieur Beneditti.

Le 29 août, le comte de Monteynard, ministre plénipotentiaire du Roi près l'électeur de Cologne, ayant supplié Sa Majesté de lui accorder son rappel, a eu, à son arrivée ici, l'honneur d'être présenté au Roi par le comte de Vergennes, ministre & secrétaire d'état ayant le département des affaires étrangères.

Le 28, le duc de Chartres a prêté serment entre

206 MERCURE DE FRANCE.

les mains du Roi en qualité de gouverneur & lieutenant-général du Poitou.

Le 1 septembre, le corps de ville de Paris s'est rendu à Versailles, ayant à sa tête le duc de Coëssé, gouverneur de la ville. Il a eu audience du Roi, auquel il fut présenté par le sieur Amelot, secrétaire d'état, ayant le département de Paris. Il fut conduit à l'audience de Sa Majesté par le sieur de Watronville, aide des cérémonies. Les sieurs Levé & Chapus de Malassis, nouveaux échevins, prêterent le serment dont le sieur Amelot fit la lecture, ainsi que du scrutin qui fut présenté par le sieur Pajot de Marcheval, maître des requêtes. Le corps de ville eut ensuite l'honneur de rendre ses respects à la Famille royale.

L'après-midi de ce même jour, la marquise de Beaufllet a eu l'honneur d'être présentée à Leurs Majestés & à la Famille royale par la marquise de Créqui.

Les députés des états de Languedoc furent admis le 10 à l'audience du Roi. Ils y furent présentés par le maréchal-duc de Biron, gouverneur de la province, & par le sieur Amelot, secrétaire d'état, ayant le département de cette Province, & conduits par le sieur de Watronville, aide des cérémonies. La députation étoit composée, pour le clergé, de l'évêque de Beziers, qui porta la parole; pour la noblesse, du comte du Roure; pour le tiers-état, des sieurs Alison, député de Nîmes, & Dammartin, député d'Uzès, & du sieur de la Faye, syndic-général de la province. La députation eut ensuite audience de la Reine & de la Famille royale.

Le même jour, le comte de Genlis eut l'honneur d'être présenté au Roi par le duc de Chartres, en qualité de capitaine des gardes du gouvernement de Poitou.

Le comte Podoski, archevêque de Gnesne, primat du royaume de Pologne, a été présenté au Roi par le comte de Vergennes, ministre & secrétaire d'état au département des affaires étrangères. Il a été conduit par le sieur Tolozan, introducteur des ambassadeurs : le sieur de Sequeville, secrétaire ordinaire à la conduite des ambassadeurs, précédoit.

PRÉSENTATIONS D'OUVRAGES.

Le sieur Pineau, docteur en médecine à Champ-de-Niers près de Niort en bas-Poitou, a eu l'honneur de présenter à Leurs Majestés & à la Famille royale un *Mémoire sur le danger des inhumations précipitées, & sur la nécessité d'un règlement pour mettre les citoyens à l'abri du malheur d'être enterrés vivans.*

Le 25 août, l'abbé de Launay, ancien lecteur & pensionnaire de la cour de Portugal, a eu l'honneur de présenter au Roi le tableau dessiné du plan d'une place pour Sa Majesté, avec un précis des détails.

Le 26, le sieur Buc'hoz, médecin botaniste & de quartier de Monsieur, a eu l'honneur de présenter à Leurs Majestés, à Monsieur & à Mon-

203. MERCURE DE FRANCE

seigneur le comte d'Artois, les tomes X, XI & XII des planches qui font partie de l'histoire universelle du regne végétal.

Le 29 août, le chevalier Grenier, lieutenant des vaisseaux du Roi & membre de l'académie royale de marine, qui vient d'être employé par ordre de Sa Majesté, à faire des découvertes dans les mers de l'Inde, a eu l'honneur d'être présenté au Roi par le sieur de Sartine, ministre & secrétaire d'état au département de la marine, & de remettre à Sa Majesté les cartes qu'il a dressées de l'Archipel au nord de l'île de France, dans lesquelles se trouvent tracées les nouvelles routes qu'il a découvertes pour aller de cette île à toutes les parties de l'Asie, & pour lesquelles on a abandonné les anciennes, à cause de tous les avantages qui s'y trouvent réunis, tant par rapport aux dispositions des vents qu'à la sûreté & à l'abréviation des routes, qui est de près de deux mois pour les plus mauvais voiliers dans la saison qu'on nommeroit saison contraire. Sa Majesté, satisfait du zèle & des talens que cet officier a montrés dans une circonstance aussi intéressante pour la navigation, a bien voulu l'en récompenser en lui accordant la croix de St Louis, & une pension de 1200 liv.

Les Auteurs du journal dédié à Monsieur, & intitulé : *Table générale des Journaux anciens & modernes*, ont eu l'honneur de présenter au Roi, à Monsieur, à Monseigneur le comte d'Artois & à la Famille royale, le premier volume de ce Journal, contenant les jugemens des journalistes sur les principaux ouvrages en tout genre, avec des observations impartiales, & orné de planches en taille-douce ou en couleur.

Le 5 septembre le sieur Dagori, anatomiste, botaniste pensionné du Roi, a eu aussi l'honneur de présenter à Sa Majesté, à Monsieur & à Monseigneur le comte d'Artois, le premier cahier des *plantes purgatives*, avec des planches imprimées en couleur, selon le nouvel art dont il est inventeur.

Le 27 août, l'abbé Henriquez de Saint-Antoine, aumônier du prince Charles de Lorraine, a eu l'honneur de complimenter la princesse de Lamballe à son passage à Sandrupt, village situé entre Bar-le-Duc & Saint-Dizier, & de lui présenter un exemplaire de l'histoire de Lorraine, que cette princesse a reçu avec bonté.

Le 14 septembre, le comte de Buffon eut l'honneur de remettre au Roi le troisième volume du supplément à son histoire naturelle.

NOMINATIONS.

Le 24 août, le comte Jules de Polignac, mestre-de-camp lieutenant du régiment du Roi, cavalerie, a eu l'honneur de prêter serment entre les mains de la Reine pour la place de premier écuyer de Sa Majesté en survivance du comte de Tessé.

Le sieur de Grimaudet de Gazon, ancien procureur-général du Parlement de Bretagne, que le Roi avoit précédemment nommé conseiller d'état, a eu l'honneur d'être présenté à Sa Majesté par le

Garde des Sceaux de France, & de lui faire ses remerciemens le 1 septembre.

Le 8, le comte de Montezan, que le Roi a nommé pour remplacer le comte de Monteynard, en qualité de son ministre plénipotentiaire près l'électeur de Cologne, a eu l'honneur d'être présenté à Sa Majesté par le comte de Vergennes, ministre & secrétaire d'état au département des affaires étrangères, & de faire ses remerciemens à Sa Majesté.

Le comte de Thiange, maître de la garde-robe de Monseigneur le comte d'Artois, vient d'être nommé par le Roi commandeur de l'ordre royal & militaire de Saint-Louis, à la place du feu baron de Baye : Sa Majesté a aussi nommé grand-croix le marquis de Gribautval.

Le Roi a accordé au chevalier de Champlost, mestre-de-camp de cavalerie & chevalier de Saint-Louis, la survivance de la charge de premier valet-de-chambre de Sa Majesté, dont son frere aîné est titulaire.

M A R I A G E S.

Le 25 août, Leurs Majestés & la Famille royale ont signé le contrat de mariage du marquis d'Abos, chambellan de Monsieur, avec demoiselle de Chavagnac.

N A I S S A N C E S.

Le 6 septembre, le Roi & la Reine firent l'honneur au sieur Giroux, maître de musique de la chapelle de Leurs Majestés, de tenir son enfant sur les fonts de baptême. Le Roi fut représenté par le duc de Fleury, pair de France & premier gentilhomme de la chambre en exercice; & la Reine par la princesse de Chimay, dame d'honneur de Sa Majesté. L'enfant a été nommé Louise-Antoinette.

M O R T S.

Le sieur Germain-François Poullain de Saint-Foix, ci-devant officier de cavalerie, historiographe des ordres du Roi, célèbre par ses Essais historiques sur Paris, & par de petits drames que les Graces semblent lui avoir dictés, est mort à Paris le 25 août dans la 77^e année de son âge.

Louise-Aimée-Jeanne Osmond, marquise donataire de Sainte-Croix, est morte le 13 août dans son château du Menil-Gonfroy, en Normandie, âgée de 67 ans, qu'elle a passés dans l'exercice de toutes les vertus morales & chrétiennes.

Angélique-Reine d'Hermand, veuve de Georges-Léon de Channe, Seigneur de Vezanne, ma;

212 MERCURE DE FRANCE.

réchal-des-camps & armées du Roi , est morte en sa maison de Vaugirard , le 15 du mois dernier , âgée de 71 ans.

La mort du cardinal Veterani fait vaquer le seizième chapeau dans le sacré Collège.

Charles de Fortia , abbé commendataire de l'abbaye royale de Saint - Martin d'Epemay , ordre de St Augustin , congrégation de France , est mort à Paris le 4 septembre , âgé de 72 ans.

Le sieur David Hume , écuyer , secrétaire du général Saint-Clair en 1746 , attaché depuis au lord Hertfort pendant son ambassade en France , ensuite sous-secrétaire d'état tandis que le général Conway a tenu les sceaux , & plus célèbre en qualité d'historien & d'écrivain publiciste , est mort à Edimbourg le 25 juillet. Il laisse par son testament des marques de son estime particulière pour le sieur d'Alembert , membre de l'académie des sciences de Paris & secrétaire perpétuel de l'académie-françoise.

Le 30 juillet , Marie-Louis Quentin , baron de Champlost , premier valet-de-chambre & gentilhomme ordinaire du Roi , est mort à Paris dans la 77^e année de son âge.

Le baron de Baye , lieutenant - général des armées du Roi , grand-croix de l'ordre royal & militaire de Saint Louis , grand-bailli d'épée de Saint-Dié , ancien commandant des Cadets gentilhommes de feu Sa Majesté le Roi de Pologne , duc de Lorraine & de Bar , est mort en sa terre de Baye le 3 de ce mois.

On écrit de Montargis que Jean-Henri Bour-

geois, né à Bâle en Suisse en 1674, qui après avoir servi dans la jeunesse sous Louis XIV & sous son successeur, s'étoit retiré dans cette capitale du Gâtinois & s'y étoit marié, vient d'y mourir dans sa 103^e année. Ce Suisse, dans les derniers jours de la vie, avoit l'honneur d'être présenté à tous les princes & princesses qui passaient par cette ville. Une curiosité vive de voir Louis XVI le fit aller l'année dernière à Fontainebleau avec un de ses fils. Il y fut remarqué & reconnu par Madame, qui lui fit l'honneur de lui parler, & ce sentiment d'intérêt qu'inspire un vieux soldat, lui procura l'honneur d'être présenté à Sa Majesté & à la Famille royale.

Le baron de Travers d'Orsteinstein, lieutenant-général des armées du Roi, est mort à Paris le 3 septembre.

Justinien de Boffin de Puissieux, abbé commendataire des abbayes de Forés-Montier, ordre de Saint-Benoît, diocèse d'Amiens & d'Igny, ordre de Cîteaux, diocèse de Reims, est mort à Grenoble le 9 septembre, âgé d'environ 50 ans.

T A B L E.

P	PIECES FUGITIVES en vers & en prose, page 3
Les adieux d'Hector & d'Andromaque,	ibid.
Le même sujet,	12
Priam aux pieds d'Achille,	15
Commencement de l'Iliade,	25

214 MERCURE DE FRANCE.

Tiamma, conte,	35
Traduction du livre 18 ^e de l'Iliade,	55
Les adieux d'Andromaque & d'Hector,	66
Les deux roses,	71
La querelle des Dieux,	72
Explication des Enigmes & Logogryphes,	73
ENIGMES,	<i>ibid.</i>
LOGOGRYPHES,	76
NOUVELLES LITTÉRAIRES,	78
L'esprit des usages & des coutumes des différens peuples,	<i>ibid.</i>
La fortification perpendiculaire,	85
La méprise du mort qui se croit vivant,	97
Pieces relatives à l'Académie de l'Immaculée Conception,	101
Nouvelle historique par M. d'Arnaud; le sire de Créqui,	105
Lettre de M. d'Arnaud,	114
Testament spirituel,	117
Lettre d'un Rémois,	119
Arithmétique politique,	121
Commentaires sur les loix angloises,	125
Commentaires sur le code criminel d'Angle- terre,	129
Ouvres posthumes de M. Pothier,	131
Observations sur un ouvrage intitulé le Sys- tème de la Nature,	134
Poème sur la pitié qu'on doit avoir pour les malheureux,	139

OCTOBRE. 1776. 215

Opérations arithmétiques,	140
Les oracles de Cos,	142.
Médecine domestique,	143
Elémens du jardinage utile,	145
Mémoire sur le danger des inhumations précipitées,	146
Annonces littéraires,	148
ACADÉMIES.	152
Bordeaux,	<i>ibid.</i>
Marseille,	160
Mautauban,	161
Amiens,	164
SPECTACLES.	167
Opéra,	<i>ibid.</i>
Comédie Française,	168
Comédie Italienne,	<i>ibid.</i>
ARTS.	171
Gravures,	<i>ibid.</i>
Musique.	172
Journal Anglois,	173
Aux Amateurs de l'Arioste,	176
Lettre à M. de Voltaire,	177
Réponse de M. de Voltaire,	178
Première lettre à M***. contenant quelques anecdotes de la vie de l'Auteur de la Henriade,	179
Stances à M. Grétry,	187
Variétés, inventions, &c.	190

118 MERCURE DE FRANCE.

Anecdotes.	194
Nouvelles politiques ,	197
Présentations ,	205
———— d'Ouvrages ,	207
Nominations ,	209
Mariages ,	210
Naissances ,	211
Morts ,	<i>ibid.</i>

A P P R O B A T I O N .

**J' lu par ordre de Monseigneur le Garde
Sceaux le volume du Mercure de France pour
le mois d'Oobre 1^{er} vol.& je n'y ai rien trouvé qui
m'ait paru devoir en empêcher l'impression.**

A Paris, ce 30 Septembre 1776.

DE SANCY.

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue de la Harpe
près Saint Côme;

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI,
PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES:
OCTOBRE, 1776.
SECOND VOLUME.

Mobilitate viget. VIRGILE.



A PARIS,
Chez LACOMBE, Libraire, rue Christine,
près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AVERTISSEMENT.

C'EST au Sieur LACOMBE libraire, à Paris, rue Christine, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à sa perfection; on recevra avec reconnoissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 liv. que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur LACOMBE, libraire, à Paris, rue Christine.

**On trouve aussi chez le même Libraire les Journaux
suivans, port franc par la Poste.**

JOURNAL DES SAVANS , in-4°. ou in-12, 14 vol. à Paris,	16 liv.
Franc de port en Province,	20 l. 4 s.
JOURNAL DES BEAUX-ARTS ET DES SCIENCES , 24 cahiers par an, à Paris,	12 l.
En Province,	15 l.
BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DES ROMANS , Ouvrage périodique, 16 vol. in-12. à Paris,	24 l.
En Province,	32 l.
LA FRANCE ILLUSTRÉE OU LE PLUTARQUE FRANÇOIS , 13 cahiers in-4°. avec des Portraits, par M. Turpin, prix,	30 liv.
GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE , à Paris, port franc par la poste,	18 l.
JOURNAL ÉCOLÉSIASTIQUE , par M. l'Abbé Dinouart, 14 vol. par an, à Paris,	9 l. 16 s.
Et pour la Province, port franc par la poste,	14 l.
JOURNAL DES CAUSES CÉLÈBRES , 12 vol in-12 par an, à Paris,	18 l.
Et pour la Province,	24 l.
JOURNAL HISTORIQUE ET POLITIQUE DE GENÈVE , 36 cahiers par an, à Paris & en Province,	18 l.
LE SPECTATEUR FRANÇOIS , 15 cah. par an, à Paris,	9 l.
Et pour la Province,	12 l.
LA NATURE CONSIDÉRÉE , 52 feuilles par an, pour Paris & pour la Province,	12 l.
JOURNAL ANGLAIS , 24 cahiers par an; à Paris & en Province,	24 l.
JOURNAL DES DAMES , 12 cahiers, de chacun 5 feuilles, par an, pour Paris,	12 l.
Et pour la Province,	15 l.
L'ESPAGNE LITTÉRAIRE , 24 cahiers par an, à Paris, 18 l.	
En Province,	24 l.
JOURNAL LITTÉRAIRE de Berlin , 6 vol. in-12. par an à Paris,	15 l.
JOURNAL DE LECTURE , ou choix de Littérature & de Morale, 12 parties in 12. dans l'espace de six mois, franc de port à Paris & en Province, prix par abonnement,	15 liv.
TABLE GÉNÉRALE DES JOURNAUX anciens & modernes , 12 vol. in-12. à Paris, 24 l. en Province,	30 l.
LE COURIER D'AVIGNON , prix	18 l.

A ij

Nouveautés qui se trouvent chez le même Libraire.

Dictionnaire Dramatique , 3 vol. gr. in-8°. rel.	15 l.
Dict. de l'Industrie , 3 gros vol. in-8°. rel.	18 l.
Dictionnaire historique & géographique d'Italie, 2 vol. grand in-8°. rel. prix	12 l.
Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences naturelles, in-8°. rel.	5 liv.
Autre dans les sciences exactes, in-8°. rel.	5 l.
Preceptes sur la santé des gens de guerre, in-8°. rel.	5 liv.
De la Connoissance de l'Homme, dans son être & dans ses rapports, 2 vol. in-8°. rel.	12 l.
Traité économique & physique des Oiseaux de basse-cour , in-12 br.	2 l.
Dict.-Diplomatique, in-8°. 2 vol. avec fig. br.	12 l.
Dict. Héraldique, fig. in-8°. br.	3 l. 15 s.
Révolutions de Russie, in-8°. rel.	2 l. 10 s.
Spectacle des Beaux-Arts, rel.	2 l. 10 s.
Diction. Iconologique, in-8°. rel.	3 l.
Dict. Eccles. & Canonique , 2 vol. in-8°. rel.	9 l.
Dict. des Beaux-Arts, in-8°. rel.	4 l. 10 s.
Abrégé chronol. de l'Hist. du Nord, 2 vol. in-8°. rel.	12 l.
— — — de l'Hist. Ecclésiastique, 3 vol. in-8°. rel.	18 l.
— — — de l'Hist. d'Espagne & de Portugal, 2 vol. in-8°. rel.	12 l.
— — — del'Hist. Romaine, in-8°. rel.	6 l.
Théâtre de M. de Saint-Foix, nouvelle édition, 3 vol. brochés,	6 l.
Théâtre de M. de Sivry, vol. in-8°. br.	2 l.
Bibliothèque Grammat. in-8°. br.	2 l. 10 s.
Lettres nouvelles de Mde de Sévigné, in-12 br.	2 l. 10 s.
Les mêmes, pet. format,	1 l. 16 s.
Poëme sur l'Inoculation, vol. in-8°. br.	3 l.
Traité du Rakitis, ou l'art de redresser les enfans contre-faits, in-8°. br. avec fig.	4 l.
Eloge de la Fontaine, par M. de la Harpe, in-8°. br. 11. 4 s.	1 l. 16 s.
Les Muses Grecques, in-8°. br.	1 l. 16 s.
Les Odes Pythiques de Pindare, in-8°. br.	5 l.
Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV, &c. in-fol. avec planches br. en carton,	24 l.
Mémoires sur les objets les plus importants de l'Architecture, in-4°. avec fig. br. en carton,	12 l.
Les Caractères modernes, 2 vol. br.	3 l.
Mémoire sur la Musique des Anciens, nouvelle édition, in-4°. br.	7 l.
L'Agriculture réduite à ses vrais principes, vol. in-12. broché	2 l.
Annales de l'Impératrice-Reine, in-8°. br. avec fig.	4 l.



MERCURE DE FRANCE.

OCTOBRE, 1776.

PIÈCES FUGITIVES

EN VERS ET EN PROSE.

*Les Députés des Grecs dans la tente
d'Achille *.*

CHARGÉ des intérêts de la Grece alarmée ;
Député vers Achille & choisi par l'armée,

* Cette pièce & la suivante sont imprimées ensemble ,
prix 12 f. chez Esprit , Libr. au Palais-Royal.

A iij

6 MERCURE DE FRANCE.

Ajax , suivi d'Ulysse , au milieu de la nuit ,
Marchoit vers ses vaisseaux. Phœnix les y con-
duit ,

Entouré du respect que son âge fait naître ;
Phœnix , l'ami d'Achille , & qu'Achille eut pour
maître.

Ces Rois , sur leurs succès incertains & tremblans ,
De la mer cotoyoient les rives à pas lents ;
Ils invoquoient Neptune & redoutoient Achille.
Achille qui , loin d'eux , outragé mais tranquille ,
A sa lyre unissant tout l'éclat de sa voix ,
A Patrocle attendri racontoit les exploits ,
Les dangers des Héros dont il suivit les traces ,
Et chantant leur triomphe oublioit les disgrâces.

Il voit les trois Héros. Il s'arrête ; & soudain
Se leve , les aborde , & leur prenant la main :
« Est-ce vous , leur dit-il ; quel sujet vous amène à
Vous ici , mes amis , est-ce crainte ? est-ce peine ?
Fiez-vous à mon cœur , il est toujours à vous :
Ce cœur est fier , mais juste , & jamais son cour-
roux

Des crimes d'un ingrat n'a puni ce qu'il aime ».
Il dit : & dans la tente il les conduit lui-même.
Ses ordres sont donnés ; sur vingt riches tapis
Nos Héros à l'instant près de lui sont assis.
Patrocle est avec eux. « Que ton cœur me seconde ,

Lui dit Achille, emplis cette coupe profonde ;
 Je reçois mes amis : dans eux trois aujourd'hui
 Je reçois de la Grece & l'honneur & l'appui ».

.

Le festin cependant avec la nuit s'avance.
 Rempli de ses projets , bouillant d'impatience ,
 Ajax s'irrite. Ulyse a pénétré son cœur ;
 De Bacchus dans sa coupe il verse la liqueur ;
 L'offre au fils de Thétis : « Prolongeant vos années ,
 Que le ciel sur nos vœux règle vos destinées ,
 Dit-il : votre amitié , votre brillant accueil
 Ont enivré nos cœurs & comblé notre orgueil.
 Non , malgré tout l'éclat de sa grandeur suprême ,
 Jamais à nos desirs Agamemnon lui-même ,
 N'eût offert tant de soins , sur-tout tant de bontés !
 Mais d'un effroi nouveau chaque jour agités ,
 Au milieu des périls , des craintes & des larmes ,
 Notre cœur des plaisirs peut-il goûter les charmes ?
 Voyez par les Troyens tous nos camps ravagés ;
 Dans leurs propres remparts les Grecs sont assés
 siégés.

Ces feux qui près de nous brillent sur le rivage ,
 Demain dans nos vaisseaux vont porter le ravage ;
 On a vu Jupiter contre nous se ranger.
 Le seul Achille encor peut le faire changer ;
 Lui seul peut du trépas sauver la Grece entiere.

A iv

8 MERCURE DE FRANCE

Fier de l'appui d'un Dieu qui soutient sa colere ,
Bravant le ciel & nous , Hector dans sa fureur
De la nuit qui l'arrête accuse la lenteur ;
Il appelle l'aurore , il jure dans nos tentes
D'arracher de nos Dieux les images sanglantes ;
Et traînant sur ses pas l'esclavage ou la mort ,
Au dernier de nos Grecs promet le même sort.
Si l'honneur parle encore à son ame attendrie ,
Achille peut il voir , loin de notre patrie ,
Sous le fer des Troyens , tous nos Grecs égorgés ,
Mourir en l'accusant de n'être point vengés ?
Combien votre ame alors , au repentir livrée ,
Par de justes douleurs se verroit déchirée !
Nuit & jour , par la honte à ses yeux retracés ,
S'offriroient tous les maux qu'il auroit seul causés.
Il en est temps encor , rappelez votre audace ,
Prévenez des remords dont le poids vous menace ;
Venez , secourez-nous , secourez trente Rois.
Votre pere aujourd'hui vous parle par ma voix.

.
Du fils d'Agamemnon partageant les honneurs
Que votre cœur choisisse une de ses trois sœurs ,
Vous en ferez l'époux ; & bientôt pour leur maître
Sept brillantes cités viendront vous reconnoître.
Notre Chef envers vous peut-il mieux s'acquitter ?
Ces dons de ses regrets vous laissent-ils douter ?
Majs je veux que votre ame à la haine obstinée ,

OCTOBRE. 1776.

Méprise Agamemnon , ses dons , cet hyménée ,
Malheureux par vous seul , à périr condamnés ,
Que vous ont fait ces Grecs que vous abandonnez ?
Insensible à leurs cris , méprisez-vous leurs larmes ?
Ces noms de Dieu , de pere , ont-ils perdu leurs
charmes ?

Trahissant à la fois votre gloire & leur cœur ,
Verrez-vous sans colere Hector toujours vain-
queur ,

Insulter à la Grece & railler son courage ?
C'est vous bien plus que nous que son audace
outrage :

Venez donc ; & vengeur des Grecs qu'il a bravés ,
Que par vous dans son sang nos affronts soient
lavés ».

Achille peu touché , répondit : « Sage Ulysse ,
Mon cœur vous est connu : mon cœur hait l'arti-
fice ;

Vous savez quel mépris m'inspire l'imposteur
Dont la bouche perfide a pu trahir le cœur.

Je vais donc à vos yeux , dépouillant la contrainte ,
Montrer toute mon ame & vous parler sans feinte ;
Afin qu'un libre aveu fait aux Grecs sans détour ,
De nouveaux députés-m'épargne le retour.

Sachez donc , quelque appui que la Grece de-
mande ,

Que votre Agamemnon , ni ces Rois qu'il com-
mande ,

A v

10 MERCURE DE FRANCE.

Ne pourront de mon cœur, justement irrité,
Modérer le courroux ni fléchir la fierté.
Quel intérêt enfin vers la Grece m'appelle ?
Que sert de la trahir ou de mourir pour elle ?
Des honneurs d'un héros un lâche revêtu,
Est ici dans la tombe avec lui confondu.
De votre ingratitude exemple trop funeste,
Moi, de tous mes travaux quel fruit enfin me
reste ?

Et pourtant quels périls n'ai-je point affrontés
Pour ces Grecs qui cent fois ont trahi mes bontés ?
Mon cœur s'est-il lassé ? Comme une mere tendre
Qui défend les petits que rien ne peut défendre,
Leur prodigue sans cesse & sa vie & ses soins,
Se prive d'alimens qu'elle offre à leurs besoins ;
Et n'écoutant jamais que l'amour qui la guide,
Elevé à ses dépens leur jeunesse timide :
Tel sur terre & sur mer, au milieu des combats,
J'ai tout fait, tout osé : pour qui ? pour des in-
grats.

Ai-je eu des jours heureux ? Ai-je eu des nuits
tranquilles ?

J'ai subjugué vingt Rois, j'ai conquis trente
villes ;

Toujours dans mes succès esclave de ma foi ;
Or, captives, butin, je remis tout au Roi,
À cet injuste Roi qui, peu jaloux de gloire,
Auroit dans son camp les fruits de ma victoire ;

Et sur son avarice osant régler son choix ,
 Du bien qu'il refusoit récompensoit vos Rois.
 Mieux traités cependant , un rival dans sa rage
 Respecta les présens qui furent leur partage ;
 Et moi seul , je l'avoue , objet de ses mépris ,
 Me vois ravir l'objet dont mon cœur est épris.
 Il aime mon épouse , il faut qu'il la possède...
 Eh bien ! soit , j'y consens... mon amour la lui
 cede...

Mais quel dessein ici nous a tous appelés ?
 Qui retient sur ces bords tous nos Grecs assemblés ?
 N'est-ce pas Ménélas , dont la fureur jalouse
 Pour suit l'audacieux qui ravit son épouse ?
 Eh quoi ! les fils d'Attrée ont-ils droit parmi nous
 D'être seuls vrais amans & fideles époux ?
 D'avoir un cœur sensible... Ah ! non , le mien sait
 l'être :

Votre Roi le connoît ou devoit le connoître ;
 Dans un cœur vertueux votre Roi doit savoir
 Que l'amour d'une épouse est le premier devoir ;
 Et qu'à ce titre , ici Briséis respectée ,
 N'étoit point chez Achille en esclave traitée.
 Ne me vantez donc plus son repentir forcé :
 Je le connois trop bien pour en être abusé :
 Qu'il reprenne ses dons

Il dit : à son discours succede un long silence
 Saisi d'un juste effroi , chacun tremble & balance.

A v j.

COMBAT D'ACHILLE & D'HECTOR.

TEINT du sang qu'à grand flots sa main vient
de répandre,

Achille infatigable, aux rives du Scamandre

Sur les traces d'Hector précipite ses pas.

Hector croit par la fuite échapper à son bras.

Observant ses détours & trompant son adresse,

Achille sans relâche & le suit & le presse.

Tel un faon poursuivi par des chiens vigoureux

Sur les monts, dans les bois, fuit long-temps
devant eux;

Mais foible & las envain d'une course inutile,

Dans un buisson caché croit trouver un asyle.

Il s'y trahit lui-même, & de nouveau lancé,

Aux périls qu'il craignoit se retrouve exposé.

Tel d'Achille vengeur redoutant la poursuite,

Hector emploie en vain & la ruse & la fuite.

Vingt fois vers ses remparts méditant son retour,

Ce Héros effrayé, par un heureux détour,

Aux traits de ses Troyens cherche à livrer Achille.

Et vingt fois triomphant d'une feinte inutile,

Achille le prévient, & repoussant Hector,

Dans le champ du carnage il le ramene encor.

Ainsi dans le sommeil, l'homme qu'un songe
anime,

Se dérobe au vainqueur ou poursuit sa victime,
 Dupe du faux espoir qui tourmente les sens ,
 Il marche , il se consume en efforts impuissans ;
 Et trompé par l'objet qu'il doit saisir ou craindre ,
 Le fuit sans l'éviter ou le fuit sans l'atteindre.
 Tels redoublant tous deux mille efforts imparfaits,
 Ils courent sans se fuir ni se joindre jamais.
 Du Troyen cependant la force presque éteinte
 Succombe , l'abandonne , & ne sert plus sa crainte.
 Pour la dernière fois ranimant sa vigueur ,
 Apollon par ses feux répare sa langueur.
 Des Grecs vers lui bientôt la troupe est avancée :
 Déjà de tous leurs traits sa tête est menacée.
 Jaloux sur ce Héros de porter tous leurs coups ,
 Achille de ses Grecs arrête le courroux.
 Il craint qu'une autre main , altérant sa victoire ,
 N'ôte , en frappant Hector , un laurier à sa gloire.

Cependant sur les bords du Scamandre étonné ,
 Quatre fois par Achille Hector est ramené.
 Témoin du haut des cieux d'un combat si funeste ,
 Jupiter , entouré de la troupe céleste ,
 Prend ses balances d'or. Dans son double bassin
 Et d'Achille & d'Hector il place le destin.
 Il pèse l'un & l'autre ; & sous sa main divine
 Le bassin d'Hector tremble , il fléchit , il s'incline ;
 Bientôt jusqu'aux enfers on le voit descendu ,
 Apollon en frémit , & s'envole éperdu.

14 MERCURE DE FRANCE.

A son Héros alors Minerve ainsi s'adresse :
« Vaillant fils de Pelée & vengeur de la Grèce ,
Quelle est ta gloire ? Hector va tomber sous tes
coups.

Apollon de mon pere embrassant les genoux ,
Veut en vain retenir le glaive sur sa tête ,
Son Hector va périr & par ta main. Arrête.
Je cours vers ton rival , & je vais l'engager
A livrer un combat dont il craint le danger ».

Plein de joie à ces mots qui flattent sa vengeance ,
Achille enfin s'arrête. Appuyé sur sa lance ,
Il respire. Pallas joint le Chef des Troyens ,
Des traits de Déiphobe , elle a couvert les siens ,
Elle emprunte sa voix. « Mon frere , lui dit-elle ,
C'est trop fuir d'un rival la poursuite cruelle ,
Déiphobe veut vaincre ou mourir avec vous ;
Venez , & contre lui réunissons nos coups.
Toi , qu'entre tous les miens j'ai distingué sans
cesse ,

Quel respect ton audace ajoute à ma tendresse !
Dit Hector ; quoi ! mon frere , osant suivre mes
pas ,

Seul de tous les Troyens ne m'abandonne pas.

D'Hécube , dit Pallas , & de Troie en alarmes ,
J'ai bravé pour te suivre & la crainte & les larmes.
Priam , lui même en pleurs , a voulu m'arrêter.

Mais j'ai vu ton danger & n'ai pu l'écouter.
Viens, rassemblons nos traits. Que le destin choisisse,

Des dépouilles d'Hector qu'Achille s'enrichisse,
Ou devant ces Troyens de tes exploits jaloux,
Tombe sur la poussière expirant par tes coups.

Elle dit : & feignant un courage perfide,
Vers Achille elle-même, elle marche & le guide.

Enfin donc partageant & la terre & les cieux,
Se joignent ces Guerriers, fils & rivaux des Dieux.
Leurs bras vont se lever. Hector arrête Achille.
« N'espère plus, dit-il, un triomphe facile,
Si j'ai fui devant toi, j'en rougis, & je vien
Ou verser tout ton sang, ou te couvrir du mien.
Mais avant que mon bras te frappe & me seconde,
Je jure par les Dieux, sur qui mon cœur se fonde,
Que si je suis vainqueur, par ma main dépouillé,
Ton corps d'aucun affront ne se verra souillé.
Bien plus, à tes amis je promets de te rendre,
Fais le même serment & songe à te défendre.

Que dis-tu ? repartit Achille furieux,
La rage dans le cœur & le feu dans les yeux;
Par un lâche serment crois-tu que je m'enchaîne ?
Tu parles de traité, ne parles que de haine.
Tu fais par quelles loix la nature en courroux

16 MERCURE DE FRANCE.

Unit l'homme aux lions & les agneaux aux loups ;
Leurs traités sont les miens, mon guide, c'est leur
rage.

Arme-toi donc, reprends ton superbe courage,
Tu ne peux plus enfin me fuir ni m'ébranler.
Oui : sous mon bras vengeur Pallas va t'immoler,
De ton sang qui des Grecs arrosera la cendre,
Va payer tous les pleurs que tu m'as fait répandre».

Il dit : & dans sa main par trois fois balancé,
Son trait avec fureur sur Hector est lancé.
Hector le voit, se baisse. Et volant sur sa tête,
Dans le sable enfoncé, loin d'eux le trait s'arrête.
Pallas l'arrache & court le rendre à son Héros.
Le Troyen qui l'ignore, au Grec parle en ces
mots :

« Tu t'es trompé, les Dieux, quoi que tu puisses
dire,
N'ont pas de mes destins pris le soins de t'instruire.

.
.

A peine il a cessé, que parti de sa main,
Plus vite que l'éclair, le trait vole ; & soudain
Conservant dans sa course une force inutile,
Frappe, sans s'égarer, le bouclier d'Achille.
Mais par l'airain céleste aussi tôt repoussé,
Loin d'Hector indigné le trait tombe émoussé.

Il se trouble , il pâlit ; resté seul & sans armes ,
 Son espoir , la fureur se changeant en alarmes ,
 Il crie , il cherche envain des secours superflus ;
 Il appelle son frere , & son frere n'est plus.
 Triste & confus , alors son erreur l'abandonne.
 « Ainsi ma mort s'apprête & le destin l'ordonne ,
 Dit-il , j'ai cru d'un frere avoir ici l'appui ;
 Mais mon frere est dans Troie , & Pallas loin de
 lui

Trama pour me tromper cet indigne artifice ;
 Ainsi tout me trahit , tout veut que je périsse ,
 Je le vois : déjà las de veiller sur mon sort ,
 Jupiter & Phœbus me livrent à la mort.
 Hé bien ! mourons enfin ; mais mourons avec
 gloire ,
 Jusqu'au dernier soupir disputons la victoire ,
 Et que de ma valeur l'avenir étonné ,
 Fasse rougir les Dieux qui m'ont abandonné ».

Sur Achille , à ces mots , Hector levant son glaive ,
 S'élançe. Tel un aigle en un instant s'élève ,
 Et sur un foible agneau tombe du haut des cieux ;
 Ainsi sur son rival fond Hector furieux.
 Achille , non moins prompt , sur lui se précipite ,
 De l'audace d'Hector son courage s'irrite.
 Le bouclier divin par Vulcain inventé ,
 Le couvre. Par les vents sur son casque agité ,
 De mille feux au loin son panache étincelle ,

18 MERCURE DE FRANCE.

Son trait pétille encor d'une clarté plus belle ;
C'est l'étoile du soir qui , brillant dans les airs ,
De son éclat dans l'ombre , étonne l'Univers.
Voulant sur son rival frapper d'une main sûre ,
Il le suit , l'œil en feu , l'observe , le mesure.
Hector offre à ses coups l'impénétrable airain
Des armes qu'à Patrocle il ravit de sa main.
Mais près du casque , hélas ! peu fait pour son
usage ,
La cuirasse à la mort ouvroit un seul passage.
Achille le voit , frappe ; & Patrocle est vengé.
Hector pâlit , chancelle ; Hector tombe égorgé.
Sa force l'abandonne , & sous ce coup funeste ,
Une mourante voix est tout ce qui lui reste.

Contemplant son rival à ses pieds renversé ,
Achille heureux , triomphe. Il s'écrie : « Insensé !
Quand percé de ta main périt l'ami d'Achille ,
Loin de moi tu goûtois une gloire tranquille ,
Tu ne songeois donc pas que , malgré ta valeur ,
Patrocle chez les Grecs avoit un sûr vengeur.
Ton trépas te l'apprend. Mais je veux plus encore
Tandis qu'avec éclat , d'un ami que j'honore ,
Le corps chéri sera dans la tombe enfermé ,
Du tien se nourrira le vautour affamé ».

Levant vers son vainqueur des yeux prêts à
s'éteindre ,

Et des mourantes mains qui ne peuvent l'ad-
teindre ,

Hector lui dit : « Achille, ah ! prends pitié de moi.
Par tout ce qui t'est cher , par tes parens , par toi ,
Du moins dans mes malheurs épargne-moi l'in-
jure ;

Et qu'Hector des oiseaux ne soit point la pâture.
D'Hécube & de Priam acceptant les trésors ,
D'un fils infortuné rends-leur plutôt le corps ,
Et que dans le tombeau de ma famille entière ,
Il repose arrosé des larmes de mon pere ».

« Par mes parens , par moi , cesse de me prier ;
Répond en frémissant l'implacable Guerrier.
Toi, me fléchir ! qui ? toi, par qui Patrocle expire ?
Cruel , si j'écoutois la fureur qui m'inspire ,
Je voudrois bien plutôt , devenu ton bourreau ,
Trouver , pour te punir , un supplice nouveau ,
Et pouvoir à mon gré , dans ma douleur extrême ,
De mes sanglantes mains te déchirer moi-même.
Non ; au bec des vautours rien ne peut t'arracher ;
Ni toi , ni tous les tiens. Envain pour me toucher
Épuisant leurs trésors , tous les Troyens ensemble
Viendroient m'offrir les biens que leur ville ras-
semble.

Quand de son or , Priam , à mes pieds prosterné ,
Couvrirait de ton corps le reste décharné ,
Il ne l'obtiendra pas. Sur ton lit funéraire

20 MERCURE DE FRANCE.

Tu ne recevras point les larmes de ta mere.
Mais jetés aux vautours, tes membres déchirés
Seront tous dispersés, & par eux dévorés ».

« J'ai prévu de ton cœur la cruauté farouche,
Lui dit Hector mourant ; mais si rien ne te touche,
Crains les Dieux. Apollon, qu'offense ta fureur,
Par la main de Pâris deviendra mon vengeur.
Et... » Sa voix à ces mots fuit sa bouche entr'ou-
verte ,

Des voiles de la mort sa paupière est couverte ;
Et malgré sa jeunesse , & malgré ses efforts,
Son aine désolée arrive chez les morts.

« Meurs, dit Achille, meurs, sur l'inférieure rive
Les Dieux ordonneront s'il faut que je te suive ».
Mais il lui parle en vain , & dans les airs perdus,
Ces derniers mots d'Hector ne sont point entendus.

Achille cependant sur ce Héros s'élance,
De sa gorge sanglante il arrache sa lance,
Le dépouille ; & bientôt à la foule livré ,
De mille & mille Grecs son corps est entouré.
Chacun avec transport, & l'admire & l'insulte.
Lâche dans le succès , cruel dans le tumulte,
Le soldat baslement veut souiller de ses coups
Ce Héros devant qui la veille ils fuyoient tous.
Et joignant à l'outrage une arrogance vile ,

Tous disoient : « C'est Hector. Qu'il est doux & tranquille !

Quoi ! c'est là ce Héros qui, la flamme à la main ,
Vouloit sur nos vaisseaux se frayer un chemin ! »

Mais par ces mots, Achille arrête enfin leur rage :
« Grecs, puisque sous mon bras, malgré tout son
courage ,

Par le secours des Dieux, Hector tombe aujourd'hui ,

Ilion sous vos coups doit tomber comme lui.

Voyons si les Troyens qu'il ne peut plus défendre,
Sur leurs remparts encore oseront nous attendre ;
Ou s'il pourra donner, même après son trépas ,
Quelque audace à leurs cœurs, quelque force à
leurs bras.

Marchons... Que dis-je ? hélas ! par la gloire
trompée ,

Mon ame de victoire est encore occupée ,
Tandis que mon ami, laissé sur mon vaisseau ,
Attend mes derniers soins & demande un tombeau.
Non, cher Patrocle, non ; crois que de ma pensée
Ton image jamais ne peut être effacée.

Sous les coups de la mort qui fait tout oublier ,
Achille malheureux périroit tout entier ,
Que bravant son pouvoir jusques sur les morts
mêmes ,

S'occuperoit de toi, ce cœur tendre & qui t'aime.

22 MERCURE DE FRANCE.

Suspendez donc, Guerriers, vos glorieux travaux;
L'amitié vous en presse. Allons vers nos vaisseaux.
J'y traînerai le corps du défenseur de Troie;
Et vous, parmi les chants de victoire & de joie,
Dites: Hector n'est plus, dans Hector aujourd'hui
Ilion perd le Dieu qui faisoit son appui ».

Il a dit : & suivant la fureur qui l'égare,
Il fait de sa victoire un usage barbare.
Indignement d'Hector il perce les deux piés.
Par lui-même à son char tous les deux sont liés;
Il y monte, & bientôt ses mains de sang humides,
De ses coursiers fougueux pressent les pas rapides.
Les beaux cheveux d'Hector par le char emporté,
Tracent en longs sillons le sable ensanglanté.
Déjà de sa beauté l'œil ne voit plus les traces,
Ce visage si noble & qu'ornoient tant de graces,
Ce front jadis superbe, aujourd'hui tout poudreux,
De poussière & de sang n'est qu'un mélange affreux.

Ainsi de ses vainqueurs autorisant la rage,
Jupiter même alors livre Hector à l'outrage,
Et laisse près de Troie un Héros adoré
Sous les yeux paternels périr déshonoré.



L E V I S I R.

Conte moral.

UN jeune Sultan , fort épris du beau sexe , avoit rassemblé dans son ferrail les plus belles esclaves de l'Asie. Plus occupé du soin de leur plaire que des affaires de l'Etat , il sortoit rarement de ce lieu de délices. Son Visir lui représentoit très-souvent qu'il étoit honteux pour un Souverain de perdre dans les plaisirs le temps qui lui avoit été donné pour faire le bonheur de ses peuples. Le jeune Monarque fit un généreux effort , oublia la volupté pour s'appliquer au gouvernement de ses Etats.

Tandis qu'Achmet triomphoit de la conversion de son Maître , ses esclaves languissoient dans les plus vives alarmes : le ferrail, autrefois le séjour des ris & des jeux , étoit devenu celui de l'ennui & de la tristesse. Un jour ce Prince étoit allé voir ses femmes , ce qu'il ne faisoit que très-rarement ; elles se jetèrent à ses genoux , en lui disant : « Quel crime , Seigneur , avons-nous commis,

24 MERCURE DE FRANCE.

» qui ait pu nous attirer votre indifféren-
 » ce ? Ah ! si c'en est un que de vous trop
 » aimer , sans doute nous sommes toutes
 » coupables ? » Le Sultan sensible à une
 scène si touchante , les releva avec bonté :
 pour les consoler , il eut la foiblesse de
 leur avouer qu'il ne s'étoit éloigné d'elles
 que par le conseil de son Ministre. Je
 gagerois , dit au Sultan une d'entr'elles ,
 que ce vieillard austère qui déclame si
 fort contre notre sexe , ne lui résisteroit
 pas mieux qu'un autre. Envoyez moi à ce
 grand censeur , je veux devenir son es-
 clave , & j'ose assurer Votre Majesté que
 cette esclave sera bientôt maîtresse abso-
 lue. Cette idée réjouit le Sultan , & il fit ac-
 cepter la jeune esclave au Visir. La jeune
 Odalisque employa toutes les ruses de
 la coquetterie la plus raffinée , pour plaire
 & pour séduire le vieillard. Quand elle
 vit qu'elle avoit acquis de l'empire sur le
 Visir , elle changea de conduite. Elle
 mit en jeu la rigueur & les caprices.
 Achmet, vieillard amoureux , pressoit en
 vain en amant désespéré la rusée Oda-
 lisque, qui chaque jour, par de nouveaux
 refus , ajoutoit à la violence d'une pas-
 sion qu'Achmet ne pouvoit plus maîtri-
 ser. Enfin , un jour qu'il pressoit avec
 transport

transport les genoux de la belle Odalisque, elle lui dit ces mots : « Que vous êtes
 » étranges vous autres hommes puissans !
 » nous sommes donc condamnées à vous
 » obéir toujours aveuglément , & vous
 » ne faites aucune avance pour nous plaire
 » & exciter notre bienveillance. Si
 » vous exigez de moi cette faveur qui
 » doit , dites-vous , faire le bonheur de
 » votre vie , l'acheterez vous trop cher ,
 » en m'obéissant un seul jour ? Si vous
 » promettez de faire ma volonté pendant
 » un si court espace de temps , je
 » me conformerai aux vôtres toute ma
 » vie ». Le Visir promit tout ce qu'elle
 » voulut. Le lendemain Odalisque fit prier
 » le Sultan de se cacher dans l'appartement
 » du Visir. Elle fit apporter une selle
 » & une bride : voyons à présent où ira
 » votre complaisance tant vantée. Il faut
 » que vous souffriez que je vous selle
 » & bride, que je vous monte comme
 » un cheval , & que vous marchiez dans
 » cet équipage un demi-quart d'heure dans
 » cet appartement , où vous n'êtes vu que
 » de moi.

Le pauvre Visir se laisse monter , &
 promène sa maîtresse. Le Sultan parut
 alors avec un air moqueur. Le Visir, sans

26 MERCURE DE FRANCE.

se déconcerter , lui dit : « Seigneur , c'est
 » parce que je connoissois tous les ca-
 » prices de ce sexe dangereux , que j'ex-
 » hortois Votre Hauteſſe ſublime à ne
 » pas s'y livrer , ſans reſerve , comme
 » elle faiſoit. Mes leçons doivent faire
 » plus d'impreſſion ſur votre eſprit ,
 » depuis que j'ai joint l'exemple au pré-
 » cepte ».

Ô D E couronnée à Rouen en 1774.

Quomodo ceſſavit exactor , &c. ISAÏE , ch. 14.

COMMENT eſt-il tombé du char de la victoire ,
 Ce Tyran dont le ſceptre épouvançoit les Rois ?
 Sur des villes en cendre il appuyoit ſa gloire
 Et chantoit ſes exploits.

Du couchant à l'aurore il ſemait les alarmes ;
 Les Hébreux conſternés ſoupiroient dans les fers :
 On redoutoit ſon nom , & le bruit de ſes armes
 Effrayoit l'Univers.

Il immoloit le fils ſur la mere expirante ;
 Tout tomboit ſous ſon bras dans la nuit du cer-
 cueil ;

Le sang dont il trempoit la terre frémissante,
 Accroissoit son orgueil.

« Dis-moi qui t'a frappé , fils brillant de l'aurore ;
 » Toi que le monde entier adoroit en tremblant ,
 » Ta grandeur est éteinte , & le trépas dévore
 » Ton sceptre menaçant.

» Tu semblois à ton gré gouverner le tonnerre ;
 » D'un coup d'œil tu fixois le destin des combats ;
 » Tes mains , en agitant les flambeaux de la guerre,
 » Embrasoient les Etats.

» Au-dessus du soleil on élevoit ton trône ;
 » Les mortels effrayés se courboient à ta voix :
 » Et la parque inflexible , en brisant ta couronne ,
 » T'asservit à ses loix ».

Peuples, séchez vos pleurs , vous n'êtes plus sa
 proie ;

Il n'a pu détourner le coup affreux du sort ;
 Les cedres du Liban ont tressailli de joie
 En apprenant sa mort.

« Nous pouvons , ont-ils dit , balançant notre
 » ombrage ,
 » Relever dans les airs nos fronts majestueux ,
 » Le juste meurt en paix , & Dieu confond la rage
 » D'un Prince audacieux.

B ij

28 MERCURE DE FRANCE.

» Répétons , il n'est plus ce monstre sanguinaire,
» Ce monstre dont la voix imprimoit la terreur ;
» Il n'est plus... & son corps traîné sur la poussière,
» N'inspire que l'horreur.

» A mon char , disoit il , j'enchaîne la nature ,
» Et mon œil se repaît de spectacles sanglans ;
» O vengeance éclatante !.. il devient la pâture
» Des oiseaux dévorans ».

O vous, Rois , qui briguez une gloire immortelle !
Du Vainqueur de Lawfeldt imitez les vertus ,
Et vous emporterez dans la nuit éternelle
Le doux nom de Titus.

ALLUSION.

Les Hébreux gémissaient dans un dur esclavage :
Touché de leurs malheurs, le ciel rompit leur fers.
Ainsi Vierge en naissant , aurore sans nuage ,
Tu sauvas l'Univers.

Par M. Daubert , de Caën.



LA BERGÈRE & LA BREBIS.*Apologue imité du Grec.*

THISIS , jeune & tendre Bergere ;
 Promenant un jour son troupeau ,
 Rencontre un faible louveteau
 Qu'avoit abandonné sa mere ;
 Hélas ! dit-elle , il va périr !
 Elle appelle aussi-tôt sa Brebis la plus chere ,
 Et le lui présentant , l'invite à le nourrir.

Quoi ! vous-vdriez que pour vous plaire ,
 J'offre mon lait au monstre dont le pere
 A sans pitié dévoré mes enfans ?
 Vous le verrez de sa dent meurtriere
 Lui-même le premier me déchirer les flancs.

Non , tu sauras changer son caractère ;
 Un jour il sentira le prix d'un si beau trait :
 Mais dut-il être ingrat , ma chere ,
 Apprends toujours qu'on trouve son salaire
 Dans le plaisir d'avoir bien fait.

*Par M. Dareau , de la Société Littéraire
 de Clermont-Ferrand.*

*CONTE traduit de l'Arabe , par
M. Cardonne.*

TROIS Arabes étant dans la cour du Temple de la Mecque , disputoient sur la générosité & l'amitié , & ne pouvoient convenir qui méritoit la préférence de ceux qui parmi eux , donnoient alors les plus grands exemples de vertu. Les uns étoient pour Abdala, fils de Giafar, oncle de Mahomet ; les autres pour Kaiz , fils de Saad ; & d'autres pour Arabad , de la Tribu d'As. Après avoir bien disputé , ils convinrent d'envoyer un ami d'Abdala vers lui , un ami de Kaiz , & un ami d'Arabad , pour les éprouver tous trois , & venir ensuite faire leur rapport à l'Assemblée.

L'ami d'Abdala courut donc à lui , en lui disant fils de l'oncle de Mahomet, je suis en voyage , & je manque de tout. Abdala étoit sur son chameau chargé d'or & de soie , en descend aussi-tôt , lui donne son chameau , & s'en retourne à pied dans sa maison.

Le second alla s'adresser à son ami

Kaiz, fils de Saad Kaiz dormoit ; un de ses domestiques demande au voyageur ce qu'il desiré ; le voyageur répond qu'il est l'ami de Kaiz , & qu'il a besoin de secours. Le domestique lui dit , je n'ose éveiller mon Maître , parce qu'il est très-fatigué depuis hier ; mais voilà de l'or , c'est tout ce que nous avons ici pour le moment ; prenez ce chameau & cet esclave , vous pouvez arriver chez vous avec sûreté. Lorsque Kaiz fut éveillé, il gronda fortement le domestique de n'avoir pas donné autre chose , & sur-tout de ne l'avoir pas éveillé sur le champ.

Le troisième , alla trouver l'ami d'Arabad , de la Tribu d'As. Arabad étoit aveugle , & il sortit de sa maison appuyé sur deux esclaves pour aller prier Dieu au Temple de la Mecque ; dès qu'il eut entendu la voix de l'ami , il lui dit : Je n'ai pour tout bien que mes deux esclaves , je vous prie de les accepter , & de les vendre , j'irai comme je pourrai au Temple avec mon bâton , & le Dieu des miséricordes sera plus généreux que moi : adieu , soyez heureux.

Les trois Arabes étant revenus à l'Assemblée , racontèrent ce qui leur étoit arrivé. On loua Abdala & Kaiz ; mais on fut émerveillé d'Arabad.

32 MERCURE DE FRANCE.

On peut dire que les Arabes ont toujours eu des idées nobles & sublimes : leurs Poètes , les plus anciens de la terre , sont inimitables par la richesse de la poésie & de l'élévation des idées , surtout de celles qui ont rapport à la noblesse , à la générosité de l'ame.

L'EMBARRAS D'UN JEUNE POÈTE.

Epître.

O vous qui m'inspirez des goûts trop pleins de charmes !

Souffrez qu'en votre sein j'épanche mes alarmes :
Du moins si mes ennuis n'en sont pas soulagés ,
Le cœur de mon Ami les aura partagés.

Au sortir du berceau , de poétique flamme
Une étincelle ardente a pénétré mon ame.
La lyre d'Apollon , sous mes doigts enfans ,
Rendit même au hasard quelques sons argentins ;
Mais si j'ai commencé de déployer mes ailes
Vers le séjour brillant des doctes Immortelles ,
C'est que dans vos discours mes esprits éclairés,
Ont puisé d'un goût sain les germes épurés ,

Et que j'apprends sous vous l'art charmant &
pénible

D'obtenir des beaux vers la palme incorruptible,
Par vos utiles soins, lorsque j'ai quelquefois
Modulé les accens de ma timide voix,
Un travail obstiné suppléant au génie,
A soumis ma pensée aux loix de l'harmonie;
Et l'utile méthode a, d'un trop vaste élan,
Resserré les écarts dans les bornes d'un plan.
Des hommes immortels adoptés par Minerve,
L'étude a constamment alimenté ma verve;
Sur le tableau du monde ayant fixé mes yeux,
Je m'efforce de peindre & d'observer comme eux.
J'aurois pu trébucher sur leur glissante route.
De mes fautes un jour m'auroient instruit, sans
doute,

Le temps, l'expérience & mes réflexions :
Vos conseils m'ont valu leurs tardives leçons.

Vous, qu'ils m'ont fait aimer avec idolâtrie !
Vous, vainqueur des ennuis du printemps de ma
vie !

Art trop puissant des vers ! j'approche enfin du
temps

Où la raison prescrit des soins plus importants.
Pourquoi vous cultivai-je ? hélas ! je désespère
Qu'un travail différent ait le droit de me plaire..
Occupé de vous seul à chaque instant du jour.

Bv

34 MERCURE DE FRANCE.

Je sens trop qu'au barreau, laissant dormir la
cour,

Rêveur, & me plongeant dans vos torrens su-
blimes,

Au lieu de mes moyens j'assemblerois des rimes ;
Que pour les Dieux d'Homere oubliant l'Eternel,
D'un encens déplacé je souillerois l'autel ;
Qu'au champ d'honneur enfin, jaloux d'une autre
gloire,

J'irois, loin du combat, célébrer la victoire.
Que faire ? que choisir dans cette extrémité ?
Ou prendre à contre cœur un état respecté,
Ou, bravant de l'oubli la triste certitude,
D'un talent pauvre & vil faire ma seule étude.

Ami, je vous entends : vous m'allez reprocher
Le préjugé honteux qui semble me toucher.
Je fais que, hors du rang où le hasard le jette,
Un mortel vertueux ne voit rien qu'il regrette.
Du véritable honneur possesseur établi,
Quelqu'abaissé qu'il soit, il n'est point avili.
Des enfans d'Apollon je connois la noblesse.
Hélas ! si de nos jours la maligne foiblesse,
Dont se repaît l'orgueil des vulgaires esprits,
Est de les accueillir d'un regard de mépris,
La source en est dans eux, dans leurs haines
fatales,
Le démon de l'éloge & celui des cabales.

36 MERCURE DE FRANCE.

Qu'elle a de droits plus saints , plus chers que ma
naissance !

L'exemple des vertus & le bienfait des mœurs ,
De l'esprit & du goût les premières lueurs ,
Qui brillent dans la nuit de mon ame indécise ,
Je lui dois trop , hélas ! pour qu'à ses loix soumise ,
Ma tendresse , à mon gré , récompensât jamais
Sa constante amitié d'un seul de ses bienfaits.

Il faut , il faut du moins lui consacrer ma vie ,
Et semer le bonheur sur sa trame embellie ,

Je vais donc obéir , plier mes volontés.
Au soin d'accumuler l'or & les dignités.
Je vais , me prodiguant à cet esprit frivole ,
Consommer pour encens , aux pieds de mon idole ,
Les jours de mon printemps , ces jours si précieux
Qu'en de plus chers travaux j'aurois occupé mieux ;
La liberté , la paix , ces premiers biens du sage ,
Et de jouir de moi le suprême avantage ,

Allons d'abord des Grands , flattant les passions ,
Mendier les dédains & les protections.

Oh ! que j'aime bien mieux , Eschyle de la France ,
La romaine fierté de ta noble indigence !
Tes vers m'ont tout appris , cent fois je les ai lus.
Je t'admire dans eux , & t'admire encor plus.

Dans l'asyle modeste où , solitaire & libre ;
 Le peintre & le rival des Citoyens du Tibre ,
 Ton génie indompté laissoit aux Scudéris
 Richelieu dispenser les bienfaits de Louis.
 Tels on vit quelquefois sous un climat sauvage ,
 De superbes coursiers , dédaignant l'esclavage ,
 Loin de l'homme , emportés au milieu des déserts ,
 Souffrir plutôt la faim que les dons & les fers.
 Et je pourrois , au prix de ma sublime attente ,
 Acheter lâchement une chaîne éclatante !
 Non... Mais , ma mere. Hélas ! elle parle , & mon
 cœur
 Est glacé de remords , de honte & de terreur.

Je ne te retiens plus ; fuis ta pente invincible.
 A la voix du devoir , à la mienne insensible ,
 Citoyen dédaigné , sans biens & sans emploi ,
 Homme inutile au monde , à ta patrie , à toi ,
 Libre de tous liens , tapi dans ta retraite ,
 Fuis la terre indignée à qui pèse un Poète.

Ah ! dites , mon Ami , pour la société
 Seroit-ce m'endormir dans l'inutilité ?
 Du langage des Dieux l'interprète sublime ,
 Ne peut-il dans son art se renfermer sans crime ?
 Des mutuels devoirs , dont chaque homme est lié ,
 Est-il au milieu d'eux un canal obstrué ?
 Semblable à ces grands lacs , de qui l'onde assoupie

38 MERCURE DE FRANCE.

Retient, sans aucun fruit, l'onde qui l'a grossie.
 Sans doute ce n'est-là qu'un trop injuste arrêt,
 Par qui l'empire entier du goût qu'il proscrivoit,
 Ne verroit plus compter au rang des soins utiles,
 Que le travail pesant qui rend nos champ fertiles,
 Ces arts vils & grossiers n'exerçant que les mains,
 Et l'honorable emploi de juger les humains.

Mais quand ces lourds humains pourroient, avec
 justice,
 De l'inutilité nous reprocher le vice;
 Quand Homere ou Tyrtée, allumant dans les
 cœurs
 De la gloire & de Mars les célestes ardeurs;
 Quand David ou Rousseau, sur leur harpe im-
 mortelle,
 Exprimant les remords de l'ame criminelle,
 Du Dieu qui nous forma célébrant les bienfaits,
 Et dirigeant vers lui nos chants & nos souhaits;
 Quand du meilleur des Rois les vertus renaissantes,
 O Voltaire! à jamais sous ton pinceau vivantes;
 Quand sur la scène enfin Melpomene & sa sœur,
 Remuant à leur gré l'ame du spectateur,
 Le faisant sur lui-même ou s'indigner, ou rire,
 Et corrigeant ses mœurs par un art qu'il admire,
 A l'Univers charmé ne serviroient de rien:
 D'effacer cette tache il n'est plus de moyens.
 Ah! qu'il est de vertus encor à notre usage!

Et lorsque digne ami, lorsqu'époux tendre & sage,
 Pere d'enfans nombreux, élevés par mes soins,
 Homme, du malheureux soulageant les besoins,
 D'un coup d'œil simple & vrai mesurant mes sem-
 blables,

Leurs vices, leur orgueil, leurs travaux misé-
 rables,

Parlez ; aurai je tort, si, de moi satisfait,
 Pour la société je crois avoir plus fait
 Que le Traitant sans mœurs, l'oisif célibataire,
 Ou le fat revêtu d'un habit militaire ?

Allons ; du plus beau feu je me sens embrâser :

Que la barrière s'ouvre, & je vais tout oser.

Assis au premier rang du Temple de Mémoire,
 J'allierai les vertus à l'éclat de la gloire.

Si cependant le ciel à mes foibles essais

Ferme l'étroit chemin qui conduit au succès,

(Et ne semble-t-il pas que dans l'âge où nous
 sommes,

Lorsqu'il nous a fait naître après tant de grands
 hommes,

C'étoit pour nous abattre au pied de leurs autels,

Non pour nous partager leurs lauriers immortels)

Si, glanant sans mérite aux champs qu'ils mois-
 sonnerent,

Quelques vils rejets que leurs mains dédaigne-
 rent.

40 MERCURE DE FRANCE.

Je dois , méconnoissant l'honneur , la vérité ,
Ramper dans la bassesse & dans l'obscurité...
Cet avenir cruel me frappe , m'épouvante.

Doux & fragile espoir d'une audace mourante !
Gloire , vertu , bonheur , fantômes adorés !
Vous enchantiez mon ame & vous la déchirés.
Flottant sur une mer d'ennuis , d'inquiétudes ,
Je tombe replongé dans mes incertitudes.
Voyageurs égarés dans une sombre nuit ,
Echappés un instant à l'horreur qui vous suit ,
Pour ne la retrouver que plus épouvantable ,
Votre sort est plus doux que mon sort lamentable..

Vous , mon Ami , vous tous , dont l'intrépide effort
Dompta le choc des vents qui m'écartent du port ,
Prononcez sur mon choix : vous m'avez pu con-
noître :

Et si de mes desirs , qui seront vains peut-être ,
Vous accusez mon âge & ses folles ardeurs ;
Si le mépris constant des biens & des grandeurs ,
Si l'amour de l'étude , ah ! cet amour sublime ,
Dont m'ont fait une loi ceux qui m'en font un
crime ,

Cet amour généreux qui suspend ma douleur ,
Embellit ma jeunesse & suffit à mon cœur ;
Si tous les fondemens de ma foible espérance ,
Ne doivent pas charger la sévère balance.

OCTOBRE. 1776. 43

Où vos mains peseront des intérêts si chers ;
Je le dis en tremblant : jugez moi... sur mes vers.

Par M. de la Baume.

ODE ANACRÉONTIQUE.

A Madame la Marquise D L* P***,
pour le jour de sa fête.*

L'AMOUR, dans les bois de Cythere,
Avec soin cultivoit un lis ;
Combien cette fleur étoit chère
A l'aimable enfant de Cypris !
Elle croissoit pour une fête
Que ce Dieu vouloit célébrer ;
Il devoit en orner la tête
De l'objet qu'il oloit aimer.

La Sœur du Dieu de la tendresse ;
L'Amitié, trouvant cette fleur,
De la cueillir elle s'empresse ;
Mais l'Amour arrête la Sœur.
C'est pour une Nymphé charmante ;
Dit-il, que je la cultivois :
Si tu la voyois ! elle enchante ;
Pour elle je la réservois.

42 MERCURE DE FRANCE.

Elle sourit comme ma mere ,
 Ses yeux peignent le sentiment ;
 Elle a le cœur d'une Bergere ,
 Et de Vénus le port charmant :
 C'est-elle qui m'a fait connoître
 Que je suis le Dieu du plaisir.
 Sa belle bouche le fait naître ,
 Et son esprit en fait jouir.

L'Amitié dit : Tu peins , mon Frere ,
 L'objet dont je chéris les loix ;
 Du cœur de celle qui t'est chere ;
 Pour mon asyle j'ai fait choix.
 Laisse-moi donc offrir moi-même
 Un don que tu rendrais douloureux :
 Plus je parois , plus elle m'aime ;
 Mais caches-toi pour plaire mieux.

L'Amour , avec un doux sourire ,
 A l'Amitié remit la fleur.
 Je te l'apporte , ô ma Thémire !
 Au nom de son aimable Sœur.
 Tu fais à quel excès je t'aime !
 Je veux dans ce moment heureux
 Sur ton cœur la placer moi-même ;
 De l'Amitié ce sont les vœux.



*Idées d'une jeune Provinciale nouvellement
arrivée à Paris.*

QUEL monde ! quel séjour !..... Ma curiosité s'empare d'une foule d'objets qui l'enchantent , & ne peut se fixer sur aucun : tant de beautés échappent à la pensée.

Ah ! qu'étois - je avant d'habiter ces lieux charmans ? Je vivois ; mais d'une vie triste , monotone & languissante : j'étois née pour connoître & pour sentir , & je m'ignorois moi même.

Peuple aimable , séjour enchanteur , recevez le premier hommage des sentimens délicieux que vous m'inspirez ; que ce ravissement qui pénètre mon ame se prolonge jusqu'au terme de mes jours : si tout ce que j'éprouve n'est qu'une illusion agréable , mais trompeuse , qu'elle me trompe toujours ainsi , je lui devrai mon bonheur.

Quelle étoit mon erreur , lorsque subjuguée par la voix de la prévention , je ne voyois , je ne concevois rien au dessus de ma patrie. Que j'étois alors aveu-

44 MERCURE DE FRANCE.

glée ! & combien n'ai-je pas à rougir de mon ignorance !....

Amour, souverain maître de mon ame, que je regrette, sur-tout, le temps que j'ai perdu sans te connoître ! J'étois à peine sortie de l'enfance, que j'éprouvai l'irrésistible besoin de suivre tes loix. Des hommes à grandes passions se présentèrent à mon cœur, & la gêne, la surveillance tyrannique, la constance excédante, l'ennui, leur servirent de cortège : cette première épreuve me fit craindre tes traits sans troubler mon repos Dieu charmant ! oui, je commence à m'en apercevoir ; c'est ici, ce n'est qu'ici qu'on peut te connoître & chérir tes douceurs ! Ta puissance est celle d'un enfant qui rit & qui caresse ; ta constance n'a de durée que celle du plaisir ; la jalousie ne mêle jamais ses tourmens à tes faveurs ineffables ; tu es ici la suprême volupté, tu étois ailleurs un insupportable esclave !

Et toi, dont j'ai vu si souvent profaner les autels, Dieu du goût, père des talens & des graces, ton temple est ici par-tout ; je trouve à chaque pas des prodiges que tu fais naître ; j'avois long temps supposé ton existence ; mais on ne m'offroit de toi que des images défigurées, qui

OCTOBRE. 1776. 45

effaçoient de mon esprit les impressions naturelles qui vouloient s'y graver. Chez nous la suffisance & le ton des *trissotins* étoit la marque du savoir ; la manière de tout fronder , supposoit une supériorité de jugement ; l'art de rhabiller mesquinement quelque vieille chansonnette, étoit appelé par nos femmes le vrai talent de la poésie **.

De toutes les jouissances qui s'offrent ici à mes desirs , celle de pouvoir admirer de près ce Monarque , l'amour & l'ami de son peuple ; cette Souveraine , l'idole & l'ornement de la nation , & tous ces Héros qui les environnent , est la plus délicieuse sans doute. O mes chers compatriotes , quel est donc votre bonheur si vous ne goûtez point celui-ci ? Eh , Dieu ! peut-on être heureux & content loin de tout ce qui nous est le plus cher ?



VERS adressés à Madame la Marquise DE SÉGUR, Commandante en Franche-Comté, par M. Gavinet, Commissaire des poudres & salpêtres ; à l'occasion d'un feu d'artifice qu'il a eu l'honneur de lui offrir le jour de Saint Louis.

LE vif éclat du salpêtre enflammé,
Dont un cœur citoyen vous présente l'hommage,
Malgré tous ses efforts n'est qu'une foible image
Du sentiment dont il est animé.

Ce sentiment l'honore, ainsi qu'une Province
Qui sait apprécier l'heureux choix de son Prince,
Et goûter l'agrément de vivre sous vos loix.

Je suis témoin qu'il n'est point de Comtois,
Dont le cœur empressé de vous suivre à la trace,
Ne vous dise des yeux, au défaut de la voix,
Quels droits vous ajoutez à ceux de votre place.



*VERS à Mesdames LOUIS * & TRIAL,
sur l'Opéra de Fleur d'Epine.*

SAVANTE Muse de la Seine,
Belle Louis, quel Dieu fait t'inspirer tes airs ?
Non, la muse de Mitylene
Ne put jamais former d'aussi brillans concerts.
Et toi, dont les talens embellissent Thalie !
Toi, dont la voix touchante exprime la candeur,
O Trial ! Actrice chérie,
Apprends-moi par quelle magie
Tu charmes à la fois & l'oreille & le cœur ?
Vous eussiez toutes deux vaincu l'Amant rebelle
Qui tint long-temps Sapho captive sous sa loi :
Louis dans l'art de peindre, est bien au-dessus d'elle ;
Sapho, belle Trial, chantoit moins bien que toi.

Par M. D.

*Louanges d'Auguste & de Régulus. Ode
imitée d'Horace.*

Cœlo tonantem, &c.

JUPITER lance ton tonnerre ;
Les Dieux soumis suivent ses loix ;

* Auteur de la musique de Fleur d'Epine.

48 MERCURE DE FRANCE.

César est le Dieu de la terre,
 Il la soumet par les exploits.
 Le Parthe à genoux le supplie,
 Le farouche Breton se plie
 Au joug qu'il impose aux vaincus,
 Et leur défaite entière & prompte
 A jamais réparé la honte
 De la défaite de Crassus.

O gloire indignement flétrie !
 Rome avoit vu des Citoyens,
 Loin de leur auguste patrie,
 Se forger de honteux liens ;
 Epris de flammes étrangères,
 Ils s'étoient choisis des beaux-pères
 Chez nos barbares ennemis ;
 Croira-t-on qu'un Romain né libre,
 Ait pu , loin des rives du Tybre ,
 Ramper en esclave soumis ?

Voilà ce qu'au fond de son ame
 Jadis prévoyoit Régulus,
 Quand lui seul d'une paix infâme
 Conseilla le noble refus.

« Pérille , disoit ce grand homme ,
 « Des soldats indignes de Rome !
 « Quelle honte , Dieux immortels !
 « J'ai vu leurs bras chargés de chaînes ,

« J'ai

- » J'ai vu les dépouilles Romaines
- » De l'Afrique orner les autels.
- » Offert en tribut à Carthage,
- » Votre or vous rendra vos soldais ;
- » Mais vous rendra-t-il le courage
- » Qu'ils n'ont point eu dans les combats ?
- » Comme la laine une fois teinte,
- » L'ame une fois de vice empreinte,
- » N'aura plus son premier éclat ;
- » Par ces rançons Rome ternie,
- » Joint la perte à l'ignominie,
- » Et détruit doublement l'Etat.

- » Lorsqu'on verra les faons timides
- » Braver le Chasseur dans les bois,
- » L'honneur pourra rendre intrépides
- » Ceux qui méconnurent sa voix :
- » Ceux qui, sauvant par l'esclavage
- » Leurs jours qu'eût sauvé leur courage,
- » Ont le cœur & les bras flétris...
- » Triomphe ! superbe ennemie,
- » Puisqu'à la fin notre infamie
- » Va s'élever sur nos débris ».

Il dit : & son regard farouche,
 Peignant la honte & la fureur,
 Exprimoit bien mieux que la bouche

Le désespoir de son grand cœur ;
 Comme indigne de leurs tendresses ,
 Sa main repoussoit les caresses
 De son épouse & de ses fils ;
 Mais son front devint plus tranquille
 Lorsqu'il vit le Sénat docile
 A ses héroïques avis.

Cependant Carthage indignée
 Lui préparoit d'affreux tourmens ;
 Rome envain de larmes baignée ,
 Vouloit dégager les sermens ;
 Tranquille & ferme il quitta Rome ;
 Et l'on eût dit que ce grand homme
 S'en alloit au sein du repos ,
 Dans quelque retraite riante ,
 Près de Vénafre ou de Tarente ,
 Se délasser de ses travaux.

Par M. L. R.

Le mot de la première Enigme du volume précédent est *Miroir* ; celui de la seconde est *le Temps* ; celui de la troisième est *le Jeu des quilles*. Le mot du premier Logogryphe est *Serpent* (ani-

OCTOBRE. 1776. 51^r
mal) & *Serpent* (instrument); celui du
second est *le Musc*, où l'on trouve *mus*;
celui du troisième est *Rosée*, où se trouve
rose & *ose*.

É N I G M E.

Je défendois jadis les remparts de vos villes :
Le canon a rendu mes secours moins utiles ,
Et Mars ne m'admet plus en ses nobles travaux ;
J'embellissois autrefois vos châteaux ;
Vos Vitruves François , devenus plus habiles ,
M'éloignent à présent de ces palais tranquilles
Où vous allez , au milieu des étés ,
Oublier les ennuis des cours & des cités.
Dans vos Temples pourtant l'on me conserve
encore.
Le noble campagnard , qui me chérit toujours ,
M'emploie aussi , mais dans ses basses-cours ,
Pour loger les oiseaux qu'attellent les Amours
Au char de la Beauté qu'à Cythere on adore.

Par M. Louis Guilbaut.



A U T R E.

Je me vante d'avoir une noble origine,
 J'habite assez souvent les champs que j'embellis;
 Près de moi Célime, amoureux & chagrin,
 Se plaît à soupirer en secret les ennuis.
 Elle croit que ma voix murmure de sa peine;
 Que ne puis-je d'un mot dissiper son erreur!
 Loin d'elle malgré moi, l'affreux destin m'en-
 traîne,
 Quoiqu'en obéissant j'accuse sa rigueur.

Par M. le Méteyer.

A U T R E.

Je dois mon être à l'industrie:
 Au seul gré du goût qui varie,
 Soumis aux loix de la parure,
 L'on me fait changer de structure.
 Par un sort jusqu'à nous conservé d'âge en âge,
 Au sexe & chez les Turcs je ne suis point d'usage.
 Pour te mieux annoncer qui je suis, cher Lecteur,
 Mon nom sert à donner un grand titre d'honneur.

Par M. Borias, de Tours.

LOGOGYPHE.

UN Dieu qu'on eut redoutable,
Jadis me donna le jour :
Je lui devins agréable,
Je le servoais en amour.
Mon pere , par sa dépense ;
Me laissa , dans l'indigence ,
Pour tout bien un instrument ,
Qu'un frere un peu trop barbare ,
Envers l'imprudent Icare ,
Me vola perfidement.
J'eus recours à l'éloquence ,
Mais on a maigre pitance
Quand l'esprit est notre argent :
Donc , pour réparer ma perte ,
Comme je suis très-alerte ,
Je me fis courrier volant :
C'est dans ce grade honorable
Qu'auprès des Dieux de la fable
J'ai vécu joyeusement ;
Je vis finir leur empire ,
Et mon sort en devint pire ,
L'Univers me méprisant.
Enfin mon bonheur en France
A fixé ma résidence

C iiij

54 MERCURE DE FRANCE.

Chez un célèbre Savant,
 D'où pour plus d'une contrée,
 A me voir plus empressée,
 Je pars seize fois par an.
 Qui, tu me connois sans doute,
 Mais, ami Lecteur, écoute,
 Il te reste à deviner;
 Aux jambes si j'ai des ailes,
 Si ma tête a les pareilles,
 J'ai des pieds pour cheminer:
 Plus de six ornent mon être;
 Si tu les faisois paroître
 Devant toi diversement,
 Tu pourrois voir note Antique
 Qui dans les airs de musique
 Eleve ou baisse le chant;
 Et, sous autre point de vue,
 Lire ce qu'offre une rue
 Aux yeux de chaque passant,
 Chose qu'intérêt fit naître,
 Et qu'on verroit disparoître
 Dans bien des lieux à l'instant,
 Si le plus heureux prodige
 Nous guérissoit d'un prestige
 Qui va toujours augmentant;
 En combinant, vois encore
 Ce que la moindre pécore
 A tout aussi bien que toi;

Un élément fort perfide,
 Où souvent maint intrépide
 Eprouva la dure loi ;
 Lis une douce aventure
 Qu'on doit plus à la nature
 Qu'à l'homme le plus savant ;
 Hasard malheureux , peut-être ;
 Puisqu'il fait souvent paroître
 Profond un grand ignorant.
 Enfin mon tout te présente
 Ce qui sert à main savante
 Pour la guérison d'un mal
 Qui , dans le siècle où nous sommes ,
 Est , pour le malheur des hommes ,
 Devenu très-général.

Par M. de Lozieres fils , à Argentan.

A U T R E.

IL faut pour me trouver entier que l'on s'apprête ;
 Lecteur , à me chercher dans les endroits bourbeux ;
 Ou , si tu l'aimes mieux ,
 Vite coupe ma tête
 Et je suis dans les cieux.

Par M. Gazil , fils.

Civ

A U T R E.

PAR moi tout prend un tour nouveau ;
 Je dois le jour à l'industrie ,
 Mes enfans font la symétrie ,
 L'alignement & le niveau.
 Sans égard pour le bien qu'en tout temps je pro-
 cure ,
 Qu'on fouille dans mon sein , qu'on m'arrache le
 cœur ,
 Qu'on fasse deux moitiés de ma faible structure ;
 Dans l'une l'on verra la trompe d'un Chasseur ,
 Dans l'autre l'élément qui soutient la nature.

Par M. Lavielle , de Dax.

*ROMANCE d'Isaïe le Triste. Bibliothèque
 des Romans , Mai 1776 , page 83.*

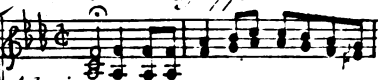
Vous qui d'amour sentez la douce flamme ,
 Savez combien l'amour est grand tourment ;
 Or dès long-temps bien l'éprouve mon ame ,
 Loin de celui que je vais réclamant.
 Est-il au monde ou Guerroyeur ou Dame
 Qui n'ait ouï le nom de mon Amant ?

ROMANCE

d'Isaïe le Triste

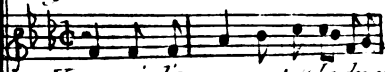
Bib. des Romans n. 1776.

Piano forte.



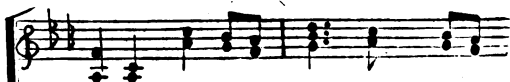
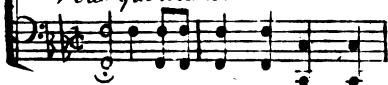
Adagio.

Chant.

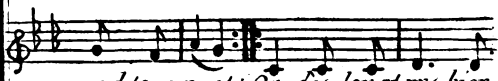


Vous qui d'amour sentez la douce

Basse.



flame, Sçavez combien l'absence est



grand tourment; Or des longs jours bien





First system of a musical score in G major, 3/4 time. It consists of three staves: a treble staff with a vocal line, a treble staff with a piano accompaniment, and a bass staff. The lyrics are written below the piano staff.

l'éprouve en mon âme, loin de celui que j'ai



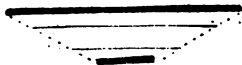
Second system of the musical score. It continues with three staves. The lyrics are written below the piano staff.

reclamant, est-il au monde ou croyant ou



Third system of the musical score. It continues with three staves. The lyrics are written below the piano staff.

Dame qui nait ou le nom de mon âme.



Lorsqu'on apprend qu'une ville est réduite,
 Qu'un fier Géant en deux est pourfendu,
 Qu'un seul a mis toute une armée en fuite,
 Qu'un grand lion gît sur terre étendu :
 C'est mon Amant qu'on nomme tout de suite,
 A telle gloire autre eut-il prétendu ?

Qui mieux que lui sait signaler son zèle
 Et les Payens tuer ou convertir ?

Qui pourroit mieux obtenir d'un Belle
 Palme d'amour ou rose de plaisir ?

Qui défend mieux l'honneur d'une pucelle,
 Et, s'il le veut, qui peut mieux le ravir ?

A le chercher si je passe ma vie,

Si le chanter est mon plus doux labeur,

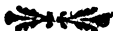
Peut-on avoir plus noble fantaisie ?

Peut-on choisir plus aimable vainqueur ?

Si parmi vous est mon cher Isaïe,

Ah ! rendez-moi le maître de mon cœur.

*Les paroles sont d'un Homme de qualité, bien
 connu par ses connoissances & par son goût. La
 musique est d'une jeune Demoiselle, très distinguée
 par ses talents.*



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

L'Erreur d'un moment, traduit de l'Anglois par Madame * * *. Vol. in-12. A Paris, chez Demonville, rue Saint Severin, aux Armes de Dombes. Prix 1 liv. 16 s. br.

CE roman est dans la forme épistolaire. Aston, jeune homme aimable, qui a des mœurs honnêtes, un cœur sensible & vertueux, mais dont la vertu, non encore mise à l'épreuve, ignore le danger des passions, fait part à un ami expérimenté des sentimens que lui inspire une femme respectable, dont il nous trace ce portrait dans ses lettres. Aston est à la campagne, auprès d'un oncle infirme qui a besoin des secours de son neveu. « Le plus » proche voisin de mon oncle, écrit-il, » au Colonel Blanchard, son ami, est » M. Freemer, homme de sens & d'un » esprit aimable. Sa femme, qui ne lui » cede en rien, ni pour la raison, ni » pour les agrémens, n'est point ce qu'on » appelle une beauté; c'est de ces fem-

» mes qui , comme l'a dit Montesquieu ,
 » ont mille manières de charmer , pour
 » une qui leur manque. Les belles fem-
 » mes sont communément trop vaines ,
 » mais celles qui se défient de leurs avan-
 » tages personnels , s'efforcent d'y sup-
 » pléer par des graces enchanteresses , &
 » manquent rarement de plaire. Ces ai-
 » mables gens ont chez eux une certaine
 » Miss Townsend , qui est l'amie de
 » Madame Fremer. Vous savez , Geor-
 » ge , comment se traite l'amitié entre
 » les femmes. Cette fille est jolie ; c'est
 » tout ce que je puis vous en dire. Peut-
 » être ma froideur vient elle de ses avan-
 » ces , avances que je dois à la pro-
 » chaine perspective de la mort de mon
 » oncle ; mais malheur à ses espérances ,
 » si jamais elle les fonde sur moi. J'ai
 » toujours eu de l'aversion pour les co-
 » quettes aux allures mâles.

» Fremer est d'un caractère charmant ;
 » il gagne dans une liaison plus intime.
 » Nous avons contracté ensemble une
 » amitié qui doit durer autant que no-
 » tre vie. Je ne m'étonne plus que sa
 » femme l'aime si passionnément ; plus on
 » le connoît , plus on l'estime. Il est né
 » bon , généreux , bienfaisant ; sa poli-

» telle est aïcée, sa sensibilité est douce :
 » à la vérité, sa figure n'est pas attrayan-
 » te ; mais n'est-ce pas une preuve de dé-
 » licatesse dans sa femme, que de l'ai-
 » mer uniquement pour les qualités de
 » son ame. Je la trouve infiniment res-
 » pectable, ne fût-ce que par son choix.
 » Cette petite envieuse d'Henriette, est
 » bien loin d'égalér Madame Freemer ;
 » jamais, j'ose le dire, elle ne montrera
 » tant de discernement. Si je veux l'en
 » croire, elle m'honore de ses bonnes
 » grâces ; mais c'est ma fortune qu'elle
 » distingue par-dessus tout. Sans être ce
 » qu'on appelle une folle, cette fille a
 » l'esprit très-frivole. J'avoue cependant
 » que si je n'eusse pas vu Madame Free-
 » mer, j'aurois pu prendre du goût pour
 » Henriette. Elle ne manque point d'agrè-
 » mens : ses traits fort réguliers sont te-
 » levés par un beau teint, & sa taille est
 » très-élégante. Madame Freemer n'a
 » point tous ces avantages, mais on
 » trouve un plaisir inexprimable à la re-
 » garder, & l'expression de toute sa fi-
 » gure est enchanteresse. Henriette, avec la
 » symétrie fastidieuse de ses traits, n'est
 » rien auprès de son amie. Madame
 » Freemer a non-seulement une raison

» très-éclairée , mais encore de la fi-
 » nesse & du piquant dans les idées ; son
 » esprit enjoué est accompagné d'un tou-
 » si naïf , qu'on aime son badinage , loin
 » de le craindre. Je ne connois point de
 » femme dont la conversation soit si
 » charmante , & qui répande autant d'in-
 » terêt & d'agrément sur les matières
 » mêmes les plus arides. Presque toutes
 » les femmes ne savent que médire ,
 » leurs connoissances , leurs amis même
 » sont sacrifiés au plaisir de montrer de
 » l'esprit. Ce babil insensé vient d'une
 » mauvaise éducation ; aussi le paient-
 » elles cher à leur entrée dans le monde.
 » Près de Madame Fremer , les heures
 » s'écoulent sans qu'on s'en apperçoive ,
 » & je ne la quitte jamais sans une peine
 » inexprimable. Doit-on s'étonner que
 » son mari l'aime éperdument ? Quelle
 » société pourroit valoir celle de cette
 » aimable femme ? Je ne parle point de
 » ses charmes personnels , plus que suf-
 » fisans pour fixer les desirs d'un homme ;
 » mais elle est la première de son sexe
 » pour aimer ses devoirs & pour les bien
 » remplir. L'homme qui négligeroit une
 » pareille femme seroit bien ennemi de
 » son repos ».

62 MERCURE DE FRANCE.

Aston n'écrit plus à son confident sans se répandre en louanges sur Madame Freemer; on voit même qu'il se complaît dans cet entretien, & que c'est le cœur qui lui dicte tout les sentimens qu'il exprime dans ses lettres. Le Colonel frémit pour son ami des progrès de cette passion. Il ne lui dissimule point les dangers qu'il court, il lui présente les motifs les plus puissans pour ne plus fréquenter une maison où sa passion peut porter le trouble & le désordre. Aston reconnoît dans ces conseils la voix de l'amitié, & veut lui obéir. Il est dans cette résolution, lorsque Freemer lui fait part qu'il vient d'être nommé Secrétaire d'ambassade, place qu'il n'a acceptée que pour procurer par la suite un sort plus heureux à sa chère épouse. L'imprudent recommande cette épouse au jeune Aston; il le sollicite même d'employer les soins de l'amitié pour rendre à Madame Freemer l'absence d'un époux qu'elle aime, moins pénible. Que devoit faire alors Aston, c'étoit de refuser cette commission dangereuse? Il ne se dissimule point ce devoir; mais qu'un amant est ingénieux à trouver des raisons pour favoriser la passion qui le flatte! « Si Freemer me

OCTOBRE. 1776. 63

» faisoit justice, écrit il à son ami, je
» serois le seul homme qu'il devoit
» bannir, chasser de sa maison. Je ne
» puis cependant ni l'avertir de son im-
» prudence, ni renoncer à cette précieu-
» se marque de son estime; je serois
» aussi fou que lui si je découvrois les vé-
» ritables motifs de mon refus, & sans
» cela, comment le justifier? Quelle
» confiance il me montre! Hélas! & que
» je la mérite peu! Mais que pensera-t-il
» de moi, si je rejette sa prière? Point
» d'excuse valable près de lui: il me regar-
» dera comme un homme dur, ingrat,
» insensible à l'affliction de la plus
» aimable des femmes. Non, Geor-
» ge, je n'y puis consentir; je veux,
» en acceptant la distinction dont il
» m'honore, justifier toutes ses préven-
» tions en ma faveur. Je serai toujours
» son ami, toujours celui de sa femme :
» mon affection pour elle sera celle d'un
» frère : je la protégerai; mes soins n'au-
» ront que son bonheur pour objet, & je
» n'ai plus d'autre desir que de lui prou-
» ver, par ma conduite, que je suis
» digne de la confiance de son mari. Eh!
» pourquoi me refuserois-je à cette con-
» fiance? Ne suis-je pas un honnête

64 MERCURE DE FRANCE.

» homme ? Ce n'est après tout qu'une
 » dette qu'il me paie. Jamais, sans doute,
 » ni mes regards, ni mes actions n'ont
 » découvert à Freemer le secret de mon
 » cœur. Peut être, mon ami, ne suis-
 » je pas aussi coupable que je le pensois
 » moi même. Ne vous est-il jamais ar-
 » rivé de vous croire amoureux, sans
 » l'être en effet ? Bien des gens, plus
 » sages que vous & moi, ont eu une pa-
 » reille manie. Enfin, pour ne vous pas
 » ennuyer plus long-temps, je vous dirai
 » que j'ai pris mon parti, & que j'irai
 » moi même en personne porter une ré-
 » ponse à mon ami : mandez-moi cepen-
 » dant, George, ce que vous pensez de
 » cette étrange situation.

» Vous êtes perdu, tout-à-fait perdu,
 » lui répond le Colonel Blanchard ; ne
 » quittez plus la chambre de votre oncle,
 » ou venez sur le champ chez moi. Pour-
 » rez-vous hésiter un moment ? Il est
 » bien question de savoir si vous aimez
 » ou vous n'aimez pas ; fuyez, vous dis-
 » je, si vous êtes réellement amoureux
 » de la femme de votre ami ; l'office de
 » consolateur est trop dangereux pour
 » vous ; & si votre cœur est libre, une
 » familiarité trop intime peut vous con-

» duire tous les deux à des fautes irrépa-
 » rables. Que de gens, d'abord inno-
 » cens des crimes dont on les accusoit,
 » ont fini par s'en rendre coupables!
 » Partez, je vous le répète, pendant qu'il
 » en est temps encore. Vous trouverez
 » assez de femmes aimables, & plus bel-
 » les que Madame Freemer; des fem-
 » mes à qui vous pourrez adresser vos
 » vœux, sans compromettre l'honneur
 » d'un mari. Si vous ne venez prompte-
 » ment, je croirai qu'il n'y a rien au
 » monde qui puisse empêcher votre perte.
 » J'en excepte pourtant Madame Free-
 » mer. Soez comme vous me la repré-
 » sentez, sa vertu peut repousser vos at-
 » taques, & vous ôter tout espoir. Son-
 » gez y bien, Aston, un pas de plus va
 » vous rendre le plus abject, le plus
 » odieux de tous les hommes. Trop de
 » sévérité n'a jamais été mon défaut. Je
 » passe volontiers que l'on ait du goût
 » pour les femmes, qu'aucun devoir
 » n'engage; mais l'adultère me sem-
 » ble un crime énorme plus que le meur-
 » tre même. Vous frémissez sans dou-
 » te à m'entendre parler. Eh! que seroit-
 » ce donc, si vous vous en rendiez cou-
 » pable? Souvenez vous qu'une fois cri-
 » minel, c'est en vain qu'on voudroit

66 MERCURE DE FRANCE.

» racheter son innocence. Quoi ! trahi-
» rez-vous donc l'homme honnête &
» confiant qui s'est laissé séduire aux ap-
» parences de votre amitié ? Détruisez-
» vous à jamais le repos de la femme
» que vous croyez aimer avec tant de
» tendresse ? Vous l'admirez, vous l'es-
» timez, dites-vous, & vous voulez lui
» ravir cette vertu qui fait l'objet de
» votre adoration ; vous voulez la rendre
» méprisable à ses yeux, aux vôtres mê-
» me, & risquer de la haïr, après l'avoir
» tant aimée ? »

La morale du Colonel Blanchard n'est que celle de toute ame honnête. Dans une autre lettre il conseille à son ami, de se marier, pour le dérober à son fol amour. « Croyez - m'en, épousez
» Henriette : vous dites qu'elle est folle,
» qu'elle vous aime éperduement ; que
» demandez-vous davantage ? J'ai tou-
» jours entendu dire, qu'en fait de ma-
» riage, la femme qui choisit un hom-
» me, le rend plus heureux que celle
» qu'il se choisiroit lui-même. Laissez
» Madame Freemer attendre le retour
» d'un époux qui mérite toute sa fidé-
» lité. »

Aston rejette bien loin toute idée de mariage ; quel attachement pourroit l'in-

intéresser plus que celui qui l'occupe ac-
 tuellement ; mais craignant de perdre
 l'estime de son ami , il s'efforce de lui
 persuader que ses liaisons avec Madame
 Freemer lui sont prescrites par une ex-
 trême amitié , qui , dit-il , n'est pas dé-
 fendue entre un homme & une femme.
 Cet ami lui répond avec autant de fran-
 chise que de fermeté : « Loin d'adopter
 » vos idées sur l'amitié entre les deux
 » sexes , je soutiens qu'elle ne peut être
 » innocente , à moins que la femme n'ait
 » plus de soixante ans ; encore une Ni-
 » non , une M * * * , & tant d'autres
 » prouveroient que l'on ne peut guères
 » fixer le moment où finit l'âge de l'amour
 » chez les femmes. Il y en a tant de vieil-
 » les dans le monde qui ont encore les
 » passions de la jeunesse ! Madame Free-
 » mer , de votre propre aveu , avec les
 » graces qu'elle tient de la nature , une
 » raison éclairée , & les charmes de son
 » esprit , est plus faite pour inspirer des
 » desirs , que la plus belle de son sexe ;
 » & c'est avec une pareille femme que
 » vous prétendez former une innocente
 » amitié ! Quelle absurdité ! encore une
 » fois , réfléchissez sur votre folie , avant
 » qu'il soit trop tard , & songez que plus

63 MERCURE DE FRANCE.

» vous avez d'amour, & plus vous au-
 » rez de remords. Madame Freemer ne
 » voit pas le danger que vous lui faites
 » courir, ou bien je me défie de la vertu.
 » Dans ces deux suppositions, l'honneur,
 » & même votre romanesque amitié vous
 » font un devoir de l'en garantir. Les fem-
 » mes ont en général les passions violentes,
 » & sont sujettes aux mêmes foiblesses
 » que nous. La nature nous a donné le
 » courage pour les protéger, & l'humani-
 » té, la conscience nous en font une
 » obligation indispensable. Un jour vien-
 » dra, peut être, où vous vous repenti-
 » rez d'avoir méprisé les utiles conseils
 » d'un véritable ami. » Cette prédiction
 ne tarda point malheureusement à s'ac-
 complir. Aston, emporté par le désir de
 la passion, oublie ce qu'il doit à la
 femme qu'il estimoit le plus, à la con-
 fiance de l'honnête Freemer, à lui-même.
 Madame Freemer nous est ici représentée
 aussi foible que son amant, & non
 moins criminelle. Sa première faute est
 de n'avoir pas éloigné d'elle pour tou-
 jours le jeune Aston, lorsque la première
 fois il lui fit l'aveu de ses tendres sen-
 timens. Une femme mariée qui écoute
 sans colère une pareille déclaration, est

déjà coupable; & dès ce moment, il est aisé de prévoir la prochaine défaite. Cependant le lecteur qui connoît les remords de cette épouse infidèle, qui voit son trouble, son agitation, qui apprend l'espèce de consommation où l'a jetée le chagrin d'avoir trahi l'honneur, la vertu, un mari, uniquement occupé du bonheur de son épouse, ne peut s'empêcher de s'intéresser au sort de cette femme. Pourra-t-il même se dispenser de répandre quelques larmes sur le malheureux Aston? Cet infortuné jeune homme, en proie aux ennuis les plus cuisans, ne peut plus vivre avec lui-même; il se reproche sans cesse d'avoir abusé de la confiance d'un ami, pour causer la mort de la seule femme qu'il aimoit, qu'il estimoit. Aston, soit par vanité, soit pour cacher le vrai motif de ses assiduités auprès de Madame Freemér, avoit entretenu l'inclination que lui marquoit peut-être indiscretement l'aimable Henriette qui vivoit avec Madame Freemér. Coupable de la mort de cette femme, il ne veut point que l'on puisse encore l'accuser d'avoir abusé de l'ingénuité d'une jeune fille honnête & bien élevée: il l'épouse; mais toujours agité par ses

70 MERCURE DE FRANCE.

premiers remords, & ne pouvant soutenir la présence de l'ami qu'il a si indignement trahi, sa tête se trouble, & dans l'accès d'une noire mélancolie, il se tue d'un coup de pistolet. Plus de paix sur la terre pour l'homme qui a fait le malheur, ne fût-ce que d'une seule créature.

Ce roman est écrit purement & avec intérêt. Les situations en sont peu variées, mais celles qu'il présente peuvent être regardées comme de bonnes études du cœur humain, faites d'après un jeune homme ardent, passionné, qui, rempli de l'enthousiasme de la vertu, succombe en frémissant à des penchans funestes, vainement combattus.

Des réflexions sur l'éducation des enfans, ne paroîtront point déplacées à la tête de ce roman moral. « Hâtons-nous, » dit l'Auteur, en adressant la parole » aux pères & mères, hâtons-nous de » développer dans le cœur des enfans le » germe précieux que la nature y a déposé, cet heureux germe de sensibilité, » source de toutes les joies de la vie, » sans doute aussi de ses peines... Mais, » quelle est l'ame honnête qui voudût » repousser loin d'elle cette tendre com-

» misération qui l'identifie en quelque
 » manière au sort des infortunés? Que
 » les enfans sachent aimer, ils crain-
 » dront bientôt de déplaire aux objets de
 » leur affection; la crainte doit suivre
 » l'amour, & non le devancer. Quelle
 » idée plus sublime & plus consolante à
 » la fois, que celle de la divinité sous
 » l'image d'un bon père! Que l'enfance
 » timide, ingénue, envisage Dieu sous
 » cet aspect, il lui sera facile alors de
 » chérir & de révéler ses loix. J'ai vu
 » des enfans, à peine âgés de quatre ans,
 » verser des torrens de larmes, jeter des
 » cris de désespoir au seul refus d'une
 » caresse de leur père ou de leur mère;
 » ils auroient tous la même sensibilité,
 » si l'on savoit l'exciter & l'entretenir.
 » Hélas! ces tendres rejetons n'auroient
 » besoin, pour s'élever & prospérer,
 » que des sucres nourriciers de la terre, &
 » de la rosée bénigne du ciel! Pourquoi
 » donc tonner au-dessus de leur tête?
 » Pourquoi flétrir, dessécher dès la pre-
 » mière aurore, le plus charmant ou-
 » vrage de la nature? C'est dans l'ame
 » candide des enfans qu'elle se complait
 » à graver ses traits ineffaçables, ces
 » traits que nous ne défigurons que trop

72 MERCURE DE FRANCE.

» souvent, en y apposant le sceau de la
 » crainte, éternelle & funeste empreinte
 » de l'esclavage. Imitons plutôt la sage &
 » bienfaisante nature; elle offre d'abord
 » l'aliment le plus doux à l'estomac né-
 » bile de l'enfant; eh, n'est-ce pas nous
 » indiquer l'espèce de nourriture qui con-
 » vient à son âme? C'est de miel &
 » de lait qu'il faudroit la pétrir. Quelle
 » barbarie, de les effaroucher, ces êtres
 » sensibles & innocens, par les épouvan-
 » tails hideux du crime! Du crime!... Ce
 » mot est-il fait pour les oreilles de l'en-
 » fance, & seroit-on si coupable, en
 » effet, de jeter un voile sur des véri-
 » terribles, du moins jusqu'à l'âge où le
 » torrent impétueux des passions a besoin
 » de digues puissantes? &c.

Ces maximes d'éducation intéressantes
 par elles-mêmes & par le sentiment qui
 les a dictées, seront adoptées de tous les
 pères & mères que l'indolence ou le goût
 de la dissipation n'empêchent pas de
 prendre soin de l'éducation de leurs en-
 fans.

Anecdotes des Beaux-Arts, contenant
 tout ce que la peinture, la sculpture,
 la gravure, l'architecture, la littéra-
 ture

OCTOBRE. 1776. 73

tute, la musique, &c., & la vie des Artistes offrent de plus curieux & de plus piquant chez tous les Peuples du monde, depuis l'origine de ces différens arts jusqu'à nos jours; Ouvrage qui facilite d'une manière aussi instructive qu'amusante, la connoissance des arts, en trace les progrès & la décadence parmi les Nations qui les ont cultivées; & dans lequel on trouve un grand nombre de traits intéressans qui n'avoient point encore été publiés; avec des notes historiques & critiques, & des tables raisonnées, où l'on apprécie en peu de mots les Artistes & les Auteurs dont on a rapporté les anecdotes. Par M. ***. 2 volumes in-8°. rel. 12 livres. A Paris, chez Bastien, Libraire, rue du Petit Lion, Fauxb. St Germain.

Il ne paroît encore que les deux premiers volumes de cette ample collection. Ces volumes comprennent les anecdotes ou faits historiques relatifs à la peinture, & une partie de ceux qui regardent la sculpture. Voici le plan que l'Auteur a suivi dans les deux volumes que nous annonçons. Il commence par donner les faits

II. Vol.

D

74 MERCURE DE FRANCE.

ou les traits historiques qui regardent l'art en général. L'ancienneté de la peinture, son origine, les honneurs que lui ont accordés les Grecs, le peuple de la terre le plus sensible à l'impression du beau; les progrès de la peinture chez les différens peuples, plusieurs de ses effets singuliers; des anecdotes sur quelques portraits, &c. remplissent la plus grande partie du premier volume. L'Auteur passe ensuite aux anecdotes qui concernent chaque artiste en particulier. Il n'a point rangé ces Artistes par écoles, il s'est contenté de les diviser par nations. Comme la plupart des faits que l'Auteur rapporte à l'article de chaque Peintre, ne sont pas toujours propres à nous faire connoître le genre de peinture adopté par l'Artiste, sa manière de composer, son genre de dessin, l'Auteur a placé à la fin du volume une table alphabétique & raisonnée, où il a cherché à caractériser en peu de mots les Peintres dont il est parlé dans le volume. Cette nomenclature n'est pas aussi complète qu'elle auroit pu l'être. Nous y avons cherché en vain, parmi les Peintres François, les noms de Baugin, Patelle, Cazes, Galloches, Detroy, Oudry, Subleyras, Rivals, Klinget,

& ceux de beaucoup d'autres Artistes Italiens ou Flamands, Artistes néanmoins bien connus des amateurs, & dont l'histoire auroit pu fournir plusieurs faits curieux. Jacques Ruissdal est annoncé dans cette table comme un des plus fameux Peintres Hollandois pour les marines. Ruissdal a pu peindre quelques marines, mais ce sont les tableaux de paysage qui ont fait sa réputation. L'anecdote rapportée à son article, n'apprend rien de ce que l'on vouloit savoir du talent de ce célèbre Paysagiste. On voit cependant que l'Auteur n'a rien négligé pour ses recherches. Il a compulsé les différens traités de peinture, les histoires, les journaux, les dictionnaires, les relations des voyages, des Mémoires manuscrits; mais lorsque les anecdotes relatives au talent de l'Artiste manquoient, ne valoit-il pas mieux les remplacer par des réflexions sur ses ouvrages, que par des faits vagues ou communs?

L'Auteur rapporte à l'article d'Antoine Vandick, élève de Rubens, le fait suivant : « Un jour que Rubens étoit sorti, afin d'aller se délasser par la promenade, selon sa coutume, Vandick & plusieurs autres élèves de ce grand Peintre, en-

Dij

76 MERCURE DE FRANCE.

trèrent dans le cabinet de leur maître, pour y observer sa manière d'ébaucher & de finir; mais en s'approchant trop étourdiment, l'un d'eux effaça une partie du tableau qui étoit l'objet de leur curiosité. On pâlit à cet accident; l'un des jeunes gens prit enfin la parole: « il faut, » sans perdre de temps, dit-il, risquer » le tout pour le tout; nous avons encore » environ trois heures de jour; que le plus » habile d'entre nous prenne le pinceau, » & tâche de réparer ce qui est effacé: » pour moi je donne ma voix à Vandick. » Tous applaudirent à ce choix; Vandick seul douta de la réussite. Pressé par les prières de ses camarades, & craignant lui-même la colère de Rubens, il se mit à l'ouvrage, & peignit si bien, que le lendemain Rubens examinant son travail de la veille, dit, en présence de ses élèves, & en parlant des endroits retouchés par Vandick, saisi de crainte, ainsi que ses compagnons: » voilà un bras » & une tête qui ne sont pas ce que j'ai » fait hier de moins bien. » Edelinck, célèbre Graveur, mort à Paris en 1707, prenoit quelquefois plaisir à citer ce même fait qu'il avoit appris dans sa jeunesse à Anvers, mais avec d'autres circon-

ces qui le rendent plus croyable, & que pour cette raison nous allons rapporter. Vandick, disoit-il, étant fort jeune, eut la curiosité d'entrer dans le lieu où Rubens peignoit, un jour que ce Peintre étoit sorti de chez lui. Les camarades de Vandick se mirent à jouer avec lui, ils prirent son bonnet, le jetèrent en l'air, & le firent malheureusement tomber sur une peinture de Rubens encore toute fraîche ; c'étoit le tableau qui est au maître-Autel de l'Eglise des Augustins, à Anvers. Etourdis d'un pareil malheur, & ne sachant comment y remédier, l'un d'eux ouvrit l'avis, que puisque c'étoit le bonnet de Vandick qui avoit fait le mal, c'étoit à Vandick à le reparer. Les voilà donc occupés à charger une palette de couleurs. On la remet à Vandick, on l'oblige de peindre ce qui a été effacé. Il le fait avec fermeté. Rubens, qui s'en apperçut le lendemain, & se fit dire la vérité, augura dès lors très-avantageusement des talens de son élève, & lui fit l'honneur de laisser subsister tout ce qu'il avoit peint sur son tableau. Si l'on compare ces deux récits, l'on verra que c'est à celui d'Edelinck qu'il faut s'en tenir, malgré les autorités que l'éditeur

des anecdotes pourroit rapporter en sa faveur , & qu'il ne cite point.

Le même article de Vandick offre quelques anecdotes curieuses , mais l'Auteur en a omis une qui peut intéresser les Artistes. Nous avons de Vandick un Christ en croix ; la Vierge & St. Jean sont placés au bas. Le Sauveur du monde semble recommander sa mère à St Jean. L'Artiste avoit en conséquence représenté l'Apôtre tenant une de ses mains sur l'épaule de la Vierge ; mais cette attitude parut , avec raison , peu respectueuse , & le tableau fut mis à l'*Index* à Rome. Vandick se vit donc obligé de changer cette position. Cette même main se trouve effacée dans les dernières épreuves de la planche que Bolsvert a gravée d'après cette composition de Vandick.

Rigaud est dans ce recueil comparé à Vandick pour le portrait ; il rendoit , ajoute l'Editeur , les étoffes avec un art qui va jusqu'à séduire. On peut néanmoins reprocher à Rigaud que son goût de draper sent trop l'étude. Ses draperies sont jetées avec art , si l'on veut , mais elles laissent appercevoir que tous ces petits plis ou ces cassures que Rigaud croit nécessaires pour l'effet de son ta-

bleau, ont été recherchées par le Peintre, & que sans lui ils ne seroient pas où ils sont. Vandick est beaucoup plus naturel. Il rendoit la nature comme elle se présentoit à lui, Rigaud comme il l'avoit disposée. Il l'imitoit alors avec scrupule, bien différent en cela de l'Argillière, son contemporain, qui faisoit tout de pratique ou de souvenir.

» Rigaud, dit l'Éditeur des Anecdotes, se maria par une aventure assez singulière. Une Dame ayant envoyé son Domestique pour avertir quelque Barbouilleur de venir mettre en couleur son plancher, le Laquais alla s'adresser à Rigaud, qui, charmé de la méprise, voulut s'en amuser, promit de se rendre à l'heure indiquée, & n'y manqua pas en effet. La Dame voyant paroître un homme de bonne mine, habillé magnifiquement, se douta du *qui pro-quo* de son Domestique, en fit des excuses à Rigaud, & le reçut d'une manière très-distinguée. L'Artiste, charmé de l'esprit & de la beauté de cette Dame, demanda la permission de venir quelquefois lui faire sa cour. Enfin la sympathie agit entre ces deux personnes; on parla bientôt de mariage, & leur union fut des plus heureuses. Ce

D iv

80 MERCURE DE FRANCE.

fait est encore altéré dans ses détails. Rigaud étoit venu loger dans la rue Coquillière , au coin de la rue des vieux Augustins , chez un Notaire. Un Huissier du Conseil , nommé le Juge , logeoit dans le voisinage. Sa femme , qui vouloit faire peindre en marbre un chambranle de cheminée , dit à sa Domestique d'aller chercher un Peintre qu'elle lui nomma. « Il y en a un , dit cette Servante , qui vient d'arriver dans votre » voisinage. Eh bien , allez lui dire de » venir , repart la Maîtresse ». Rigaud étoit naturellement haut , & l'on comprend aisément qu'il dût recevoir assez mal ce message ; on ajoute même que peu s'en fallut qu'il ne fit jeter la Servante du haut en bas de l'escalier. Revenue à la maison , elle raconta la façon dont elle avoit été reçue , & s'en plaignit au mari , qui connoissant Rigaud , trouva fort mauvais que sa femme eût fait une telle méprise. « Y pensez-vous , » dit-il , M. Rigaud est un Peintre distingué , qui ne mérite point qu'on lui » fasse une telle avanie ». La femme ne savoit ce qu'il vouloit dire par un Peintre distingué. Le mari alla cependant faire des excuses à Rigaud , qui lui ren-

dit sa visite. Il trouva la Dame à son goût ; il lui donna dès-lors son affection , & lorsqu'elle fut veuve , il en fit sa femme , & une femme tendrement aimée.

Une Dame qui avoit beaucoup de rouge , & dont Rigaud faisoit le portrait , se plaignit de ce qu'il n'employoit pas d'assez belles couleurs , & lui demanda dans quel endroit il les achetoit. « Je » crois , Madame , répondit le Peintre , » que nous nous fournissons chez le » même marchand ».

Voici une autre saillie de cet homme célèbre , qui n'est pas rapportée dans ce recueil. Un homme qui n'avoit d'autre mérite que d'être riche , vint un jour chez Rigaud pour se faire peindre. Il marchandait sur le prix que l'Artiste mettoit alors à ses ouvrages. Il offroit même une somme très-modique , & ajoutoit que c'étoit assez pour *tirer* un portrait. Monsieur , lui répondit Rigaud avec beaucoup de flegme , il n'y a pas là de quoi vous *tirer* les oreilles.

Quoique Rigaud eut naturellement l'esprit très-galant , il n'a jamais aimé à peindre les femmes : « Si je les repré- » sente telles qu'elles sont , disoit-il , » elles ne se trouveront pas assez belles ;

D v

32 MERCURE DE FRANCE.

» si je les flatte , elles ne seront pas res-
» semblantes ».

Mignard n'aimoit pas non plus a faire des portraits de femme , quoiqu'il en ait peint un grand nombre : « La plupart des
» femmes , disoit - il quelquefois , ne
» savent ce que c'est que de se faire pein-
» dre telles qu'elles sont ; elles desireroient
» de ressembler à l'idée qu'elles se sont
» formée de la beauté : c'est leur idée
» qu'elles veulent que l'on copie , & non
» pas leur visage ».

L'Editeur n'a point omis de citer , à l'article de Michel Ange , le conte que l'on a fait , que ce célèbre Artiste avoit attaché un homme vivant en croix , & l'avoit laissé mourir , pour donner plus de vérité à l'expression d'un Christ qu'il vouloit peindre. On ne répéteroit plus ce conte , si l'on faisoit attention à la différence qui doit se trouver entre l'expression d'un homme qui meurt en désespéré , & celle du Sauveur du monde , qui fait à son père , avec la plus parfaite résignation , le sacrifice de sa vie.

La classe des Peintres Anglois ne contient ici que trois articles. Il y est sur-tout fait mention de Guillaume Hogart , mort à Londres en 1765. Ce Peintre

passe dans son pays pour l'Artiste qui a
 su le mieux exprimer les passions, &
 rendu, de la façon la plus pathétique, les
 mœurs de ses compatriotes. Ce n'est pas
 qu'il fut un Peintre fort savant, ni fort
 estimable. Il dessinoit très-mal, & avoit
 aussi peu de connoissance des véritables
 règles de la composition, que des effets
 du clair obscur. Sa grande réputation,
 lui vient d'avoir été doué par la nature,
 de cette espèce de génie satirique & mor-
 dant, qui fait trouver le ridicule où il
 est, & le rendre sensible aux yeux d'une
 multitude à laquelle il faut, pour être
 ébranlée, de ces représentations burles-
 ques & outrées, de ces traits chargés
 qui la dispensent de chercher dans son
 ame l'explication des expressions & des
 mouvemens simples & naturels qu'une
 savante main lui auroit tracés. Les An-
 glois en général ne se défendent point
 d'aimer la grosse plaisanterie. S'ils la souff-
 rent, s'ils y applaudissent sur leurs
 théâtres, à plus forte raison ont-ils dû
 lui faire accueil quand elle s'est montrée
 sur le papier. On fait dire à Hogart,
 dans son article, qu'il reconnoissoit tout
 le monde pour juge compétent de ses ta-
 bleaux, excepté les Peintres de pro-

34 MERCURE DE FRANCE.

feſſion. L'Editeur ajoute : C'eſt qu'il craignoit les jalouſies de métier. Il craignoit plutôt que des Artiſtes trop clairvoyans ne prononçaſſent ſur ce qui lui manquoit du côté de l'Art. Cette crainte d'Hogarr, eſt un aveu tacite de ſon ignorance , & confirme le reproche que nous lui avons fait plus haut , d'être un très-médiocre deſſinateur.

L'Editeur , dans la vue de faire ſon recueil auſſi complet qu'il eſt poſſible , a fait un article des *Peintres anonymes* , où il a placé les traits & anecdotes des Artiſtes dont les noms ſont ignorés.

Un Peintre Anglois ayant repréſenté une jolie Quêteuſe, tenant un tronc , & voulant faire entendre que ce tronc étoit vuide , imagina de peindre au deſſus de l'ouverture une toile d'araignée. Ce trait eſt d'Hogarr.

Une Demoifelle de trente ans, voulut qu'un Peintre la peignit en Veſtale , & de grandeur naturelle. L'ouvrage étant achevé , la Demoifelle trouva que la hauteur de ſa taille n'étoit paſſantout-à-fait rendue ; & comme elle ſ'en plaignoit vivement au Peintre , il lui dit : « Excusez , Mademoifelle , je vous ai reſenté plus petite que vous ne l'êtes en effet , parce que je n'ai paſſé cru que

OCTOBRE. 1776. 85

« dans le temps où nous sommes , il
« y ait des Vierges aussi grandes que
« vous ».

Un Grand Seigneur de Florence allant
un jour visiter certain Peintre de la même
ville , fut très-étonné de lui voir des
ensans d'une extrême laideur , & ne put
s'empêcher de lui dire : « Comment
« faites-vous des ensans d'une figure si
« désagréable , & de si beaux tableaux ?
« N'en soyez pas surpris , répondit aussi-
« tôt le Peintre , je fais mes tableaux le
« jour , & mes ensans pendant la nuit ».

Des Moines avoient demandé à un
Peintre un tableau qui représentât la
tentation de Jesus-Christ dans le de-
sert. Celui-ci s'avisa de revêtir satan de
l'habillement de ces Moines , qui en fi-
rent de violens reproches à l'Artiste.
Mais il les apaisa , en leur disant que
l'ennemi du salut ne pouvoit mieux s'y
prendre , pour tâcher de séduire Jesus-
Christ , qu'en prenant l'habit des plus
honnêtes gens.

L'article des Peintres anonymes , ter-
mine le recueil d'anecdotes sur la Pein-
ture. Viennent ensuite des réflexions sur
la Sculpture , sur l'origine de cet Art , ses
progrès , les honneurs qu'il a reçus chez

82 MERCURE DE FRANCE.

les différens peuples , &c. L'Editeur a aussi recueilli , d'après les Historiens , & les relations des Voyageurs , diverses particularités , concernant plusieurs statues antiques & modernes. Le Recueil que nous annonçons , a exigé , comme l'on voit , beaucoup de recherches & de lecture. Il est instructif , amusant & curieux. Il pourra encore devenir plus intéressant , si , dans les volumes qui vont suivre , l'Auteur use de plus de critique ; s'il est plus exact à citer les sources où il a puisé ; s'il montre enfin plus d'estime pour son lecteur , en ne lui présentant que des faits dignes de son attention.

Dictionnaire historique & critique de la Sainte Bible, par M. R. Editeur de deux éditions de la Sainte Bible , tom. 1. in 4°. A Paris , chez Boudet , Imprimeur du Roi , rue S. Jacques.

« Les SS. Peres ont donné une juste idée de ce Livre divin , lorsqu'ils ont dit que c'étoit une Lettre du Créateur à la créature , de Dieu à l'homme , & à chacun des hommes en particulier. Nous sommes , dit S. Augustin , dans un pays étranger ; nous soupçons , nous

» gémissons éloignés de notre patrie. Il
 » nous est venu des lettres de cette chère
 » patrie. Ce sont ces lettres dont nous vous
 » faisons la lecture , quand nous vous
 » lisons des Livres Saints ».

Dans ce Livre sacré , est déposé le Contrat important de la nouvelle alliance de Dieu avec nous , & de nous avec Dieu. Les vérités du salut qui y sont renfermées , sont une lumière toute pure , que Dieu a préparée pour nous conduire au milieu des ténèbres de la vie présente. Nous avons ici bas une foule de combats à soutenir & à livrer ; & nous trouvons dans ce Livre saint , des armes spirituelles , redoutables aux ennemis du salut. Le fidèle y apprend les remèdes les plus propres à guérir ses maladies spirituelles. Il y puise encore les consolations qui lui sont si nécessaires au milieu des afflictions dont il est investi. Que de motifs propres à engager tous les hommes à lire & à méditer les divines Ecritures , qui sont également assorties aux besoins des grands & des petits , des savans & des ignorans ! L'utilité des Livres saints , qui ne peut pas être contestée , ne doit pas nous empêcher de regarder comme une erreur capitale , l'opinion de ceux

38 MERCURE DE FRANCE.

qui soutiennent que l'Ecriture est si claire par elle-même, que chaque particulier peut l'entendre, & régler sa foi sur elle par son propre esprit, indépendamment de l'autorité de l'Eglise. On doit aussi avouer qu'elle renferme des profondeurs capables d'exercer les savans & les grands génies ; qu'il s'y trouve même des obscurités propres, d'un côté, à humilier notre orgueil, & de l'autre, à nous rendre certaines vérités plus chères & plus précieuses, par le travail même qu'il y a à les découvrir. Or, rien n'est plus propre à faciliter ce travail, qu'un Dictionnaire composé par un savant humble, qui a consacré toute sa vie à l'étude des divines Ecritures, & qui a tant de fois donné des preuves de son érudition & de son habileté dans ce genre. L'Auteur du Dictionnaire que nous annonçons, s'est fait un devoir de se borner aux seuls Livres Sacrés, & à trois objets principaux, les personnes, les lieux & les choses. Il n'a pas cru devoir donner, avec étendue, l'histoire de chaque personnage de l'Ecriture Sainte, parce qu'on trouve ce détail dans la Bible, & dans tous les excellens abrégés qui sont entre les mains de tout le monde. On a engagé l'Auteur

à joindre à son travail les objets les plus intéressans du dogme & de la morale. La lecture de ce volume prouvera qu'il s'est conformé à une vue aussi sage. On espère que cet Ecrivain laborieux & impartial, sentira enfin que la nature de son Ouvrage (Dictionnaire) exige qu'il rapporte les opinions des hommes célèbres, & les raisons qui les appuient, lors même qu'elles ne sont pas les siennes.

Tel est, par exemple, le sentiment de Tirin, Jésuite, savant Commentateur de la Bible; du Pere Tournemine, habile Critique; du fameux M. Duguet, profond dans l'intelligence des Ecritures; & du grand Bossuet, qui s'expliqua si clairement dans la conférence qu'il eut, sur cet objet, avec le meilleur interprète des Livres Saints. Tous ces Auteurs également célèbres, & une foule d'autres, qui nous ont laissé des Ouvrages très-estimés sur l'Ecriture Sainte, n'ont point connu cette intime liaison entre la mission d'Elie, la persécution de l'Ante-Christ, & l'avènement du souverain Juge, qui doit consommer toutes choses; ils ont suivi une route différente, & leur sentiment est appuyé sur des raisons qui

90 MERCURE DE FRANCE.

ne nous paroissent pas mériter le nom de *subtilités*. Les hommes que nous venons de nommer, savoient distinguer un bon argument d'avec un sophisme, & une subtilité qui n'éblouit que les petits esprits. Leur réputation est trop bien établie pour pouvoir l'ébranler. Voici comme ils se sont expliqués sur l'objet important que les divines Ecritures nous présentent dans une infinité d'endroits : Dans la prophétie d'Habacuc, ch. 3, on lit ces paroles :
 » Seigneur, c'est une œuvre digne de
 » vous. Vous lui rendrez la vie *au mi-*
 » *lieu des années*, en parlant d'Israël.....
 » Vous prendrez en main votre arc,
 » afin d'accomplir les promesses que vous
 » avez faites avec serment *aux tribus* ».
 Observez cette dernière expression. Il ne dit pas seulement à Israël, mais *aux tribus*, afin qu'on ne puisse pas les interpréter dans un sens restreint à l'Israël Spirituel. Il ne dit pas dans les derniers temps, *mais au milieu des années, in medio annorum*. Expression claire, sans nuage, & qui exclut absolument toute idée des derniers temps, comme le terme de *tribus* exclut l'idée particulière de l'Israël Spirituel, & ne permet pas qu'on trouve levrai, & parfait accomplissement de cette pro-

phétie, dans ce petit nombre de Juifs convertis au temps des Apôtres. La nation Juive, les tribus ne furent point alors vivifiées, comme elles ne le furent point au retour de la captivité de Babylone. Bien loin que Dieu ait exercé sur elles sa miséricorde, & ait mis fin à sa colère; ce fut au contraire le temps où l'indignation du Seigneur commença à leur égard d'une manière terrible. Est-ce une *subtilité*, de soutenir que la prophétie d'Habacuc ne paroît pas avoir été accomplie dans son véritable sens? Or, comme il faut nécessairement qu'elle le soit, & l'exécution en étant fixée par le Saint-Esprit au milieu des années, ce n'est pas chose impossible de rompre le prétendu triple nœud de la mission d'Elie, par qui les Juifs doivent être convertis; de la persécution de l'Ante-Christ; & de l'avènement du souverain Juge au dernier jour.

D'après les expressions des Prophètes, & les explications de tant d'habiles Interprètes, les Juifs doivent être employés à étendre l'Eglise, à convertir tout le reste du monde, & enrichir les Gentils infidèles, plus que n'ont fait leurs ayeux; & à un tel point, que S. Paul en est dans

92 MERCURE DE FRANCE.

l'admiration , & dans l'étonnement , aussi bien que le Prophete Habacuc. C'est, pour l'Apôtre , dans l'ordre des miracles , un miracle de résurrection , & Habacuc en est épouvanté. Cette seconde œuvre , dans laquelle se doit opérer une double conversion des Juifs premièrement , & ensuite des Gentils , les uns & les autres beaucoup plus nombreux que dans la première , - demande , à proportion , un temps plus considérable pour se former. Qu'on jette un coup d'œil sur une mappemonde , on appercevra sans peine , que les peuples qui ont embrassé la foi , & qui sont entrés dans l'Eglise depuis la résurrection de J. C. jusqu'à ce jour , n'égalent pas le tiers de ceux qui sont encore à convertir. Les grands Empires de la Tartarie , de la Chine , de l'Inde , du Japon , des Musulmans en Asie , l'Afrique presque entière , la très-grande partie de l'Amérique , plusieurs contrées du Nord en Asie , & dans l'Europe même , sont encore dans les ténèbres de l'infidélité , & seront conduites à la foi par le ministère des Juifs. Or , la première œuvre , quoique commencée par J. C. en personne , quoique dirigée & suivie par des envoyés qui avoient reçu leurs inf-

OCTOBRE. 1776. 93

structions de sa propre bouche, & qui avoient vécu & conversé familièrement avec lui pendant quelques années, quoiqu'appuyée par des miracles multipliés, quoiqu'elle ait eu des progrès rapides, étant soutenue d'une puissance sans bornes, que J. C. avoit reçue de son père, & qu'il avoit communiquée à ses Apôtres, a été cependant plusieurs siècles à se former, & a déjà une durée de près de 1800 ans. Quelle raison auroit on pour renfermer, & l'établissement, & la durée de la seconde, dans le court espace de trois ou quatre ans, quoiqu'elle soit bien plus considérable & plus étendue que la première. Les Théologiens qui ont envisagé la durée de cet événement d'un autre œil que l'Auteur du Dictionnaire, n'ont nulle envie de mettre des bornes à la puissance de Dieu, & à l'efficacité de sa grace. Mais ils savent qu'elle agit toujours selon l'ordre de sa sagesse divine, & de ses décrets éternels. Dieu pouvoit créer le monde en un instant, par un seul acte de sa volonté, & il y a employé six jours.

Qu'on lise le chap. 59 d'Isaïe, que S. Paul cite dans son Épître aux Romains, ch. XI, & l'on verra clairement que ce

94 MERCURE DE FRANCE.

Prophète annonce , à l'égard des derniers Juifs , une suite de générations. Et tout le monde sait qu'elles n'ont point lieu dans le Ciel , mais seulement sur la terre. Donc , cette œuvre subsistera pendant plusieurs générations. Donc , elle se fera au milieu des temps , conformément à la prophétie d'Habacuc , & non pas dans les trois dernières années du monde. C'est ce qui cadre merveilleusement avec l'Apôtre , qui prédit que la nation Juive , en se convertissant , fera plus à l'égard des derniers Gentils , que n'ont fait les Apôtres & les autres Juifs convertis avec eux ou par eux , à l'égard des premiers de la Gentilité , ce qui exige un temps considérable. Tout le contenu de la prophétie d'Isaïe , prouve qu'il n'est pas question du premier avènement de J. C. , & de l'établissement de l'Eglise ; & que c'est la conversion du corps de la nation par le ministère d'Elie , qui est l'objet primitif , direct & principal de la prophétie. Autre preuve : « quand le Fils » de l'Homme viendra , dit J. C. , pensez vous qu'il trouve de la foi sur la terre ? Luc XVIII , 8. Il n'y aura donc presque plus de foi sur la terre au temps du dernier avènement. Par conséquent cette terrible époque ne sera pas celle de la con-

version des Juifs , & des nations répandues par toute la terre. Cette conversion ne peut s'opérer que par la foi : la foi sera donc abondante alors dans toutes les parties de la terre. Ce n'est donc pas le temps du dernier avènement de J. C. , qui nous annonce lui-même qu'il ne trouvera presque point de foi sur la terre. Quoi donc ! cette foi abondante & presque universelle , disparaîtroit-elle dans toutes les parties de la terre ? Comment le monde ressuscité avec les Juifs , passeroit-il , par une chute rapide , au dépérissement général de la foi que le Fils de l'Homme doit trouver à son dernier avènement. Recourir au long dépérissement qui s'opère successivement depuis tant de siècles , pour expliquer cette parole de l'Evangile , c'est changer toutes les idées attachées aux mots. Quel rapport les crimes de nos pères , & les nôtres propres , ont-ils avec les Juifs & les autres peuples qui n'existent pas encore , qui doivent un jour embrasser la foi , & qui , au lieu de prendre part à nos forfaits , & à ceux de nos pères , les détestent de toute leur ame. Ne voit-on pas que ce dépérissement , qui a commencé parmi nos aïeux , qui a continué parmi leurs successeurs , aura un

96 MERCURE DE FRANCE.

jour la consommation à l'égard des branches qui doivent être retranchées au temps du rappel des Juifs, selon S. Paul. Finissant en elles & avec elles, il sera réparé, & n'aura aucun lieu dans les restes que le Seigneur se réservera parmi les Chrétiens ; il n'aura point lieu dans les Juifs auxquels ils serviront de pères & de guides, pour les faire entrer dans l'Eglise, ni dans cette multitude innombrable de peuples que Dieu éclairera par le ministère des Juifs, & qui tous n'auront aucune part à ce funeste déchet. Une foi vive, une espérance ferme & inébranlable, une ardente charité brilleront dans ces Chrétiens privilégiés, dans ces enfans de Jacob chéris de Dieu, à cause de leurs pères, du cœur de qui le libérateur bannira l'impiété ; dans ces peuples heureux de toute tribu, de toute langue, qui viendront en foule se laver dans les eaux du baptême. L'époque du rappel des Juifs, & de la conversion des nations infidèles, ne concourra donc pas avec les approches de la fin du monde. La pénitence accordée aux nations ; la terre comblée de bénédictions & de graces ; l'anathème écarté de dessus elle ; le Royaume d'Israël relevé ; le rétablissement de toutes choses, rien

ne

ne semble prouver plus évidemment, que l'état des Juifs convertis aura une consistance stable sur la terre. Mais dans quel temps doit arriver cet événement heureux, l'espérance de l'Eglise ? C'est la question que les Disciples firent à J. C. au moment où il alloit monter au Ciel. La réponse qu'ils en reçurent, sembleroit devoir réprimer notre curiosité sur cette article. « Ce n'est point à vous, » leur dit-il, à savoir les temps & les momens que le Père a réservés à son souverain pouvoir ». Puisque le Sauveur n'a pas voulu apprendre à ses Apôtres l'époque du rétablissement d'Israël, peut-on se flatter de la découvrir avant l'événement ? Tout ce qu'on peut conclure de ce que J. C. n'a pas jugé à propos de révéler aux Apôtres, les temps & les momens du rappel des Juifs, & du rétablissement du Royaume d'Israël ; c'est que l'époque de cet événement ne peut pas faire un point de la tradition, & que par conséquent dans tout ce qu'en ont dit les anciens Pères, ou les Auteurs Ecclésiastiques, ils n'ont pu donner que des conjectures ; c'est qu'on doit être extrêmement circonspect sur la fixation des temps, & qu'on ne peut parler de l'époque fixe

II. Vol.

E

qu'avec cette disposition si bien marquée par ces termes de M. Bossuet : *Je tremble en mettant les mains sur l'avenir* ; mais ce seroit oublier la circonspection, que de prétendre que les divines Ecritures ne renferment rien qui puisse servir à prévoir l'événement , lorsque les momens que le Père s'est réservé pour le faire éclatter approcheront , indépendamment des signes dont ces grandes époques sont ordinairement précédées , & des lumières que les circonstances des temps fournissent à cet égard.

Quant à la tradition que l'Auteur du Dictionnaire réclame pour appuyer son sentiment , il fait bien qu'on a toujours distingué dans les Pères de l'Eglise , les choses à l'égard desquelles ils sont les dépositaires de la tradition , tels que les Dogmes de la foi , & les choses sur lesquelles ils n'ont eu que des lumières humaines , & qu'ils ne pouvoient même savoir que par des conjectures , telles que sont la future durée du monde , & sont étendue. Le grand Bossuet , ce savant défenseur de la tradition , n'en a pas moins prouvé , dans son Ouvrage sur l'Apocalypse , qu'il ne faut pas prendre pour dogmes certains , les conjectu-

res & les opinions des SS. Pères sur la fin du monde ; il n'ignoroit pas que la succession des temps nous a appris des choses inconnues aux Pères, & qu'il faut s'en tenir à ce qu'ils auroient pensé, s'ils eussent réuni l'expérience que les événemens nous ont fourni, avec les vérités dont ils étoient très-convaincus, & que nous avons reçu d'eux. Voilà les principales raisons qu'on oppose à l'Editeur des Bibles, & qu'on nous a sollicité de mettre sous ses yeux, afin qu'il puisse les discuter avec impartialité dans les différens articles de son Dictionnaire qui y auront rapport. Ce sont de très-savans Théologiens, & d'habiles interprètes des Ecritures, qui soutiennent le système contraire, & qui, par conséquent, méritent des égards. Au reste, le plus profond Théologien, est laissé quelquefois à ses propres ténèbres sur des points importants, dont d'autres d'une moindre réputation, se trouvent mieux instruits. Il n'y a qu'une vraie lumière, qui venant au monde, éclaire tout homme qu'il lui plaît, & autant qu'il lui plaît. Les réflexions que nous soumettons volontiers à l'Auteur du Dictionnaire, n'ôtent rien au prix de son Ouvrage, qui n'en sera pas moins

Eij

un commentaire fort utile pour tous ceux qui respectent les Livres saints.

Les Imposteurs démasqués, & les usurpateurs punis, ou histoire de plusieurs aventuriers, qui ayant pris la qualité d'Empereur, de Roi, de Prince, d'Ambassadeur, de Tribun, de Messie, de Prophète, &c. ont fini leur vie dans l'obscurité, ou par une mort violente. A Paris, chez Nyon, Libraire, rue S. Jean-de-Bauvais.

Le funeste desir de faire parler de soi, ou de se procurer sans peine tous les agrémens de la vie, & tous les objets de la cupidité, a été dans tous les temps la source de l'imposture & du crime. C'est une ambition démesurée qui a produit les plus grands crimes. L'histoire malheureusement ne nous fournit que trop de ces exemples. Elle nous montre des usurpateurs que la ruse & la violence ont conduit au trône; des fourbes habiles qui ont osé faire servir la Religion au succès de leurs entreprises; des visionnaires, qui, à force de dire qu'ils étoient inspirés de Dieu, sont arrivés à ce degré de folie & d'orgueil qui le leur a fait croire.

Mais l'histoire ne nous a jamais montré des imposteurs qui aient ressuscité des morts , & donné subitement & sans remède, la santé à des malades. Dieu n'accorde pas un don , qu'il s'attribue à lui seul , à des imposteurs pour accréditer l'erreur. Ainsi les morts que ces imposteurs ont prétendu ressusciter , n'étoient point morts. Les malades qu'ils guériffoient se portoient très-bien avant l'arrivée du Médecin. C'étoit avec de bonnes clefs qu'on ouvroit les prisons. Et l'on ne se rendoit invisible qu'en bândant les yeux de ceux qui attestoient la merveille. C'étoit avec de belles & bonnes rames qu'on divisoit les eaux. Au reste , le vulgaire stupide croit tout ce qu'il entend dire , & les sots se nourrissent volontiers de prestiges. L'histoire des imposteurs & des sots ne peut qu'exciter la curiosité , & mérite d'être bien accueillie.

Roland furieux , Poëme héroïque de l'Arioste , traduction nouvelle , par M. Cavaillon. A Paris , chez Valleyre l'aîné , Libraire , rue de la Vieille Bouclerie ; & chez les Marchands de Nouveautés.

La traduction de ce Poëme , par M.

E iij

102 MERCURE DE FRANCE.

Mirabeau ; ne remplit pas , à beaucoup près , l'idée qu'on s'est formée du Roland furieux. Ce n'est peut-être pas tout-à-fait sa faute. L'Arioste , ainsi que Corneille , Sakespear , Homère , & tous les Ecrivains d'un génie supérieur , qui ont vécu dans un temps où le goût n'étoit pas encore épuré , est *plein de beautés & de défauts* ; & dans les endroits même les mieux frappés , on reconnoît toujours des vestiges d'un siècle encore un peu barbare. Or , un Traducteur qui , comme Mirabeau , se pique de rendre un pareil Auteur avec une fidélité scrupuleuse , risque bien plus de se voir attribuer les fautes , que les beautés de son original. Il est certain néanmoins que sa version est fort éloignée d'être bonne. M. Cavailhon & M. d'Ussieux , ont entrepris chacun d'en donner une meilleure. M. d'Ussieux publie la sienne chant par chant ; & il y en a dix d'imprimés : celle de M. Cavailhon est toute entière , prête à paroître ; mais avant de la mettre au jour , il a cru , dans cette concurrence , devoir en présenter le premier chant au public , comme un échantillon , afin qu'il la compare avec sa rivale , & qu'il choisisse. Pour entrer dans ses vues , nous allons mettre en pa-

rallèle quelques morceaux correspondans de l'une & de l'autre.

Début de la Traduction de M. d'Uffieux.

» Je chante les Dames & les Cheva-
 » liers ; je chante les amours & les com-
 » bats , la galanterie & la valeur de ces
 » Guerriers qui se signalèrent au temps
 » où les Sarrafins traversèrent les mers
 » d'Afrique , & causèrent tant de maux
 » à la France. Je dirai la colère & les
 » bouillans transports d'Agramant leur
 » Roi , qui s'étoit vanté de venger sur
 » Charlemagne la mort de Trojan son
 » père. Je dirai de Roland des choses ,
 » que ni les vers ni la prose n'ont jamais
 » racontées , de Roland qui jouit de la
 » réputation d'un sage jusqu'au moment
 » où l'amour , en troublant ses esprits ,
 » le rendir furieux. Voilà ce que je dirai ,
 » si toutefois la beauté qui travaille cha-
 » que jour à me rendre semblable à Ro-
 » land , consent à me laisser assez de
 » raison pour remplir ma promesse ».

Début de la Traduction de M. Cavailhon.

» Je chante les belles & les preux
 » Chevaliers , les combats & les amours ,
 » l'esprit guerrier , audacieux & courtois

E iv

» de ce temps où les Sarrafins passèrent
 » les mers d'Afrique , & firent tant de
 » maux à la France. Je chante la guerre
 » allumée par la colère d'un jeune Roi ,
 » qui osa se vanter hautement de venger
 » la mort de Trojan son père , sur l'Em-
 » pereur Charlemagne. Je raconterai aussi
 » de Roland , des choses qui n'ont été
 » encore écrites, ni en vers, ni en prose. Je
 » dirai en particulier comment l'amour
 » rendit insensé ce Héros auparavant si
 » sage ; pourvu toutefois que celle qui
 » m'a presque mis au même état , & qui
 » se plaît à miner chaque jour ma faible
 » raison , veuille bien m'en laisser autant
 » qu'il m'en faut pour remplir mon en-
 » gagement ».

M. d'Ussieux.

» Cependant Renaud , qui poursuivoit
 » Angélique par un autre chemin , eut
 » à peine fait quelques pas, qu'il aperçut
 » son cheval bondissant devant lui : ar-
 » rête , mon cher bayard , lui cria-t-il ,
 » eh ! de grace arrête , je ne saurois vi-
 » vre sans toi davantage. Bayard sourd à
 » la voix de Renaud , s'éloigne plus vite
 » encore ; & son maître irrité , de courir
 » après lui. Mais nous suivons Angéli-
 » que ; elle fuit à travers l'obscurité des

» plus épaisses forêts ; elle fuit par des
 » lieux escarpés & sauvages. Une bran-
 » che , une feuille de chêne , d'orme ou
 » de hêtre , qu'agite un souffle léger , la
 » glace d'épouvante. Du plus loin que
 » son œil découvre une ombre sur une
 » montagne ou dans un vallon , elle fré-
 » mit de tous ses membres , & croit sans
 » cesse voir en elle Renaud qui la pour-
 » suit & l'atteint. Ainsi le faon d'un
 » daim , ou bien un jeune chevreuil ap-
 » percevant à travers les rameaux du tail-
 » lis qui l'a vu naître , la dent meurtrière
 » d'un léopard étrangler sa mère , lui dé-
 » chirer les flancs , palpite de crainte &
 » d'horreur , fuit de forêts en forêts , &
 » se croit déjà , à la plus foible racine
 » que heurtent ses pas , la proie de l'as-
 » sault de sa mère ».

M. Cavaillon.

» A peine avoit - il fait (Renaud)
 » quelque pas dans le chemin qu'il avoit
 » pris , qu'il vit son cheval bondir devant
 » lui : arrête , lui dit-il , mon cher bayard ,
 » arrête , je t'en conjure ; quoi tu ne
 » connois plus Renaud ? Viens , mon
 » ami , viens , je ne saurois vivre sans
 » toi. Mais le coursier fougueux , peu
 » touché de ces tendres paroles , s'éloi-

E v

106 MERCURE DE FRANCE.

» gne encore plus vite. Son maître con-
 » tinue de le suivre , & cependant Angé-
 » lique galoppe d'un autre côté ».

» Elle fuit à travers les bois environnés
 » d'horreur & de ténèbres ; elle passe par
 » des lieux déserts & sauvages , où règne
 » un éternel silence. Une branche agitée ,
 » quelques feuilles qu'elle voit remuer de
 » loin sur un arbre , tout l'épouvante , la
 » fait changer continuellement de route ,
 » & chercher les chemins les moins pra-
 » tiqués. Elle n'apperçoit aucune ombre
 » sur une hauteur ou dans un vallon ,
 » qu'elle ne la prenne pour Renaud qui
 » la poursuit , & qui est prêt à la saisir.
 » Telle une jeune biche ou une chevrette
 » qui , dans le bois où elle a pris nais-
 » sance , voit au travers des branches un
 » léopard cruel étrangler sa mère , lui dé-
 » chirer les flancs & dévorer ses en-
 » trailles , fuit de lieu en lieu , craintive
 » & tremblante , l'animal féroce , & ne
 » touche en passant aucun buisson ,
 » qu'elle ne croye déjà sentir sa dent
 » meurtrière ».

M. d'Ullieux.

» Angélique lui raconte (au Roi de
 » Circassie) tout ce qui s'est passé depuis
 » cette journée fameuse , où il alla de-

» mander pour elle du secours au Roi des
 » Nabathéens ; elle lui dit avec quel
 » zèle le Comte d'Angers a veillé à son
 » salut , à la conservation de son hon-
 » neur , & pris soin d'éloigner d'elle tout
 » fâcheux événement. Enfin , comme elle
 » s'est étudiée à conserver pure & sans
 » tache cette précieuse fleur de virginité ,
 » qu'elle jura porter intacte , comme au
 » jour de sa naissance ; peut-être affirmoit-
 » elle une vérité ; mais quel est le mortel ,
 » maître de ses sens , qu'un pareil ser-
 » ment eut convaincu ? Cependant le Roi
 » de Circassie , qui ajoutoit foi à de plus
 » grandes chimères encore , crut sans pei-
 » ne à celle-ci ; tant il est vrai que l'a-
 » mour fait voir à l'homme ce qui n'existe
 » point , de même qu'il dérobe à ses
 » yeux les objets les plus apparens. L'in-
 » fortuné se persuade aisément ce qu'il
 » desire ; ainsi le Roi de Circassie ne
 » forme aucun doute sur le discours de
 » sa maîtresse ».

M. Cavaillon.

» Angélique lui raconta tout ce qui
 » lui étoit arrivé , depuis le jour qu'elle
 » l'avoit envoyé demander du secours au
 » Roi de Séricane ; & en particulier ,
 » comment le Comte d'Angers l'avoit

Evj

» plusieurs fois préservée de la mort , de
 » l'opprobre , & de mille fâcheux acci-
 » dens. Elle finit par protester que , dans
 » toutes ces aventures , son honneur
 » s'étoit conservé sans tache , & aussi
 » entier qu'elle l'avoit apporté en venant
 » au monde. Peut-être disoit elle vrai ;
 » cependant je n'y aürois ajouté foi que
 » sous bonne caution. Mais l'amoureux
 » Circassien (que ne peut point ce petit
 » enchanteur , qu'on nomme amour ?)
 » étoit disposé à tout croire de la part
 » d'Angélique , d'autant mieux qu'il y
 » trouvoit son compte. Il ne douta donc
 » pas un instant de ce qu'il venoit d'en-
 » tendre ».

Ces passages suffisent pour faire juger
 de la Traduction de M. Cavaillon. Sa
 touche , en général , est franche. Il a con-
 servé dans toute sa version le caractère de
 l'Auteur original ; & lorsque le goût ne
 lui permet pas de traduire mot à mot , il
 fait y substituer d'heureux équivalens.

Il sera aisé , à tous ceux de nos lec-
 teurs qui en auront envie , de comparer
 les mêmes endroits avec ceux qui y ré-
 pondent , dans M. Mirabeau. Nous leur
 en laissons le soin. Ils verront clairement

que l'avantage n'est pas du côté de l'Académicien.

M. Cavaillon s'est donné quelques libertés ; en voici un exemple :

*Sospirando piangea , tal ch'un ruscello
Parcan le guancie , e'l petto un mongibello ,*

Ces vers ont été rendus ainsi littéralement par M. d'Ussieux :

» Deux torrens de larmes couloient le
» long de ses joues , & le feu concentré
» dans son ame, la rendoit semblable à un
» volcan ».

M. Mirabeau les a traduits ainsi :

» Les larmes qu'il versoit en abondan-
» ce , couloient le long de son visage
» comme une rivière ; & ses ardens sou-
» pirs rendoient sa poitrine semblable à
» ces montagnes d'où sortent des torrens
» de flammes ».

M. Cavaillon a mieux aimé adoucir de la sorte ces métaphores outrées.

» Son cœur gonflé s'ouvrir pour don-
» ner passage à des soupirs de flamme, &
» sa bouche proféra ces tendres plaintes ».

Loin de le blâmer d'avoir pris des libertés pareilles, nous l'exhortons au contraire à s'en donner de plus grandes encore.

Nous lui conseillons aussi de couper

110 MERCURE DE FRANCE.

certaines phrases où il a mis des liaisons qui font un peu languir le style. Celle-ci, par exemple :

» Il arriva (Roland) au pied des monts-
» pyrenées , dans une plaine où l'Empe-
» reur son oncle avoit rassemblée les forces
» de la France & de l'Allemagne , pour
» châtier la témérité des Rois Agramant
» & Marsile , dont le premier avoit épuisé
» l'Afrique de tout ce qu'il y avoit d'hom-
» mes en état de porter les armes ; l'aut-
» re avoit fait marcher devant lui l'Es-
» pagne entière , pour dévaster le beau
» Royaume de France ».

C'est peut-être dans une Traduction où il est le plus essentiel de détacher , d'alléger en quelque sorte le style. Certaines conjonctions surannées ne servent qu'à le faire languir ; & une période trop longue incline toujours vers l'obscurité. Il sera facile à M. Cavaillon d'éviter ce défaut ; & dès-lors, nous l'exhortons à faire paroître , sans hésiter , le surplus de sa Traduction. Ce sera faire à notre littérature un présent aussi agréable , qu'il lui est devenu nécessaire.

Les Egaremens de l'amour , ou Lettres de Faneli & de Milfort , par M. Imbert , 2 parties in-8°.

OCTOBRE. 1776. 119

Le Lord Milfort chéri, adoré même d'une épouse jeune, tendre & sensible, qui lui étoit entièrement dévouée, & qu'il aimoit bien sincèrement, pouvoit couler des jours dignes d'envie. Faneli, c'est le nom de cette digne épouse, n'avoit pas craint, pour se donner à Milfort, de résister à la volonté de ses parens. Elle justifioit, par sa conduite, cette pensée d'un Ecrivain Anglois, qu'en fait de mariage la femme qui choisit un homme, le rend plus heureux que celle qu'il se choisiroit lui-même. Une fille, nommée Jenni, & le premier fruit de cet hymen, sembloit encore devoir en resserrer les nœuds ; mais une passion désordonnée troubla bientôt le bonheur de cette famille. Milfort conçoit tout à coup l'amour le plus violent pour une jeune Françoisise retirée à Londres auprès d'une de ses tantes. Cette Françoisise, appelée Scophie, a la vivacité des femmes de son pays, la franchise d'une Angloise, & la beauté de tous les pays. Comme elle voit dans Milfort, dont elle ignore les engagements, un amant qui lui plaît, & pour lui procurer, par son alliance, un rang distingué, elle ne rejette point son amour, elle avoue même celui qu'elle

112 MERCURE DE FRANCE.

ressent pour lui , lorsque cet amant , par une gaucherie singulière , pour nous servir ici de l'expression d'un ami de Milfort , lui fait connoître qu'il est marié. Sophie furieuse s'éloigne aussitôt de cet amant , & ne veut plus le regarder que comme un vil séducteur. Il est désespéré. Faneli , la cause innocente de son malheur , lui devient odieuse. Il la rélégue dans une de ses terres. Cette infortunée est bientôt oubliée. Le bruit se répand même à Londres qu'elle est morte. Milfort songe à profiter de ce bruit pour favoriser sa passion. Il va trouver Faneli , lui annonce que leur séparation est irrévocable , & la force à laisser confirmer la nouvelle de sa mort , en se cachant , sous un nom étranger dans une terre qu'il a achetée secrètement à cent lieues de Londres. Sophie qui croit que Milfort est revenu libre , suit le penchant de son cœur en lui pardonnant , & consent à lui donner la main. A peine Milfort a-t-il obtenu cette main tant désirée , que le prestige de la passion se dissipe ; il se voit tel qu'il est , comme un vil mortel , qui s'est rendu le bourreau de l'épouse la plus fidèle , & a abusé de la confiance de l'amante la plus sensible. Il

confie les tourmens de son cœur à Cusland son ami , dans le sens , du moins , que ce mot est pris communément ; car Cusland ne paroît ici être l'ami que de lui-même : c'est un de ces hommes qui craignent bien plus les ridicules que les vices, & sacrifieroient parens, amis, plutôt que de se compromettre. Ce Cusland, qui voyoit de sang froid la passion de Milfort, lui disoit une chose assez vraie :

» J'ai lu quelque part , lui écrivoit-il ,
 » qu'à Lacédémone , pour prémunir les
 » enfans contre les excès du vin, on leur
 » faisoit voir un esclave dans l'ivresse.

» Si je voulois armer les miens contre
 » l'amour , je voudrois les rendre té-
 » moins de tes transports amoureux ».

Ces transports , en effet , sont ici portés à un excès qui donne à la passion de Milfort quelque chose de ridicule. Nous ne voulons point dire cependant que M. Imbert ait dessiné son Milfort amoureux d'après des modèles qui n'ont pu exister. Nous pensons seulement que les incon-
 séquences dans lesquelles il le fait tom-
 ber , ne peuvent qu'inspirer au lecteur un mépris salutaire pour les passions en général ; & c'est sans doute un des premier fruits qu'il pourra retirer de la lec-

ture de ce Roman. Il verra de plus qu'un amour défordonné peut corrompre les sentimens d'un homme, au point de le précipiter dans des crimes ; & que s'il échappe aux châtimens qui lui son réservés, il ne peut se dérober aux remords ; & ces vengeurs des crimes sont les bourreaux les plus cruels. Les différentes situations dans lesquelles Milfort nous est ici représenté , nous met cette vérité dans tout son jour. Ce n'est point par une suite d'événemens plus extraordinaires les uns que les autres , que M. Imbert nous a rendu cette vérité touchante , mais par la peinture d'un cœur en proie aux soucis dévorans.

On pourra blâmer Faneli de la foiblesse qu'elle a eue de consentir à changer de nom , & d'avoir favorisé ainsi le crime de son époux ; mais elle pouvoit ignorer le projet de Milfort , & espérer par cet excès de complaisance, le ramener un jour à elle. Cette femme est un exemple de douceur , de fidélité , d'attachement à ses devoirs. Les lettres qu'elle écrit à son mari pour lui demander du moins qu'il adoucisse les chagrins de son épouse , par la vue de sa chère fille Jenni , font connoître toute la sensibilité de son

cœur. Milfort ne lui accorde cette grâce
 que quelques jours avant son mariage
 avec Sophie ; mais à condition seule-
 ment que Jenni ignoreroit qu'elle em-
 brasseroit sa mère. Belron, valet-de-cham-
 bre de Milfort , & géolier de Faneli ,
 fait le récit de cette entrevue dans une
 lettre qu'il écrit à son Maître : « Milord ,
 » j'ai signifié vos intentions à Miledi
 » avant de lui présenter sa fille ; & quoi-
 » qu'elle m'eût promis une discrétion in-
 » violable , je voulus être témoin de
 » leur entrevue , & je ne m'éloignai pas
 » un moment. Ah , Milord ! si vous
 » aviez vu cette scène attendrissante....
 » Miss Jenni , qui avoit à peine deux
 » ans quand elle fut séparée de sa mère ,
 » ne devoit point la reconnoître , & ne
 » la reconnut point ; mais Miledi en la
 » voyant.... Milord , j'ai été si frappé
 » de cette entrevue, que le moindre détail
 » de ce que j'ai vu , ne sortira jamais de
 » ma mémoire. Je crois suivre encore
 » tous les mouvemens de Miledi : je la
 » vois , je l'entends. Dès qu'elle a vu sa
 » fille , tout son corps s'est élané ; mais
 » par un effort bien-douloureux , sans
 » doute , & qui se laissoit lire sur son
 » visage , elle est demeurée sans voix ;

» elle a soulevé Miss-Jenni , en la pres-
 » sant contre son sein ; & un torrent de
 » pleurs a été la seule expression de sa
 » joie. Elle couvroit sa fille de larmes &
 » de baisers. Tantôt ses yeux se tournoient
 » vers moi , & c'étoit sans colère ; il
 » sembloit qu'elle regardât cette entre-
 » vue comme un bienfait , par qui tous
 » mes torts étoient effacés. Tantôt , par
 » un mouvement involontaire , elle re-
 » gardoit autour d'elle , en serrant plus
 » étroitement sa fille , comme si elle eût
 » entendu des ravisseurs tout prêts à la
 » lui arracher ; son cœur étoit si ému ,
 » qu'elle ne respiroit qu'à peine. La joie ,
 » la crainte , tout l'agitoit. Je la voyois
 » à la fois rire & pleurer ; j'ai pleuré
 » moi-même.... Quelquefois des souve-
 » nirs amers venoient corrompre sa joie :
 » sa bouche s'ouvroit pour parler , & ne
 » faisoit que soupirer. Fatiguée , affoi-
 » blie par tous ces divers sentimens , elle
 » s'est assise en regardant tendrement sa
 » fille , qu'elle tenoit sur ses genoux :
 » Jenni , s'est-elle écriée d'une voix en-
 » trecoupée de sanglots , Jenni ! tu n'as
 » plus de mère ; il te reste une amie ;
 » l'aimeras-tu cette tendre amie ? Aime-
 » la , Jenni , elle en a besoin , elle en

» est digne. Alors ses larmes & ses san-
 » glots lui ont coupé la parole. Je l'écou-
 » tois, Milord, je craignois à chaque
 » instant que son secret ne lui échappât,
 » & je n'avois pas la force de l'interrom-
 » pre. Elle tenoit toujours sa fille sur ses
 » genoux : non, dit-elle, en l'appuyant
 » sur son cœur, tu n'as plus de mère,
 » non, elle ne vit plus pour toi ; mais
 » il te reste un père, un père que tu dois
 » chérir ; oui tu dois l'aimer, Jenni ;
 » qu'il soit, s'il se peut, aussi cher à ton
 » cœur qu'il le fût à ta malheureuse
 » mère ! qu'il soit heureux.... Ses lar-
 » mes, à ces mots, ont recommencé
 » à couler. Miss Jenni n'étoit pas insen-
 » sible aux caresses de Miledi : ses bras
 » s'allongeoient naïvement pour l'embras-
 » ser. Enfin, Milord, le sourire de Jen-
 » ni, mêlé aux larmes de sa mère, for-
 » moit le spectacle le plus attendrissant.
 » Cependant, sans que Miledi parut s'en
 » appercevoir, un long intervalle s'étoit
 » écoulé ; l'heure me pressoit, & il étoit
 » temps de les séparer. Après avoir re-
 » cueilli toutes mes forces, je me levai ;
 » je m'avançai vers Miledi ; mais je n'eus
 » pas le courage de lui parler. Au mou-
 » vement que je fis, à peine eut-elle

„ pressenti mon dessein , que poussant
 „ un cri déchirant , ses bras plus forte-
 „ ment tendus , pressèrent Jenni contre
 „ son sein ; & Jenni effrayée par ses cris ,
 „ se mit à pleurer avec elle. Belton ! s'é-
 „ crioit elle , en reculant toujours quel-
 „ ques pas , ne me ravissez point Jenni !
 „ Je l'ai vu à peine ; par pitié , laissez-
 „ moi Jenni ? Je voulais lui parler pour la
 „ rassurer ; mais elle ne m'écoutoit plus.
 „ Tantôt elle m'appelloit son cher Bel-
 „ ton , moi qu'elle doit haïr ; tantôt elle
 „ m'appelloit cruel , inhumain : Miledi ,
 „ lui dis-je les larmes aux yeux , mon
 „ devoir.... Votre devoir , interrompit-
 „ elle ! votre devoir vous ordonne donc
 „ d'être barbare ! laissez-moi Jenni ! Je
 „ le vois trop , si l'on me l'enlève une
 „ fois , c'est pour toujours , je ne la ver-
 „ rai plus. Ab , Dieu !... Belton !... Alors
 „ la tendresse maternelle a étouffé tout
 „ autre sentiment. Vous le dirai-je , Mi-
 „ lord ! j'en rougis en vous l'écrivant :
 „ j'ai vu Miledi , ma Maîtresse , l'épouse
 „ de Milord.... tomber à mes pieds.
 „ Milord ! à cette vue , surpris , effrayé ,
 „ je me précipitai moi-même aux genoux
 „ de Miledi. Quoiqu'elle soit ma Maî-
 „ tresse , & que je ne sois que son valet ,

» je sentoie bien que l'action qu'elle fai-
 » soit ne l'avilissoit point ; & loin de
 » m'en orgueillir , elle sembloit m'hu-
 » milier. Honteux , embarrassé , j'aurois
 » voulu me cacher sous la terre où je m'ap-
 » puyai. Miledi , m'écriai-je , vous voulez
 » me perdre ; eh bien , parlez , qu'exigez-
 » vous ? Et en même temps je lui présen-
 » tai la main en tremblant , pour lui aider
 » à se relever. Alors elle me demanda que
 » cette nuit au moins il lui fût libre de
 » garder sa fille auprès de son lit ; je
 » n'osai refuser. Pour accorder mon devoir
 » à l'humanité , je lui demandai à mon
 » tour qu'il me fût permis de passer la
 » nuit auprès de Jenni. Miledi y souf-
 » crivit ; & moi , j'aimai mieux encore
 » sacrifier mon repos , que d'affliger son
 » cœur ou de trahir mon devoir envers
 » vous. Je fis dresser un lit pour Miss
 » Jenni à côté de sa mère ; & je me jetai
 » tout auprès dans un fauteuil , pour y
 » passer la nuit sans dormir. Ah Milord !
 » quand je l'aurois voulu , ce que je
 » voyois , ce que j'entendois , m'auroit-il
 » permis de reposer ? Je ne vous dirai
 » point les discours , les douces plaintes
 » que Miledi ne cessa de répéter à sa
 » fille , dès qu'elle fut placée à côté de

» son lit. En l'entretenant de vous, elle
 » pouffoit de longs soupirs; mais c'étoit
 » la douleur qui parloit, jamais le res-
 » sentiment. A la fin, le sommeil a fermé
 » les yeux de Miss Jenni; & Miledi qui,
 » jusques-là, par la crainte de se voir
 » enlever sa fille, n'avoit osé lui parler
 » comme sa mère, se voyant plus libre
 » en voyant Jenni endormie, lui dit
 » d'une voix que j'entendis à peine :
 » Dors, Jenni; reposes, ma fille; & il
 » me sembla que ce mot échappé avoit
 » soulagé son cœur. C'est ainsi que, jus-
 » qu'au jour, ses yeux sont restés ouverts
 » & attachés sur sa fille; mais à la fin,
 » fatiguée par des sentimens si pénibles
 » & si longs, elle s'est endormie de las-
 » situde. Il falloit que le sommeil fut
 » bien pressant pour assoupir ainsi sa ten-
 » dresse maternelle; j'en étois si surpris,
 » que plus d'une fois craignant pour ses
 » jours, j'ai regardé si elle respiroit en-
 » core. Tandis que je vous parle, Mi-
 » lord, elle est encore assoupie; & j'ai
 » saisi ce moment pour vous écrire ».

Si ce récit a droit d'intéresser tous les
 Lecteurs, quelle impression ne dût-il pas
 faire sur le coupable Milfort? L'art avec
 lequel M. Imbert a rassemblé toutes les
 circonstances

circonstances capables de rendre plus cuisans les remords qui s'élèvent dans le cœur de ce perfide époux, n'échappera point au Lecteur. Norton, un de ses amis, revenu des Colonies avec une grande fortune, achète une Terre considérable près de celle où Faneli gémit dans l'exil & l'esclavage. Il la rencontre à la promenade, fait connoissance avec elle & s'intéresse à sa douleur. Cet homme, dont la franchise & une probité sévère forment le fond du caractère, ne cesse, dans les lettres qu'il écrit à Milford, de lui faire l'éloge de cette belle infortunée, & de s'élever avec force contre ceux qui ont pu la rendre malheureuse. Ce sont autant de coups de poignard dont il perce le cœur du coupable Milford. Il finit dans une dernière lettre par lui avouer qu'il est disposé à partager sa fortune avec cette inconnue qu'il croit veuve. Un neveu de Norton, qui attend avec impatience la succession de son oncle, ne redoute rien tant que ce mariage, & ne trouve point de meilleur moyen pour l'empêcher que de se mettre à la tête d'une troupe de gens armés & d'enlever Faneli. Ils sont arrêtés près de Londres sur une Terre dont la nouvelle épouse

122 MERCURE DE FRANCE.

de Milfort avoit hérité. Elle venoit d'engager son époux à y passer quelques jours, & s'efforçoit à lui procurer toutes sortes de dissipations pour écarter la noire mélancolie dont elle le voyoit accablé, sans pouvoir en soupçonner la cause. C'est dans le salon du Château même que tout s'éclaircit, & que Milford, victime des plus justes remords, meurt au milieu des deux femmes qu'il a si indignement trahies.

M. Imbert ne nous donne ce Roman que comme un coup d'essai, mais qui promet d'heureux succès dans un genre où ce sont moins une suite d'événemens, fruits d'un peu d'imagination que l'on aime à trouver, que des développemens du cœur humain, & l'étude toujours utile des passions & des caractères.

Frédegonde & Brunehaut, Roman historique, par M. Monvel; volume in-8°. de 179 pages, avec une gravure; prix 3 l. A Paris, chez la veuve Duchesne, Libraire, rue Saint Jacques; & chez l'Auteur, rue du petit Carrrouzel, au Magasin de porcelaines.

Frédegonde, d'abord au service d'Au-

douëre, première femme de Chilperic, s'éleva sur le Trône encore plus par son génie que par sa beauté. Elle eut un cœur cruel chez une Nation, il est vrai, encore féroce & barbare. Elle se vengea des méchancetés des Princes de son temps par des méchancetés plus grandes, & fut se mettre à couvert des atteintes du poison & de l'assassinat par le poison même & l'assassinat. Sa régence, après la mort de Chilperic, fut mâle, hardie, insolente. On l'a comparée à Brunehaut, femme de Sigebert, Roi d'Austrasie, & sa rivale; mais Frédegonde, plus politique, fut toujours se conserver l'amitié de la Nation. Ses crimes étoient plus particuliers que publics. Elle mourut enfin dans son lit, regrettée même du Peuple; au lieu que Brunehaut par ses attentats qui attaqueroient le corps même de la Nation, tomba dans la disgrâce de cette même Nation, & périt au milieu des plus affreux supplices. Voilà à peu près l'idée que l'on se formera de Frédegonde & de Brunehaut en lisant l'Histoire de France. Mais M. Monvel, qui vouloit faire un Roman, & un Roman qui put intéresser le Lecteur en faveur de Brunehaut, nous peint cette Princesse sous

124 MERCURE DE FRANCE:

l'image des graces & de la beauté; il nous la représente comme une Reine accomplie, une épouse vertueuse, une amante sensible, que la jalouse Frédegonde poursuit sans relâche, & rend à la fin victime de ses noires perfidies. Il y a dans ce Roman des situations que le Romancier a su rendre pathétiques par des détails qui lui ont été suggérés par une imagination vivement remplie de son objet. Le style d'ailleurs n'est pas dépourvu de chaleur & d'intérêt. On pourroit désirer seulement que M. Monvel eut choisi un sujet plus heureux, & plus propre à nous donner le développement des sentimens qui ont droit d'intéresser tous les Lecteurs. Mais qui pourra supporter le spectacle affreux des forfaits que ce Roman nous rappelle d'après l'Histoire? Des scènes de perfidie succèdent à des scènes d'horreur. On voit des frères armés les uns contre les autres, des traités violés, le sang le plus sacré répandu, des trahisons, des crimes, Frédegonde donnant à chaque instant des preuves de l'ame la plus féroce; enfin tout ce qui peut caractériser un règne qu'on peut appeler celui des forfaits.

Ammien Marcellin, ou les dix huit Livres de son Histoire qui nous sont restés ; traduits en françois ; 3 volumes in 12. A Berlin, chez Decker. On en trouve quelques exemplaires à Paris, chez Lacombe, Lib. rue Christine.

Ammien Marcellin étoit Grec de nation, ainsi qu'il le déclare lui-même à la fin du dernier livre de son histoire : *Hæc ut miles quondam & Graecus, à Principatu Caesaris Nerva exorsus adusque Valentis interitum pro virium explicavi mensura*. Une épître que lui écrivit Libanius nous apprend qu'il étoit Citoyen d'Antioche. Il servit long temps dans les armées Romaines sous Constance, Julien & Valens ; & après la mort de ce dernier Empereur, il se retira à Rome où il écrivit son histoire, qu'il divisa en trente & un livres. Elle s'étendoit depuis Nerva, où finit Suétone, jusqu'à la mort de Valens. Il ne nous reste aujourd'hui que les dix-huit derniers livres, qui commencent à la fin de l'année 353, immédiatement après la mort de Magnence, encore ces livres sont-ils remplis de fautes & de lacunes.

Quoique Ammien Marcellin fut Grec, il écrivit son histoire en latin, & on ne s'apperoit que trop souvent qu'il n'écrivit point dans sa propre langue. Son style est en général rude, inégal, quelquefois obscur. On pourroit encore lui reprocher de connoître peu l'art des transitions, & d'avoir, par une vaine ostentation de science, inséré dans sa narration différentes questions étrangères à son sujet. Mais ces défauts sont rachetés par beaucoup d'impartialité & d'exactitude dans les faits. Il est du petit nombre des Historiens qui ont écrit les choses qu'ils ont vues, & auxquelles souvent ils ont eu grande part. Une autre considération qui doit nous faire rechercher particulièrement son histoire, c'est qu'elle nous donne la connoissance de plusieurs antiquités gauloises, & différentes instructions sur l'origine des premiers François, Allemands, Bourguignons, &c. Voici la peinture qu'il nous fait des Gaulois. « Les Gaulois sont presque tous » blancs & de haute taille; ils ont les » cheveux blonds, le regard farouche, » aiment les querelles, & sont démesu- » rement vains. Plusieurs étrangers réunis » ne pourroient pas soutenir l'effort d'un

» seul d'entre eux, avec qui ils pren-
 » droient querelle, s'il appeloit à son se-
 » cours sa femme, qui l'emporte encore
 » sur lui & par sa vigueur & par ses yeux
 » hagards. Elle seroit redoutable sur-tout,
 » si enflant son gosier & grinçant des
 » dents, elle s'apprêtoit de ses bras
 » forts & aussi blancs que la neige, à
 » jouer des pieds & des poings, pour en
 » donner des coups aussi vigoureux que
 » s'ils partoient d'une catapulte. Ils ont,
 » pour la plupart, la voix effrayante &
 » menaçante, lors même qu'ils ne sont
 » pas en colère. Ils sont généralement
 » cas de la propreté. Dans ces contrées,
 » sur-tout chez les habitans de l'Aqui-
 » taine, vous ne trouverez pas, comme
 » ailleurs, un homme ou une femme,
 » quelques pauvres qu'ils soient, qui ait
 » des vêtemens sales ou déchirés. A tout
 » âge ils sont propres à la guerre; le
 » vieillard y va avec autant de courage
 » que la jeunesse. Endurcis par le froid
 » & le travail, ils méprisent tous les
 » dangers. Aucun d'eux ne s'est jamais
 » coupé le pouce, comme en Italie, pour
 » se soustraire aux fatigues de Mars;
 » aussi appellent-ils en badinant ces gens-
 » là, des *Murcons*. Ils aiment le vin

128 MERCURE DE FRANCE.

» avec passion, & tâchent de l'imiter
 » par diverses boissons. On voit chez
 » eux le bas Peuple courir çà & là dans
 » un état d'ivresse que Caton a définie
 » une espèce de fureur volontaire : ce qui
 » justifie ce qu'a dit Cicéron en défen-
 » dant Fonteius, que les Gaulois *en boi-*
 » *ront leur vin plus trempé, eux qui au-*
 » *roient cru s'empoisonner en y mêlant de*
 » *l'eau* ».

Aucun Gaulois, est-il dit dans cette version, ne s'est jamais coupé le pouce comme en Italie, pour se soustraire aux fatigues de Mars; aussi appellent-ils en badinant ces gens là des murcons. *Nec eorum aliquando quisquam, ut in Italia, munus Martium pertimescens, pollicem sibi praeidit, quos jocaliter murcos appellant.* Dans un manuscrit de la Bibliothèque du Roi, on lit au lieu de *jocaliter*, *localiter*; ce qui signifieroit que dans le pays on appelle ces gens là des Murcons; cette dernière leçon nous paroît préférable à la première, d'autant plus que le mot *murcus* est une expression latine & non gauloise.

Cette traduction françoise de Marcel-
 lin est la seule que nous ayons : car on ne
 peut pas compter celle de l'Abbé de Ma-

OCTOBRE. 1776. 129

rolles. Le Traducteur a donc en un nouveau champ à défricher; & son travail mérite d'autant plus d'être accueilli, qu'il lui a fallu souvent éclaircir les obscurités du style de l'original, & corriger des fautes de copistes. Mais il a pu s'aider beaucoup des remarques & notes des frères Valois & de Gronovius, qui ont donné des éditions estimées de ces dix-huit livres de Marcellin.

*Nouveau Dictionnaire pour servir de supplément au Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts & des Métiers; par une Société de Gens de Lettres; mis en ordre & publié par M. ***. in fol. Tomes I. & II. 1776. A Paris, chez Stoupe, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe.*

PREMIER EXTRAIT.

Les connoissances profondes contenues dans le Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts & des Métiers; l'immensité d'objets qu'il comprend; l'étendue avec laquelle les matières y sont traitées; & sur-tout une infinité de choses neuves que le génie y a répandues & que l'on

F v

130 MERCURE DE FRANCE.

chercheroit inutilement ailleurs, en font le recueil le plus vaste & le plus précieux que nous possédions. S'il n'a pas la perfection d'un système universel de la nature & de l'art, il a toute celle que pouvoit avoir une nouvelle tentative en ce genre. En considérant l'immensité & les difficultés de l'entreprise, on s'étonne que l'exécution n'en ait pas été plus défectueuse. Les savans Editeurs en ont mieux senti les défauts que personne : & dans l'impossibilité de les éviter dans une première édition, ils ont indiqué les moyens d'y remédier par un supplément composé sur le même plan, qui corrigeât les fautes & rectifiât les inexactitudes ; qui contiât les découvertes anciennes omises dans cet Ouvrage, & y ajoutât les nouvelles découvertes faites dans les sciences & les arts depuis sa publication ; qui développât les objets traités trop succinctement ; qui, en un mot, donnât à toutes les parties de ce vaste corps de science, le degré de perfection dont elles sont susceptibles dans l'état actuel des connoissances humaines. Il falloit pour cela que des Savans & des Artistes d'un mérite distingué se chargeassent d'en revoir avec soin les diffé-

rentes parties & de les compléter; il falloit qu'un Editeur laborieux & intelligent mît en ordre ces matériaux précieux, les raccordât au dessein général, & en formât un tout ensemble. Il suffit de nommer MM. d'Alembert, Bernoulli, Marmontel, Adanson, de Haller, &c. il suffit de nommer l'Editeur, M. Robinet, pour concevoir une haute idée de ce Supplément.

Le Lecteur est agréablement surpris de trouver tant de richesses dans un Ouvrage, qui n'étant que le complément de 17 vol. in folio, pourroit être comme les glanures après la moisson. Nous ajoutons que plusieurs parties sont traitées avec tant d'habileté, pleines de vues si utiles, si intéressantes, si bien approfondies, si clairement exposées, qu'une seule suffiroit pour faire la vogue de tout l'Ouvrage; telles sont entre autres, la littérature, par M. Marmontel; l'anatomie & la physiologie, par M. le Baron de Haller; la médecine légale, par M. la Fosse, Médecin de Montpellier; la culture des arbres & arbrisseaux, par M. le Baron de Tschoudi, &c.

Presque tous les grands articles confirment ce jugement, qui est moins le

138 MERCURE DE FRANCE.

nôtre que celui du Public éclairé; &c
dans l'embarras du choix, nous citerons
les suivans, abondance, absorption,
Académie, Acadie, accent, accompa-
gnement, accouchement, accouplement,
accroissement, accusation secrète, ac-
cusé, achromatique, affinité, affourche,
affut, agriculture, alatérne, allégorie,
Allemagne, Amérique, animalité, ani-
mation, appareiller, approximation,
Arabes, arbre, arrimage, arrosement,
artillerie, assassinat, atonie de la matrice,
avortement, &c. Bains, ballet, bardes,
barreau, baromètre, beau, beaux-arts,
borax, bosquet, bouton, bouture, &c.
Calcul astronomique, Califes, camp,
campagne, campement, canal de Bour-
gogne, canal de Languedoc, canaux
d'arrosement & de dessèchement, cer-
veau, chaise chirurgicale, circulation,
clair obscur, coloris, combat, combus-
tion, comédie, comère, connoissance du
pays, consonnance, constellation, contre-
point, couleur, couleurs locales, couleurs
accidentelles, &c. Densité, dépôt lai-
eux, dérachement, diamant, dissonnan-
ce, dissolution, &c. Echelle angloise,
éclipse, élaguer, éloquence, embryon,
équation, esthétique, estomac, étoile,

exercice, expression, &c. Nous ne prétendons pas borner à ces articles ce que les deux volumes que nous avons sous les yeux contiennent d'intéressant. L'histoire nous a paru généralement bien faite; l'ensemble forme un tableau de l'histoire ancienne & moderne, également éloigné de la sécheresse d'un abrégé trop succinct & d'une redieuse diffusion.

Dans le dessein de faire connoître plus en détail ce grand Ouvrage, nous nous bornerons aujourd'hui à l'article *Beau*. Il n'est pas assez étendu pour l'abrégé, & on n'en pourroit rien retrancher sans lui faire tort. L'Auteur, M. Marmontel, se propose de tracer le caractère du beau d'une manière plus précise qu'on ne l'a fait jusqu'ici.

« Tout le monde convient que le *beau*, soit dans la nature ou dans l'art, est ce qui nous donne une haute idée de l'une ou de l'autre, & nous porte à les admirer; mais la difficulté est de déterminer dans les productions des arts & dans celles de la nature, à quelles qualités ce sentiment d'admiration & de plaisir est attaché ».

« La nature & l'art ont trois manières de nous affecter vivement, ou par la

134 MERCURE DE FRANCE.

pensée, ou par le sentiment, ou par la seule émotion des organes : il doit donc y avoir aussi trois espèces de *beau* dans la nature & dans les arts; le *beau* intellectuel, le *beau* moral, le *beau* matériel ou sensible. Voyons à quoi l'esprit, l'âme & les sens peuvent le reconnoître; ses qualités distinctes se réduisent à trois, la *force*, la *richesse* & l'*intelligence* ».

» En attendant que par l'application, le sens que j'attache à ces mots soit bien développé, j'appelle *force*, l'intensité d'action; *richesse*, l'abondance & la fécondité des moyens; *intelligence*, la manière utile & sage de les appliquer ».

» La conséquence immédiate de cette définition est que si, par tous les sens, la nature & l'art ne nous donnent pas également de leurs forces, de leurs richesses & de leur intelligence, cette idée qui nous étonne, & qui nous fait admirer la cause dans les effets qu'elle produit, il ne doit pas être également donné à tous les sens de recevoir l'impression du *beau* : or il se trouve qu'en effet l'œil & l'oreille sont exclusivement les deux organes du *beau*; & la raison de cette exclusion si singulière & si marquée, se présente ici d'elle-même; c'est que des

impressions faites sur l'odorat, le goût & le toucher, il ne résulte aucune idée, aucun sentiment élevé. La faveur, l'odeur, le poli, la solidité, la mollesse, la chaleur, le froid, la rondeur, &c. sont des sensations toutes simples & stériles par elles-mêmes, qui peuvent rappeler à l'ame des sentimens & des idées, mais qui n'en produisent jamais ».

» L'œil est le sens de la beauté physique, & l'oreille est, par excellence, le sens de la beauté intellectuelle & morale. Consultons-les, & s'il est vrai que de tous les objets qui frappent ces deux sens, rien n'est *beau* qu'autant qu'il annonce, ou dans l'art ou dans la nature, un haut degré de force, de richesse ou d'intelligence; si, dans la même classe, ce qu'il y a de plus *beau* est ce qui paroît résulter de leur ensemble & de leur accord; si à mesure que l'une de ces qualités manque, ou que chacune est moindre, l'admiration &, avec elle, le sentiment du *beau* s'affoiblit en nous; ce sera la preuve complète qu'elles en sont les élémens ».

« Qu'est-ce qui donne aux deux actions de l'ame, à la pensée & à la volonté, ce caractère qui nous étonne dans le génie

136 MERCURE DE FRANCE.

& dans la vertu ? Et soit que nous admirions dans l'une & l'autre ou l'excellence de l'Ouvrage ou l'excellence de l'Ouvrier, n'est ce pas toujours *force, richesse, ou intelligence ?* »

» En morale, c'est la force qui donne à la bonté le caractère de beauté. Quel est parmi les Sages le plus *beau* caractère connu ? Celui de Socrate parmi les Héros ? Celui de César parmi les Rois ? Celui de Marc Aurèle parmi les Citoyens ? Celui de Régulus ? Qu'on en retranche ce qui annonce la force avec ses attributs, la constance, l'élévation, le courage, la grandeur d'ame ; la bonté peut s'y trouver encore, mais la beauté s'évanouit ».

» Qu'on fasse du bien à son ami ou à son ennemi, la bonté de l'action en elle-même est égale. Mais, d'un côté, facile & simple, elle est commune ; de l'autre, pénible & généreuse, elle suppose de la force unie à la bonté ; c'est ce qui la rend belle. Brutus envoie à la mort un Citoyen qui a voulu trahir Rome : nulle beauté dans cette action. Mais pour donner un grand exemple, Brutus condamne son propre fils ; cela est *beau* ; l'effort qu'il en a dû coûter à l'ame d'un père en fait une action héroïque. Qu'un

autre qu'un père eût prononcé le *qu'il mourut* du vieil Horace; qu'une autre qu'une mère eût dit à un jeune homme, en lui donnant un bouclier, *rapportez-le, ou qu'il vous rapporte*; plus de beauté dans le sentiment, quoique l'expression fût toujours énergique. Alexandre entreprend la conquête du monde, Auguste veut abdiquer l'Empire de l'Univers, & de l'un & de l'autre on dit: *cela est beau*, parce qu'en effet il y a beaucoup de force dans l'une & l'autre résolution ».

» Il arrive souvent que sans être d'accord sur la bonté morale d'une action courageuse & forte, on est d'accord sur sa beauté; telle est l'action de Scévola. Le crime même, dès qu'il suppose une force d'ame extraordinaire ou une grande supériorité de caractère ou de génie, est mis dans la classe du *beau*; tel est le crime de César, le plus illustre des coupables ».

» On observe la même chose dans les productions de l'esprit. Pourquoi dit-on de la solution d'un grand problème en géométrie, d'une grande découverte en physique, d'une invention nouvelle & surprenante en mécanique, *cela est beau*? C'est que cela suppose un haut

138 MERCURE DE FRANCE.

degré d'intelligence, & une force prodigieuse dans l'entendement & la réflexion ».

» On dit dans le même sens d'un système de législation sagement & puissamment conçu, d'un morceau d'histoire ou de morale profondément pensé & fortement écrit, *cela est beau* ».

» On le dit d'un chef-d'œuvre de combinaison, d'analyse, des grands résultats du calcul ou de la méditation; & on ne le dit que lorsqu'on est en état de sentir l'effort qu'il en a dû coûter. Quoi de plus simple & de moins admirable que l'alphabet aux yeux du vulgaire? Quoi de plus sec & de moins sublime aux yeux d'un Ecolier que la dialectique d'Aristote? Quoi de moins étonnant que la roue, le cabestan, la vis, aux yeux de l'Ouvrier qui les fabrique ou du Manœuvre qui s'en sert? Et quoi de plus *beau* que ces inventions de l'esprit humain aux yeux du Philosophe qui mesure le degré de force & d'intelligence qu'elles supposent dans leur Inventeur? »

» Ici se présente naturellement la raison de ce qu'on peut voir tous les jours, que les deux classes d'hommes les plus éloignées, le Peuple & les Savans, sont

celles qui éprouvent le plus souvent & le plus vivement l'émotion du *beau* ; le Peuple , parce qu'il admire comme autant de prodiges les effets dont les causes & les moyens lui semblent incompréhensibles ; les Savans , parce qu'ils sont en état d'apprécier & de sentir l'excellence & des causes & des moyens ; au lieu que pour les hommes superficiellement instruits , les effets ne sont pas assez surprenans , ni les causes assez approfondies ».

» Dans l'éloquence & la poésie , la richesse & la magnificence du génie ont leur tour ; l'affluence des sentimens , des images & des pensées , les grands développemens des idées qu'un esprit lumineux anime & fait éclore , la langue même , devenue plus abondante & plus féconde pour exprimer de nouveaux rapports , ou pour donner plus d'énergie ou de chaleur aux mouvemens de l'ame ; tout cela , dis je , nous étonne ; & le ravissement où nous sommes n'est que le sentiment du *beau* ».

» Il en est de même des objets sensibles ; & si dans la nature nous examinons quel est le caractère universel de la beauté , nous trouverons dans les animaux

140 MERCURE DE FRANCE.

les trois caractères de beauté quelquefois réunis, & souvent partagés ou subordonnés l'un à l'autre. Dans la beauté de l'aigle, du taureau, du lion, c'est la *force* de la nature; dans la beauté du paon, c'est la *richesse*; dans la beauté de l'homme, c'est l'*intelligence* qui paroît dominer ».

« On fait ce que j'entends ici par *l'intelligence de la nature*, ou, pour parler plus exactement de l'Auteur de la nature, je parle de ses procédés, de leur accord avec ses vues, du choix des moyens qu'elle a pris pour arriver à ses fins. Or quelle a été l'intention de la nature à l'égard de l'espèce humaine? Elle a voulu que l'homme fût propre à travailler & à combattre, à nourrir & à protéger sa timide compagne & ses faibles enfans. Tout ce qui, dans la taille & dans les traits de l'homme, annoncera l'agilité, l'adresse, la vigueur, le courage, des membres souples & nerveux, des articulations marquées, des formes qui portent l'empreinte, ou d'une résistance ferme, ou d'une action libre & prompte; une stature dont l'élégance & la hauteur n'ait rien de frêle, dont la solidité robuste n'ait rien de lourd ni de

massif; une telle correspondance des parties l'une avec l'autre; une symétrie, un accord, un équilibre si parfaits, que le jeu mécanique en soit facile & sûr; des traits où la fierté, l'assurance, l'audace & (pour une autre cause) la bonté, la tendresse, la sensibilité soient peintes; des yeux où brille une ame à la fois douce & forte, une bouche qui semble disposée à sourire à la nature & à l'amour; tout cela, dis je, compose le caractère de la beauté mâle; & dire d'un homme qu'il est *beau*, c'est dire que la nature, en le formant, a bien su ce qu'elle faisoit, & a bien fait ce qu'elle a voulu ».

» La destination de la femme a été de plaire à l'homme, de l'adoucir, de le fixer auprès d'elle & de ses enfans. Je dis de le fixer, car la fidélité est d'institution naturelle : jamais une union fortuite & passagère n'auroit perpétué l'espèce; la mère allaitant son enfant, ne peut vaquer dans l'état de nature, ni à se nourrir elle-même, ni à leur défense commune; & tant que l'enfant a besoin de la mère, l'épouse a besoin de l'époux. Or l'instinct, qui dans l'homme est foible & peu durable, ne l'auroit pas seul retenu; il falloit à l'homme sauvage & va-

142 MERCURE DE FRANCE.

gabond d'autres liens que ceux du sang : l'amour seul a rempli le vœu de la nature ; & le remède à l'inconstance a été le charme attirant & dominant de la beauté ».

» Si l'on veut donc savoir quel est le caractère de la beauté de la femme , on n'a qu'à réfléchir à sa destination. La nature l'a fait pour être épouse & mère , pour le repos & le plaisir , pour adoucir les mœurs de l'homme , pour l'intéresser , l'attendrir. Tout doit donc annoncer en elle la douceur d'un aimable empire. Deux attraits puissans de l'amour sont le desir & la pudeur : le caractère de sa beauté sera donc sensible & modeste. L'homme veut attacher du prix à sa victoire ; il veut trouver dans sa compagne son amante & non son esclave ; & plus il verra de noblesse dans celle qui lui obéit , plus vivement il jouira de la gloire de commander : la beauté de la femme doit donc être mêlée de modestie & de fierté. Mais une foiblesse intéressante attache l'homme en lui faisant sentir qu'on a besoin de son appui ; la beauté de la femme doit donc être craintive , & pour la rendre plus touchante , le sentiment en fera l'ame : il se peindra dans

ses regards, il respirera sur ses lèvres, il attendrira tous ses traits; l'homme qui veut tout devoir au penchant, jouira de ses préférences; & dans la foiblesse qui cède, il ne verra que l'amour qui consent. Mais le soupçon de l'artifice détruirait tout; l'air de candeur, d'ingénuité, d'innocence : ces graces simples & naïves qui se font voir en se cachant : ces secrets du penchant retenus & trahis par la tendresse du sourire, par l'éclair échappé d'un timide regard : mille nuances fugitives dans l'expression des yeux & des traits du visage, sont l'éloquence de la beauté; dès qu'elle est froide, elle est muette ».

» Le grand ascendant de la femme sur le cœur de l'homme, lui vient de la secrète intelligence qu'elle se ménage avec lui & en lui-même, à son insu. Ce discernement délicat, cette pénétration vive doit donc aussi se peindre dans les traits d'une belle femme, & sur-tout dans ce coup-d'œil fin qui va jusqu'aux replis du cœur démêler un soupçon de froideur, de tristesse, y ranimer la joie, y rallumer l'amour ».

» Enfin, pour captiver le cœur qu'on a touché, & le sauver de l'inconstance,

244 MERCURE DE FRANCE.

il faut le sauver de l'ennui, donner sans cesse à l'habitude les attraits de la nouveauté, & tous les jours la même aux yeux de son amant, lui sembler tous les jours nouvelle. C'est-là le prodige qu'opère cette vivacité mobile, qui donne à la beauté tant de vie & d'éclat. Docile à tous les mouvemens de l'imagination, de l'esprit & de l'ame, la beauté doit, comme un miroir, tout peindre, mais tout embellir ».

» Pour analyser tous les traits de ce prodige de la nature, il faudroit n'avoir que cet objet; & il le mériteroit bien. Mais j'en ai dit assez pour faire voir que l'intelligence & la sagesse de la première cause ne se manifestent jamais avec plus d'éclat qu'en formant cet objet divin ».

» Je fais bien qu'on peut m'opposer la variété infinie des sentimens sur la beauté humaine; & j'avoue en effet que la vanité, l'opinion, le caprice national ou personnel ont trop influé sur les goûts, pour qu'il nous soit possible, en les analysant, de les réduire à l'unité. Laissons-là ce qui nous est propre; & pour juger plus sainement, cherchons les principes du beau dans ce qui nous est étranger ».

» Sur quelque espèce d'être que nous jetions

Jetions les yeux, nous trouverons d'abord que presque rien n'est *beau* que ce qui est grand, parce qu'à nos yeux la nature ne paroît déployer ses forces que dans ses grands phénomènes. Nous trouverons pourtant que de petits objets, dans lesquels nous appercevons une magnificence ou une industrie merveilleuse, ne laissent pas de donner l'idée d'une cause étonnamment intelligente & prodigue de ses trésors. Ainsi comme pour amasser les eaux d'un fleuve & les répandre, pour jeter dans les airs les rameaux d'un grand chêne, pour entasser de hautes montagnes chargées de glaces ou de forêts, pour déchaîner les vents, pour soulever les mers, il a fallu des forces étonnantes; de même pour avoir peint de couleurs si vives, de nuances si délicates la feuille d'une fleur, l'aile d'un papillon, il a fallu avoir à prodiguer des richesses inépuisables; & de l'admiration que nous cause cette profusion de trésors, naît le sentiment de beauté dont nous saisit la vue d'une rose ou d'un papillon ».

» Nous trouverons que ceux des phénomènes de la nature auxquels l'intelligence, c'est-à-dire, l'esprit d'ordre, de convenance & de régularité, semble avoir

146 MERCURE DE FRANCE

le moins présidé, comme un volcan, une tempête, ne laissent pas d'exciter en nous le sentiment du *beau*, par cela seul qu'ils annoncent de grandes forces; & au contraire que l'intelligence étant celle des facultés de la nature qui nous étonne le moins, peut-être à cause que l'habitude nous l'a rendu trop familière, il faut qu'elle soit très sensible & dans un degré surprenant, pour exciter en nous le sentiment du *beau*. Ainsi quoique l'intention, le dessein, l'industrie de la nature soient les mêmes dans un reptile & dans un roseau, que dans un lion & dans un chêne, nous disons du lion & du chêne, *cela est beau!* mouvement que n'excite en nous ni le roseau, ni le reptile. Cela est si vrai, que les mêmes objets qui semblent vils, lorsqu'on n'y apperçoit pas ce qui annonce dans leur cause une merveilleuse industrie, deviennent précieux & beaux, dès que ces qualités nous frappent. Ainsi en voyant au microscope ou l'œil ou l'aîle d'une mouche, nous nous écrions, *cela est beau!* »

» Enfin dans la beauté par excellence, dans le spectacle de l'Univers, nous trouverons réunis au suprême degré les trois objets de notre admiration, la

force, la richesse & l'intelligence; & de l'idée d'une cause infiniment puissante, sage & féconde, c'est-à-dire de Dieu, naître le sentiment du *beau* dans toute sa sublimité ».

Le principe du beau naturel une fois connu, M. Marmontel passe à la beauté artificielle, & porte dans cette nouvelle discussion une sagacité, une finesse de tact, une richesse d'idées, de vues & de rapports frappans, que personne n'avoit saisis & rapprochés avec la même intelligence, quoique cette matière ait été traitée par tant d'habiles Littérateurs. On sent tout le prix d'un Ouvrage rempli d'articles aussi excellens. Les Dictionnaires ordinaires sont faits pour être consultés : celui-ci mérite d'être lu.

ANNONCES LITTÉRAIRES.

HELIOGABALE & Alexandre Sévère,
Histoires Romaines, précédées d'une ex-
plication de quelques antiquités Romaines;
dédiées à MONSIEUR, frère du Roi;
par M. Mayer. A Paris, chez la veuve
Gij

148 **MERCURE DE FRANCE.**

Duchefne, rue St Jacques; 1 vol. in-8^o,
broché.

Essai chronologique, historique & politique sur l'Isle de Corse, avec des notes importantes sur les droits de la France sur cette possession, presque aussi anciens que la Monarchie; par M. Ferrand Dupuy, Conseiller de Confiance de la Maison Souveraine de Nassau. A Paris, chez Bastien, rue du Petit-Lion, F. St Germ. 1 vol. in-12. br. 24 f.

Observation sur la nature du froid, avec des preuves fondées sur de nouvelles expériences physiques; par M. Herckentoth, Apothicaire Aide-Major des camps & Armées du Roi. A Paris, chez Monory, vis-à-vis l'ancienne Comédie Française; 1 vol. in-12 br. 24 f.

Exposé des moyens curatifs & préservatifs qui peuvent être employés contre les maladies pestilentielles des bêtes à cornes, divisé en trois parties; la première contient les moyens curatifs, la seconde renferme les moyens préservatifs, la troisième comprend les ordres émanés du Gouvernement; publié par ordre du

OCTOBRE. 1776. 149

Roi ; par M. Vicq d'Azyr, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris ; 1 vol. in 8o. prix 4 l. 10 s. br. A Paris, chez Mérigot aîné, quai des Augustins.

Bibliothèque littéraire, historique & critique de la Médecine ancienne & moderne, &c. Tome II. in-4°. A Paris, chez Ruault, rue de la Harpe ; 10 l. br. La souscription pour les volumes suivans est de 7 l.

Elémens de Tactique pour la Cavalerie ; par M. Mottin de la Balme, Capitaine de Cavalerie. A Paris, chez Jombert fils aîné, rue Dauphine ; & chez Ruault, rue de la Harpe ; 1 vol. in-8°. br. 3 l.

Caius Marcius Coriolan, ou le danger d'offenser un grand homme, Tragédie ; par M. Gudin de Brenellerie ; représentée pour la première fois sur le Théâtre de la Comédie Française, le 14 Août 1776. A Paris, chez Ruault, rue de la Harpe ; in-8°. br. 36 s.

Traité des mauvais effets de la fumée &

G iij

250 **MERCURE DE FRANCE.**

la litharge, par Samuel Stockusen, traduit du latin & commenté par J. J. Gardano, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris. Pour servir à l'histoire des maladies des Artisans. A Paris, chez Ruault, rue de la Harpe; 1 vol. in-12. br. 2 l.

Panegyrique de Saint Benoît, dédié à Madame d'Esparbez, Abbessé de Ronceray, par M. Nicoleau, Directeur de l'Institution académique & militaire de la jeune Noblesse, à Paris, & se trouve chez l'Auteur, rue du Monceau, & chez Lejay, Libraire, rue Saint-Jacques: 1 vol in-12.

Éloge de Messire Guy-Louis-Henri de Valory, Lieutenant Général des armées du Roi, prononcée en l'audience du Bailliage d'Étampes, le 24 Avril 1775, par M. C*** Avocat du Roi au même Bailliage, lors de l'installation de Messire Jean-Marie, Marquis de Valory, Capitaine au régiment royal de Lorraine; Bailli d'épée au Bailliage de la même ville. A Paris, chez Bastien, rue du petit Lion: 1 vol. in-8°.

ACADÉMIES.

L

TOULOUSE.

L'ACADÉMIE des Jeux Floraux fera, suivant l'usage, la distribution des prix le 3 Mai de l'année prochaine 1777.

Ces prix sont une amarante d'or de la valeur de 400 liv. qui est destinée à une Ode.

Une églantine d'or de la valeur de 450 liv. destinée à un discours d'un quart d'heure ou d'une demi heure de lecture, dont le sujet sera pour 1777, *l'Eloge de Guy du Faur de Pibrac, Chancelier de Henri III, Roi de Pologne.*

Une violettes d'argent de la valeur de 250 liv. destinée à un poëme de 60 vers au moins, ou de 100 vers au plus, dont le sujet doit être héroïque, ou dans le genre noble, ou à une épître de 150 vers, en observant, comme dans les autres genres d'ouvrage, de s'y abstenir de tout ce qui peut blesser la Religion, les mœurs & l'Etat.

Giv

152 MERCURE DE FRANCE.

Un souci d'argent de la valeur de 200 liv. qui est destiné à une élégie , à une idylle ou à une églogue : ces trois genres d'ouvrages concourent pour le même prix.

Un lis d'argent de la valeur de 60 liv. pour un sonnet ou un hymne à l'honneur de la Vierge.

La façon , le contrôle & autres frais , sont compris dans la somme qui énonce la valeur de ces prix.

Le sujet des ouvrages de poésie est au choix des Auteurs.

Les ouvrages qui ne sont que des traductions ou des imitations ; ceux qui traitent des sujets donnés par d'autres Académies ; ceux qui ont quelque chose de burlesque , de satirique , d'indécent , sont exclus des prix.

Les ouvrages qui auront déjà été présentés aux Jeux Floraux ou à d'autres Académies , ceux qui auront paru dans le Public , ceux dont les Auteurs se seront fait connoître avant le jugement , ou pour lesquels ils auront sollicité ou fait solliciter , en seront aussi exclus.

Les Auteurs qui traitent des matières théologiques , doivent faire mettre au bas de leurs ouvrages l'approbation de

OCTOBRE. 1776. 153
Deux Docteurs en Théologie, sans quoi
ces ouvrages ne seront pas admis au con-
cours.

Les Auteurs feront remettre, pendant
les quinze premiers jours du mois de
Février 1777, par des personnes domi-
ciliées à Toulouse, trois copies lisibles
de chaque ouvrage, à M. Delpy, Secrè-
taire perpétuel de l'Académie, rue Vi-
naigre. Son registre devant être barré le
16 de Février, on ne fera plus à temps
à lui en remettre dès que ce jour sera
expiré. Cette loi sera exécutée à la ri-
gueur. Les ouvrages qui seront adressés
par la poste en droiture à M. le Secrè-
taire, ne seront pas présentés à l'Acadé-
mie. Elle ne suppléera point aux omis-
sions, & l'on ne recevra aucune correc-
tion des ouvrages, après qu'ils auront
été remis; ainsi les Auteurs doivent re-
voir avec soin les copies qu'ils présente-
ront.

Les ouvrages seront désignés, non-
seulement par leur titre, mais encore par
une devise ou sentence, que M. le Se-
crétaire écrira sur le registre, aussi bien
que le nom, la qualité ou la profession
& la demeure des personnes qui les lui
auront remis.

Gv

M. le Secrétaire avertira les personnes qui auront remis les ouvrages que l'Académie aura couronnés, afin que les Auteurs viennent eux-mêmes présenter le récépissé de leurs ouvrages, l'après-midi du 3 Mai, à l'Assemblée publique que l'Académie tient dans la Salle des Muses de l'Hôtel-de-Ville, où elle fait la distribution des prix. Si les Auteurs sont hors de portée de se présenter, ils doivent envoyer, à une personne domiciliée à Toulouse, une procuration en bonne forme, dans laquelle ils se déclarent Auteurs de l'ouvrage couronné; cette personne retirera le prix des mains de M. le Secrétaire, sur le récépissé de l'ouvrage. Le jour d'après la distribution, les Auteurs ou les Procureurs fondés se rendront chez M. le Secrétaire, qui leur remettra le prix.

On ne peut remporter que trois fois chacun des prix que l'Académie distribue. Les Auteurs des ouvrages qu'elle découvrira avoir enfreint cette loi, seront privés du prix.

Ceux qui auront remporté trois prix, l'un desquels, soit celui de l'ode, pourront obtenir, selon l'ancien usage, des lettres de Maître des Jeux Floraux, qui

OCTOBRE. 1776. 155

leur donneront le droit d'opiner dans les Assemblées générales & particulières des Jeux Floraux, & d'assister aux séances publiques.

Depuis les dernières Lettres-Parentes du Roi, qui autorisent l'augmentation du prix du discours, les Auteurs qui auront remporté trois fois ce prix, pourront aussi obtenir des lettres de Maître des Jeux Floraux, sans qu'il soit nécessaire qu'ils aient remporté le prix de poésie.

Après que les Auteurs se seront fait connoître, M. le Secrétaire leur donnera des attestations, portant qu'un tel, une telle année, pour tel ouvrage par lui composé, a remporté un tel prix, & l'ouvrage original sera attaché à ces attestations, sous le contre-scel des Jeux.

L'Académie a distribué six prix cette année. Celui de l'ode a été réservé.

Le discours, intitulé: *Eloge de Michel de l'Hôpital, Chancelier de France*, ayant pour devise: *Non ponebat enim rumores ante salutem*, a remporté le prix.

M. le Chevalier d'Espinasse s'est déclaré l'Auteur du discours en vers, qui a pour titre: *l'influence des mœurs sur la constitution politique des Empires*. Il a remporté le prix destiné à une poëme ou une épître.

Gvj

156 MERCURE DE FRANCE.

Le Père Villar, de la doctrine chrétienne, l'un des Professeurs d'éloquence au Collège de l'Esquille, s'est déclaré l'Auteur de l'*Epître à un Courtisan*. On lui a adjugé le prix réservé.

L'Idylle intitulée *le Bienfait rendu*, &c à laquelle on a donné le prix de ce genre, est de M. Lecouls de Levizac, Chanoine de l'Eglise Cathédrale de Vabres.

Le sonnet à l'honneur de la Vierge, qui a pour sentence *Mater Salvatoris*, a remporté le prix de l'année.

Celui qui a pour sentence *Templum Dei factus est uterus nesciens virum*, dont M. Marchand, Avocat au Parlement, Postulant au Sénéchal, s'est déclaré l'Auteur, a obtenu le prix réservé.

Le Père Lombard, de la Doctrine Chrétienne, l'un des Professeurs d'Eloquence au Collège de l'Esquille, s'est déclaré l'Auteur du poëme qui a pour titre : *la Volupté, fléau de l'héroïsme*. Cet ouvrage a concouru pour le prix.

II.

Distribution de prix, & sujet proposé par la Société Royale d'Agriculture de Lyon.

La Société avoit proposé, pour sujet

OCTOBRE. 1776. 157

du Prix de la présente année, la question suivante :

Seroit-il avantageux , pour les villes principales des provinces , d'y supprimer les Communautés & Jurandes des Boutangers ? Et dans le cas de l'affirmative , quels seroient les meilleurs moyens de suppléer à la fourniture que les Boutangers sont obligés de faire ?

La Société , dans sa séance du 3 Mars dernier , a proclamé le Prix , & a décerné la couronne au Mémoire coté N^o. 38 , avec la devise :

Pictoribus atque Poetis quidlibet audendi semper fuit aqua potestas. Hor. Art Poer.

L'Auteur est M. Aulas , ancien Conseiller en la Cour des Monnoies de Lyon.

L'accessit a été donné

1^o. Au Mémoire coté N^o. 28 , avec cette devise :

Non oderis laboriosa opera , & rusticationem creatam ab Aluissimo. De Lib. Eccl. C. VII.

L'Auteur est M. Rouxelin , Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale des Belles-Lettres de Caen.

2^o. Au Mémoire coté 21 , ayant pour devise *Redeunt Saturnia Regna.* Virg. Ecl. 4.

153 MERCURE DE FRANCE.

L'Auteur est M. Fabregue , Avocat au Parlement & aux Cours de Lyon , ancien Conseiller du Roi , & Juge-Vissiteur général des Gabelles du Lyonnois au département de Lyon.

3^e. Au Mémoire coté N^o 36 , avec la devise : *Fiat lux.*

L'Auteur est M. Clerc , Bourgeois de Lyon.

Quarante Mémoires ont concouru : il est à remarquer que plus de trente ont le système de la suppression des Maîtrises des Boulangers ; & une grande partie des Auteurs de ces Mémoires , par une digression analogue à leur sujet , portent leurs regards sur les autres Maîtrises , dont ils paroissent desirer l'extinction.

Prix pour l'année 1777.

Ce prix sera décerné au Mémoire qui décrira le mieux les avantages qui résulteroient de la confection ou réparation des Chemins de traverse , autres que les grandes routes entretenues aux frais de Sa Majesté , & qui indiquera les moyens les plus simples & les moins dispendieux de pourvoir à cet objet.

Toutes personnes pourront concourir,

OCTOBRE. 1776. 159
excepté les Membres ordinaires de la Société.

Les Associés y seront admis.

Les Auteurs ne se feront connoître directement ni indirectement. Ils mettront une devise à la tête de l'Ouvrage, & y joindront un billet cacheté qui contiendra leurs noms & le lieu de leur résidence.

Les paquets seront adressés à Lyon, à M. de Fleseles, Intendant de cette Ville & Généralité.

Aucun Ouvrage ne sera admis au concours, passé le premier Février 1777. Ce terme est de rigueur.

Le prix est une Médaille d'or de la valeur de 300 liv. elle sera remise à l'Auteur couronné, ou à son fondé de procuration.

S P E C T A C L E S.

O P É R A.

L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE
a donné le Mardi 1^{er} Octobre 1776, la
première représentation des **Fragmens,**

470 MERCURE DE FRANCE.

composés de l'Acte d'*Euthyme & Lyris* ; nouveau Ballet héroïque en un acte ; & de celui d'*Arueris ou les Isles* ; suivis d'*Apelles & Campaspe*, ou la *Générosité d'Alexandre*, Ballet pantomime.

Le poëme d'*Euthyme & Lyris* est de M. Boutellier, & la musique de M. Déformeri.

Lybas, un des principaux Officiers de l'armée d'Ulysse, ayant insulté une jeune fille de Témesse, fut puni de mort par les habitans. On dit que cette ville fut aussi-tôt accablée de maux, & que l'Oracle d'Apollon ordonna, pour les faire cesser, de bâtir un Temple à Lybas, & de lui sacrifier tous les ans une jeune fille. Euthyme, brave athlète, s'étant trouvé à Témesse dans le temps de ce horrible sacrifice, entreprit de délivrer la malheureuse victime, & de combattre le génie de Lybas. Le spectre parut, en vint aux mains avec l'Athlète, & ayant été vaincu, alla se précipiter dans la mer. On rendit de grands honneurs à Euthyme, & il épousa la jeune fille. C'est le sujet de cet acte.

Lyris s'adressant aux mânes de Lybas, fait l'aveu de l'amour qu'elle ressent pour Euthyme. Cet Amant vient jusques dans

OCTOBRE. 1776. 161

le Temple se plaindre de ses rigueurs. Son indifférence affectée lui fait croire qu'il a un rival. Lyris lui dit de dissiper ses soupçons. Elle tremble sur le sort cruel qui va peut être la choisir pour victime. Euthyme s'excite à braver l'amour. Mais il apprend que Lyris va être sacrifiée; il fait le serment de l'arracher à la mort. On conduit la victime à l'autel. Le Grand Prêtre presse le sacrifice, & invoque les mânes de Lybas. Euthyme enlève Lyris de l'autel. Le tonnerre gronde; Lybas, armé d'un glaive, sort de son tombeau, & évoque les Dieux-Mânes qui viennent venger ses autels. L'intrépide Euthyme repousse le Spectre & les Dieux-Mânes; la foudre éclate & renverse le monument. Lyris ne voyant plus son Amant & son vengeur, va pour se précipiter dans les flammes, en s'écriant : *Euthyme, c'est à toi que je me sacrifie.* L'Amour paroît aussi-tôt & l'arrête. Il unit les deux Amans & abolit le sanglant sacrifice. Le Peuple de Témesse célèbre la présence de l'Amour.

L'action est trop pressée, & les événemens sont trop précipités pour qu'il résulte tout l'intérêt qui vient de la gradation & du développement de la fable. Le rôle d'Eu-

362 MERCURE DE FRANCE.

ryme est joué par M. Larrivée, celui de Lyris par M^{lle} Arnould, le Grand-Père par M. Gelin, l'Amour par M^{lle} Virginie. Plusieurs morceaux d'un style simple, mais d'une expression juste & bien rendue par les Acteurs, ont été applaudis. On a remarqué aussi quelques airs de ballets fort agréables. On sent bien que le Compositeur, formé à l'ancien genre de composition, a voulu se rapprocher du genre nouveau, sans en saisir les formes élégantes & naturelles. Le ballet est de la composition de M. Vestris, & lui fait honneur.

Arueris ou les Isis, deuxième entrée, dont les paroles sont de Cahusac, & la musique de Rameau, est tiré du Ballet des Fêtes de l'Hymen.

Arueris est reconnu chez les Egyptiens pour le Dieu des Arts. Il invoque l'Amour. Orie, qui l'aime, craint d'avoir une rivale. Orie semble ignorer que les talens donnent un prix à la beauté. Enfin le desir de plaire lui fait entreprendre de briller par ses chants. On célèbre les fêtes d'Isis ou des Arts. Orie vient disputer le prix de la voix. Elle triomphe; Arueris la couronne, & l'Hymen l'unit à son

OCTOBRE. 1776. 163

Aiment. Cet Acte est singulièrement recommandable par la beauté des airs de danse. M. le Gros & Mademoiselle Beaumefnil en ont exécuté les rôles principaux avec beaucoup d'applaudissemens. M. Gardel a composé ce ballet & s'y est distingué. Les principaux talens de la danse, MM. Vestris, MM. Gardel, Mlle Heinel, Mlles. Allard, Peslin, Dorival, Affelin, ont embelli l'un ou l'autre divertissement, & ont été fort applaudis.

Apelles & Campasse ou la Générosité d'Alexandre, ballet pantomime de la composition de M. Noverre, musique de M. Rodolphe, a principalement attiré l'attention du Public.

M. Noverre invoque le nom de la Reine pour ses premiers essais sur le Théâtre de l'Opéra, & la protection éclairée que cette auguste Princesse accorde aux arts, dont elle accélère les progrès & étend l'empire. Eh ! quelle Souveraine jamais a su mieux allier à l'éclat du Trône, cette affabilité précieuse qui lui enchaîne tous les cœurs, qui encourage les talens, honore les vertus & embellit les graces ?

M. Noverre a composé son ballet d'après un trait fort connu de l'histoire.

464 MERCURE DE FRANCE.

Alexandre ayant ordonné à Apelles de faire le portrait d'une de ses favorites nommée Campaspe; Apelles, frappé de la beauté de son modèle, en devint amoureux. Campaspe partage son amour. Alexandre s'en apperçoit, fait un sacrifice de sa passion & unit les deux Amans.

Voici le développement que M. No-verre a donné à cette anecdote.

Le Théâtre représente l'atelier d'Apelles, terminé dans le fond par une galerie de tableaux.

ACTE I. Scene I. » Apelles instruit de la visite d'Alexandre, donne les dernières touches au portrait de ce Prince, pour la réception duquel il a tout préparé. Ses Elèves sont déguisés en Amours & en Zéphirs, & les femmes qui le servent, en Graces. Il veut qu'Alexandre prenne son atelier pour celui des jeux & des plaisirs. Cette troupe riante est ingénieusement distribuée par l'Artiste : des Amours broient les couleurs, d'autres essayent leurs crayons, des Zéphirs chargés des présens de Flore, s'offrent pour modèles; les Graces forment groupe avec l'Amour, tandis qu'une Nymphe prépare la palette & les pinceaux d'Apelles »

Scene II. » Un bruit d'instrumens militaires annoncent l'arrivée d'Alexandre. Il est devancé par ses femmes & par une troupe de Guerriers : à sa droite marche Campaspe couverte d'un voile; à sa gauche Ephestion, favori de ce Prince ».

« Apelles se prosterne aux pieds d'Alexandre qui le comble de bontés. Il examine son portrait ; les Grâces le lui présentent ; des Amours se groupent de différentes manières, & servent, pour ainsi dire, de support à ce chef-d'œuvre de l'art ; d'autres le couronnent ».

« Alexandre frappé du mérite du Peintre, & de la manière agréable dont il lui présente son ouvrage, applaudit à son goût & à son génie. Il lui fait signe s'il n'a point quelques portraits de femme à lui faire voir. Le Peintre lui montre celui de Vénus occupée à choisir dans le carquois de l'Amour la flèche qui doit blesser Adonis. Alexandre enchanté de la beauté du tableau, de l'expression des figures, de la correction du dessin, & des teintes harmonieuses qui en forment le coloris, prend la résolution de faire faire le portrait de Campaspe ; il la fait avancer & lui ôte son voile : Appelles qui n'a jamais rien vu de si beau, recule de surprise comme d'admiration ».

« Alexandre qui, par des peintures vivantes, veut augmenter l'enthousiasme de l'Artiste, fait marcher Campaspe, la pose dans diverses attitudes, & lui fait exprimer successivement une foule de sentimens qui échauffent de plus en plus l'imagination d'Apelles. Il se sent vivement troublé lorsqu'Alexandre, qui desire lui donner une nouvelle marque de sa bonté, ordonne à ses femmes de déployer leurs talens. Campaspe embellit cette fête, & exécute avec elles la danse des couronnes ; (cette danse fait allusion aux conquêtes multipliées du Héros, & aux lauriers que ses victoires lui ont mérités ».

Scene III. « Roxane, qui a des droits sur le

cœur d'Alexandre ; paroît avec l'empressement que lui donnent les soupçons dont son âme est agitée : elle oublie ce qu'elle doit à son maître, cherche d'un œil inquiet & curieux la rivale qu'elle redoute, l'aperçoit, & lance sur elle des regards qui expriment tous les sentimens que lui inspire la jalousie. Alexandre modère son emportement, rassure Campaspe, & dissimule pour éviter un éclat. En même temps il ordonne à sa suite de se retirer : on lui obéit ; il profite de cet instant, presse Apelles de commencer, & l'engage à déployer tous les trésors de son art pour reproduire, par une imitation fidèle, un objet qui lui est cher. Il sort en faisant à Campaspe les plus tendres adieux ; & pendant cette séance, il va examiner les chefs-d'œuvres qui composent la galerie d'Apelles ».

Scène IV. » L'Amour qu'Apelles a conquis pour Campaspe, lui fait imaginer de se servir du déguisement de ses Elèves, pour rendre à cette beauté la séance plus variée & moins ennuyeuse ». Il examine son modèle, & le place dans plusieurs attitudes ; des Amours cherchent à les saisir & à les dessiner ; d'autres arrangent les couleurs qui doivent servir à peindre les traits de Campaspe : Apelles éperdu, troublé, ne sait plus quel choix il doit faire : toutes les situations lui paroissent également belles ; il crayonne, il efface, il esquisse de nouveaux traits, il les efface encore, & après un instant de réflexion, il veut la peindre en Déesse. Il donne ses ordres, les Elèves disparaissent, & un moment après, ils apportent une lance, un casque, un bouclier, des trophées d'armes. Apelles pare Campaspe de ces ornemens guerriers, la pose debout appuyée sur une co-

bonne tronquée, dans l'attitude noble & fière de Pallas ».

» Il commence à esquisser : mais peu content de cette idée, il en conçoit une autre. On apporte des guirlandes de fleurs, il en couronne son modèle, groupe les Zéphirs autour de cette nouvelle Flore, & vole à l'ouvrage ; ce tableau ne le satisfait pas davantage : il appelle les Graces & l'Amour, il couvre les épaules de Campaspe d'une peau de tigre & d'un carquois ; enfin il lui remet dans les mains l'arc & les flèches de l'Amour ».

L'Artiste enchanté, fait prendre à la nouvelle Diane toutes les attitudes qui peuvent caractériser la Déesse de la chasse. Cependant il lui vient une nouvelle idée : c'est l'Amour qui la lui inspire ; il pose son Elève aux pieds de Campaspe, il groupe les Grâces autour d'elle, & place l'Amour à ses côtés. Le petit Dieu blesse Campaspe d'une de ses flèches, elle se prête à cette fiction, & saisit l'attitude que Diane devoit avoir quand elle fut percée du trait qui la rendit sensible pour Endimion. Appelles, plein d'amour & guidé par son enthousiasme, court à la toile, & trace avec vivacité les premiers traits de son tableau ; mais il les efface aussi-tôt, persuadé que le sujet deviendra plus intéressant, s'il fait de Campaspe la mère des Amours ».

» Cette idée lui plaît d'autant plus qu'il trouve Campaspe cent fois plus belle que Vénus. Il pose son modèle sur un trône de fleurs, autour duquel sont groupés les Amours. L'un d'eux lui présente une tourterelle, d'autres tiennent des corbeilles, des vases, des parfums : des Zéphirs la couronnent, & lui offrent des fleurs, tandis que les

Graces s'occupent du soin de sa toilette. Apelles, pour répandre une vapeur légère sur ce tableau, & rendre hommage à la beauté qui l'enchanté, fait brûler l'encens; il vole à la toile & veut esquiver, mais ses crayons lui échappent de la main. Il brise sa palette, éloigne tout le monde, s'approche de Campaspe, & lui fait en tremblant l'aveu de la passion que ses traits lui ont inspirée. Campaspe, loin de s'en offenser, lui fait entendre qu'elle préfère la liberté à la grandeur, & que le don de sa main lui sera plus cher que le trône d'Alexandre. Apelles enchanté de son bonheur, se jette avec transport aux genoux de Campaspe ».

» Roxane dévorée par la jalousie, s'est introduite pendant cette scène dans l'atelier d'Apelles. Elle est témoin de l'infidélité de Campaspe, & fait éclater la joie que lui donne l'espérance qu'elle conçoit de perdre sa rivale. Elle sort en faisant entendre qu'elle va dévoiler à Alexandre la trahison du Peintre & la perfidie de Campaspe ».

Scène V. » Alexandre paroît avec Ephestion dans le moment même où Apelles & Campaspe se jurent l'amour le plus tendre. La surprise de ce Prince est extrême; elle égale la crainte dont les deux Amans sont pénétrés. Alexandre se livre à son ressentiment; il fait enchaîner Apelles: on le conduit en prison ».

ACTE II. Le Théâtre représente le Palais d'Alexandre; dans le fond paroît un Trône élevé sur plusieurs marches. » Alexandre, suivi d'un brillant cortège, donne la main à Roxane, l'élève au Trône, & la fait reconnoître pour Reine par le Peuple prosterné à ses pieds. Apelles & Campaspe

paspe profitent de ce moment favorable pour demander leur grace , & l'obtiennent ; Alexandre a même la générosité de leur faire présenter la coupe nuptiale , de les unir & de les combler de présens. Le couronnement est terminé par une danse générale , à laquelle Alexandre daigne se mêler. Les mouvemens gais & rapides de cette dernière fête , caractérisent la félicité des époux , le bonheur de Roxane , la satisfaction d'Alexandre , & la joie de tous ceux qui ont été témoins de la victoire que ce Héros a remporté sur lui-même ».

Rien de plus ingénieux que ce ballet , rien de mieux composé & de plus propre à la danse pantomime. Les attitudes différentes qu'Apelles fait prendre à Campaspe , les tableaux successifs dans lesquels il la pose pour la peindre ; les groupes artistement arrangés des Amours & des Nymphes autour du modèle ; & dans la suite de cette pantomime charmante , les différentes passions & les divers sentimens des personnages , rendus avec tant de vérité , d'énergie & d'élégance , font de cette composition un ensemble admirable , intéressant & tout-à fait pittoresque. Cependant si l'on veut trouver quelque chose à désirer dans cette magnifique composition ; c'est que le Peintre pantomime ait renfermé un double sujet dans le même cadre ; c'est que le couronnement de Roxane fasse une seconde action qui , noble & imposante , contraste peut être trop avec celle , pleine de graces , des amours d'Apelles & de Campaspe ; c'est qu'il ait fait en même temps un tableau digne de l'Albane , du Corrège , avec un tableau de Raphaël ou de Michel-Ange. Osons même demander à ce grand Maître , s'il étoit à propos qu'Alexan-

dre, Ephestion & Roxane figurassent dans la danse, & s'il ne suffisoit pas qu'ils parussent comme des personnages dramatiques pleins de passions & intéressés à l'action, mais qui y fussent distingués par leur rang & par leur contenance Il est certain que l'on voit avec peine Alexandre, Ephestion & Roxane danser chacun leur entrée, & figurer avec Apelles, Campaspe, les Elèves d'Apelles & les Guerriers Au reste nous ne pouvons pas assez marquer notre admiration pour ce genre de danse, qui s'approche de la bonne poétique & des règles de la peinture. Il n'étoit dû qu'à un génie supérieur de présenter ainsi l'art de la danse & de le rappeler à son véritable but, qui est de peindre & d'exprimer.

Que d'éloges ne doit-on pas donner au zèle, à l'intelligence, à la magie de MM. Vestris, Gardel, & de Mesdemoiselles Guimard, Heinel & Dorival, qui sont plus Acteurs que Danseurs, & dont les talens font autant de plaisir que d'illusion ?

On peut observer d'après une telle composition, que la danse pantomime est l'art qui s'approche le plus de la peinture. Elles parlent l'une & l'autre aux yeux, & elles forment pareillement des tableaux où les passions & les sentimens des personnages sont rendus par le secours des gestes, des attitudes, des positions & des groupes La peinture fixe ses compositions La danse pantomime varie les siennes. La peinture ne peut saisir qu'un moment intéressant d'une composition simple ; la danse pantomime doit au contraire chercher une action susceptible d'une suite de tableaux. La première emploie le coloris, les ombres & les clairs pour donner du relief & de la vie à ses figures ; la seconde emprunte l'art de

la musique pour donner l'intelligence de ses des-
 fins. C'est sous ces rapports principaux qu'il faut
 juger du mérite de la danse pantomime, & c'est
 en rapprochant le plus qu'il est possible la danse
 de la peinture, que M. Noverre est parvenu à un
 art nouveau, ou, du moins, à rappeler la danse
 pantomime des Anciens, ou à perfectionner les
 ébauches imparfaites que l'on avoit esquillées grossi-
 èrement. Demandons, d'après les principes de la
 danse, qui doit toujours peindre & faire partie
 d'une action ou d'une composition raisonnée, ce
 que signifient ces solo, ces duo, ces pas com-
 pliqués, dans lesquels un ou plusieurs Danseurs
 viennent développer, avec grace, si l'on veut,
 leurs jambes & leurs bras, battre des entre-chats,
 aller successivement de gauche à droite, s'élancer
 en avant & en arrière, tourbillonner sur eux-
 mêmes, & faire des évolutions comme des
 gens dans le délire. On sent que tous ces divers
 mouvemens sont de bonnes études pour les ap-
 pliquer dans l'occasion; mais lorsqu'ils ne sont
 point placés dans une action principale, ils ne
 peignent rien. Que diroit-on d'un Peintre qui vou-
 droit composer un tableau avec des essais qu'on
 appelle des *Académies*? Chaque figure séparément
 pourroit être coloriée merveilleusement, & des-
 inée avec beaucoup de précision & d'élégance;
 mais l'ensemble de ces figures ne seroit-il pas ri-
 dicule & insoutenable?



*VERS à Mademoiselle GUIMARD ,
jouant le rôle de Campaspe dans le
Ballet d'Alexandre.*

DANS ce ballet , nouvelle Terpsicore ,
Vous présentez à nos regards surpris
La superbe Pallas , la sensible Cypris ,
La légère Diane & la charmante Flore ;
Sous leurs différens attributs
Tous les cœurs sont forcés de vous rendre les
âmes ;
Eh ! le moyen de braver tant de charmes ?
Si l'on résiste à Flore on est pris par Vénus.
Par M. M. D. M.

COMÉDIE FRANÇOISE.

Les Nouveautés sont actuellement à
Fontainebleau , & sans doute plusieurs
reparoîtront avec avantage , à la fin du
voyage , sur le théâtre de Paris. On y
attend *Zuma*, Tragédie nouvelle de M.
Lefevre ; *l'Avare fastueux* , Comédie

OCTOBRE. 1776. 173

nouvelle en cinq actes, de M. Goldoni ;
la *Lecture interrompue*, Comédie nouvelle en un acte, de M. le Chevalier de Cubières ; le *Malheureux imaginaire*, Comédie nouvelle en cinq actes, de M. Dorat ; *Mustapha & Zéangir*, Tragédie nouvelle de M. de Champfort ; le *Veuve trompeur*, Comédie nouvelle en trois actes, de M. de la Place ; l'*Egoïsme*, Comédie nouvelle en cinq actes de M. Cailhava ; la *Rupture* ou le *Mal entendu*, Comédie nouvelle en un acte, de Mesdames de l'Horme ; *Gabrielle de Vergy*, Tragédie nouvelle de du Belloy.

COMÉDIE ITALIENNE.

LES Comédiens Italiens sont occupés à donner sur le théâtre de la Cour à Fontainebleau, plusieurs Pièces nouvelles que l'on espère voir jouer ensuite à Paris. Telles sont la *Fausse délicatesse*, Opéra-comique en trois actes, de M. M ***. Musique de M. Hiner ; l'*Innocence persécutée*, Opéra-comique en deux actes de M. Moline, Musique de Anfossy.

H ij

D É B U T.

Mademoiselle Dumesnil a débuté sur ce théâtre dans les rôles de Duegne , qu'elle a rendus avec intelligence. Elle a joué dans Tom-Jones, dans le Magnifique , dans le Maître en droit , &c.

La dame épouse du sieur Thomassin a débuté, le Mercredi 2 Octobre, par le rôle d'*Annette* , & par celui de *Jeannette* dans le Déserteur ; elle a continué ses débuts par le rôle de *Lise* d'*On ne s'avise jamais de tout , de la Laitière* , &c.

Cette Actrice, jeune & d'une figure agréable , joue avec esprit & avec intelligence ; elle a une voix douce & délicate , & elle peut devenir utile à ce théâtre , en exerçant & formant son talent pour la musique.

De Bruxelles, ce 6 Octobre 1776.

Monsieur, on lit dans le N^o XII du 15 Septem. du Journal des Théâtres, page 221 : « Que le » Citoyen célèbre de Toulouse a vu très-mal

« accueillir au Théâtre de Bruxelles la célèbre pro-
 « duction des *Mariages Samnites*, &c. » Pour-
 quoi ce mensonge grossier de la malignité & qu'il
 est si facile de détruire ? On ne jouera les *Mariages*
Samnites à Bruxelles que dans le mois de No-
 vembre prochain, à cause de l'indisposition d'une
 Actrice principale ; & je suis témoin de l'impatience des Amateurs pour voir cette pièce.

On dit ensuite dans ce Journal d'erreurs : « Que
 « cette sublime pièce n'eût jamais vu le jour au
 « Théâtre Italien, sans le crédit du Musicien »
 Je fais le contraire ; la vérité est que les *Mariages*
Samnites ont été reçus avec acclamation par les
 Comédiens Italiens, plus de 18 mois avant que
 M. Grétry connût cette pièce ; & que c'est à la sol-
 licitation de plusieurs Acteurs principaux, que cet
 illustre Compositeur en a entrepris la musique.

A R T S.

G R A V U R E S.

I.

*Avis au Public touchant la continuation
 de la Flora Danica de Copenhague.*

LE Roi ayant chargé M. Othon Frédé-
 ric Müller, Conseiller d'État & Membre
 de plusieurs Académies des Sciences, de

H iv

176 MERCURE DE FRANCE.

continuer l'important Ouvrage Botanique, connu sous le nom de *Flora Danica*, dont les dix premiers cahiers ont été publiés par M. Eder, les Amateurs de la Botanique qui desireront en acquérir la suite, sont priés de s'adresser désormais à lui, ou à l'adresse ci-après. Cet Ouvrage comprendra toutes les plantes spontanées qui se trouvent dans les royaumes de Danemark & de Norvège, & par conséquent dans cette partie du Nord qui s'étend depuis l'Elbe jusqu'au cercle Polaire.

Toutes ces plantes, dont l'Ouvrage contient déjà au-delà de six cens, sont dessinées sur les lieux, & gravées avec la dernière exactitude.

C'est par la munificence du Roi, qu'on a été mis en état de rabattre le prix de l'Ouvrage, & de donner chaque cahier, en noir, à 12 liv. de France, & chaque cahier enluminé, à 36 liv. Le cahier contient soixante Planches. Ceux qui desirent en France, soit l'Ouvrage entier, soit certains cahiers, peuvent se faire inscrire, à Paris, chez Lacombe, Libraire, rue Christine.

II.

Le *Miserere* gravé en Croix, d'après M. Tacquet, Maître Écrivain, à Cambray; à Paris, chez Niquet, place Maubert, près la rue des Lavandières.

G É O G R A P H I E.

I.

LE *Conducteur François*, contenant les routes desservies par les nouvelles diligences, messageries & autres voitures publiques, avec un détail historique & topographique des endroits où elles passent, même de ceux qu'on peut apercevoir; des notes curieuses sur les chaînes des montagnes qu'on rencontre; enrichi de Cartes topographiques, dont les routes sont distinguées par une couleur; dressées & dessinées sur les lieux par L. Denis, Géographe. A Paris, chez Ribou, Libraire, passage Saint-Germain l'Auxerrois; 1 vol. in-8°. 24 s.

Troisième route de l'Ouvrage; les deux autres étant parues précédemment.

H v

I I.

Nouvelles Cartes à jouer, pour apprendre la Géographie facilement & agréablement.

Chaque paquet de ces cartes sera composé de trois jeux ; dans l'enveloppe, on trouvera la manière de s'en servir, soit pour plusieurs personnes, soit pour deux seulement, avec les règles qui sont aussi simples que le jeu.

Les premières qui paroîtront, ne renfermeront que le royaume de France ; & si le Public est satisfait de l'essai de l'Auteur, on lui donnera la Géographie entière. Les personnes qui désireront avoir de ces cartes, se feront inscrire à *Meaux*, chez Charles, Libraire ; & à Paris, chez Bastien, Libraire, rue du petit Lion, fauxbourg Saint-Germain. Elles remettront en même temps la somme de 2 liv. 10 f. & le paquet leur sera délivré *gratis*, vers le 12 Décembre prochain. Les personnes qui ne souscriront point, payeront le paquet 3 liv. lorsqu'il aura paru.

L'usage de ces cartes peut s'adopter dans tous les couvens ; & d'après l'expérience de l'Auteur, on ose assurer qu'en

OCTOBRE. 1776. 179
très-peu de temps, les personnes qui s'en
serviront, connoîtront le terroir de cha-
pays, ses rivières, ses principales villes,
&c.

TOPOGRAPHIE.

*Recherches Historiques sur la ville d'An-
gers, avec le plan assujetti à ses accrois-
semens, embellissemens & projets ;
dédié & présenté à MONSIEUR, frère
du Roi, par M. Moithey, Ingénieur
Géographe du Roi, &c. grand in-4^o
avec figures ; prix 4 liv. 10 s. broché.*
Le plan lavé suivant la méthode de
Ingénieurs, se vendra séparément 6 liv^s
à Paris, chez l'Auteur, rue de la Harpe
vis-à-vis la Sorbonne.

Ces Recherches sont divisées en qua-
tre parties: la première traite de l'origine
& ancienneté de la ville d'Angers, de
ses accroissemens sous différens règnes,
de ses embellissemens, & des projets que
la ville se propose de faire exécuter. La
seconde partie comprend l'état ecclé-
siastique de la ville d'Angers; la troi-
sième

sième, son gouvernement civil, les divers Tribunaux qu'elle renferme, les usages & les cérémonies qui s'y pratiquent, & un état présent de cette ville. La quatrième offre une nomenclature d'Hommes illustres nés dans la ville d'Angers, ou dans la province d'Anjou. Ces Recherches sont suivies d'un plan de la ville d'Angers, divisé par des couleurs qui marquent ses accroissemens sous des règnes différens. On voit ensuite la carte du *Canal de Monsieur*, ouvert en Anjou en 1774, sous la protection de ce Prince.

Ces Recherches historiques & topographiques sur la ville d'Angers, font suite à celles que M. Moithey a publiées précédemment sur les villes d'Orléans & de Reims. Ce Géographe se propose de faire paroître successivement & dans le même format, les plans des autres principales villes du royaume, assujetties à leurs accroissemens, embellissemens & projets, avec des recherches historiques, &c. Ce travail utile & fait avec soin, a mérité les suffrages encourageans du Public. Les personnes qui désireront acquérir cette collection ou quelques plans détachés, s'adresseront directement à l'Auteur, à l'adresse ci-dessus. Elles

OCTOBRE. 1776. 181
sont priées d'affranchir les ports de lettres
& paquets. On peut se procurer actuel-
lement les Recherches sur les villes
d'Angers, Orléans & Reims.

M U S I Q U E.

I.

*LES plaisirs de la ville & de la campa-
gne*, nouvel Almanach dédié aux deux
sexes ; à Paris, chez Boulanger, rue du
Petit-Pont, maison de M. Dufrêne, Mar-
chand Mercier.

I I.

Ariette avec accompagnement de deux
violons & la basse, par M. ***. A Paris,
chez le même ; prix, 24 sols.

I I, I.

Six Sonates de guitarrre, avec accom-
pagnement de basse, dédiées à M. de la
Borde, par M. Vidal, Maître de guitarrre,
mises au jour par M. Bouin, Œuvre di-
xième ; prix, 7 liv. 4 s.

I V.

Cinquième Recueil d'Ariettes d'Opéra-comique, & autres jolis airs, avec accompagnement de guitarré, Menuets variés, Allemandes & Pièces, par le même Auteur. Œuvre onzième; prix, 6 liv. Chez le sieur Bouin, Marchand de musique & de cordes d'instrumens, rue Saint-Honoré, près Saint Roch, à Paris.

V.

Ouverture de Silvain, arrangée pour le clavecin ou le forte-piano, avec accompagnement d'un violon & violoncelle ad libitum, par M. Benaut, Maître de clavecin. A Paris, chez l'Auteur, rue Dauphine. Prix, 3 liv.

V I.

Messe en Noëls Flamands, François, Italiens, &c., avec variations en fa majeur; composée & arrangée par M. Benaut susdit. A Paris, chez l'Auteur, &c. comme ci-dessus. Prix, 3 liv. 12 f.

*Cours des Sciences politiques & de Gram-
maire Allemande.*

M. JUNKER, Docteur de l'Université, & Membre ordinaire de l'Académie des Belles - Lettres de Gottingen, ancien Professeur de l'École Royale Militaire, recommencera, le 25 Novembre prochain son *cours de Sciences politiques*, aussi bien que celui de *Grammaire Allemande*, qu'il continuera pendant six mois, tous les Lundis, Mercredis & Vendredis, le premier depuis dix heures du matin jusqu'à midi; & le second, ou de midi à une heure, ou de-neuf à dix heures, suivant qu'on en conviendra.

Dans le cours de Science politique, il explique successivement les principes du droit naturel, du droit politique, ou de la théorie de la Société civile, & du droit des gens naturel. Puis il fait connoître la constitution, tant physique que politique & le droit public des Royaumes & Républiques d'Europe, après avoir préalablement développé les événemens qui ont produit la présente forme de gouverne-

184 MERCURE DE FRANCE.

ment de chaque État. Il passe ensuite au droit des gens conventionnel , (vulgairement appelé le droit public d'Europe) ayant pour objet les obligations & droits réciproques des nations , fondés sur les traités de paix , d'alliance, du commerce, &c. desquels traités il fait une analyse raisonnée & pragmatique ; & il finit par des observations solides & utiles sur les intérêts des Princes , aussi bien que sur les fonctions de Négociateur , d'Ambassadeur , & de Ministre public. Il suffit d'indiquer ces objets si dignes d'occuper la jeune noblesse , pour faire sentir combien ils doivent intéresser tous ceux qui veulent voyager avec fruit, ou qui se destinent aux affaires d'État ; & si M. Junker ajoute que ses leçons sont propres à faire aimer les devoirs d'homme & de citoyen , & chérir la constitution Françoisse , il ne craint pas d'être contredit par les personnes qui les ont suivies jusqu'ici.

Le prix de ce cours est de six louis pour les six mois , & celui de Grammaire Allemande de trois louis , qui se payent d'avance. Ceux qui voudront venir à l'un ou à l'autre , sont priés de se faire inscrire quelques jours auparavant.

OCTOBRE. 1776. 185

M. Junker , qui donne aussi des leçons particulières chez lui , va demeurer rue Mazarine, en entrant du côté du Collège, la seconde porte cochère à gauche.

Cours d'Anatomie.

I.

M. PELLETAN , Membre du Collège & de l'Académie Royale de Chirurgie , a ouvert un cours d'Anatomie , Lundi 24 de ce mois, à quatre heures & demie, & le continuera les Lundi, Mardi, Jeudi & Vendredi ; le Jeudi 17, à huit heures & demie du matin, un second cours qu'il continuera tous les jours à pareille heure, dans son amphithéâtre, rue des Noyers. Il demeure rue Pavée Saint-André-des-Arcs.

I I.

M. Vicq d'Azyr , Médecin , de l'Académie Royale des Sciences , &c., commencera le 21 Octobre un cours d'Anatomie dans son amphithéâtre , situé rue du Sépulcre. Ce cours sera suivi d'un cours élémentaire de Chirurgie.

Cours de Langues , Angloise & Françoisse.

M REQUIER , connu par la méthode courte & lumineuse qu'il emploie dans ses leçons , ouvrira , le 9 du mois prochain , Mardi , Jeudi , Samedi , depuis neuf heures & demie jusqu'à onze , un cours de Langues , Angloise & Françoisse.

Les personnes qui voudront le suivre , pourront se faire inscrire à l'Hôtel d'Angleterre , rue Haute-Feuille.

Il donne aussi des leçons en ville.

Courrier de l'Europe , Gazette Anglo-Françoisse.

LA Gazette intitulée : le *Courrier de l'Europe* , composée & imprimée depuis quelques temps à Londres , sera distribuée le *premier Novembre prochain*. Cette Gazette , déjà connue par le choix & la variété des matières fournies par des Correspondances exactes , & puisées dans

OCTOBRE. 1776. 187

cinquante trois Gazettes qui paroissent toutes les semaines à Londres, deviendra tous les jours plus intéressante par les soins & l'impartialité des Editeurs.

Elle paroîtra deux fois par semaine, & sera composée de huit pages in-4°. Le prix est de 48 livres par année, franc de port dans toute l'étendue du Royaume.

On souscrit dès à présent à Paris, au *Bureau général des Gazettes étrangères, rue de la Jussienne*. L'année d'Abonnement doit commencer le premier ordinaire de chaque mois; & il faut se faire inscrire audit Bureau, du premier au vingt du mois qui précède celui auquel on desire commencer son abonnement.

On souscrit aussi dans les Bureaux dépendans de celui des Gazettes étrangères.

*Avis du Directeur du Journal de Politique
& de Littérature.*

LE Journal de Politique & de Littérature, depuis le N°. du 25 Juillet dernier, n'est plus en aucune manière l'ouvrage de M. LINGUET; la partie Politique étoit

188 MERCURE DE FRANCE.

déjà , depuis quelque temps , entre les mains de M. Fontanelle ; & la partie Littéraire est confiée depuis le 25 Juillet à M. de la Harpe , *qui n'a plus aucune part au Mercure de France.*

N. B. Cette part de M. de la Harpe dans le Mercure de France , a toujours été très-petite , & souvent nulle , comme on peut en juger par le très-petit nombre d'articles qu'il signoit , & les seuls qui fussent de ce fameux critique. Au reste , on tâchera d'y suppléer , à la satisfaction des Lecteurs.

*Seconde Lettre à Monsieur *** contenant quelques anecdotes de la vie de l'Auteur de la Henriade.*

M. voici la suite des Anecdotes que je vous ai promises.

M. de V * *. étant à Bruxelles , fit la Tragédie de Mahomet , & alla bientôt après avec Madame du Chatellet faire jouer cette pièce à Lille , où il y avait une fort bonne Troupe dirigée par le sieur Lanoue , Auteur & Comédien. La fameuse Demoiselle Clairon y jouait , & montrait déjà les plus grands talens. Madame Denis , nièce de l'Auteur , femme d'un Commissaire ordonnateur des Guerres, ancien Capitaine au Régi-

ment de Champagne, tenait un assez grand état à Lille, qui était du département de son mari. Madame du Chatellet logea chez elle; je fus témoin de toutes ces fêtes; Mahomet fut très-bien joué.

Dans un entre-acte on apporta à l'Auteur une lettre du Roi de Prusse, qui lui apprenait la victoire de Molvitz; il la lut à l'assemblée; on battit des mains: « *Vous verrez*, dit-il, *que cette Pièce de Molvitz fera réussir la mienne* ».

Elle fut représentée à Paris le 19 Août de la même année. Ce fut-là qu'on vit plus que jamais à quel excès se peut porter la jalousie des Gens de Lettres, sur-tout en fait de théâtre. L'Abbé Desfontaines, & un nommé Bonneval, que M. de V... avait secouru dans ses besoins, ne pouvant faire tomber la Tragédie de Mahomet, la déferèrent, comme une Pièce contre la Religion Chrétienne, au Procureur Général. La chose alla si loin, que le Cardinal de Fleury conseilla à l'Auteur de la retirer. Ce conseil avait force de loi; mais l'Auteur la fit imprimer, & la dédia au Pape Benoit XIV, Lambertini, qui avait déjà beaucoup de bontés pour lui. Il avait été recommandé à ce Pape par le Cardinal Passionei, homme de Lettres célèbre, avec lequel il était depuis long-temps en correspondance. Nous avons quelques lettres de ce Pape à M. de V... Sa Sainteté voulut l'attirer à Rome; & il ne s'est jamais consolé de n'avoir point vu cette Ville, qu'il appelait la capitale de l'Europe.

La pièce est restée en possession du théâtre dans le temps même où ce spectacle a été le plus négligé. Il avouait qu'il se repentait d'avoir fait Mahomet beaucoup plus méchant que ce grand

homme ne le fut. Mais si je n'en avais fait qu'un héros politique , écrit-il à un de ses amis, la pièce était sifflée. Il faut, dans une Tragédie, de grandes passions & de grands crimes. Au reste, dit-il quelques lignes après, le *genus implacabile vatum* me persécute plus que l'on ne persécuta Mahomet à la Mecque. On parle de la jalousie & des manœuvres qui troublent les Cours, il y en a plus chez les Gens de Lettres.

Après toutes ces tracasseries, MM. de Réanmur & de Mairan lui conseillèrent de renoncer à la Poésie, qui n'attrait que de l'envie & des chagrins, de se donner tout entier à la physique, & de demander une place à l'Académie des Sciences, comme il en avait une à la Société Royale de Londres, & l'Institut de Boulogne. Mais M. de Fourmont son ami, homme de Lettres infiniment aimable, lui ayant écrit une Lettre en vers pour l'exhorter à ne pas enfouir son talent, voici ce qu'il lui répondit.

A mon très-cher ami Fourmont
Demeurant sur le double mont,
Au-dessus de Vincent Voiture,
Vers la taverne où Bachaumont
Buvait & chantait sans mesure,
Où le plaisir & la raison
Ramenaient le temps d'Epicure.

Vous voulez donc que des filets
De l'abstraite philosophie,
Je revole au brillant palais
De l'agréable poésie,
Au pays où règnent Thalie,
Et le cothurne & les sifflets.

Monami, je vous remercie
 D'un conseil si doux & si sain.
 Vous le voulez ; je cède enfin
 A ce conseil, à mon destin ;
 Je vais de folie en folie,
 Ainsi qu'on voit une Catin
 Passer du Guerrier au Robin,

• • • • •
 Au Courtisan, au Citadin :

Ou bien si vous voulez encore,
 Ainsi qu'une abeille au matin
 Va succher les pleurs de l'Aurore
 Ou sur l'absynthe ou sur le thim ;
 Toujours travaille & toujours cause,
 Et vous paitrit son miel divin
 Des gratte-cus & de la rose.

Et aussitôt il travailla à sa Mérope. La Tragédie de Mérope, première pièce profane, qui réussit sans le secours d'une passion amoureuse, & qui fit à notre Auteur plus d'honneur qu'il n'en espérait, fut représentée le 26 Février 1743.

Je ne puis mieux faire connaître ce qui se passa de singulier sur cette Tragédie, qu'en rapportant la lettre qu'il écrivit, le 4 Avril suivant, à son ami M. d'Aiguebère, qui était à Toulouse.

» La Mérope n'est pas encore imprimée : je
 » doute qu'elle réussisse à la lecture autant qu'à
 » la représentation. Ce n'est point moi qui ai
 » fait la pièce ; c'est Mademoiselle Dumesnil.
 » Que dites-vous d'une Actrice qui fait pleurer
 » pendant trois actes de suite ? Le public a pris
 » un peu le change : il a mis sur mon compte
 » une partie du plaisir extrême que lui ont fait
 » les Acteurs. La séduction a été au point que le

» Parterre a demandé à grands cris à me voir.
 » On m'est venu prendre dans une cache, où je
 » m'étais tapi : on m'a mené de force dans la
 » loge de Madame la Maréchale de Villars,
 » où était sa belle-fille. Le Parterre était fou :
 » il a crié à la Duchesse de Villars de me baiser,
 » & il a tant fait de bruit, qu'elle a été obligée
 » d'en passer par-là, par l'ordre de sa belle-mère.
 » J'ai été baillé publiquement, comme Alain
 » Chartier par la Princesse Marguerite d'Ecosse ;
 » mais il dormait, & j'étais fort éveillé »

Je n'aurai rien à dire de l'année 1744, sinon
 que mon Auteur fut admis dans presque toutes
 les Académies de l'Europe, &, ce qui est sin-
 gulier, dans celle de *La Crusca*. Il avait fait une
 étude sérieuse de la Langue Italienne, témoin
 une lettre de l'éloquent Cardinal Passionei, qui
 commence par ces mots :

» J'ai lu & relu, toujours avec un nouveau
 » plaisir, votre lettre Italienne, belle & savante.
 » Il est difficile de concevoir comment un homme
 » qui possède à fond d'autres Langues, a pu at-
 » teindre à la perfection de celle-ci.

Ce Cardinal écrivait en françois presque aussi
 bien qu'en italien, & pensoit très-judicieuse-
 ment.

M. de V. . . ., sur la fin de 1774, eut un Bre-
 vet d'Historiographe de France, qu'il qualifie de
magnifique bagatelle. Il était déjà connu par son
 Histoire de *Charles XII*, dont on a fait tant d'é-
 ditions. Cette Histoire fut principalement com-
 posée en Angleterre à la campagne avec M. Fa-
 brice, Chambellan de *George premier*, Electeur
 de Hanovre, Roi d'Angleterre, qui avoit résidé
 sept ans auprès de Charles XII, après la journée
 de Pultava.

C'est

C'est ainsi que la *Henriade* avait été commencée à St. Ange, d'après les conversations avec M. de Camille.

Cette Histoire fut très-louée pour le style, & très-critiquée pour les faits incroyables. Mais les critiques & les incrédules cessèrent, lorsque le Roi *Stanislas* envoya à l'Auteur, par M. le Comte de Treslan, Lieutenant Général, une attestation authentique, conçue en ces termes :
 « M. de Voltaire n'a oublié ni déplacé aucun fait, aucune circonstance; tout est vrai, tout est dans son ordre. Il a parlé sur la Pologne & sur tous les événemens qui sont arrivés, comme s'il avait été témoin oculaire. Fait à Comercy, le 11 Juillet 1759 ».

Dès qu'il eut un de ces titres d'Historiographe, il ne voulut pas que ce titre fût vain, & qu'on dit de lui ce qu'un Commis du Trésor-Royal disoit de Racine & de Boileau : *Nous n'avons encore vu de ces Messieurs que leur signature*. Il écrivit la guerre de 1741, qui étoit alors dans toute sa force, & que vous retrouvez dans le siècle de Louis XIV & de Louis XV.

Il étoit alors à Eriole, avec cette belle Madame d'Eriole, qui fut depuis la Marquise de Pompadour. La Cour ordonna des fêtes pour le commencement de l'année 1745, où l'on devoit marier le Dauphin avec l'Infante d'Espagne. On voulut des Ballets avec de la musique chantante, & une espèce de Comédie qui servit de liaison aux vers. Il en fut chargé : quoiqu'un tel spectacle ne fût point de son goût. Il prit pour sujet une Princesse de Navarre. La Pièce est écrite avec légèreté. M. de la Popelinière, Fermier-Général.

mais lettré, y mêla quelques Ariettes; la Musique fut composée par le fameux Rameau.

Madame d'Eriole obtint alors, pour M. de V. . . ., le don gratuit d'une charge de Gentilhomme ordinaire de la Chambre. C'était un présent d'environ soixante mille livres; & présent d'autant plus agréable, que peu de temps après il obtint la grace singulière de vendre cette place, & d'en conserver le titre, les privilèges & les fonctions.

Peu de personnes connaissent le petit impromptu qu'il fit sur cette grace qui lui avait été accordée, sans qu'il l'eût sollicitée deux fois.

Mon Henri-Quatre & ma Zaire,

Et mon Américaine Alzire,

Nem'ont valu jamais un seul regard du Roi.

J'avais mille ennemis avec très-peu de gloire;

Les honneurs & les biens pleuvent enfin sur moi,

Pour une farce de la Foire.

Il avait eu cependant, long-temps auparavant, une pension du Roi de deux mille livres, & une de quinze cent livres de la Reine, mais il n'en sollicita jamais le paiement.

L'Histoire étant devenue un de ses devoirs, il commença quelque chose du *siècle de Louis XIV*; mais il différa de le continuer. Il écrivit la Campagne de 1744, & la mémorable bataille de Fontenoi. Il entra dans tous les détails de cette journée intéressante. On y trouve jusqu'au nombre des morts de chaque Régiment. Le Comte d'Argenson, Ministre de la Guerre, lui avait communiqué les Lettres de tous les Officiers. Le Ma-

réchal de Noailles & le Maréchal de Saxe lui avaient confié des Mémoires.

Je crois faire un grand plaisir à ceux qui veulent connaître les événemens & les hommes, de transcrire ici la lettre que M. le Marquis d'Argenson, Ministre des Affaires étrangères, & frère aîné du Secrétaire d'Etat de la Guerre, écrivit du champ de bataille à M. de Voltaire.

» Monsieur l'Historien, vous aurez dû apprendre dès mercredi au soir, la nouvelle dont vous nous félicitez tant. Un Page partit du champ de bataille le mardi à deux heures & demie pour porter les Lettres, j'apprends qu'il arriva le mercredi à cinq heures du soir à Versailles. Ce fut un beau spectacle que de voir le Roi & le Dauphin écrire sur un tambour entourés de vainqueurs & de vaincus, morts, mourants & prisonniers. Voici des anecdotes que j'ai remarquées.

» J'eus l'honneur de rencontrer le Roi dimanche tout près du champ de bataille; j'arrivai de Paris au quartier de *Chin*. J'appris que le Roi était à la promenade; je demandai un cheval; je joignis Sa Majesté près d'un lieu d'où l'on voyait le camp des Ennemis; j'appris pour la première fois de Sa Majesté, de quoi il s'agissait tout à l'heure (à ce qu'on croyait.) Jamais je n'ai vu d'homme si gai de cette aventure qu'était le Maître. Nous discutâmes justement ce point historique que vous traitez en quatre lignes, quels de nos Rois avaient gagné les dernières batailles Royales. Je vous assure que le courage ne faisoit point tort au jugement, ni le jugement à la mémoire. De là on

20 alla coucher sur la paille. Il n'y a point de nuit
 20 de bal plus gaie ; jamais tant de bons mots.
 20 On dormit tout le temps qui ne fut pas coupé
 20 par des Courriers , des Graffins & des Aides-de-
 20 camp. Le Roi chanta une chanson qui a beau-
 20 coup de couplets & qui est fort drôle. Pour le
 20 Dauphin , il était à la bataille comme à une
 20 chasse de lièvre , & disoit presque : quoi ! n'est-
 20 ce que cela ? Un boulet de canon donna dans
 20 la boue , & crotta un homme près du Roi. Nos
 20 Maîtres rirent de bon cœur du barbouillé. Un
 20 palfrenier de mon frère a été blessé à la tête
 20 d'une balle de mousquet ; ce domestique était
 20 derrière la compagnie.

20 Le vrai, le sûr, le non-flatteur , c'est que c'est
 20 le Roi qui a gagné lui-même la bataille par sa
 20 volonté , par sa fermeté. Vous verrez des re-
 20 lations & des détails ; vous saurez qu'il y a eu
 20 une heure terrible où nous vîmes le second tome
 20 de Dettingue , nos Français humiliés devant
 20 cette fermeté Anglaise ; leur feu roulant qui
 20 ressemble à l'enfer , que j'avoue qui rend stupi-
 20 des les spectateurs les plus oisifs ; alors on dé-
 20 sespéra de la République. Quelques-uns de nos
 20 Généraux , qui ont plus de courage , de cœur ,
 20 que d'esprit , donnèrent des conseils fort pru-
 20 dens. On envoya des ordres jusqu'à Lille ; on
 20 doubla la garde du Roi ; on fit emballer , &c.
 20 A cela le Roi se moqua de tout , & se porta de
 20 la gauche au centre , demanda le Corps de ré-
 20 serve , & le brave Lœwendal ; mais on n'en eut
 20 pas besoin. Un faux Corps de réserve donna.
 20 C'était la même Cavalerie qui avoit d'abord
 20 donné inutilement , la Maison du Roi , les Ca-
 20 rabiniers , ce qui restait tranquille des Gardes

« Français, des Irlandais excellents, sur-tout
 « quand ils marchent contre des Anglais & Ha-
 « novriens. Votre ami M. de Richelieu est un vrai
 « Bayard ; c'est lui qui a donné le conseil & qui
 « l'a exécuté, de marcher à l'Infanterie comme
 « des chasseurs, ou comme des fourrageurs, péle-
 « mêle, la main baissée, le bras raccourci, Mal-
 « tres, Valets, Officiers, Cavaliers, Infanterie,
 « tout ensemble. Cette vivacité Française dont
 « on parle tant, rien ne lui résiste ; ce fut l'affaire
 « de dix minutes que de gagner la bataille avec
 « cette botte secrète. Les gros bataillons Anglais
 « tournèrent le dos, & pour vous le faire court,
 « on en a tué quatorze mille.

« Il est vrai que le canon a eu l'honneur de
 « cette affreuse boucherie : jamais tant de canons
 « ni si gros, n'a tiré dans une bataille générale qu'à
 « celle de Fontenoi : il y en avait cent. Monsieur,
 « il semble que ces pauvres Ennemis aient voulu
 « à plaisir laisser arriver tout ce qui leur devait
 « être le plus mal-sain, canon de Douai, Gen-
 « darmes, Mousquetaires.

« A cette charge dernière dont je vous parlais,
 « n'oubliez pas une anecdote. Monsieur le Dau-
 « phin, par un mouvement naturel, mit l'épée
 « à la main de la plus jolie grace du monde,
 « & voulait absolument charger ; on le pria de
 « n'en rien faire. Après cela, pour vous dire le
 « mal comme le bien, j'ai remarqué une habi-
 « tude trop-tôt acquise, de voir tranquillement
 « sur le champ de bataille des morts nuds, des
 « ennemis agonisants, des plaies fumantes. Pour
 « moi j'avouerai que le cœur me manqua, & que
 « j'eus besoin d'un flacon. J'observai bien nos
 « jeunes Héros, je les trouvai trop indifférents

» sur cet article. Je craignis pour la suite de leur
 » longue vie , que le goût vînt à augmenter par
 » cette inhumaine curée.

» Le triomphe est la plus belle chose du monde ;
 » les Vive-le-Roi , les chapeaux en l'air au bout
 » des bayonnettes , les complimens du Maître
 » à ses Guerriers , la visite des retranchemens ,
 » des villages & des redoutes si intactes , la joie ,
 » la gloire , la tendresse ; mais le plancher de tout
 » cela est du sang-humain, des lambeaux de chair
 » humaine.

» Sur la fin du triomphe , le Roi m'honora
 » d'une conversation sur la paix ; j'ai dépêché
 » des Couriers.

» Le Roi s'est fort amusé hier à la tranchée ;
 » on a beaucoup tiré sur lui ; il y est resté trois
 » heures. Je travaillais dans mon cabinet , qui
 » est ma tranchée ; car j'avouerai que je suis bien
 » reculé de mon courant par toutes ces dissipa-
 » tions. Je tremblais de tous les coups que j'en-
 » tendais tirer. J'ai été avant-hier voir la tran-
 » chée en mon petit particulier. Cela n'est pas
 » fort curieux de jour. Aujourd'hui nous aurons
 » un *Te Deum* sous une tente avec une salve gé-
 » nérale de l'Armée , que le Roi ira voir du
 » Mont de la Trinité ; cela sera beau.

» J'assure de mes respects Madame du Cha-
 » tellet. Adieu Monsieur ».

On voit par cette lettre de M. le Marquis d'Ar-
 genson, qu'il était d'un esprit agréable, & que son
 cœur étoit humain. Ceux qui le connaissaient
 voyaient en lui un philosophe plus qu'un politique,
 mais sur-tout un excellent citoyen. On en peut
 juger par son livre intitulé : *Considérations sur le*

Gouvernement, imprimé en 1664, chez Marc-Michel Rey. Voyez sur-tout le chapitre de la *vénalité des Charges*.

Lettre écrite de Béziers à M. Cordelle.

J'ai fait exécuter, Monsieur, d'après le modèle que vous m'aviez donné, le moulin à vent pour me procurer de l'eau; il a parfaitement réussi; & quoique votre modèle fût disposé pour porter trois chaînes, je n'en ai fait placer que deux, qui me donnent une quantité d'eau énorme. Je ne doute pas que lorsque votre talent sera connu, vous ne soyez fort employé, sur-tout dans cette Province du Languedoc, où les plaies étant rares, les moyens de se procurer de l'eau y sont très-nécessaires.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-humble & très-obéissant serviteur,

Le Marquis DE L'OR.

Si vous avez, Monsieur, quelques réflexions à me faire sur la machine pour arroser les prairies, vous pourrez m'adresser vos lettres à Béziers, en Languedoc.

On peut voir l'effet de ces machines à Paris, rue des Martyrs, en s'adressant au Jardinier de M. le Comte d'Albaret; & à Courbevoye, chez M. le Comte d'Epinay, où l'on a été obligé de faire de nouveaux réservoirs pour contenir l'eau que donne le moulin à vent.

I iv

Le sieur Cordelle demeure rue du Faubourg Saint Martin, vis-à-vis le sieur Martin, Verrif-seur du Roi.

*Lettre de Madame * * *.*

Un Ouvrage, Monsieur, qui doit sortir incessamment de l'Imprimerie Royale, mettra sous les yeux du Public les moyens que j'ai découverts de diminuer de moitié, ou peut-être davantage, dans toutes les Imprimeries de l'Europe, le travail & les frais de *composition, correction & distribution*. Ces moyens, dont les expériences ont été faites aux frais du Gouvernement par M. Baret de Saint-Paul, proviennent du système de lecture le plus raisonnable, & consistent à lier ensemble deux, trois, quatre ou cinq caractères, chaque fois qu'ils ne représentent qu'un son simple; telles seroient, par exemple, les lettres *be, des, dent, lent, nent, qui*, dans *baïbe, gardes, demandent, parlent, prennent*, ne valent que les simples consonnes *b, d, l, n*. Ce système de l'ortographe de l'oreille, conduiroit bientôt à celui de l'ortographe de l'œil; & l'Ouvrier ne tarderoit pas à se servir de ces mêmes ligatures, *ces, dent, ment*, dans les mots *des, imprudent, insolent*; ainsi du reste.

On m'assure, Monsieur, qu'en 1748 il parut une brochure où l'Auteur établit sur ces principes un système typographique absolument semblable à celui que je propose, & dont vous venez de prendre une idée suffisante. Daignez, je vous

prie, engager les Savans & les Artistes à me l'indiquer par la voie du Mercure. S'il est vrai qu'un autre ait fait avant moi les mêmes recherches, je dois ou profiter de ses lumières, ou lui céder l'honneur d'une découverte à laquelle je n'ai d'ailleurs que la moindre part.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Versailles, 11 Septembre 1776.

HISTOIRE NATURELLE.

DES Payannes d'un Village de la Cerdagne Espagnole, située sur les plus hautes Pyrénées, virent en cueillant des épinards sauvages, une troupe d'Izarns *, suivis de leurs petits. Elles tentèrent de saisir un de ces derniers, & y réussirent : le reste de la troupe s'étoit enfui. Mais à peine le pauvre animal eut-il poussé quelques bêlemens, qu'on vit au loin un Izarn qui sembloit prêter l'oreille : c'étoit la mère. Une de ces bonnes fem-

* L'Izarn est une espèce de chevreuil sauvage, & qui est très-vif à la course. Leur peau bien préparée, est préférable aux peaux de chamois ordinaires, & fournit des habillemens fort chauds & d'un bon usage.

mes voulut essayer , par le moyen du petit, de l'arrêter & de la prendre. Elle monte sur un rocher escarpé avec sa prise & la montre à sa mère : celle-ci ne fuit pas aussi vite qu'on l'auroit cru. Aux bêlemens de son petit, elle commence à s'approcher, quoiqu'en tremblant, puis se retire; les bêlemens redoublent de part & d'autre; la mère s'avance de plus près; la crainte la saisit de nouveau; elle fuit encore. Enfin, après de longs combats, il a fallu céder à la nature; la mère vint auprès de son petit, & se laissa lier par la Paysanne presque sans faire de résistance. On eut dit que dans l'instant elle avoit cessé d'être sauvage, puisque notre bonne Villageoise la conduisit sans peine par-tout où elle voulut. Ce trait surprend; mais l'Izarn étoit mère & non simplement nourrice, est-il dit avec une éloquente simplicité dans la relation faite en langue du pays : *Ero mare yno nourrice la Izarda*. Un Habitant du Village a acheté la mère & le petit; il veut essayer si, par le croisement, il ne se procurera pas une nouvelle race de chèvres mi-sauvages & mi-domestiques.

*Variétés, inventions utiles, établissemens
nouveaux, &c.*

I.

Peinture sur Étoffe.

L e sieur Lebrun, par un art qui lui est particulier, peint à l'huile; & ne se servant que d'un seul pinceau, il emploie plusieurs couleurs à la fois. Avec ce pinceau unique, il imite les Pequins des Indes, leur broderie en relief, les oiseaux, les papillons de toute espèce, les fleurs & les fruits. Il réussit également sur la toile, la boiserie & les glaces, dont la transparence ajoute encore à l'effet de la peinture. Rien, peut-être, n'est plus propre à embellir, à decorer un appartement, que les divers ouvrages qui sortent de ses mains. Ses productions étonnent les Connoisseurs. On veut le voir travailler pour y croire: c'est à quoi il se prête d'autant plus volontiers, qu'il ne fait point un mystère de sa découverte, offrant aux personnes de condition de

204 MERCURE DE FRANCE.

les mettre en état de jouir de l'agrément qu'elle pourra leur procurer, en moins de quatre mois, pourvu qu'elles aient quelque teinture du Dessin. Il demeura à Vincennes, près la fontaine de la Pissotte.

I. I.

Cadran Équinoxial nouveau.

Ce Cadran, fait d'après la Sphère de Ptolomée, est construit sur un mécanisme tel, que non seulement il oriente sans boussole, mais qu'il est lui-même boussole solaire, inventé par Jean Ducasau.

On peut voir cet instrument utile, qui est exécuté en cuivre, chez le sieur Lacombe, Libraire, rue Christine.

I I I.

Forté-Piano organisés, &c.

On trouve chez M. Clicquot, Facteur d'Orgues, de Clavecins, de Forté-Piano, &c. des Forté Piano Anglois de la meilleure qualité, organisés d'un jeu de Aûte & de galoubet.

Sur la fin de l'année, il en fera entendre un garni de différens jeux, qui enfleront les sons à la volonté de celui qui le jouera.

C'est cet habile Facteur qui a entrepris l'Orgue de Saint-Sulpice, qui sera le plus complet du Royaume, & l'Orgue de Saint-Nicolas-des-champs, que l'on entendra dans sa perfection le 5 Décembre, veille de la fête de Patron. Cet Orgue est aussi un des plus complets de Paris.

ANECDOTES.

I.

M. Foote, célèbre Auteur & Acteur Anglois, se trouvant à la table d'un Lord, ce Seigneur fit servir, à la fin du repas, un très-petit flacon de vin dont il ne cessoit de vanter les qualités, & sur-tout l'âge. « Qu'en pensez-vous, lui dit le Lord? Ma foi, Mi-
» lord, répondit M. Foote, il est bien
» petit pour son âge ».

I I.

Après la bataille de Rosbach , les Hussards noirs du Roi de Prusse , appelés *Têtes de mort* , poursuivoient les troupes Françaises désunies. Un des Généraux Prussiens appercevant un endroit où l'on combattoit encore , s'approche & voit un Grenadier François aux prises avec six de ces Hussards. Le Grenadier étoit retranché par une pièce de canon , & juroit , en combattant toujours , de mourir plutôt que de se rendre. Le Général admirant sa valeur , ordonne aux Hussards de suspendre leurs coups , & dit au Grenadier : « rends-toi , brave soldat , le nombre t'accable , la résistance est inutile. — Elle ne peut l'être ; je laisserai ces gens-ci , & je rejoindrai mon drapeau , ou ils me tueront , & je n'aurai pas la honte d'avoir été fait prisonnier. — Mais ton armée est en déroute. — Je ne le fais que trop ; mais , morbleu , si nous avions eu un Général comme le Roi de Prusse ou le Prince Ferdinand , je fumerois à présent ma pipe dans l'Arsenal de Berlin. — Je donne la liberté à ce François , dit le

» Général Prussien : Hussards , suivez-
 » moi ; & toi , brave Grenadier , prends
 » cette bourse , & vas rejoindre ton corps :
 » Si le Roi mon Maître avoit cinquante
 » mille soldats comme toi , l'Europe
 » entière n'auroit que deux souverains ,
 » Frédéric & Louis. — Je le dirai à mon
 » Capitaine , mais gardez votre argent ;
 » en temps de guerre , je ne mange de
 » bon appétit que celui de l'ennemi :
 » vous , vous êtes digne d'être François »

I I I.

On demandoit un jour à Thalès le
 Milésien, combien la vérité étoit éloi-
 gnée du Mensonge. *Autant*, répondit-il ,
que les yeux sont éloignés des oreilles.

I V.

Un Chirurgien François ayant été un
 jour chargé de saigner le Grand Seigneur,
 soit timidité, soit maladresse, la pointe
 de la lancette resta dans la veine, & le
 Chirurgien s'aperçut que le sang ne
 pouvoit couler. Il étoit essentiel de faire
 sortir cette pointe. Le suppôt de S. Côme
 prend son parti, & applique un grand

208 MERCURE DE FRANCE:

soufflet sur la joue du Monarque Ottoman, dont l'étonnement fut extrême ; mais l'effervescence qui s'en suivit sur le champ , fit sortir le bout de la lancette & couler le sang. Le Chirurgien , qu'on voulut arrêter , demanda en grace qu'on lui laissât achever la saignée , & bander la plaie. Cela fait , il se jette aux pieds du Sultan , convient qu'il mérite la mort , mais expose son motif & ses raisons. Le Grand-Seigneur , comme on peut bien le penser , non seulement lui pardonna , mais le récompensa d'une présence d'esprit qui l'avoit tiré d'un si grand danger.

V.

Le Lord Falmouth , dont l'usage est de faire quelques tours de parc avant dîner , & de s'habiller très simplement pour prendre cet exercice , s'assit , il y a quelques semaines , sur un banc à côté d'une personne aussi négligée que lui dans ses vêtemens. Après un long silence observé de part & d'autre , l'inconnu prit enfin la parole , & dit au Lord ; « Je suppose , Monsieur , que nous sommes » amenés ici, vous & moi , à-peu-près dans

» le même dessein. — Cela pourroit
 » être , répond le Lord ; mais je ne soup-
 » çonne pas quel peut être le vôtre.
 » — Le mien ! ma foi , Monsieur ,
 » d'attraper un dîner. — Je ne suis pas
 » dans ce cas là , un assez bon dîner m'at-
 » tend chez moi , & si vous en cherchez
 » un , il est tout trouvé , venez partager le
 » mien ». Après quelques cérémonies , on
 » prend le chemin de la table. Le bon-
 » homme eut l'honneur de dîner à la table
 » de Milord , & en reçut dix livres ster-
 » ling en lui faisant sa dernière révérence.

ACTE DE PROBITÉ.

Le sieur Roche, Commis du sieur Li-
 nard, Négociant à Lyon, perdit, le 21
 Septembre dernier, sur la route de Poli-
 gny à Château Chalon en Franche Comté,
 496 louis. Jean Gallet, pauvre Laboureur
 de la Communauté de Courlans, Baillia-
 ge de Lons-le-Saulnier, trouva cette
 somme en revenant le soir dans son vil-
 lage. Son premier soin fut d'aller la dépo-
 ser chez le baron de Saint-Germain, dont
 il est un des cultivateurs. Il se rendit en-

suite à Lons-le-Saulnier, où il fit des informations pour découvrir à qui pouvoit appartenir cet or. Le sieur Roche attendoit précisément dans cette ville des nouvelles des recherches qu'il avoit fait faire, & il apprit bientôt de l'honnête Laboureur, entre les mains de qui sa bonne fortune avoit fait tomber cet or, qu'il étoit chez le Baron de Saint-Germain, qui étoit prêt de le lui remettre.

A V I S.

Pommade pour les hémorrhoides.

CETTE pommade guérit radicalement les hémorrhoides internes & externes, en peu de jours, sans qu'il y ait rien à craindre de retour de cette maladie, ni accidens pour la vie en les guérissant; prouvé par nombre de certificats authentiques que l'Auteur a entre ses mains, & par un nombre infini de personnes dignes de foi, de tout âge & de tout sexe, guéries radicalement depuis plusieurs années, &c. par l'usage qu'elles ont fait de cette pommade, inventée & composée par le sieur C. Levallois, ancien Herboriste, pour sa propre guérison à lui-même, au mois de Mai 1763.

Cette pommade fait son opération avec une douceur & une diligence surprenantes, en ôtant

d'abord les douleurs dès les premières applications.

Elle est divisée en deux sortes , pour agir ensemble de concert : l'une est préparée en suppositoires, pour être insinuée & amollir les hémorroïdes internes par une douce transpiration ; l'autre est applicative sur les externes , pour fondre & dissoudre , avec la même douceur , les grosseurs externes , & recevoir au dehors la transpiration qui se fait intérieurement.

L'on distribue cette pommade avec approbation & permission , chez l'Auteur , Vieille rue du Temple , maison de M. Barnoult , en face de de la rue Sainte Croix de la Bretonnerie.

Pour les hémorroïdes nouvelles , les deux demi-boîte , avec trois suppositoires , sont de 3 liv. joint à un imprimé qui indique la manière de s'en servir.

Le prix des doubles boîtes , avec six suppositoires , pour les hémorroïdes anciennes , est de 6 liv. : quant aux invétérées de 10 , 20 à 30 ans , il faut redoubler l'usage de la pommade , & il s'ensuit toujours le bien-être désiré.

Les personnes de Province qui désireront se procurer de cette pommade , sont priées d'affranchir leurs lettres , & d'indiquer leur messagerie.



NOUVELLES POLITIQUES.

De Seyde , le 1 Août 1776.

DIEZZAR AHMED PACHA prit d'assaut, le 22 du mois dernier, le Château appelé Derhanna, que défendoit Ali Daher; mais celui-ci s'en étoit déjà sauvé avec ses trésors: la garnison fut passée au fil de l'épée, & l'on n'épargna ni les vieillards, ni les femmes, ni les enfans qui s'y trouvèrent. Après cette victoire, que la jonction des Galiondgis du Capitan Pacha avoit facilitée, tout le Pays de Sephet a plié, & l'autorité du Grand-Seigneur s'y trouve rétablie depuis la fuite d'Ali.

Ses frères Ottoman, Ahmed & Saïdé, qui s'étoient soumis auparavant, & qui croyoient n'avoir rien à redouter, ont été tout à coup mis aux fers avec leurs enfans, & tout ce qu'on a pu saisir de la famille de ce nom redoutable.

De Pétersbourg , le 19 Août 1776.

Sa Majesté Impériale a rendu un Ukase qu'Elle a fait remettre au Sénat de cette Résidence Impériale pour y être enregistré, & par lequel, en ordonnant l'établissement d'une Banque à Tobolsk, Capitale de la Sibérie Septentrionale, pour les besoins des habitans, tant de cette Ville que des environs; Elle veut que ce même Sénat envoie à cet effet les ordres nécessaires au Gou-

OCTOBRE. 1776. 213

vernement de Tobolsk. Elle a nommé Directeur de cette Banque , le sieur de Gorowzow , conseiller d'état & directeur actuel de la banque de Pétersbourg , & a confié la direction de celle-ci , au prince Tourkistanow , lieutenant-colonel , en lui donnant pour collègue le sieur Niclas , assesseur au comptoir de cette banque , avec le rang de conseiller d'Etat.

De Warsovie , le 27 Septembre 1776.

La diète a ratifié & confirmé , les premiers jours de ce mois, l'opération faite relativement aux limites , par les commissaires de la République , conjointement avec ceux de la Cour de Petersbourg , en conséquence des traités de cession de 1773 , ce qui vraisemblablement aura lieu par rapport aux limites Autrichiennes & Prussiennes , après que les ingénieurs respectifs auront consommé sur les lieux leur travail , conformément à la dernière convention.

De Mayorque , le 30 Août 1776.

Pendant la nuit du 25 au 26 de ce mois , on a fait , tant dans la Capitale que dans les Villages de cette Isle , une levée d'environ deux cens hommes pris dans la classe des gens suspects & sans aveu : cette disposition , qu'on dit être générale dans toute l'Espagne , empêchera , pour compléter l'armée , d'en venir à la voie du sort , comme par le passé , & assurera en même-temps la tranquillité publique.

314 MERCURE DE FRANCE.

De Lisbonne, le 10 Septembre 1776.

Un Corsaire Anglo-Américain, qui n'a que huit canons & soixante dix hommes d'équipage, s'est emparé, depuis le 21 Août dernier, de six batimens marchands Anglois, dont l'un qui étoit destiné pour les côtes d'Afrique, a sauté pendant le combat. On dit qu'il y a cinq autres corsaires Insurgens qui croisent entre les Açores & le Déroit de Gibraltar.

De Copenhague, le 31 Août 1776.

On s'occupe dans ce royaume à lever quinze à seize mille hommes de recrues pour compléter les différens corps de troupes; chaque ville & chaque communauté doit fournir un certain nombre d'hommes depuis l'âge de dix-sept ans jusqu'à celui de trente-six: Calthagène doit en donner cinquante-trois; en conséquence le Magistrat commence à prendre une liste de tous les jeunes gens, & le sort décidera de ceux qui devront être enrôlés pour huit ans.

De Rome, le 11 Septembre 1776.

Un particulier de Rome, qui a trouvé le secret de faire des pierres dures avec une composition de sable & d'autres matières arénueuses, a obtenu du Pape un privilège exclusif à ce sujet, & il travaille actuellement à cette composition très-propre, dit-on, à faire des pierres pour paver les rues des villes.

Le couronnement de la Muse Corilla Olimpica

ne s'est pas fait avec toute l'unanimité possible de la part des principaux habitans de cette ville ; & l'on a observé qu'aucune des personnes qui , par leurs dignités , auoient pu faire l'ornement de cette cérémonie , ne s'y est trouvée ; le prince de Gonzague , protecteur de cette Muse , craignant même qu'elle ne fût insultée en retournant chez elle , fit escorter sa voiture par quatre de ses gens montés à cheval & le sabre à la main : quelques personnes du peuple en ayant été légèrement maltraitées , le Gouvernement , instruit de la conduite de ce Prince , lui fit dire de sortir de Rome au plutôt avec la Muse Corilla ; ils partirent en conséquence pour la Toscane dans la nuit du mardi 3 de ce mois : le Gouvernement a fait saisir en même temps chez quelques Libraires les portraits gravés de cette Muse , avec cette légende : *Virtus omnia vincit* : on s'est également emparé des planches , & il a été défendu d'en faire de nouvelles , sous peine d'être puni rigoureusement.

De Londres, le 17 Septembre 1776.

Les papiers du 14 au 15 de ce mois , annoncent qu'on a porté au Lord Germaine , dans sa maison à Richmond , plusieurs dépêches , par l'une desquelles on lui apprend que le 8 du mois passé , les troupes du Roi se sont emparées de New-Yorck ; mais comme cette nouvelle n'est accompagnée d'aucun détail , & qu'elle ne vient d'aucun des Généraux qui commandent devant cette place , il est au moins prudent de ne point encore ajouter foi à une nouvelle de cette importance , qui ne peut rester long - temps sans être confirmée ou

216. MERCURE DE FRANCE.

Sans tomber encore dans l'oubli comme tant d'autres.

Le Secrétaire d'Etat a reçu ce matin des dépêches de l'Isle des Etats, apportées par un bâtiment arrivé à Corke. Selon ces nouvelles, datées du 12 Août, la réunion des deux frères & du Chevalier Peter-Parker avec toute la Flotte étoit alors effectuée, & leurs forces combinées montoient à plus de trente-cinq mille hommes. Le Lord Howe avoit dépêché un Parlementaire au Général Washington, qui l'avoit renvoyé, & les troupes du Roi se disposoient à une attaque sous deux ou trois jours. On voit par ce fait constant que tout ce qui avoit été dit jusqu'à présent de l'armée devant New-York étoit très-hasardé, & qu'il n'est pas possible d'avoir encore des nouvelles positives de ce qui est arrivé depuis cette date.

Le 19, le Congrès instruit de la conduite de son Général à New-York, a résolu que le Général Washington, en refusant de recevoir une lettre que l'on disoit avoir été envoyée par le Lord Howe, & adressée à Georges Washington, écuyer, s'est comporté avec une dignité convenable à sa place; que le Congrès donne la plus haute approbation à cette conduite, & ordonne qu'il ne sera reçu aucune lettre ni aucun message de l'ennemi pour quelque sujet que ce puisse être, par le Commandant en chef ou autres Commandans de l'armée Américaine, à moins que ces lettres ou messages ne leur soient adressés sous le titre & les qualifications dont ils sont respectivement pourvus.

*Par ordre du Congrès, JOSEPH HANCOCK,
Président.*

On

On écrit de l'Amérique que le Congrès a donné des ordres dans ses Ports d'attaquer tous vaisseaux Portugais, d'après le diplôme de S. M. très-Fidèle, qu'il regarde comme une déclaration de guerre.

Des lettres de l'Isle des Etats , datées du mois d'août, annoncent que les Américains sont fortement retranchés à Long-Island ; que l'abordage de la rivière à l'Orient de la porte d'Enter , est puissamment commandé par des batteries placées sur toutes les hauteurs & à tous les angles saillants , de manière à rendre impossible à tout vaisseau l'approche de New-York de ce côté ; que les fortifications & les redoutes près du Pont du Roi , & toutes les situations avantageuses près de la ville , sont jugées par les assiégés inexpugnables , en raison des soins qu'ils ont pris depuis plusieurs mois de les rendre telles ; que depuis les avantages que les Américains ont eus à Charles-Town , toutes les Colonies du sud semblent avoir augmenté l'ardeur pour l'indépendance.

Les Américains ont actuellement , à ce qu'on écrit , quatre escadres de vaisseaux de guerre ; savoir , une sous le commandement du Commodore Brice , dans les Mers du Pays ; une sous les ordres du Commodore Hopkins , dans le Golfe de la Floride ; la troisième , commandée par le Vice-Amiral Pickerington , stationnée à Philadelphie , & la quatrième , par le contre-Amiral Avary , destinée à intercepter les vaisseaux venant des Indes Orientales.

De Versailles , le 5 Octobre 1776.

Le Roi a permis , le 27 du mois dernier , au Sr.

K

de Copon, Président à Mortier au Conseil Souverain de Roussillon, de porter la croix de Malte que le Grand Maître lui a accordée le 19 Juillet dernier, en considération de Don Raymond & Don Joseph Copon, ses frères, commandeurs dans la Langue d'Arragon, qui continuent la possession où est leur maison d'avoir des Chevaliers dans cet Ordre depuis quatre cens ans sans interruption.

De Paris, le 27 Septembre 1776.

On apprend que le Grand-Maître de Malte voulant reconnoître les services rendus à l'Ordre par la Maison de Joyeuse, & en considération du mérite distingué d'Anne-Magdelaine de Cailly, veuve d'Armand, Marquis de Joyeuse, lui a fait expédier un Bref très honorable, par lequel il lui sera permis de porter la Croix de l'Ordre.

Le premier de ce mois, une Juive, âgée de soixante-dix huit ans, a été baptisée dans l'Eglise & par le Prieur du Temple. Le Prince de Wirtemberg & la dame de Baudon, née Comtesse de Ligneville, ont tenu sur les Fonts cette Néophite, la dernière & la dixième de la famille qui ait embrassé la Religion chrétienne.

Le Grand-Maître de Malte ayant, de l'avis unanime de son Conseil, accordé à Adélaïde-Marie-Charlotte de Beaufremont, fille du Prince & de la Princesse de Listenois, la permission de porter la croix de son Ordre, Sa Majesté a bien voulu consentir & permettre qu'elle portât ladite croix.

Le sieur de Flesselles, Intendant de la ville &

généralité de Lyon, empressé de concourir à l'avancement des arts qui fleurissent en cette Ville, ayant invité l'Académie des sciences, belles-lettres & arts qui y est établie, de proposer en son nom une Médaille d'or du prix de 300 liv. pour la perfection de la teinture noire sur la soie, l'Académie a accepté cette commission avec reconnaissance, & s'empresse d'annoncer qu'elle décernera dans la séance publique de la rentrée au mois de Décembre 1777, à celui qui aura constaté avoir porté en France à une plus grande perfection la teinture noire de la soie, ou par un mémoire détaillé, accompagné d'échantillons d'essais, ou par des expériences répétées pardevant les commissaires qui seront nommés par l'Académie, & qui s'engageront à garder le secret du procédé, si l'Inventeur l'exige. L'intention de l'Intendant est d'ailleurs de solliciter le faveur du Gouvernement pour l'Auteur couronné. Les Mémoires ne seront admis que jusqu'au premier août 1777, & seront adressés à l'Académie sous le couvert de l'Intendant, ou francs de port, au sieur de la Tourette, Secrétaire perpétuel de la Classe des Sciences; ou au sieur Bolliond, Secrétaire perpétuel de la classe des Belles-Lettres, ou chez Aimé de la Roche, Imp-Lib de l'Académie.

Le 16 Septembre dernier, l'ouverture de l'Hospice fondé par le Roi au College de Chirurgie, a été faite. Trois enfans, aveugles de naissance, ont été opérés de la cataracte en présence des premiers Chirurgiens du Roi, des Professeurs & principaux Membres de l'Académie Royale de Chirurgie, par les sieurs Grandjean freres, Oculistes de Sa Majesté, qui a daigné recevoir, le 6 de ce mois, au Château de Choisi, le témoi-

K ij

nage de la reconnoissance de ces enfans, rendus à la société par sa bienfaisance. La Famille Royale a manifesté dans cette occasion l'intérêt le plus tendre & le plus précieux à l'humanité.

PRÉSENTATIONS.

Le sieur de Folard, envoyé extraordinaire du Roi près de l'électeur de Bavière, & son ministre auprès du cercle de Franconie, ayant obtenu son rappel, a eu, à son arrivée ici, l'honneur d'être présenté à Sa Majesté, par le comte de Vergennes, ministre & secrétaire d'état au département des affaires étrangères.

Le 24 septembre, la vicomtesse de Stormont, épouse du vicomte de ce nom, ambassadeur du Roi d'Angleterre, conduite par le sieur Tolozan, introducteur des ambassadeurs, & le sieur de Sequeville, secrétaire ordinaire du Roi à la conduite des ambassadeurs, qui précédoit, fut présentée à Leurs Majestés & à la Famille royale, qui la reçurent avec des marques d'une grande distinction. Cette ambassadrice dîna le même jour à la table tenue par le vicomte de Talaru, premier maître-d'hôtel de la Reine; & la princesse de Chimay, dame d'honneur de Sa Majesté, fit les honneurs de la table.

Le 29, la comtesse de la Rod de Saint-Haon, & la marquise de Châtillon, ont eu l'honneur d'être présentées à Leurs Majestés & à la Famille royale, la première par la duchesse de Lesparé,

dame d'atours de Madame ; & la seconde , par la baronne de Makau , sous-gouvernante de Madame Elisabeth de France.

PRÉSENTATIONS D'OUVRAGES.

Le 21 septembre, le sieur de Cham-Oust, ancien ingénieur & directeur du canal de la jonction des deux mers, a eu l'honneur de présenter au Roi un ouvrage d'architecture de sa composition ayant pour titre : *l'Ordre François trouvé dans la nature*, & un modèle de cet ordre représentant un monument national à la gloire de Sa Majesté qui a paru en être satisfaite. On reconnoît dans ce nouvel ordre & dans les ornemens de ce monument, les attributs qui caractérisent la Nation François. Cet ordre doit faire partie d'un grand ouvrage intitulé : *le Dédale François ou l'Architecture Ptéromate*, dans lequel on a représenté, par une suite de planches, les types d'architecture chez toutes les Nations de la terre, anciennes & modernes. Le modèle de l'ordre a été exécuté en terre cuite sous les yeux de l'Auteur, par le sieur Thibault, élève de l'académie d'architecture.

Le sieur Mottin de la Balme, capitaine de cavalerie, ancien officier major de la gendarmerie françoise, a eu l'honneur de présenter au Roi un ouvrage de sa composition, ayant pour titre : *Elémens de tactique pour la cavalerie*, premier ouvrage sur cette matiere.

K iij

222 MERCURE DE FRANCE.

Le sieur Mayer, écuyer, eut ces jours derniers l'honneur de présenter au Roi & à Monsieur, *Héliogabale & Alexandre Sévère*, histoires Romaines.

Le 29 du même mois, le sieur de Vezou, écuyer, ingénieur-géographe, historiographe & généalogiste du Roi, a eu l'honneur de présenter à Sa Majesté, à Monsieur & à Monseigneur le comte d'Artois, un ouvrage de sa composition, fait par l'ordre du feu Roi Louis XV, intitulé : *Tableau généalogique des Rois de France de la première race*, second développement des trois races, du même Auteur, avec les Rois de Paris, d'Orléans, de Soissons, de Metz ou d'Austrasie, d'Aquitaine, de Navarre, d'Arragon, de Castille & de Léon, qui en sortent, & les branches de Mont-d'Or, de Béarn, de Montelquiou, &c. qui subsistent à présent. Le sieur de Vezou eut aussi l'honneur de présenter au Roi, ainsi qu'à Monsieur & à Monseigneur le comte d'Artois, le livre de la généalogie de la maison de Mont-d'Or, qui descend des trois races des Rois de France & des ducs de Savoie.

Le 22 septembre, le sieur Houard, avocat en Parlement, & correspondant de l'académie des inscriptions & belles lettres, eut l'honneur de présenter au Roi un ouvrage de sa composition, intitulé : *Traité sur les Coutumes Anglo Normandes*, avec des remarques.

Le sieur Dagoty fils aîné, peintre de la Reine & de Madame, a eu l'honneur de présenter au Roi & à la Famille royale, le tableau qu'il vient de faire représentant l'événement d'Achères, ou un des traits de la bienfaisance de la Reine.

Le sieur Louis Dagoty, quatrième fils, a eu l'honneur de présenter à la Reine, la première épreuve de la gravure du portrait de Sa Majesté, qu'il vient de faire dans un nouveau genre imitant le dessin aux deux crayons, & d'après le tableau original peint en pied, d'après nature; par le sieur Dagoty l'aîné, peintre de la Reine.

NOMINATIONS.

Le Roi vient d'accorder l'abbaye de Fenieres, ordre de Saint Benoît, diocèse de Clermont, à l'abbé le Comte, aumônier de Madame la comtesse d'Artois, sur la nomination & présentation de Monseigneur le comte d'Artois, en vertu de son appanage.

Le 27 septembre, le marquis de Launay a eu l'honneur d'être présenté au Roi par le sieur Amelot, secrétaire d'état ayant le département de Paris, en qualité de gouverneur du château de la Bastille, sur la démission du comte de Jamilbac de Cubjac.

Le sieur Radix de Sainte-Foi, ministre plénipotentiaire du Roi près du duc de Deux-Ponts, a eu, le 29, l'honneur d'être présenté à Sa Majesté par Monseigneur le comte d'Artois, en qualité de surintendant des finances & des bâtimens de ce prince.

Le Roi informé des talens distingués, ainsi que de la probité du sieur Longueil, graveur, lui a

accordé le titre de graveur de Sa Majesté, & lui en a fait expédier un brevet honorable.

Le Roi vient d'accorder le brevet de son historiographe pour la province du Hainaut, à dom Charles-Joseph Bevy, religieux bénédictin de l'abbaye royale de Saint Denis en France, congrégation de St Maur, auteur de l'histoire de l'inauguration des Souverains.

M O R T S.

François-Aimé de Jouffineau, comte de Tourdonnet, est mort dans la terre de Tourdonnet en Limousin, le 1 Octobre, âgé de 79 ans.

Armand-Barthelemi, marquis de la Brisse, chevalier de l'ordre royal & militaire de Saint Louis, colonel en second du régiment de la Reine, dragons, est mort à Paris le 28 Septembre, dans la 32^e année de son âge.

Anne-Marie-Rosalie Bonvard de Fourqueux, épouse du sieur Trudaine de Montigny, conseiller d'état & aux conseils royaux des finances & de commerce, & intendant des finances, est morte à Paris le 26 septembre.

Louis-Alexandre, marquis de la Viefville, maréchal des camp & armées du Roi, chevalier de l'ordre royal & militaire de Saint Louis, est mort à Paris, le 7 octobre, âgé de 62 ans.

L O T E R I E.

Les cinq tirages de la loterie royale de France ont été exécutés publiquement dans la grande-salle de la Compagnie des Indes, en présence du Lieutenant-Général de Police, le 1 octobre, conformément à l'arrêt du Conseil du 30 juin dernier. Les nombres sortis de la roue de fortune sont les extraits suivans, pour le premier tirage, qui est celui des lots: 61, 31, 66, 4, 70. *Second tirage de la première classe des primes: 22, 39, 51, 80, 20. Troisième tirage de la seconde classe des primes: 27, 72, 65, 73, 19. Quatrième tirage de la troisième classe des primes: 79, 34, 14, 47, 87. Cinquième & dernier tirage de la quatrième classe des primes: 12, 88, 63, 44, 51.* Les cinq prochains tirages seront exécutés le mercredi 16 octobre.

T A B L E.

P IRCES FUGITIVES en vers & en prose, page	5
Les Députés des Grecs dans la tente d'Achille, <i>ib.</i>	
Combat d'Achille & d'Hector,	12
Le Visir, <i>conte</i> ,	23
Ode,	26
La Bergere & la Brebis,	29
Conte traduit de l'Arabe,	30
L'embarras d'un jeune Poëte,	32
Ode Anacréontique,	41
Idées d'une jeune Provinciale nouvellement arrivée à Paris,	43
Vers à Madame la Marquise de Ségur,	46
— à Mesdames Louis & Trial,	47
Ode d'Horace,	<i>ibid.</i>
Explication des Enigmes & Logogryphes,	50
ENIGMES,	51
LOGOGYPHES,	53
Romance d'Isaïe le Triste,	56
NOUVELLES LITTÉRAIRES,	58
L'Erreur d'un moment,	<i>ibid.</i>
Anecdote des beaux-arts,	72
Dictionnaire historique & critique de la Ste bible,	86
Les Imposteurs démasqués,	100
Roland furieux,	101
Les Egaremens de l'amour,	110
Frédegonde & Brunchaut,	122
Ammien Marcellin,	125
Nouveau Dictionnaire pour servir de supplé-	

OCTOBRE. 1776. 227

ment au Dictionnaire raisonné des sciences,	
arts & métiers,	129
Annonces littéraires,	147
ACADÉMIES.	151
Toulouse,	<i>ibid.</i>
Lyon,	156
SPECTACLES.	159
Opéra,	<i>ibid.</i>
Vers à Mlle Guimard,	172
Comédie Française,	<i>ibid.</i>
Comédie Italienne,	173
Lettre de Bruxelles,	174
ARTS.	175
Gravures,	<i>ibid.</i>
Géographie,	177
Topographie,	179
Musique.	181
Cours de sciences politiques, &c.	183
—— d'Anatomie,	185
—— de Langues,	186
Courier de l'Europe,	<i>ibid.</i>
Avis du Directeur du Journal de politique & de littérature,	187
Seconde lettre à M***. contenant quelques anecdotes de la vie de l'Auteur de la Hen- riade,	188
Lettre à M. Cordelle,	199
Lettre de Madame ***,	200
Histoire-Naturelle,	201
Variétés, inventions, &c.	203
Anecdotes.	205
Acte de probité,	209
AVIS,	210
Nouvelles politiques,	212

228 MERCURE DE FRANCE.

Présentations ,	220
----- d'Ouvrages ,	221
Nominations ,	223
Morts ,	224
Loterie ,	225

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux le volume du Mercure de France pour le mois d'Octobre 1^r vol. & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression.

A Paris, ce 18 Octobre 1776.

DE SANCY.

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue de la Harpe
près Saint Côme.





